

LK 109

LA

# LEXICOLOGIE DES ÉCOLES

COURS COMPLET

DE

LANGUE FRANÇAISE ET DE STYLE

DIVISÉ EN TROIS ANNÉES

ET RÉDIGÉ

sur un plan entièrement neuf

PAR

M. P. LAROUSSE

On a comparé l'éducation du perroquet à celle de l'enfant : il y aurait souvent plus de raison de comparer l'éducation de l'enfant à celle du perroquet. BUFFON.

Deuxième Année.

COURS LEXICOLOGIQUE DE STYLE.

GUIDE DU MAÎTRE.

Nouvelle édition.

Enrichie de Notes scientifiques, étymologiques, historiques et littéraires

PARIS,

LAROUSSE ET BOYER, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

369.

LA LEXICOLOGIE DES ÉCOLES

COURS COMPLET

DE

LANGUE FRANÇAISE

ET

DE STYLE

RÉDIGÉ SUR UN PLAN ENTIEREMENT NEU

PAR

M. P. LAROUSSE

On a comparé l'éducation du perroquet à celle de l'enfant; il y aurait souvent plus de raison de comparer l'éducation de l'enfant à celle du perroquet. (BUFFON.)



ZENEAKADÉMIA LISZT MÚZEUM

(BUFFON.)

DEUXIÈME ANNÉE

COURS LEXICOLOGIQUE DE STYLE

PARTIE DU MAITRE

Enrichie de Notes scientifiques, étymologiques, historiques et littéraires

PARIS

LAROUSSE ET BOYER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 49



ZENEAKADÉMIA LISZT MÚZEUM

CONCLUSION DU RAPPORT FAIT A LA *Société pour l'Instruction élémentaire*, LE 8 AVRIL 1857, PAR M. SANIS, SUR LA *Lexicologie des Écoles*.

... Un dernier mot, Messieurs : dans notre conviction intime de rapporteur impartial, la LEXICOLOGIE DES ÉCOLES, par son importance, par la nouvelle méthode qu'elle vient inaugurer pour l'enseignement de notre belle langue française, par les témoignages spontanés qu'elle a valu à l'auteur de la part d'une foule d'instituteurs de tous les degrés, et de plusieurs inspecteurs de l'instruction primaire, par les succès hors ligne qu'elle obtient actuellement en France et dans plusieurs Athénées de la Belgique, par les contrefaçons dont elle est l'objet en Suisse, où les comités d'instruction publique en ont recommandé l'emploi exclusif dans divers Cantons; par ces considérations, disons-nous, la LEXICOLOGIE DES ÉCOLES doit être distinguée de la plupart des ouvrages classiques dont notre *Société* a eu à s'occuper jusqu'ici.

En conséquence, je désire que les ouvrages de M. Larousse, dont je viens de donner une idée très-imparfaite, soient approuvés et encouragés par la *Société*, et, à cet effet, je demande le renvoi à la commission des récompenses.

S. L. SANIS,

Ex-professeur aux lycées Louis-le-Grand, Napoléon et Saint-Louis, professeur spécial aux collèges Rollin, Sainte-Barbe, et des P. Jésuites, à Paris.

Ces conclusions ont été adoptées à l'unanimité, après une discussion à laquelle ont pris part MM.

**Boulay de la Meurthe**, sénateur, président;  
**Jomard**, vice-président, membre de l'Institut;  
**Lourmand**, professeur du Cours normal;  
**Sédail**, professeur de grammaire générale;  
**Leret**, délégué pour l'instruction primaire, à Paris, etc.

*Larousse & Boyer*

PARIS. — ÉDOUARD BLOT, IMPRIMEUR, RUE TURENNE, 66.





## PLAN DE LA MÉTHODE.

On n'apprend pas à raisonner aux enfants, nous disait au milieu de nos élèves un Inspecteur général, en nous conseillant de persévérer dans notre système d'enseignement. Ces paroles ont fait naître en nous l'idée de réunir et de publier les différents devoirs qui composent notre cours tout particulier de langue française.

Un professeur qui suit sa propre méthode a l'esprit naturellement porté à l'exclusion ; comme le *Philosophe* de Rousseau, « il préfère l'erreur qu'il a trouvée à la vérité découverte par un autre. » Ces considérations nous avaient toujours tenu envers nous-même dans une prudente réserve, car nous n'avons jamais ambitionné le titre d'auteur. Mais l'approbation d'un juge si compétent et si éclairé (1) a levé tous nos scrupules ; et, nous l'avouons franchement, ce n'est pas sans quelque confiance que nous livrons cet essai au jugement de nos confrères. Si leur arrêt devait être sévère, nous trouverions un adoucissement à l'amertume de nos regrets dans l'intention toute désintéressée qui a présidé à nos travaux, et dans notre dévouement bien connu aux progrès de l'éducation et de l'instruction en France.

A tort ou à raison, la grammaire est le premier livre que l'on met entre les mains des enfants ; on en fait le critérium de leur intelligence. Il importe donc de choisir avec discernement cette première compagne de leurs études, afin de la leur faire aimer. Voué depuis douze années à l'enseignement, nous avons soumis à un examen consciencieux la plupart des livres didactiques qui traitent de la science grammaticale ; et nous avons trouvé partout de quoi justifier la critique : deux catégories bien tranchées d'ouvrages qui se touchent et se ressemblent par les extrêmes, qui disent trop ou trop peu ; en un mot, des traités trop abstraits ou trop puérils.

Les premiers, composés par des grammairiens très-savants, trop savants peut-être, sont remplis de développements obscurs, et presque toujours stériles, alors même qu'ils sont compris ; véritables grimoires qui consomment sans profit cette précieuse activité du premier âge, et qui ne laissent en l'esprit d'autre souvenir que celui du temps précieux que

(1) M. Dutrey, auteur d'ouvrages latins très-estimés.



L'on a perdu à les apprendre, nous devrions dire à les feuilleter. Les ouvrages qui forment cette classe sont peu nombreux : ils se recommandent aux professeurs, mais aux professeurs seulement, par un mérite littéraire incontestable.

Les autres ont été composés par des hommes pratiques, la plupart instituteurs, qui, s'étant aperçus qu'en général les enfants ne comprennent pas la grammaire, ont accepté sans conteste, comme un fait irrémédiable, ce qui n'était que le résultat d'un mauvais enseignement. Ils se sont dit : « Les enfants n'entendent pas la métaphysique de la langue; prenons-les comme ils sont, et tirons-en le meilleur parti possible. » C'est-à-dire : « Matérialisons, résumons, enveloppons dans une recette la démonstration théorique; ils appliqueront les règles sans les comprendre; la fin sanctifie les moyens. »

De cette idée fausse naquirent une foule de grammaires où le raisonnement fit place aux moyens mécaniques, aux questions officieuses; et tout cela fut si ingénieusement échafaudé, que l'on vit des intelligences ne plus être que des machines, et ces machines fonctionner presque comme des intelligences : en un mot, l'élève parvint à faire de la grammaire comme certaines boîtes font de la musique (1).

Le résultat de ce système désastreux était infaillible : l'intelligence de l'enfant, toujours paresseuse quand il s'agit d'un travail abstrait, laissa agir en sa place ce fatal mécanisme; la réflexion devint superflue, et l'instruction perdit en elle son moteur principal et son maître le plus habile. Or, nous le demandons à tous les professeurs de bonne foi, est-ce à cette conséquence funeste que devait aboutir l'étude de notre langue, cette langue si belle, si méthodique, que, hormis les gallicismes, il n'est peut-être pas une locution, pas une tournure, pas une phrase, qui ne reconnaisse les lois sévères de la logique et du raisonnement?

Entre ces deux systèmes, notre marche se trouva toute tracée : rester également étranger à l'un et à l'autre; amener l'élève à distinguer les éléments du discours, non par un simple effort de mémoire locale, en se rappelant la place que les mots occupent dans son livre, mais par le rôle qu'ils jouent, la fonction qu'ils remplissent dans la phrase; nous garder soigneusement de ces dissertations oiseuses, de ces théories vagues qui n'apprennent rien, et qui, par leur aridité, dégoûtent de l'envie d'apprendre; enfin, si nous étayons parfois la théorie de quelque moyen pratique,

---

(1) Interrogez-le, il vous dira que le *sujet* d'un verbe est le terme qui répond à la question *qui est-ce qui*; qu'un mot devant lequel on peut placer *personne* ou *chose* est *adjectif*; que *tout* est adverbe quand il signifie *entièrement, tout-à-fait*, et ainsi du reste. Quant à l'essence, à la nature du *sujet*, de l'*adjectif*, de l'*adverbe*, il n'en a pas la moindre idée.



présenter celui-ci comme un corollaire rigoureux de la définition raisonnée, comme un accessoire qui doit corroborer le principe et non le régir, lui aider et non l'absorber. Telle est la pensée qui nous a dirigé dans toute la partie grammaticale de notre travail.

Nous disons la *partie grammaticale*; car nous avons voulu faire tout autre chose qu'une grammaire proprement dite. Soyons plus explicite : nous ne nous sommes servi de la grammaire qu'incidemment, parce qu'elle nous offrait le moyen de classer nos devoirs, de les présenter dans un ordre qui permît aux Instituteurs de faire de la Lexicologie le complément orthographique, analytique et logique de toute grammaire, quelle qu'elle soit (1).

Il s'est élevé depuis longtemps un doute dans notre esprit...; mais les livres dont s'écarte notre enseignement sont si généralement répandus, si vénérables par leur âge, si respectables par leurs succès, que nous avons hésité à quitter la voie qu'ont suivie nos devanciers; et aujourd'hui encore, que notre méthode est sortie saine et sauve du creuset de l'expérience, nous savons la routine si opiniâtre dans ses errements, si habile à dicter un jugement sévère sur tout ce qui se fait en dehors d'elle, que nous prions MM. les Instituteurs de bien peser avant de conclure, persuadé qu'ils deviendront nos défenseurs, s'ils veulent d'abord être nos juges.

La Grammaire est *l'art de parler et d'écrire* correctement, c'est-à-dire l'art de *bien exprimer ses pensées*, de les rendre avec *clarté*, avec *concision*, et même avec *élégance*, grammaire venant de *gramma*, mot grec qui signifie *littérature*. Eh bien! cette science, dont le domaine est si étendu qu'il embrasse à la fois la pensée et l'expression, on l'a rapetissée, on l'a défigurée au point de la rendre méconnaissable. La plupart de nos grammaires ont pour but unique l'*orthographe*. Il y a là quelque chose de très-incomplet : on ne tire pas des ouvrages philologiques, même tels qu'ils sont écrits actuellement, tout le parti que l'on pourrait en tirer.

Cette lacune une fois reconnue, il fallut la combler; or que pouvions-nous mettre à côté de la forme que revêt la pensée, si ce n'est le fond même de la pensée? à côté de l'*orthographe* qui traite du mot, si ce n'est le *style* qui traite de la chose?

C'est là, disons-le, le côté sérieux, la partie vraiment neuve de notre cours. Nous avons assigné une double fonction aux principes grammaticaux. Qu'on nous passe cette comparaison : la Grammaire a été pour nous un fruit dont nous avons voulu extraire la chair et l'amande. Cette multi-

---

(1) Nous parlions ainsi en 1850, à l'apparition de notre Cours de première année. Aujourd'hui la *Lexicologie des Ecoles* se compose de six volumes et forme un *Traité complet de Langue française et de Style*.



tude de règles sans application immédiate dont la grammaire fourmille, règles presque aussitôt oubliées qu'apprises, et que les maîtres ont l'habitude de faire passer à leurs élèves (1), nous ont fourni, à nous, le texte d'un devoir toujours utile, souvent attrayant, propre à mûrir le jugement des enfants, à exercer leur jeune imagination, et à cultiver l'esprit sans fatiguer inutilement la mémoire.

De tout temps la lexicologie a été négligée dans les écoles. Les élèves passent des années entières à étudier les langues anciennes, les mathématiques, les sciences naturelles, toutes choses dont nous n'avons pas l'intention de mettre l'importance en doute; mais l'utile ne devrait pas faire proscrire l'indispensable, et l'art de bien rendre ses pensées, sans contredit le plus précieux de tous, mériterait, ce nous semble, de figurer en tête de toutes les branches de l'enseignement.

Malheureusement il n'en est pas ainsi; non que l'on conteste l'efficacité de la dissertation française, mais parce que l'on a toujours manqué jusqu'ici de livres où elle fût traitée au point de vue de l'instruction élémentaire.

Avec la méthode lexicologique, l'élève apprendra, non plus seulement à orthographier les mots, mais aussi à en peser la valeur, à en reconnaître l'étymologie, à distinguer le sens propre du sens figuré, à déterminer les rapports d'opposition ou de synonymie, etc. Et cette double étude sera le fruit d'une règle de grammaire qui n'avait eu jusque-là pour conséquence qu'un devoir de dictée ou d'analyse.

Voilà, selon nous, et cette conviction, c'est au milieu de nos élèves et non dans le cabinet que nous l'avons acquise, voilà la seule voie qui puisse conduire à la narration, but et résumé de toutes les études.

La plupart des *Traité de Style* présentent des sujets de narration dès la première page; c'est une erreur évidemment: un Élève qui n'a pas été préparé à la composition littéraire par de nombreux *Exercices préliminaires*, n'est pas plus apte à traiter un sujet de narration française qu'il ne le serait à résoudre un problème compliqué d'arithmétique sans la connaissance préalable des opérations fondamentales. La Narration est une conséquence. Donner de prime abord et pour ainsi dire *ex abrupto*, une narration à un Élève, ne fût-ce qu'une anecdote, un conte, une fable un simple récit, c'est prendre l'effet pour la cause.

D'autres auteurs font précéder leurs sujets d'un Cours de Rhétorique.

---

(1) Ainsi la formation des adverbess de manière, quelques parties de la théorie de l'emploi des temps, les figures de syntaxe, et en général les règles qui traitent de la construction grammaticale, question importante qui n'est rien moins que le génie de la langue française, et que nous exposons en détail dans notre Cours de deuxième année.





Ce n'est là qu'une théorie stérile; on peut connaître l'hyperbole, la catachrèse et la métonomase, et ne savoir pas rendre une pensée. En effet, la composition n'est point un art qu'il soit possible d'assujettir à des préceptes et pour ainsi dire de réglementer. La rhétorique a toujours été impuissante à créer et à polir; elle n'est ni l'instrument de l'idée ni l'auxiliaire de l'expression. Elle n'apprend rien, pas même à imiter; car, selon Buffon : « Les règles ne peuvent suppléer au génie. » C'est qu'en effet on n'enseigne pas le style par ses exceptions, ses originalités, ses hardiesses; il faut tout simplement écrire, écrire encore, écrire toujours. Les enfants apprendront à rendre leurs pensées comme ils ont appris à marcher.

Ajoutons, en terminant, que la Lexicologie n'est pas seulement un cours de langue attrayant, complet, méthodique, rationnel, c'est en même temps un recueil de plus de dix mille phrases puisées aux sources les plus pures, un code de morale rempli de pensées utiles, de ces pensées qui servent de lest dans tout le cours de la vie, et dont il est si important de charger la mémoire et de nourrir le cœur des enfants.

Napoléon étant à Erfurth, au milieu d'une conférence de rois et de princes, un prélat autrichien parla d'une bulle pontificale déjà fort ancienne et dont il ne se rappelait pas la date. Ce fait remonte à telle époque, répliqua aussitôt et sans hésitation l'Empereur, comme s'il se fût agi d'une des batailles d'Alexandre ou de César. Et, comme on s'étonnait de cette prodigieuse mémoire : « J'ai là de petits tiroirs, ajouta-t-il en se frappant le front, et, quand je veux retrouver quelque chose, je n'ai qu'à lire l'étiquette. »

Dieu a donné ces tiroirs à tous les hommes; les uns les laissent vides pendant toute leur vie; d'autres les emplissent, mais à la hâte et sans ordre, vrai chaos où rien ne se retrouve et auquel serait préférable un vide complet; d'autres enfin meublent au lieu d'entasser. Tel est le but que nous nous sommes proposé dans la LEXICOLOGIE DES ÉCOLES : les mots, les pensées, les phrases, les accidents grammaticaux, les connaissances philologiques, viennent par milliers meubler la tête des enfants; tout est étudié, analysé, étiqueté; les tiroirs sont garnis et bien rangés, ample et fertile moisson, dans laquelle les jeunes étudiants n'auront plus qu'à puiser, quand, devenus hommes, ils devront parler ou écrire.



## OUVRAGES DE M. P. LAROUSSE

### MÉTHODE LEXICOLOGIQUE DE

**LECTURE** 31 vignettes par Mignon. — Livre de l'élève, 25 c.; même ouvrage en 32 tableaux, 1 franc.

### ENCYCLOPÉDIE DU JEUNE AGE

Augmentée de 25 Exercices de lectures manuscrites. — Livre de l'élève, 50 c.; Guide du maître, 1 franc.

### GRAMMAIRE LEXICOLOGIQUE

**DU PREMIER AGE** Livre de l'élève, 60 c.; Guide du maître, 1 fr. 50 centimes.

### GRAMMAIRE ÉLÉMENTAIRE

**LEXICOLOGIQUE** Cours de 1<sup>re</sup> année. — Livre de l'élève, 1 fr. 10; Guide du maître, 2 fr.

### GRAMMAIRE COMPLÈTE

Syntaxique et Littéraire. Cours de 2<sup>e</sup> année, 1 vol. in-12 de près de 400 pages. — Prix, cart., 1 fr. 50 c.

### GRAMMAIRE SUPÉRIEURE

Cours de 3<sup>e</sup> année, formant le résumé et le complément de toutes les études grammaticales Très-fort vol. in-12, cart.; prix, 3 fr.

### GRAMMAIRE LITTÉRAIRE

Expliquées et suivies d'exercices sur les phrases, les allusions, les pensées heureuses empruntées à nos meilleurs écrivains et qui font aujourd'hui partie du domaine public de notre littérature, à laquelle elles servent en quelque sorte de condiment. — Livre de l'élève, 2 fr.; Livre du maître, 3 fr.

### TRAITÉ COMPLET D'ANALYSE

**GRAMMATICALE** Livre de l'élève, 1 fr. 10 c.; Guide du maître, 2 francs.

### TRAITÉ COMPLET D'ANALYSE

**ET DE SYNTHÈSE LOGIQUES** Livre de l'élève, 1 fr. 10 c.; Guide du maître, 2 fr.

### LE LIVRE DES PERMUTATIONS

Petits exercices d'orthographe en texte suivi, sans le secours de la méthode cacographique (*Permutations de genre, de nombre, de forme, de personne et de voix*). — Livre de l'élève, 75 c.; Livre du maître, 1 fr.

### A B C DU STYLE ET DE LA

**COMPOSITION** 152 exercices en texte suivi, sur la

synonymie et la propriété des mots, pour amener insensiblement les élèves à rendre leurs pensées et à faire une narration française. — Livre de l'élève, 75 c.; Livre du maître, 1 fr.

### COURS LEXICOLOGIQUE DE

**STYLE** Ou Lexicologie, 2<sup>e</sup> année. — Livre de l'élève, 1 fr. 50 c.; Guide du maître, 2 francs.

### MIETTES LEXICOLOGIQUES

100 exercices pratiques sur les rapports et la propriété des mots. — Livre de l'élève, 75 c.; Livre du maître, 1 fr.

### DICTIONNAIRE DE LA LANGUE

**FRANÇAISE** renfermant : 1<sup>o</sup> la nomenclature complète des mots les plus usités de la langue française; 2<sup>o</sup> des notes étymologiques, littéraires, scientifiques; 3<sup>o</sup> un dictionnaire des locutions et phrases latines francisées; 4<sup>o</sup> un dictionnaire des noms historiques, géographiques et mythologiques. Quatre dictionnaires en un seul volume de 900 pages; prix, 2 fr. 50 c.; — jolie reliure anglaise, 3 fr. 50.

### NOUVEAU TRAITÉ DE VERSIFI-

**CATION FRANÇAISE** accompagné de nombreux Exercices d'application et divisé en quatre parties. — Livre de l'élève, 1 fr. 50; Livre du maître, 2 francs.

### JARDIN DES RACINES LATINES

Livre de l'élève, 1 fr. 50; Livre du maître, 2 fr. Étude raisonnée des rapports de filiation qui existent entre la langue latine et la langue française, suivie d'un Dictionnaire des Étymologies curieuses.

### JARDIN DES RACINES GREC-

**QUES** Livre de l'élève, 1 fr. 50; Livre du maître, 2 fr. Étude raisonnée de plus de 4,000 mots, que les Sciences, les Arts, l'Industrie, ont empruntés à la langue grecque.

### PETITE FLORE LATINE

Clef des citations latines que l'on rencontre dans les ouvrages des écrivains français, à l'usage des Écoles primaires, des Écoles professionnelles, des Pensionnats de demoiselles et des Classes élémentaires des Collèges. — Livre de l'élève, 1 fr. 50 c.; Livre du maître, 2 fr.

PARIS. — ÉDOUARD BLOT, IMPRIMEUR, RUE TURENNE, 66.



ZENEAKADÉMIA

LISZT MÚZEUM

# COURS LEXICOLOGIQUE

## DE STYLE.

### CHAPITRE PREMIER.

#### DES SYNONYMES.

« L'expérience, dit d'Alembert, nous a appris qu'il n'y a pas dans notre langue deux mots qui soient parfaitement synonymes, c'est-à-dire qui, en toute occasion, puissent être substitués indifféremment l'un à l'autre. Je dis *en toute occasion*, car ce serait une imagination fautive et puérile que de prétendre qu'il n'y a aucune circonstance où deux mots puissent être employés sans choix l'un à la place de l'autre ; l'expérience prouverait le contraire, ainsi que la lecture de nos meilleurs ouvrages. Deux mots *exactement* et *absolument* synonymes seraient sans doute un défaut dans une langue, parce qu'on doit point multiplier sans nécessité les mots, non plus que les êtres, et que la première qualité d'une langue est de rendre clairement toutes les idées avec le moins de mots qu'il est possible ; mais ce ne serait pas un moindre inconvénient que de ne pouvoir jamais employer un mot à la place d'un autre. Non-seulement l'harmonie et l'agrément du discours en souffriraient, par l'obligation de répéter souvent les mêmes termes ; mais encore une telle langue serait nécessairement pauvre et sans aucune finesse. Car qu'est-ce qui constitue un ou plusieurs mots synonymes ? C'est un sens général qui est commun à ces mots. Qu'est-ce qui fait ensuite que tous ces mots ne sont pas toujours synonymes ? Ce sont des nuances souvent délicates et quelquefois presque imperceptibles qui modifient ce sens primitif et général. Donc, toutes les fois que, par la nature du sujet qu'on traite, on n'a point à exprimer ces nuances, et qu'on n'a besoin que du sens général, chacun des synonymes peut être indifféremment employé. Donc, réciproquement, toutes les fois qu'on ne pourra jamais employer deux mots l'un pour l'autre dans une langue, il s'ensuivra que le sens de ces deux mots différera, non par des nuances fines, mais par des différences très-marquées et très-grossières ; ainsi les mots de la langue n'exprimeront plus ces nuances, et dès lors la langue sera pauvre et sans finesse. »



## PREMIÈRE LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

## ACCUSATEUR, DÉLATEUR.

Le front du coupable est un terrible *accusateur*. Le *délateur* est un odieux personnage qui est à la solde d'un gouvernement soupçonneux et tyrannique. Quand les mœurs ont été outragées, tout bon citoyen doit s'ériger en *accusateur* public. Les *délateurs* abondent où la *délation* est récompensée.

## FINESSE, RUSE.

Quand on est *rusé*, on est bien près de devenir fripon. On peut être plus *fin* qu'un autre ; on n'est jamais plus *fin* que tous les autres. Si vous ajoutez quelque chose à la  *finesse*, vous tombez dans la *ruse*, voisine de la fourberie.

## AJUSTEMENT, PARURE.

Un simple *ajustement* est plus avantageux à la beauté qu'une riche *parure*.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## ARRACHER, RAVIR.

Les loups rôdent autour des habitations, et *ravissent* les animaux abandonnés. Quand un vice a pris racine dans le cœur, on parvient difficilement à l'*arracher*. Philoctète s'aperçut en s'éveillant qu'on lui avait *ravi* ses flèches pendant son sommeil (1). Il vaudrait mieux *arracher* la vie à quelqu'un que de lui *ravir* l'honneur.

## LACHE, POLTRON.

Celui qui s'ôte la vie est un *lâche* qui abandonne son poste. Un soldat qui tremble avant la bataille est un *poltron*; s'il se sauve pendant l'action, c'est un *lâche*. On dit proverbialement qu'il vaut mieux être *poltron* et vivre longtemps.

(1) Voir le quinzième livre du *Télémaque*, l'un des plus beaux de ce magnifique poème.



## BAISSER, ABAISSER.

Les rivières *baissent* en été. La modestie *abaisse* son voile; la coquetterie relève le sien. Les bons maîtres sont ceux qui savent *s'abaisser* jusqu'au niveau de l'esprit de leurs élèves. Il ne faut ni *s'abaisser* ni chercher à *abaisser* autrui. Le métier de l'orgueilleux est d'*abaisser* les autres; mais il s'attire souvent des affronts qui l'obligent à *baisser* la tête.

## BATTRE, FRAPPER.

Un général *battu* a toujours tort. Si quelqu'un vous *frappe* sur une joue, tendez l'autre, a dit Jésus-Christ. On *bat* le blé dans les granges avec des fléaux. César, pour arriver à *battre* ses ennemis, commandait à ses soldats de *frapper* au visage (1).

## CHARGE, FARDEAU, FAIX.

La vie est souvent pour le malheureux un *faix* sous lequel il succombe. La *charge* d'un baudet ne saurait être celle d'un éléphant.

Le chêne un jour dit au roseau :

Un roitelet pour vous est un pesant *fardeau*.

## CHATIER, PUNIR.

Dieu nous *châtie* en père pour n'avoir pas à nous *punir* en juge. Les parents qu'un excès de tendresse empêche de *châtier* leurs enfants, sont souvent *punis* de leur folle indulgence par l'ingratitude ou le mauvais naturel de ces mêmes enfants.

## COLLÈGUE, CONFRÈRE.

Cambacérès et Lebrun (2) étaient les *collègues* de Bonaparte au consulat. Quand un instituteur écrit à un de ses *confrères*,

(1) Paroles de César dans les plaines de Pharsale, où l'armée de Pompée, son rival, était composée en grande partie de jeunes patriciens, qui tenaient à conserver la beauté de leur visage.

(2) Cambacérès, profond jurisconsulte, député à la Convention, ministre de la justice, enfin archichancelier de l'empire. Il eut la plus grande part à la rédaction du Code civil. — Lebrun, député aux États-Généraux, membre du conseil des Cinq-Cents, puis, nommé troisième consul, s'occupa exclusivement de finances. Il fut un instant grand maître de l'Université, et il était membre de l'Institut.



et qu'il commence par cette formule : *Mon cher* COLLÈGUE, il n'emploie pas le terme propre.

---

DEVIN, PROPHÈTE.

Perdait-on un chiffon, chez la *devineresse* on courait. Long-temps à l'avance, la ruine de Jérusalem avait été prédite par les *prophètes*.

---

DEUXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

CHEVAL, COURSIER, ROSSE.

L'Arabe est souvent plus attaché à son fidèle *coursier* qu'à sa propre famille. L'homme s'est servi du chien et du *cheval* pour dompter et vaincre les autres animaux. Quand un *cheval* se fait vieux, on le chasse de l'écurie en disant qu'il est aveugle. Le *cheval* le plus vigoureux n'est plus qu'une *rosse* à quinze ans.

---

DÉBRIS, DÉCOMBRES, RUINES.

Carthage en *ruines* faisait encore peur aux Romains. Je plains les malheureux mineurs ensevelis sous les *décombres*. Le navigateur Dumont d'Urville retrouva quelques *débris* des vaisseaux du malheureux La Pérouse (1). Toutes ces grandes villes, Palmyre, Ninive, Babylone, ne sont aujourd'hui que des *ruines* solitaires. Pendant le tremblement de terre de Lisbonne, un nombre considérable de personnes périrent sous les *décombres* (2).

---

(1) La Pérouse, célèbre navigateur, avait été chargé par Louis XVI d'un voyage de découvertes. Parti en 1785, il avait déjà visité un grand nombre de pays, lorsqu'en 1788 on cessa entièrement d'avoir de ses nouvelles. Plusieurs voyages entrepris dans le but de découvrir ses traces étaient demeurés inutiles, lorsqu'en 1827 le hasard fit découvrir au capitaine anglais Dillon les débris de ses vaisseaux dans une des îles Vanikoro. En 1828, le capitaine Dumont d'Urville visita les lieux et obtint de nouveaux renseignements sur ce célèbre naufrage; il fut dès lors certain que La Pérouse avait péri sur les récifs qui entourent l'île Vanikoro.

Dumont d'Urville parvint plus tard au grade de contre-amiral. Après avoir fait deux fois le tour du monde et échappé sur mer à tant de dangers, il périt avec toute sa famille dans l'affreuse catastrophe arrivée sur le chemin de fer de Paris à Versailles, le 8 mai 1842.

(2) Le tremblement de terre qui, en 1755, détruisit Lisbonne est un des plus désastreux dont l'histoire ait conservé le souvenir.



## DEVANCER, PRÉCÉDER.

Si cet écolier continue dans ses progrès, il *devancera* bientôt son maître. On pense généralement qu'Hésiode et Homère vivaient dans le même temps, mais qu'Hésiode a *précédé* Homère de quelques années. Dans une marche militaire, le tambour-major *précède* tout le régiment. Galilée a *précédé* Newton dans l'ordre des temps; mais Newton l'a *devancé* par l'importance de ses découvertes.

## PRÉSENT, DON.

L'usage de se faire des *présents* à la nouvelle année est très-ancien (1). Les riches faisaient autrefois des *dons* considérables aux églises. La fée fit à Florise un *don* funeste en lui accordant la beauté. Cérès prodigue ses *dons* au cultivateur diligent. Dans l'Orient, on n'aborde les princes que les mains chargées de *présents*.

## ÉLOIGNER, ÉCARTER.

La nature ne *s'écarte* jamais des lois que le Créateur lui a *prescrites*. La pauvreté *éloigne* les amis.

## ÉTUDIER, APPRENDRE.

On *apprend* plus en *étudiant* les hommes qu'en *étudiant* les livres. Le plus savant n'est pas celui qui a le plus *étudié*, mais celui qui a le plus et le mieux *appris*. Certains hommes *étudient* toute leur vie; à la mort, ils n'ont rien *appris*.

## GAGES, APPOINTEMENTS, HONORAIRES.

Un domestique infidèle trouve cent moyens d'augmenter ses *gages*. Les *appointements* des fonctionnaires publics doivent toujours être proportionnés aux revenus de l'État. Un instituteur communal donne des *gages* à sa domestique; il reçoit des *honoraires* de ses élèves, et touche des *appointements* (2) de la commune.

(1) On en rapporte l'origine à Tatius, qui régna conjointement avec Romulus. Ce prince, ayant reçu comme bon augure des branches coupées dans un bois consacré à la déesse *Strenua*, et qu'on lui présentait le jour de l'an comme un signe de paix entre les Romains et les Sabins, autorisa cette coutume pour l'avenir, et donna le nom de *strenæ* à ces présents, qui consistaient le plus souvent en figes, dattes, miel, etc.

(2) *Traitement* est le mot propre.



## GÉNIE, ESPRIT.

On n'aime pas ceux qui n'ont que de l'*esprit*. Le plus grand des sots est celui qui veut faire de l'*esprit*. C'est le *génie* qui fait les grands hommes. Les hommes de *génie* sont beaucoup plus rares que les hommes d'*esprit*. L'*esprit* enfante des choses agréables; il n'appartient qu'au *génie* d'en produire d'utiles.

## FRIAND, GOURMAND, GOULU, GLOUTON.

Lucullus (1) est le roi des *gourmands*. Les dames ont la réputation d'être *friandes*. C'est le propre du *goulu* de s'indigérer en mangeant. Le loup a un appétit si véhément pour la chair, qu'il passe pour être le plus *glouton* des animaux.

## HAMEAU, VILLAGE, BOURG.

Le *hameau* se composait de trois ou quatre misérables huttes couvertes de chaume. On se repent presque toujours d'avoir quitté le *village* où l'on est né. Le dimanche, toute la famille allait à la messe au *village* des Pamplémousses (2). Nous remarquons des *bourgs* qui égalaient des villes.



ZENEAKADÉMIA

## TROISIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

## NEUF, NOUVEAU, RÉCENT.

Il est d'usage dans les campagnes de donner à Pâques un habit *neuf* aux enfants. Un proverbe défend d'attacher une pièce *neuve* à un vieil habit. Voulez-vous réussir en France, débitez du *nouveau*. Puisque tout dégénère, la noblesse la plus *récente* doit être la meilleure.

## PIRE, PIS.

Il y a de mauvais exemples qui sont *pires* que des crimes. Le monde va de mal en *pis*. La crainte de la mort est *pire* que la

(1) *Lucullus*, consul romain, aussi remarquable par sa magnificence que par ses talents militaires. Son nom est devenu nom commun pour désigner un homme opulent, qui aime à traiter splendidement : « Ne sais-tu pas, dit-il à son cuisinier, un jour que celui-ci, sachant que son maître n'avait personne à traiter, ne faisait pas les préparatifs ordinaires, ne sais-tu pas que *Lucullus* soupe ce soir chez *Lucullus*? »

(2) Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.





mort même. L'égoïste est ennuyé, et, qui *pis* est, ennuyeux. La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les enfants : le remède peut être *pire* que le mal. Qui choisit prend souvent le *pire*. Si ton voisin tombe dans le malheur, ne te contente pas de dire : Tant *pis*. Il n'y a *pire* eau que l'eau qui dort.

## PLIER, PLOYER.

Un nombre considérable de femmes et d'enfants sont employés à Paris à *plier* les journaux. On a déployé partout l'étendard de la révolte. Les convenances veulent que nous *plions* notre serviette après le repas. Plus un jonc *ploie*, meilleur il est. L'homme faible *plie* sous le fardeau qui fait *ployer* un homme fort.

## MÊLER, MÉLANGER.

On corrige un vin trop couvert en le *mélangeant* avec un vin plus faible. Les enfants ne doivent boire le vin que fortement *mêlé* d'eau.

## QUALITÉ, TALENT.

L'éloquence est le premier *des talents*. La première et la plus importante *qualité* d'une femme est la douceur. Les *qualités* du cœur sont les plus essentielles. On se fait aimer ou haïr par ses *qualités*; on se fait rechercher par ses *talents*.

## ANCÊTRES, AÏEUX, PÈRES.

Les Romains croyaient que leurs *ancêtres* étaient sortis de la ville de Troie. Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'*aïeux*. La mode et les usages changent si promptement en France, que si nos *pères* revenaient, ils ne pourraient pas nous reconnaître. Le mérite tient lieu des plus nobles *aïeux*.

## VAINCRE, SURMONTER.

Le vice est un ennemi qu'on ne peut *vaincre* qu'en le fuyant. La religion nous fait *surmonter* toutes les disgrâces. Celui qui a su se *vaincre* soi-même est bien fort contre les autres. Nos rameurs avaient de la peine à *surmonter* l'effort des vagues.

## SÉPULCRE, SÉPULTURE; TOMBE, TOMBEAU.

Abraham dit aux habitants du pays de Heth : Je suis parmi



vous comme un étranger et un voyageur; donnez-moi droit de *sépulture* au milieu de vous. Un homme d'Arimatee, nommé Joseph, alla demander à Pilate le corps de Jésus, et le déposa dans le *sépulcre*. Une reine de Carie (1) fit élever un *tombeau* magnifique à son époux. L'Envie s'assied à côté de la *tombe* des grands hommes, et remue leurs cendres avec un poignard. En Egypte, les mauvais rois étaient privés des honneurs de la *sépulture* (2). Dans nos cimetières de campagne, plus d'une *tombe* modeste marque la place d'un Homère ou d'un Cicéron ignoré.

---

ZÉPHYR, ZÉPHIRE.

Tout vous est aquilon, tout me semble *zéphyr*. *Zéphire* folâtre caresse les fleurs. On n'entendait que la douce haleine des *zéphyr*s qui se jouaient au milieu des arbres.

---

S'AMUSER, SE DIVERTIR.

La lecture *amuse*, la danse *divertit*. On va au spectacle pour se *divertir*, et à la promenade pour *s'amuser*. Cette pièce m'a assez *amusé*, mais cette autre m'a fort *diverti*.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MŰZEUM  
ANE, IGNORANT.

A quoi bon parler science devant des *ânes*? Leurs oreilles ne sont point faites pour ce langage. Les princes despotes aiment les peuples *ignorants*. Celui qui ne veut pas étudier restera *ignorant* toute sa vie.

---

QUATRIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

BEAUCOUP DE, PLUSIEURS.

*Beaucoup* de personnes croient que le bonheur est dans la richesse; elles se trompent. La fortune ne se présente jamais *plusieurs* fois; saisissez-la donc aux cheveux.

---

(1) Artémise, qui s'est rendue célèbre par son amour pour son époux Mausole. Le tombeau qu'elle lui éleva fut mis au nombre des sept merveilles du monde, et, depuis, le nom de *mausolée* fut donné aux monuments de cette espèce.

(2) Tout Égyptien, monarque ou particulier, subissait après sa mort un jugement solennel, et, selon la nature de ce jugement, on accordait ou l'on refusait la *sépulture* au défunt.



DÉVELOPPEMENT. *Plusieurs* exprime le nombre, son opposé est *un*; *beaucoup* exprime la quantité; son opposé est *peu*.

## ANIMAL, BÊTE, BRUTE.

L'homme est un être raisonnable, l'*animal* un être sans raison. Le despotisme fait de l'homme une *bête* de somme. Les noms ou substantifs sont des mots qui servent à nommer les hommes, les *animaux* et les choses. L'ivrogne, qui s'abandonne à tous ses penchans, ressemble à la *brute*. L'*animal* vit, agit et se meut de lui-même.

DÉVELOPPEMENT. Le mot *animal* désigne un règne particulier de la nature, par opposition à végétal et à minéral; c'est le nom du genre. Le mot *bête* caractérise une classe d'animaux, par opposition à l'homme; c'est le nom de l'espèce. La bête s'appelle *brute* dans son dernier degré de stupidité. Cependant *bête* et *animal* ont d'autres significations très-diverses et très-nombreuses que l'usage seul peut apprendre.

## CURE, GUÉRISON.

Opérer la *guérison* d'un phthisique, ce serait faire une *cure* merveilleuse.

DÉVELOPPEMENT. On procure, on opère une *guérison*; on fait une *cure*.

ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## ENVIEUX, JALOUX.

Les républiques se sont toujours montrées *jalouses* de leur liberté (1). Bion disait d'un *envieux*: Quand on le voit triste, on ne sait s'il lui est arrivé du mal ou du bien aux autres. Le général Wallenstein (2) était *envieux* de la gloire d'autrui et *jaloux* de la sienne.

DÉVELOPPEMENT. On est *jaloux* de ce qu'on possède, et *envieux* de ce que possèdent les autres.

(1) Les Athéniens surtout, ne pouvant souffrir qu'un homme l'emportât sur un autre, proscrivirent les citoyens dont ils redoutaient la puissance ou l'ambition, quelque éclatants que fussent les services qu'ils avaient rendus à la patrie. Ainsi Aristide, célèbre par sa grande réputation de justice et de probité; Thémistocle, le vainqueur des Perses à Salamine; Alcibiade, le neveu de Périclès; et l'intègre Cimon, furent victimes de l'ostracisme.

(2) Fameux général des Impériaux, qui se distingua dans la guerre de Trente ans.



## FERMETÉ, ENTÊTEMENT.

La *fermeté* est la première qualité d'un chef. L'*entêtement* est le vice des ignorants et des sots.

DÉVELOPPEMENT. La *fermeté* est une qualité dont l'*entêtement* est en quelque sorte le défaut.


## GARDER, RETENIR.

Le mauvais débiteur *retient* ce qui ne lui appartient pas. L'*avare* *garde* ses trésors. Il vaut mieux *garder* son secret que de le donner à *garder* aux autres. *Garder* pour soi une découverte utile, c'est *retenir* le bien d'autrui.

DÉVELOPPEMENT. On *garde* ce qui est à soi; on refuse de le donner. On *retient* ce qui est à autrui; on refuse de le rendre.

## NUE, NUÉE, NUAGE.

Il n'est point de beaux jours sans *nuages*. L'empire romain fut envahi par une *nuée* de Barbares (1). On ne voyait au ciel que de petits *nuages* cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. Cette mère élève son fils jusqu'aux *nues*.

DÉVELOPPEMENT. *Nue*  *nuée* une idée d'élévation; *nuée* une idée de quantité; *nuage* une idée de condensation, d'obscurité. L'oreille se trompe rarement sur l'emploi de ces trois mots.

## JOIE, GAÎTÉ.

Les grandes *joies* durent peu. Un homme enjoué jette de la *gaîté* dans les entretiens. Un événement heureux répand la *joie* jusqu'au fond du cœur. On peut mourir d'une trop grande *joie*. On plaît aux autres par sa *gaîté*. Ne faites pas votre *joie* du malheur d'autrui.

DÉVELOPPEMENT. La *joie* vient d'un sentiment plus fort, d'une satisfaction plus pleine que la *gaîté*. La première est dans le cœur, la seconde dans les manières.

(1) Les principaux sont les Alains, les Suèves, les Vandales, les Bourguignons, les Francs. Toutes les provinces, hors l'Italie, sont successivement abandonnées. Après la mort de Théodose le Grand, Alaric, roi des Visigoths, se jette sur l'empire d'Occident, entre en Italie, et assiège trois fois Rome, qui est prise et mise au pillage en 410; en 455, Genséric, roi des Vandales, la pille de nouveau; enfin Odoacre s'en empare en 476.



## JOUR, JOURNÉE.

La mort est une bête féroce qui fait sa ronde *jour* et nuit. Le *jour* est de vingt-quatre heures. Cet ouvrier a reçu vingt francs pour huit *journées* de travail. L'hirondelle annonce le retour des beaux *jours*. La *journée* de Malplaquet (1) fut désastreuse pour la France. Une seule *journée* d'un sage vaut mieux que toute la vie d'un sot.

DÉVELOPPEMENT. Le *jour* est l'élément astronomique du temps; il est de vingt-quatre heures. La *journée* est l'espace qui s'écoule depuis le lever jusqu'au coucher.

## RISIBLE, RIDICULE.

On se rend *ridicule* en parlant toujours de soi. L'histoire de Don Quichotte (2) est très-*risible*. Si vous racontez des choses *ridicules*, que ce soit d'une manière *risible*.

DÉVELOPPEMENT. Ce qui est *ridicule* excite la risée; ce qui est *risible* excite le rire. *Risible* se prend en bonne et en mauvaise part; *ridicule* est toujours pris en mauvaise part.

## SIGNE, SIGNAL.

La corruption dans les mœurs d'un peuple est un *signe* certain de décadence. Dans toute *condition*, l'orgueil est un *signe* de bassesse. La reine Catherine de Médicis donna le *signal* de la Saint-Barthélemy. Tous les conjurés devaient se réunir à un *signal* convenu. On voit souvent, dans un cercle nombreux, deux personnes se faire des *signes* d'intelligence.

DÉVELOPPEMENT. Le *signe* fait connaître; le *signal* avertit, il est de convention.

## SURFACE, SUPERFICIE.

L'ignorance complète de certaines sciences vaut mieux que la

(1) Grande bataille vivement disputée, glorieusement perdue par Villars contre le prince Eugène et Marlborough. Ce qui occasionna la défaite de l'armée française fut une blessure que Villars reçut au genou, et qui l'obligea à se retirer du champ de bataille.

Tout semblait perdu pour le grand roi, lorsque Villars, prenant sa revanche, remporta sur le prince Eugène la victoire de Denain, qui amena la paix d'Utrecht (1713).

(2) Héros d'un ouvrage de Michel Cervantes, et qui est le chef-d'œuvre de la littérature espagnole. Le nom de Don Quichotte, type de la chevalerie errante, se donne quelquefois par analogie et par ironie à celui qui se fait le défenseur outré d'une cause, d'un parti, d'une erreur, etc.



*superficie*. L'homme va chercher au centre de la terre des biens imaginaires, à la place des biens réels qu'elle lui offre d'elle-même à sa *surface*.

DÉVELOPPEMENT. La *surface* est la partie extérieure et visible; *superficie* a le même sens; mais il s'emploie, à l'exclusion de *surface*, quand on veut mettre en opposition la partie extérieure avec la partie intérieure. C'est aussi de ce mot que l'on fait usage quand on parle d'une connaissance que quelqu'un ne possède pas à fond.

### CINQUIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

#### AIMER, CHÉRIR.

Notre patrie est ce que nous devons *chérir* le plus. On n'*aime* pas longtemps ceux que l'on n'estime pas. L'enfant *chéri* est souvent celui de la famille qui *aime* le moins son père et sa mère. Il ne suffit pas qu'un prince *aime* son peuple, il faut qu'il le *chérisse*.

DÉVELOPPEMENT. *Chérir* exprime un attachement plus fort que *aimer*.

#### CHANTEUR, CHANTRE.

Les *chantres* d'église ont ordinairement la voix plus forte qu'harmonieuse. L'âne dit au coq : Viens avec nous, beau *chanteur* à la crête rouge.

DÉVELOPPEMENT. On dit *chanteur* pour le chant profane, et *chantre* pour le chant d'église. On appelle cependant le rossignol le *chantre* des forêts.

#### CHOQUER, HEURTER.

Certains hommes qui *heurtent* tout le monde ne souffrent pas même qu'on les *choque*. Dans les discussions politiques, on commence par se *choquer*, on finit par se *heurter*. En ne voulant que *choquer* nos verres, nous les avons *heurtés*, et ils se sont brisés.

DÉVELOPPEMENT. *Heurter*, c'est *choquer* rudement.

#### LAID, DIFFORME.

Le vice nous rend *difformes*. L'habitude de faire des grimaces peut rendre un enfant très-*laid*. Une maison sans proportions est une maison *difforme*. Ésope était *laid* de visage et *difforme* de corps.



DÉVELOPPEMENT. La *difformité* est un défaut dans les proportions, et la *laideur* un défaut dans les traits.

---

DIVISER, PARTAGER.

C'est doubler son bonheur que de le *partager* avec un ami. Un père *partage* également sa tendresse entre tous ses enfants. *Diviser* pour régner (1), tel fut le secret de la politique de certains princes.

DÉVELOPPEMENT. On *divise* un tout en parties égales, on le *partage* en parts ou portions. Une chose *divisée* reste encore entière; une chose *partagée* cesse de former un tout. On *divise* l'année, un cercle, etc.; on *partage* un gâteau, une pomme.

---

FÉCOND, FERTILE (*féconder, fertiliser*).

La France est *fertile* en blé, en vin et en fruits. La terre est une mère *féconde* qui nous ouvre ses entrailles pleines des plus riches trésors. Une terre peut être naturellement *féconde*, mais ne devenir *fertile* que par la culture.

DÉVELOPPEMENT. Ce qui a la vertu de produire est *fécond*, ce qui produit est *fertile*; le soleil *féconde* la nature, le travail de l'homme la *fertilise*. Au figuré, un génie *fécond* est celui qui crée, qui a la vertu de créer; un esprit *fertile* est celui qui produit beaucoup sans rien créer de nouveau.

---

GASPILLER, DISSIPER, DILAPIDER.

Le prodigue *dissipe* son bien en folles dépenses. Combien n'a-t-on pas vu de fonctionnaires *dilapider* la fortune publique! Les domestiques ont bientôt *gaspillé* les plus grands revenus d'une maison, si le maître n'en est pas le premier économiste.

DÉVELOPPEMENT. Les jeunes gens *dissipent* leurs revenus, les fonctionnaires *dilapident* ceux de l'État, et les domestiques *gaspillent* ceux de leurs maîtres.

---

UNIVERS, MONDE.

Notre terre n'est qu'un point imperceptible dans l'*univers*. Les athéistes prétendent que l'*univers* est un être qui a la matière

---

(1) *Diviser pour régner* : maxime favorite de Mazarin. Louis XI disait « Qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner. » *Qui nescit dissimulare, nescit regnare.*



pour corps, et pour âme Dieu (1). Si les étoiles sont autant de soleils, le soleil, qui est le foyer de notre *monde*, n'est pas le foyer de l'*univers*.

DÉVELOPPEMENT. *Monde* n'exprime souvent qu'une partie du tout. *Univers* n'exceute rien, c'est tout ce qui est.

PROCHAIN, PROCHE, VOISIN.

La ruse est si *voisine* de la friponnerie, que le rusé peut se tromper de porte. Regnard est l'auteur comique le plus *proche* de Molière (2). Les astrologues politiques nous prédisent de grands événements dans un avenir très-*prochain*. En Russie, les villages les plus *proches* sont quelquefois situés à plus de quinze lieues les uns des autres.

(Pour l'emploi de ces mots, l'usage tiendra lieu de règle.)

(1) Panthéisme (du grec *pan*, tout, et *théos*, dieu), système des philosophes qui, se refusant à considérer Dieu comme un être distinct, l'identifient avec le monde. Il y a plusieurs sortes de *panthéistes*; les uns considèrent Dieu comme l'âme du monde, et le monde comme le corps de la Divinité (Dieu est tout); les autres regardent l'univers et Dieu comme étant identiquement le même être (tout est Dieu). La conscience que chaque homme a de sa personnalité et de sa liberté suffit seule à la réfutation du panthéisme.

(2) Regnard, poète comique, a qui ses comédies assurent la première place après Molière. Écrites toutes en vers, elles se font remarquer par une franche gaîté. Il visita la Flandre, la Hollande, le Danemark, la Suède, alla jusqu'au delà de Tornéo, et inscrivit sur un rocher ce vers devenu célèbre :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.

(Enfin nous nous arrêtâmes, l'univers nous manquait.)

— Molière, le premier de tous les auteurs comiques chez les anciens et chez les modernes. La première pièce régulière qu'il composa fut les *Étourdis*; mais la bonne comédie ne naquit qu'avec les *Précieuses ridicules*. Dans la suite, il s'éleva jusqu'au *Misanthrope*, aux *Femmes savantes*, à l'*Avare*, et enfin au *Tartufe*, satire sanglante de l'hypocrisie, pièce immortelle après laquelle il ne faut plus rien nommer. Sa dernière comédie fut le *Malade imaginaire*. A la quatrième représentation, en prononçant le mot *juro* de la célèbre cérémonie, il fut pris d'un vomissement de sang, et mourut presque subitement (1673). Cinq ans après, l'Académie, qui n'avait pu l'admettre au nombre de ses membres à cause de sa profession, plaça son buste dans la salle de ses séances, avec cette inscription du poète Saurin :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

« Quel est le plus grand écrivain de mon règne? demandait un jour Louis XIV à Boileau. — Sire, répondit le satirique, c'est Molière. »





## VERSER, RÉPANDRE.

*Répandez* vos bienfaits, ne les semez pas. La Marne *verse* ses eaux dans la Seine. La violette *répand* un parfum délicieux. Les eaux du Nil (1) se *répandent* périodiquement dans les campagnes de l'Égypte. Napoléon a *répandu* ses soldats dans toute l'Europe. Le maladroit! il a *répandu* sur lui une partie de l'huile qu'il voulait *verser* dans la lampe.

DÉVELOPPEMENT. *Verser* signifie transvaser; *répandre* signifie éparpiller. Il est quelques cas cependant dans lesquels on peut employer indifféremment *verser* et *répandre*. Ainsi on dit *verser* ou *répandre* du sang, des larmes, etc.

## PORTER, APPORTER, EMPORTER.

En Asie, les personnes de distinction se font *porter* en palanquin. Un chien *portait* à son cou le dîner de son maître.

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'*emporte* et puis le mange

Sans autre forme de procès.

Le sage de Mitylène (2) *portait* tout son bien avec lui. Sésostri<sup>s</sup> *apportait* tous ses soins à rendre son peuple heureux. Les naturels de l'île *apportaient* au vaisseau des fruits, des cochons, des dents d'éléphant et ils *emportaient* des verroteries et quelques pièces d'étoffes que nous leur donnions en échange.

DÉVELOPPEMENT. *Porter* n'a rapport qu'au fardeau; *emporter* signifie porter loin de...; *apporter* signifie porter vers, près de... Je *porte* un fardeau. Le vent *emporte* mon chapeau; un passant le ramasse et me l'*apporte*.

(1) Les débordements de ce fleuve suppléent au défaut de pluie. Il commence à croître au printemps, et ses eaux séjournent pendant trois mois dans les terres qu'elles inondent, après quoi les champs sont mis en culture. Cent jours suffisent pour semer et faire la moisson, et la même terre peut, la même année, produire trois ou quatre sortes de fruits différents.

(2) Bias, l'un des sept Sages de la Grèce. Priène, sa patrie, ayant été prise par Cyrus, tous les habitants emportèrent dans leur fuite ce qu'ils avaient de plus précieux; Bias seul n'emportait rien; comme on lui en demandait la raison: « C'est, dit-il, que je porte tout avec moi; » (*Omnia mecum porto.*) Il emportait tout en effet, car ses richesses consistaient dans la science, la sagesse, que rien ne peut enlever.



## SIXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

## CASSER, ROMPRE, BRISER.

Il suffit de choquer légèrement un verre pour qu'il se *cas*se; s'il tombe de haut, il se *brise*. Jésus prit du pain, le *rompit*, et le donna à ses Apôtres. Notre navire, jeté sur un rocher par un vent impétueux, *se brisa*. Un petit morceau de plomb *cas*se la plus importante tête du monde.

DÉVELOPPEMENT. *Rompre* et *casser* ont à peu près la même signification, quoiqu'ils aient un emploi différent; c'est l'oreille qui décide. *Briser* signifie mettre en pièces.

## SUR, CERTAIN.

L'homme ne vivrait pas, s'il connaissait l'époque *certaine* de sa mort. Les amis *sûrs* sont rares. L'astrologie n'est rien moins qu'une science *certaine*. Cette nouvelle est *certaine*, car elle me vient d'une voie très-*sûre*.

DÉVELOPPEMENT. En général, *sûr* se dit en parlant des personnes, et *certain* en parlant des choses.

## ENTRETIEN, CONVERSATION.

Le ministrê a eu un *entretien* avec le roi. La liberté et l'aisance doivent régner dans la *conversation*. La *conversation* doit être comme ces jeux où l'on jette sa carte chacun à son tour. Les personnes qui ont l'esprit léger préfèrent les *conversations* aux *entretiens*.

DÉVELOPPEMENT. *Entretien* éveille l'idée d'un discours sérieux; *conversation* a moins d'importance.

## DANGER, PÉRIL, RISQUE.

Quand la patrie est en *danger*, on place des drapeaux noirs sur les monuments publics. Qui compte sur les souliers d'un mort court *risque* d'aller longtemps nu-pieds. A la guerre, le cheval voit le *péril* et l'affronte. Un général court le *risque* d'une bataille pour se tirer d'un mauvais pas, et il est en *danger* de la perdre si ses soldats l'abandonnent dans le *péril*.

DÉVELOPPEMENT. Courir le *risque* signifie courir la *chance*; il peut donc



se prendre en bonne part. *Péril* est plus fort que *danger* : s'il y va de la vie, on est en *péril*. Perrette, qui a répandu son lait,

Va s'excuser à son mari,  
En grand *danger* d'être battue.

---

TROUVER, INVENTER, DÉCOUVRIR.

Plusieurs fous (1) se sont vantés d'avoir *trouvé* la pierre philosophale. Les ballons ont été *inventés* par Montgolfier. On *inventait* chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus agréable. On a *inventé* des lunettes (2) à l'aide desquelles la science a pu *découvrir* de nouvelles planètes; peut-être *trouvera-t-on*, par la suite, le moyen d'apercevoir des hommes dans la lune.

(La lecture des bons auteurs guidera les élèves dans l'emploi quelquefois difficile de ces trois termes.)

---

PRÉSERVER, GARANTIR.

Les chevaliers avaient pour se *garantir* des coups de l'ennemi des cuissards, des brassards et un bouclier. Les paratonnerres *préservent* de la foudre. L'économie *présERVE* de la misère. Les chaussures en  *garantissent* de l'humidité.

DÉVELOPPEMENT. Ce qui couvre et protège *garantit*; ce qui prémunit *présERVE*.

---

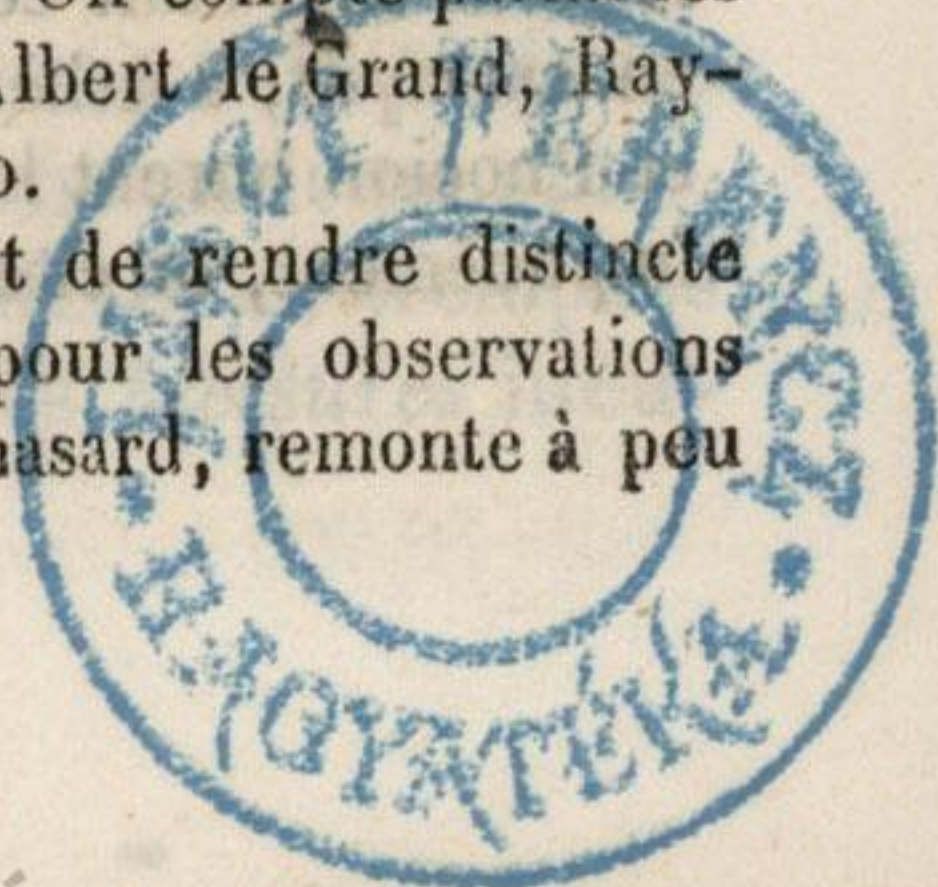
RECUEILLIR, RÉCOLTER.

*Recueille*, comme autant de pierres précieuses, les paroles du sage. On parvient difficilement à *recueillir* les débris d'une armée en déroute. Celui qui parle sème; celui qui écoute *récolte*. Dans

---

(1) Les alchimistes. On entend par *pierre philosophale* la prétendue transmutation des métaux en or, et aussi le secret de composer une panacée ou remède universel propre à prolonger indéfiniment la vie. Cet art chimérique n'a pas laissé que de rendre quelques services à la science; il a donné naissance à la chimie, et on lui doit de belles découvertes, entre autres celles de la poudre à canon et du phosphore. On compte parmi les plus célèbres alchimistes le moine Roger Bacon, Albert le Grand, Raymond Lulle, Nicolas Flamel, Paracelse et Cagliostro.

(2) Le télescope, dont l'effet est de rapprocher et de rendre distincte l'image des objets éloignés. On s'en sert surtout pour les observations astronomiques. Sa découverte, qui paraît due au hasard, remonte à peu près à 1609.



les provinces méridionales de la Russie, on *récolte* du blé en abondance.

DÉVELOPPEMENT. *Récolter*, c'est recueillir selon les procédés de l'économie rurale; *recueillir* est d'usage dans la plupart des autres cas. On *récolte* du blé, des foins, des fruits; on *recueille* des suffrages, une succession. Les Hébreux *recueillaient* la manne.

---

SAVOUREUX, SUCCULENT.

Il faut à un convalescent une nourriture très-*succulente* pour réparer ses forces. Les palais blasés trouvent peu de mets *savoureux*. Les plaisirs ressemblent à certains fruits *savoureux* qui laissent un goût très-amer. Artaxerxès-Mnémon, réduit en fuyant à manger du pain d'orge et des figues sèches, ne put s'empêcher de reconnaître qu'il n'avait jamais rien goûté de si *savoureux*; et cependant ce repas n'était pas *succulent*.

DÉVELOPPEMENT. Ce qui est *savoureux* a beaucoup de saveur; ce qui est *succulent* est plein de suc. Un fruit est *savoureux*; une viande est *succulente*.

---

VENIN, POISON.

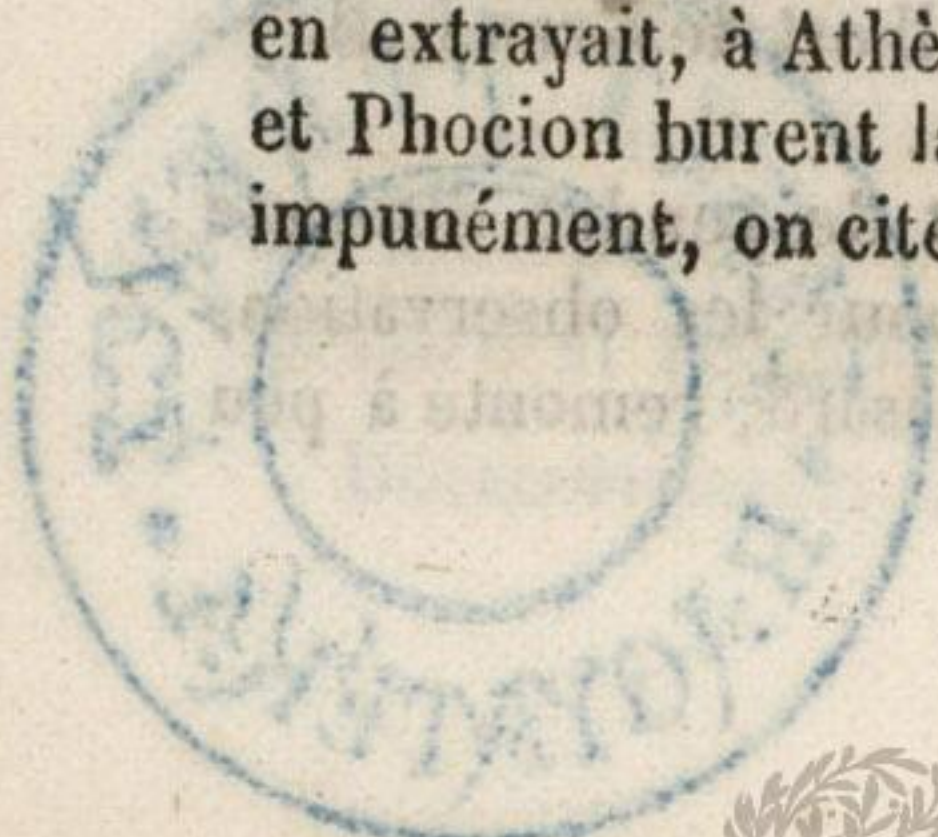
La vipère a le *venin* dans les dents (1). Les minéraux ne sont pas des aliments; on n'en a tiré jusqu'ici que des remèdes et des *poisons*. Le plus mortel de tous les *poisons* est celui de la calomnie. La ciguë est un *poison* dont certains animaux peuvent se repaître impunément (2). Au près de la Mort, volait l'Envie, qui verse son *venin* mortel autour d'elle. Qu'on apporte le *poison*, s'il est prêt, s'écria Socrate; et, s'il ne l'est pas, qu'on le broie au plus tôt.

DÉVELOPPEMENT. *Poison* se dit plus particulièrement des plantes, et *venin* des animaux.

---

(1) Un préjugé sans fondement prête à la langue de ce reptile la vertu de lancer le venin, et a fait prendre à tort la langue de vipère pour l'emblème de la calomnie. Ce venin est contenu dans plusieurs petits crochets situés sous la langue, ou au-devant de la mâchoire supérieure. Aussitôt après la morsure, il faut se hâter de laver la plaie avec de l'eau salée, et d'y appliquer un fer incandescent.

(2) La *ciguë* est une plante herbacée, d'un vert très-foncé et un peu luisant. Elle était célèbre chez les anciens comme plante vénéneuse. On en extrayait, à Athènes, le poison destiné à certains condamnés. Socrate et Phocion burent la ciguë. Parmi les animaux qui peuvent s'en nourrir impunément, on cite le cochon.



## VOIR, REGARDER, APERCEVOIR.

L'équité défend de *voir* un coupable dans un accusé. L'aigle, dit-on, *regarde* fixement le soleil. La faim *regarde* à la porte de l'homme laborieux. Quand on *regarde* la lune avec un fort télescope, on y *aperçoit* de hautes montagnes. Christophe Colomb promit une récompense à celui de ses compagnons qui *apercevait* le premier la terre. Les hommes *voient* les choses différemment, parce que chacun les *regarde* au point de vue de son intérêt particulier.

DÉVELOPPEMENT. On peut *voir* avec indifférence, sans aucune intention de voir. On *regarde* par curiosité; en regardant attentivement, on finit par *apercevoir*.

## TÔT, VITE, PROMPTEMENT.

Si vous ne marchez pas plus *vite*, vous n'arriverez jamais assez *tôt*. Nos moments les plus heureux sont ceux qui passent le plus *vite*. Soyez longtemps à délibérer; mais, ensuite, exécutez *promptement*. Qui commence *tôt* et travaille *vite*, achève *promptement*.

DÉVELOPPEMENT. Le mot *vite* exprime le mouvement, son opposé est *lentement*; le mot *tôt* regarde le moment de l'action, son opposé est *tard*; *promptement* a plus de rapport au temps qu'on emploie, son opposé est *longtemps*.

## SEPTIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

## TONNERRE, FOUDRE.

Dieu commande à la mer et à la *foudre*. Les paratonnerres préservent les édifices de la *foudre*. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le *tonnerre*. Il poussait des hurlements semblables au bruit du *tonnerre*.

## FLAIE, BLESSURE.

Dieu frappa Job d'une effroyable *plaie*. Je me suis toujours imaginé que si Moïse avait affligé l'Égypte d'une onzième *plaie*, il l'aurait couverte d'usuriers. Les flèches d'Hercule, trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, faisaient des *blessures* incu-



rables (1). Les *blessures* les plus sensibles sont celles du cœur.

---

BATAILLE, COMBAT.

Alexandre prédit à ses généraux qu'ils célébreraient ses funérailles par des *batailles* sanglantes (2). Fabius n'engageait avec Annibal que des *combats* insignifiants (3). Varron livra la *bataille* (4). On voit en Angleterre des *combats* de coqs dans lesquels un des champions reste toujours sur le champ de *bataille*.

---

AMASSER, ENTASSER.

La fourmi *amasse* l'été pour l'hiver. L'avare insensé *entasse* des biens dont il ne jouira pas.

---

GROTTE, CAVERNE, ANTRE.

La *grotte* de la déesse était située sur le penchant d'une colline. Jésus chassa du temple les marchands qui prenaient la

---

(1) Suivant la Fable, l'hydre était un serpent monstrueux qui séjournait dans les eaux du lac de Lerne, en Argolide. Sa mort fut un des douze travaux que le tyran Eurysthée imposa à Hercule. Le héros tua le monstre, et trempa ses flèches dans son sang empoisonné, pour rendre incurables les blessures qu'elles feraient.

(2) Alexandre le Grand mourut sans avoir désigné son successeur. Comme Perdicas, un de ses généraux, lui demandait, quelques instants avant sa mort, à qui il laissait la couronne: « Au plus digne, » répondit Alexandre. Chacun de ses lieutenants interpréta ce testament en sa faveur, ce qui occasionna les longues guerres qui ensanglantèrent alors l'Europe et l'Asie, pour régler la succession du conquérant.

(3) Fabius, averti par la témérité de ses prédécesseurs du danger qu'il y avait à se mesurer avec Annibal, se tint continuellement sur la défensive, se contentant d'épier et de suivre les mouvements de son redoutable adversaire, persuadé qu'il l'amènerait ainsi à commettre des fautes dont il n'aurait plus qu'à profiter; et Annibal, que ce nouveau système forçait à chaque instant de sortir des bornes de sa prudence habituelle, allait peut-être justifier les espérances du général romain, lorsque celui-ci fut rappelé. On trouvait sa conduite peu digne de la fierté romaine, qui ne voulait pas, malgré ses défaites récentes, paraître reculer devant un ennemi. Depuis, Fabius fut appelé *Cunctator*, temporisateur.

(4) Fabius laissa le commandement aux deux consuls Æmilius et Varron, nommés par le Sénat pour le remplacer. Malgré les représentations de son collègue, Varron brûlait d'en venir aux mains avec Annibal; et, un jour que le commandement de l'armée lui appartenait tout entier, il livra la désastreuse bataille de Cannes (217 ans avant Jésus-Christ), qui coûta 80,000 hommes aux Romains.



maison de Dieu pour une *caverne* de voleurs. L'infâme Cacus (1) dévorait les troupeaux qu'il avait conduits dans son *antre*.

---

AGRANDIR, AUGMENTER.

Le général a *agrandi* son camp et *augmenté* son corps d'armée.

---

HUITIÈME LEÇON.

VENIMEUX, VÉNÉNEUX.

Ces deux mots signifient l'un et l'autre, qui a du venin; mais *venimeux* ne se dit que des animaux, et *vénéneux* ne se dit que des plantes.

---

INHUMER, ENTERRER.

*Inhumer* et *enterrer* expriment l'action de mettre en terre; mais *enterrer* signifie simplement l'acte matériel de mettre en terre, et *inhumer* l'acte religieux de donner la sépulture. On *enterre* partout: un assassin *enterre* le cadavre de la personne qu'il a tuée. On *n'inhume* que dans les lieux consacrés à cet acte pieux: les ministres de la religion *inhument* les fidèles.



EMPIRE, ROYAUME.

Un *empire* est un état vaste composé de plusieurs peuples, le *royaume* est un état borné à une nation seule. L'*empire* suppose la diversité; le *royaume* l'unité, ou du moins l'uniformité dans toutes les parties. On dit l'*empire* d'Autriche, de Russie, de Turquie; et le *royaume* de Portugal, d'Angleterre, d'Espagne.

---

DÉSERTEUR, TRANSFUGE.

Ces deux termes désignent un soldat qui abandonne sans congé le service militaire, avec cette différence que le *transfuge* passe à l'ennemi. Le *déserteur* est infidèle à son drapeau; le *transfuge* est traître à sa patrie.

---

(1) Géant monstrueux, demi-homme et demi-satyre, qui vomissait des tourbillons de flamme et de fumée. Ayant un jour volé quelques génisses à Hercule, ce héros força l'entrée de sa caverne et l'étouffa. Ce combat forme un des plus beaux épisodes de l'*Énéide* de Virgile.



## DÉTRUIRE, ANÉANTIR.

*Anéantir* dit plus que *détruire*. Un conquérant *détruit* une ville, et ne l'*anéantit* pas, puisqu'il en reste toujours quelques vestiges. Appliquées à l'homme, les actions de créer et d'*anéantir* ne peuvent avoir qu'un sens hyperbolique.

## ACCOMPAGNER, ESCORTER.

On *accompagne* par égard ou par amitié; on *escorte* par précaution, pour mettre quelqu'un à couvert de l'insulte et pour lui prêter main-forte. Un ami nous *accompagne*, des hommes d'armes nous *escortent*.

## NEUVIÈME LEÇON.

## SYNONYMES DISPOSÉS PAR GRADATION.

Alarmé, effrayé, épouvanté.	Ferme, inébranlable, inflexible.
Amasser, entasser, accumuler.	Satisfait, content.
Défaire, détruire, anéantir.	Contraindre, forcer, violenter.
Détestable, abominable, exéc- crable (1).	Creuser, approfondir.
Bête, stupide, idiot.	Défaite, déroute.
Plaisir, bonheur, félicité, béa- titude.	Déconcerté, interdit.
Rive, rivage.	Barbarie, cruauté, férocité.
Vieillesse, caducité, décrépi- tude.	Tristesse, affliction, désolation.
Carnivore, carnassier.	Effrayant, épouvantable, ef- froyable.
Casser, briser, broyer.	Surprise, étonnement, conster- nation.
Choquer, heurter.	Etudier, apprendre.
	Excuser, pardonner.

(1) Ces trois mots servent à marquer les divers degrés d'excès d'une chose très-mauvaise. Cette gradation est observée dans l'exemple suivant: Denys-le-Tyran, informé qu'une femme très-âgée priait les dieux chaque jour de conserver la vie à son prince, et fort étonné qu'un de ses sujets daignât s'intéresser à son salut, interrogea cette femme sur les motifs de sa bienveillance. « Dans mon enfance, dit-elle, j'ai vu régner un prince *détestable*: je souhaitai sa mort; il périt; mais un prince *abominable*, pire que lui, lui succéda: je fis contre celui-ci les mêmes vœux; ils furent remplis; mais nous eûmes un tyran pire que lui encore; ce monstre *exécrable*, c'est toi. S'il est possible qu'il y en ait un plus méchant, je craindrais qu'il ne te remplaçât, et je demande au ciel de ne pas te survivre. »





Exiler, bannir.	Commune, canton.
Déraciner, extirper.	Province, contrée.
Fabrique, manufacture.	Guère, pas, point.
Outil, instrument, machine.	Savetier, cordonnier, bottier.
Fleur fanée, fleur flétrie.	Roturier, bourgeois, noble.
Homme heureux, homme fortuné.	Grand, gigantesque, incomparable.
Esprit, génie.	Marcher, courir, voler.
Hameau, village, bourg, ville.	

## DIXIÈME LEÇON.

## SYNONYMES DISPOSÉS PAR GRADATION.

Écolier, élève, disciple.	Peur, frayeur, terreur.
Impertinent, insolent.	Poltron, lâche.
Impoli, grossier.	Prier, supplier.
Las, fatigué, harassé.	Prodigue, dissipateur.
Accident, malheur, désastre.	Économe, avare.
Malin, malicieux, méchant.	Émeute, insurrection, révolution.
Massacre, carnage, boucherie, tuerie.	Servitude, esclavage.
Menterie, mensonge.	Singulier, extraordinaire.
Métier, profession, art.	Vitesse, vélocité.
Artisan, artiste.	Imperfection, défaut, vice.
Manœuvre, ouvrier.	Qualité, vertu.
Mont, montagne.	Vieux, ancien, antique.
Laboureur, agriculteur, agromome.	Prompt, emporté, violent.
Sombre, obscur, ténébreux.	Hutte, chaumière, maison, château, palais.
Odorant, odoriférant.	Révérer, honorer, adorer.
Pâle, blême, livide.	Respect, vénération.
Paresseux, fainéant.	Utile, nécessaire, indispensable.
Pauvreté, indigence.	Inutile, nuisible, funeste.

## ONZIÈME LEÇON.

*Indiquer trois synonymes à chacun des mots en italique.*

<i>Courage</i>	bravoure, intrépidité, valeur.
<i>Orgueilleux</i>	vaniteux, présomptueux, prétentieux.
<i>Craintif</i>	timide, peureux, pusillanime.
<i>Historiette</i>	conte, anecdote, fable.




<i>Destin</i>	fortune, sort, destinée.
<i>Bataille</i>	engagement, combat, lutte.
<i>Dieu</i>	Créateur, Tout-Puissant, Être-Suprême.
<i>Visage</i>	figure, physique, physionomie.
<i>Satan</i>	Diable, Démon, Lucifer.
<i>Haine</i>	inimitié, aversion, antipathie.
<i>Adulateur</i>	flatteur, flagorneur, louangeur.
<i>Terreur</i>	peur, frayeur, effroi.
<i>Ravager</i>	ruiner, dévaster, saccager.
<i>Bref</i>	court, succinct, concis.
<i>Respect</i>	considération, égards, déférence.
<i>Instruit</i>	savant, docte, érudit.
<i>Tristesse</i>	peine, affliction, chagrin.
<i>Fantasque</i>	capricieux, bizarre, original.
<i>Badin</i>	folâtre, enjoué, plaisant.
<i>Politesse</i>	civilité, honnêteté, courtoisie.
<i>Impertinent</i>	insolent, impudent, arrogant.
<i>Importun</i>	fâcheux, ennuyeux, incommode.
<i>Imprévu</i>	inattendu, soudain, subit.
<i>Indolent</i>	nonchalant, paresseux, mou.
<i>Bagatelle</i>	minutie, vétille, futilité.
<i>Obscur</i>	ombbre ténébreux, noir.
<i>Injure</i>	outrage, insulte, affront.
<i>Pâle</i>	livide, blême, blafard.
<i>Portion</i>	part, partie, ration.
<i>Sommet</i>	cime, faite, extrémité.
<i>Maintenant</i>	à présent, actuellement, tout de suite.
<i>Rivage</i>	bord, côte, rive.
<i>Déguiser</i>	cacher, voiler, dissimuler.
<i>Flatter</i>	caresser, flagorner, cajoler.

## DOUZIÈME LEÇON.

*Même devoir que le précédent.*

<i>Casser</i>	rompre, fracasser, briser.
<i>Détroit</i> (partie de terre)	col, défilé, gorge.
<i>Entêté</i>	opiniâtre, têtu, obstiné.
<i>Entourer</i>	environner, enceindre, enclore.
<i>Aride</i> (terrain)	stérile, sec, improductif.
<i>Assassiner</i>	poignarder, massacrer, égorger.
<i>Auberge</i>	hôtellerie, cabaret, taverne.
<i>Babiller</i>	cailleter, jaser, bavarder.



<i>Exiler</i>	bannir, expatrier, déporter.
<i>Drapeau</i>	enseigne, bannière, étendard.
<i>Festin</i>	repas, banquet, noce.
<i>Barque</i>	gondole, nacelle, chaloupe.
<i>Maison</i>	bâtisse, bâtiment, édifice.
<i>Bâtir</i>	construire, élever, édifier.
<i>Benêt</i>	niais, nigaud, imbécile.
<i>Biffer</i>	effacer, raturer, rayer.
<i>Bon (fruit)</i>	délicieux, excellent, exquis.
<i>Boue</i>	fange, limon, bourbe.
<i>Caillé (adjectif)</i>	coagulé, figé, congelé.
<i>Durillon</i>	cal, cor, oignon.
<i>Calèche</i>	phaéton, tilbury, berline.
<i>Motif</i>	cause, sujet, raison.
<i>Vitesse</i>	célérité, diligence, promptitude.
<i>Cloître</i>	couvent, monastère, abbaye.
<i>Concurrent</i>	émule, rival, compétiteur.
<i>Enterrement</i>	convoi, funérailles, obsèques.
<i>Javelot</i>	dard, flèche, trait.
<i>De sorte que,</i>	en sorte que, de façon que, de manière que.
<i>Domicile</i>	habitation, séjour, demeure.
<i>Discorde</i>	dissension,  désunion, division.
<i>Dictionnaire</i>	vocabulaire, glossaire, lexique.
<i>Impotent</i>	infirmes, paralytique, invalide.
<i>Emploi</i>	fonction, charge, office.
<i>Obligéant</i>	officieux, serviable, complaisant.
<i>Orage</i>	tempête, ouragan, bourrasque.

## TREIZIÈME LEÇON.

Le rossignol est le chanteur des *forêts*. La colombe appelle son ramier d'une voix *plaintive*. *Pense à ta mère*, c'est la meilleure distraction contre les pensées *mauvaises*. Le jeune prince vit avec *surprise* l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Dans la prospérité, il est *facile* de trouver un ami. Le jour *diminue*. Le soleil *décline*. Isaïe *annonça* les malheurs de Jérusalem. L'éléphant *redoute* le serpent. La lionne défend courageusement ses *petits*. Les canaux font la *richesse* des États. Les sables du Nil *contiennent* des œufs de crocodile. La chaleur *corrompt* la viande. Il ne faut pas *bless* ses amis, même en *plaisantant*. Le castor *construit* avec sa queue et ses pieds de devant. La plupart des hommes sont les uns envers les autres



*trompés ou trompeurs. La manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne. Nul ici-bas n'est satisfait de sa destinée. La mort vient tout guérir. Il vaut mieux souffrir que mourir. Un astrologue se laissa tomber au fond d'un puits. La soif contraignit le renard et le bouc à descendre dans un puits. Remuez votre champ dès qu'on aura fait la moisson. Il ne faut jamais se moquer des malheureux. Rien ne sert de courir, il faut partir à temps. La renommée est une grande bavarde. La charité est la principale des vertus. Le doigt de Dieu a marqué des limites à l'Océan. Mon malheur augmentait toujours; je n'avais plus la misérable consolation d'opter entre l'esclavage et la mort. Cet esclave s'appelait Butis. Les cieux proclament la gloire de Dieu. La douceur calme la colère. Le vrai courage nous élève au-dessus du sort. Je ne comprends pas l'athée. Cette lecture est attrayante. Les hommes s'accoutument au mal comme au bien. La médiocrité procure le bonheur. Mes malheurs commençaient à me rendre expérimenté sur tout ce qui concerne la navigation. L'instant où je parle est déjà loin de moi. Tout ce qui reluit n'est pas or. Il faut restituer à César ce qui est à César. Un homme prévenu en vaut deux. La grandeur et les richesses ne font pas le bonheur. On n'a jamais vu personne regretter d'avoir fait une bonne action. On n'est jamais plus heureux en s'occupant de celui d'autrui. La crainte de Dieu est la source de la sagesse. La société des honnêtes gens est un trésor. Une grenouille aperçut un bœuf qui lui parut de belle taille. La modestie augmente le mérite. Le manque de jugement fait l'obstination. Chaque militaire a dans son sac le bâton de maréchal de France. C'est moins la vérité qui choque que la manière dont on la dit. Une excellente femme disait : « Je n'ai pas d'enfants, malheureusement pour eux ! » Les oiseaux becquettent les meilleurs fruits. Deux renards pénétrèrent la nuit dans un poulailler. On attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre. Il n'est bon cheval qui ne bronche. Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. Quelle que soit l'origine d'un bienfait, il ne convient pas à la reconnaissance d'en scruter les motifs. Je compris alors par expérience ce que j'avais souvent entendu dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaisirs manquent de cœur dans le péril. L'ambitieux veut tout, par conséquent il n'aura rien. Le rat de ville convia le rat des champs à manger des restes d'ortolans. Malgré sa toute-puissance, Dieu ne peut rien créer qui ne soit infiniment au-dessous de lui. La mort de Jean Lapin de nouveau est vengée. Le temps rectifie les erreurs. On*



*dirige* les buffles au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez. Le vice est une plante étrangère qui *meurt facilement*, si l'on se donne quelque peine pour l'*arracher*. Cet enfant *fait de la peine à sa mère*.

---

### QUATORZIÈME LEÇON.

La vertu et la santé *embellissent* le soir de la vie. Les fruits hâtifs ne sont pas *savoureux*. Calypso *était inconsolable* du départ d'Ulysse. Si tu es élevé, *comporte-toi de manière* que les autres ne *souhaitent pas* de te voir tomber. Personne n'est *prophète dans son pays*. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir *tué*. *Obliger* promptement, c'est *obliger doublement*. En tout, un peu de bon sens est *préférable à* beaucoup de finesse. La prière est la *vie* de l'âme. On a souvent besoin d'un plus *faible* que soi. Le printemps *succède à* l'hiver. Les talents *rappellent* suivant la culture. L'odeur du fromage *attira* le renard. Les hommes faibles ne *cèdent* jamais quand ils le doivent. Périclès s'*applaudissait* en mourant de n'avoir *causé la mort* d'aucun citoyen. Les amis devraient s'*entendre* pour mourir *ensemble*. Il n'y a rien qui rende *heureux* comme une bonne action. L'avare ne se *fie à personne*. Diogène, ayant vu un archer maladroit, se *plâça* sur le but *en disant* : De cette façon, il ne m'*attrapera pas*. Je suis *convaincu* que le bonheur dépend du travail. Le désœuvrement *engendre* les soucis. La fierté du paon est *proverbiale*. Le temps et la patience *surmontent* tous les obstacles. Son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne *modérait point* sa valeur. Les courtisans *gâtent* par leurs flatteries les plus *heureux* naturels. La fierté est permise *quand on est malheureux*. La gourmandise *date de loin* : Esaü *céda* son droit d'aînesse moyennant un plat de lentilles. La gloire est *fugitive*. Le sage est *maître de ses passions*. Dans le chemin de la vertu, plus on *marche*, moins on est *fatigué*. La vertu n'est solide que quand elle *s'appuie sur la religion*. La gloire n'*appartient qu'à un cœur* qui sait *supporter* la peine et *mépriser* les plaisirs. La mauvaise plaie se *guérit*, la mauvaise réputation est *incurable*.

---

### QUINZIÈME LEÇON.

Le froid ne pénètre pas dans les retraites des écureuils. Celui qui aime Dieu ne peut haïr son prochain. Il vaut mieux être



muet que menteur. On ne s'ennuie jamais quand on travaille. Si les passions n'obéissent pas, elles commandent. Nous nous rappelons longtemps ce que nous avons appris dans notre jeunesse. On ne tient pas tout ce que l'on promet. Les gens habiles profitent des malheurs qui leur arrivent. Fiez-vous aux actions plus qu'aux paroles. L'avare ne fait une bonne action qu'en mourant. On admire les gens vertueux, mais on ne les imite pas. Le travail garde la vertu. L'étude adoucit toutes nos peines. L'adresse triomphe toujours de la force. Le travail et l'économie nous rendent indépendants. Un cœur très-dur se cache souvent sous des manières polies. Une mère qui voit mourir ses enfants meurt deux fois. Le bien mal acquis ne profite jamais. On comprend partout le langage du cœur. Saisissez toutes les occasions de faire le bien. Ne négligez pas vos amis. Les conquérants détruisent tout sur leur passage. Un fils ingrat est quelque chose de hideux. Employez bien votre temps. Quand on est riche, on oublie de se souvenir.

---

### SEIZIÈME LEÇON.

La sécheresse ~~déduit tout~~ La peur conseille mal. On accueille toujours bien la fortune. Les fontaines d'eau vive ne gellent jamais. Nous espérons jusqu'à la mort. Cet homme ne doit sa fortune qu'à lui seul. Le mensonge mène à tous les vices. Aux yeux de l'ambitieux, la fin justifie les moyens. Le plus fort a toujours raison. Nous sommes souvent pris dans nos propres filets. Le temps de la jeunesse dure peu. L'amitié ne vieillit pas. Dieu est éternel. La paresse est un fardeau lourd à porter. La jouissance que l'on tire du pardon est éternelle. Le riche meurt comme le pauvre. L'âme survit au corps. Le sage ne rit pas, il sourit. Nul n'est heureux s'il ne jouit de sa propre estime. L'expérience est un maître qui fait payer cher ses leçons. La sévérité et la bonté peuvent aller de compagnie. Nous sommes aveugles sur nos défauts. Ne comptez pas trop sur la vie. La fortune est inconstante.

---

### DIX-SEPTIÈME LEÇON.

#### L'ACADÉMIE SILENCIEUSE.

Il existait à Amadan une Académie fameuse dont le premier statut était ainsi conçu : « Les académiciens réfléchiront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins qu'il sera pos-



sible. » On la nommait l'Académie silencieuse, et il n'était point en Perse de véritable savant qui n'eût le désir d'en faire partie. Le docteur Zeb, auteur d'un petit ouvrage excellent, intitulé le Bâillon, sut, au fond de sa province, qu'il vaquait une place à l'Académie silencieuse. Il part immédiatement; il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont réunis, il charge l'huissier de porter au président ce billet : « Le docteur Zeb sollicite humblement la place vacante. » L'huissier s'acquitta aussitôt de la commission; mais le docteur et son billet venaient trop tard, la place se trouvait déjà occupée.

L'Académie fut désespérée de ce contre-temps; elle avait admis, un peu contre son gré, un bel-esprit de la cour, dont l'éloquence vive et futile faisait l'admiration de toutes les ruelles (1), et elle se voyait obligée de refuser le docteur Zeb, l'ennemi des bavards, une tête si bien faite, si bien ornée! Le président, chargé d'apprendre au docteur cette fâcheuse nouvelle, ne pouvait presque s'y déterminer, et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu réfléchi, il fit remplir d'eau un grand vase, mais si complètement rempli, qu'une goutte de plus eût fait déborder le liquide; ensuite il fit signe qu'on introduisît le postulant. Il se présenta avec cet air simple et modeste qui indique presque toujours le vrai talent. Le président se leva, et, sans prononcer un seul mot, il lui désigna d'un air désolé la coupe symbolique, cette coupe si parfaitement pleine. Le docteur comprit qu'il ne restait plus de place à l'Académie; mais, sans se décourager, il songeait à faire entendre qu'un membre surnuméraire n'y gênerait rien. Il aperçoit à ses pieds une feuille de rose : il la ramasse, et la place légèrement sur la surface de l'eau, et s'y prend si adroitement qu'il n'en tombe pas une seule goutte.

A cette réponse spirituelle, tout le monde applaudit; on laissa dormir le règlement pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu avec enthousiasme. On lui apporta le registre de l'Académie, sur lequel les récipiendaires devaient écrire leur nom. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à adresser, suivant l'habitude, une phrase de remerciement. Mais, en académicien véritablement silencieux, le docteur Zeb remercia sans pro-

(1) Ce mot désignait, sous Louis XIV, la chambre à coucher, l'alcôve de certaines dames de qualité, auxquelles l'affectation de leur langage et leurs prétentions littéraires avaient fait donner le nom de précieuses.



noncer une parole. Il posa en marge le nombre 100, c'était celui de ses nouveaux collègues; puis, plaçant un zéro devant le chiffre (0100), il écrivit au-dessous : Ils n'en vaudront ni moins ni plus. Le président répondit au savant modeste avec autant de courtoisie que d'à-propos. Il mit le zéro après le nombre cent (1000), et il écrivit : Ils en vaudront dix fois plus.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### DES ACCEPTIONS ET DES CONTRAIRES.

Ce n'est que par l'étude profonde et sérieuse de la langue qu'on arrive à l'emploi du mot propre. La Bruyère fait observer qu'entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a jamais qu'une qui soit la bonne, qu'on ne la rencontre pas toujours en parlant et en écrivant, et que cet embarras vient de ce qu'on ignore la juste valeur des termes, et qu'on n'en apprécie pas les différences.

Ce chapitre, qui traite tout entier des acceptions, est donc le plus important de la méthode lexicologique. Il doit conduire inévitablement les élèves à la véritable connaissance des mots, partant à la composition. Nous prions les instituteurs d'y rester longtemps, de recommencer plusieurs fois la même leçon, d'abord oralement, ensuite par écrit. Il est des cas, nous le savons par expérience, où les élèves se tromperont dix fois avant de trouver le terme convenable; qu'importe, si chacune de ces erreurs est pour le maître le sujet d'un commentaire instructif?

Ces leçons nous ont valu les moments les plus heureux que nous ayons goûtés dans l'instruction: en voyant se développer à chaque nouvelle leçon l'intelligence de nos enfants, nous éprouvions ce sentiment de satisfaction que goûterait un jardinier qui verrait croître ses jeunes plantes. C'est une jouissance bien réelle que nous serions heureux de faire partager à nos honorables confrères.

### DIX-HUITIÈME LEÇON.

Vrai	faux	Lourd ( <i>fardeau</i> )	léger
Long	court	Naître	mourir
Fort ( <i>adjectif</i> )	faible	Absent	présent
Joyeux	triste	Le tout	la partie
Laid	beau	Ouvert ( <i>livre</i> )	fermé
Affamé	rassasié	Ouverte ( <i>guerre</i> )	sourde
Abondance	stérilité	Large	étroit





Protecteur	persécuteur	Maigre ( <i>faire... chère</i> )	bonne
Protéger	persécuter	Sévère	indulgent
Pleurer	rire	Dormante ( <i>eau</i> )	courante
La naissance	la mort	Glorieuse ( <i>mort</i> )	honteuse
Guerre	paix	Différent	semblable
Belliqueux	pacifique	Sauvages ( <i>peuples</i> )	civilisés
Précéder ( <i>quelqu'un</i> )	suivre	Sauvages ( <i>animaux</i> )	domestiques
Avancer ( <i>horloge</i> )	retarder	Tranquille ( <i>vie</i> )	agitée
Avancer ( <i>luttteur</i> )	reculer	Publiques ( <i>ver-tus</i> )	privées
Allumer	éteindre	Réussir	échouer
Récompenser	punir	Blanc ( <i>pain</i> )	bis
Résister	céder	Blanc ( <i>vin</i> )	rouge
Augmentation	diminution	Blanc ( <i>linge</i> )	sale
Augmenter	diminuer	Blanc ( <i>sel</i> )	gris
Mauvais	bon	Blanche ( <i>peau</i> )	brune
Malédiction	bénédiction	Blanches ( <i>ar-mes</i> )	à feu
Maudire	bénir	Blanches ( <i>vian-des</i> )	rouges
Je le maudis	je le bénis	Blanc ( <i>papier</i> )	écrit
Ici-bas	là-haut	Blanc ( <i>raisin</i> )	noir
Lentement	rapidement	Affirmer	nier
Avec ( <i>lui</i> )	sans lui	S'approcher	s'éloigner
Tôt	tard	Se montrer	se cacher
Toujours	jamais	Se taire	parler
Beaucoup	peu	Richesse	pauvreté
Trop	pas assez	Riche	pauvre
Moins	plus	Richement	pauvrement
Bien	mal	S'enrichir	s'appauvrir
Loin	près	Fausse ( <i>voix</i> )	juste
Y compris	non compris	Faux ( <i>diamant</i> )	véritable
Inférieur	supérieur	Fausse ( <i>nouvelle</i> )	vraie
Intérieur	extérieur	Faux ( <i>avoir le jugement...</i> )	droit
Partout	nulle part	Fausse ( <i>dents</i> )	naturelles
Claire ( <i>eau</i> )	trouble	Profond ( <i>sommeil</i> )	léger
Claire ( <i>définition</i> )	embrouillée		
Clair ( <i>drap bleu</i> )	foncé		
Clair ( <i>tissu</i> )	serré		
Le passé	l'avenir		
Maigre ( <i>jour</i> )	gras		



Profond ( <i>esprit</i> )	superficiel	Louable	blâmable
Acheteur	vendeur	Louer	blâmer
Captif	libre	Sur-le-champ	tout à l'heure
Captivité	liberté	Souvent	rarement
Jeunesse	vieillesse	Minimum	maximum
Perfidie	loyauté	Forté ( <i>terre</i> )	légère
Perfidement	loyalement	Planter	déraciner
Condamner	absoudre	Offensives ( <i>ar-</i> <i>mes</i> )	défensives
Descendre	monter	La vengeance	le pardon
Méfiance	confiance	Se venger	pardonner
Se méfier de	se fier à	Le doute	la certitude
Méfie-toi de lui	fie-toi à lui	Distrain	attentif
A gauche	à droite	Pâle	coloré
Civile ( <i>guerre</i> )	étrangère	Vertical	horizontal
Civile ( <i>autorité</i> )	militaire	Perpendiculaire	oblique
Louange	blâme		

## DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Ennuyer	amuser	Originel ( <i>péché</i> )	actuel
Ennuyeux	amusant	Sanguinaire	humain
Ami	ennemi	Lâche	brave
Sobriété	intempérance	Tendre ( <i>pain</i> )	rassis
Sobre	intempérant	Impie	religieux
Accorder	refuser	Imbécile	spirituel
Froid	chaud	Agile	lourd
Froid ( <i>accueil</i> )	gracieux	Infirmes	valide
La sécheresse	l'humidité	Antipathie	sympathie
Fécond	stérile	Effrayer	rassurer
Adroit	maladroit	Consoler	désoler
Semblable	dissemblable	Échouer	réussir
Paraître	disparaître	Commencer	finir
Régulier	irrégulier	Fortifier	affaiblir
Facile	difficile	La clarté	l'obscurité
Content	mécontent	La lumière	les ténèbres
Constant	inconstant	Prompt	lent
Avantageux	désavantageux	Arriver	partir
Légal	illégal	Accélérer	ralentir
Enterrer	déterrer	De mieux en mieux	de mal en pis
Inhumer	exhumer	De bon cœur	à contre-cœur
Mortel	immortel	La civilisation	la barbarie
Mortel ( <i>péché</i> )	vénial		



Permettre	défendre	Épaisse ( <i>langue</i> )	déliée
Permission	défense	Épaisse ( <i>plan-</i>	mince
Perdre ( <i>au jeu</i> )	gagner	che)	
Perdre ( <i>un objet</i> )	trouver	Doux ( <i>fruit</i> )	amer
Secs ( <i>fruits</i> )	verts	Douce ( <i>haleine</i> )	forte
Sec ( <i>terrain</i> )	humide	Douce ( <i>eau</i> )	salée
Sec ( <i>cœur</i> )	sensible	Douce ( <i>peau</i> )	rude
Hier	demain	Douce ( <i>pente</i> )	rapide
La veille	le lendemain	Douce ( <i>vie</i> )	agitée
L'avant-veille	lesurlendemain	Doux ( <i>carac-</i>	violent
Le jour	la nuit	tère)	
Le soir	le matin	Doux ( <i>regard</i> )	dur
Midi	minuit	Doux ( <i>anima.</i> )	féroces
Hiver	été	Douce ( <i>mort</i> )	violente
Printemps	automne	Doux ( <i>vin</i> )	fermenté
Devant	derrière	Gai	triste
Avant	après	Gaîté	tristesse
Dessus	dessous	Gaîment	tristement
Oui	non	Égayer	attrister
L'estime	le mépris	Modeste	orgueilleux
Estimable	méprisable	Adoucir	aigrir
Estimer	mépriser	Applaudir	siffler
Tu l'estimes	tu le méprises	Sur ( <i>fruit</i> )	doux
Estimons-le	méprisons-le	Sûr ( <i>chemin</i> )	dangereux
La fatigue	le délassement	Sûre ( <i>réussite</i> )	douteuse
En mouvement	en repos	Grossier ( <i>hom-</i>	poli
Vide	plein	me)	
Stérilité	fertilité	Grossière ( <i>étof.</i> )	fine
Stérile	fertile	Grossière ( <i>fau-</i>	légère
Fondateur	destructeur	te)	
Fonder	détruire	Petit ( <i>sou</i> )	gros
La paix fonde	la guerre dé-	Petit ( <i>logement</i> )	grand
	truit	Sain ( <i>fruit</i> )	gâté
Les douceurs de	les rigueurs de	Sain ( <i>jugement</i> )	faux
la paix	la guerre	Sain ( <i>temps</i> )	malsain
Vieux ( <i>vin</i> )	nouveau	Saine ( <i>doctrine</i> )	mauvaise
Vieux ( <i>homme</i> )	jeune	Propre ( <i>enfant</i> )	malpropre
Vieux ( <i>meuble</i> )	neuf	Propre ( <i>c'est le</i>	impropre
Épaisse ( <i>encre</i> )	claire	terme...)	



## VINGTIÈME LEÇON.

Géant	nain	Septentrional	méridional
S'épanouir	se faner	L'est	l'ouest
Pupille ( <i>enfant</i> )	tuteur	Orient	occident
Opaque	transparent	Oriental	occidental
Péroration	exorde	Le levant	le couchant
Débiteur	créancier	Un nègre	un blanc
Scandaleuse ( <i>conduite</i> )	édifiante	En particulier	en général
Aphélie	périhélie	Particulariser	généraliser
Apogée	périgée	Cisalpine	transalpine
Exotique ( <i>plan- te</i> )	indigène	Majuscule	minuscule
Absolu ( <i>roi</i> )	constitutionnel	Campagnard	citadin
Absolu ( <i>terme</i> )	relatif	Obligatoire	facultatif
Principale ( <i>pro- position</i> )	secondaire ou complétive	Favorables ( <i>vents</i> )	contraires
Monarchie	république	Durable ( <i>bon- heur</i> )	éphémère
La fable	l'histoire	Sympathie	antipathie
Fabuleux ( <i>récit</i> )	historique	Synthèse	analyse
Prolixe	laconique (1)	Décadence	prospérité
Houleuse ( <i>mer</i> )	calme	Roturier	noble
La prose	les vers	Sacrée ( <i>histoi- re</i> )	profane
Multiplication	division	Ancienne ( <i>his- toire</i> )	moderne
Addition	soustraction	Ancienne ( <i>mé- thode</i> )	nouvelle
Entier ( <i>nombre</i> )	fractionnaire	Lac	île
Infernal	céleste	Détroit	isthme
Méchanceté in- fernale	bonté céleste	Golfe	cap
Boréal	austral	Source ( <i>d'un fleuve</i> )	embouchure
Nouvelle ( <i>lune</i> )	pleine		
Nord	midi		

(1) Manière de parler ou d'écrire brève, concise, propre aux Lacédémoniens, habitants de la Laconie. Le laconisme, consistant à dire beaucoup en peu de mots, *multa paucis*, conservait chez eux un air de grandeur et d'autorité. Il leur suffisait parfois d'un monosyllabe pour répondre à un long discours. Philippe, roi de Macédoine, leur ayant écrit pour les engager à se rendre, disant que s'il entraît sur leur territoire, il mettrait tout à feu et à sang; ils lui répondirent : « Si. »

Le laconisme exclut nécessairement toutes les figures qui font l'ornement du langage; son écueil est l'obscurité.



Concave	convexe	Vieux célibataire	jeune marié
Un thème	une version	Frais ( <i>air</i> )	chaud
Initiale ( <i>lettre</i> )	finale	Frais ( <i>hareng</i> )	salé
Dièse	bémol	Fraîche ( <i>rose</i> )	flétrie
Temporel	spirituel	Frais ( <i>œuf</i> )	vieux
Nomade	fixe	Fraîches ( <i>troupes</i> )	fatiguées
Se lever ( <i>de son lit</i> )	se coucher	Rares ( <i>visites</i> )	fréquentes
Se lever ( <i>de sa chaise</i> )	s'asseoir	Rare ( <i>air</i> )	dense
Physique ( <i>douleur</i> )	morale	Rare ( <i>chose</i> )	commune
Enflammé ( <i>volcan</i> )	éteint	Dur ( <i>lit</i> )	mou
Serein ( <i>ciel</i> )	couvert	Dur ( <i>bois</i> )	tendre
Ange	démon	Dure ( <i>oreille</i> )	fine
Créer	anéantir	Bas ( <i>lieu</i> )	élevé
Précédent ( <i>chapitre</i> )	suivant	Basse ( <i>Bourgogne</i> )	haute
Antérieure-ment	postérieure-ment	Basse ( <i>expression</i> )	noble
Exclusivement	inclusivement	Faible ( <i>lumière</i> )	vive
Subséquent	antécédent	Faible ( <i>vue</i> )	bonne
Majeur	mineur	Faible ( <i>voix</i> )	forte
Majorité	minorité	Faible ( <i>père</i> )	ferme
Grave ( <i>maladie</i> )	légère	La moitié	le double
Grave ( <i>son</i> )	aigu	Le tiers	le triple
Bonne ( <i>lieue</i> )	petite	Le quart	le quadruple
Le célibat	le mariage	Le cinquième	le quintuple
		Le sixième	le sextuple
		Le dixième	le décuple
		Le centième	le centuple

## VINGT ET UNIÈME LEÇON.

Le plus fort a toujours raison.

Pauvreté n'est pas vice.

La richesse est fille de l'économie.

En été, on recherche l'ombre.

Évitez la société des méchants.

Le plus faible a toujours tort.

Richesse n'est pas vertu.

La pauvreté est fille de la prodigalité.

En hiver, on recherche le soleil.

Recherchez la société des bons.



Dieu *accorde* ses biens aux hommes *vertueux*.

Celui qu'on *aime* n'a point de *défauts*.

On *retient* ce que l'on a *bien* appris.

Les *méchants* meurent toujours trop *tard*.

Un bienfait *mal* placé est une *mauvaise* action.

Le *riche dissipateur* n'en a *jamais* assez.

Le *prodigue* est pauvre parce qu'il ne se prive de *rien*.

*Peu* d'hommes sont *bons*.

Une *facile* conquête offre *peu* de gloire.

Un écrivain a dit : Soyons *indulgents* envers les *vivants*.

C'est la *plus mauvaise* roue du carrosse qui fait le *plus* de bruit.

Le plus *libre* des hommes est celui qui *commande* à ses passions.

La terre ne refuse *rien* au *travail*.

Les occasions de *mal* faire sont *nombreuses*; évitez-les.

Le souvenir d'une *mauvaise* action revient à tout moment nous *punir* de l'avoir faite.

Il y a des personnes à qui certains *défauts* siéent *bien*.

Vous n'aurez *jamais* besoin de richesses, si vous êtes *instruit*.

La *guerre* est le plus grand des *maux*.

Dieu refuse ses biens aux hommes *vicieux*.

Celui qu'on *hait* n'a point de *qualités*.

On *oublie* ce que l'on a *mal* appris.

Les bons meurent toujours trop *tôt*.

Un bienfait *bien* placé est une *bonne* action.

Le pauvre *économe* en a toujours assez.

L'*avare* est pauvre parce qu'il se prive de *tout*.

Beaucoup d'hommes sont *méchants*.

Une conquête *difficile* offre beaucoup de gloire.

Un écrivain a dit : Soyons *sévères* envers les *morts*.

C'est la *meilleure* roue du carrosse qui fait le *moins* de bruit.

Le plus *esclave* des hommes est celui qui *obéit* à ses passions.

La terre refuse *tout* à la  *paresse*.

Les occasions de *bien* faire sont *rare*s; recherchez-les.

Le souvenir d'une *bonne* action revient à tout moment nous *récompenser* de l'avoir faite.

Il y a des personnes à qui certaines *qualités* siéent *mal*.

Vous aurez toujours besoin de richesses, si vous êtes *ignorant*.

La *paix* est le plus grand des *biens*.



On s'*ennuie* presque toujours avec ceux que l'on *ennuie*.

Il est *consolant* pour un père de voir ses enfants se porter au *bien*.

Le cœur de l'homme *indiscret* est un livre *ouvert* où *tout* le monde peut lire.

Ces demoiselles sont fort *jolies*, mais *malheureusement* fort *sottes*.

Le *soir*, le soleil se *couche* à l'*occident*.

Les livres qui *amusent* le plus les enfants ne sont pas toujours les *plus* utiles.

L'âme *noble* est *forte*.

Le *bonheur* *allonge* la vie.

La *mort* est la *fin* de nos *maux*.

Quelque *grande* que soit votre fortune, elle sera *insuffisante* si vous en usez *follement*.

Les *méchants* te chercheront des *défauts* qu'ils puissent *critiquer*.

La *bonne* foi *débrouille* les affaires les plus *compliquées*.

La *jeunesse* regarde en *avant*.

Les *jeunes* gens sont *heureux*, parce qu'ils regardent l'*avenir*.

L'*enfance* est *heureuse*, parce qu'elle sait *peu*.

On s'*amuse* presque toujours avec ceux que l'on *amuse*.

Il est *désolant* pour un père de voir ses enfants se porter au *mal*.

Le cœur de l'homme *discret* est un livre *fermé* où personne ne peut lire.

Ces demoiselles sont fort *laides*, mais *heureusement* fort *spirituelles*.

Le *matin*, le soleil se *lève* à l'*orient*.

Les livres qui *ennuient* le plus les enfants ne sont pas toujours les *moins* utiles.

L'âme *basse* est *faible*.

Le *malheur* *abrège* la vie.

La *naissance* est le *commencement* de nos *maux*.

Quelque *médiocre* que soit votre fortune, elle sera *suffisante* si vous en usez *sagement*.

Les *bons* te chercheront des *qualités* qu'ils puissent *louer*.

La *mauvaise* foi *embrouille* les affaires les plus *simples*.

La *vieillesse* regarde en *arrière*.

Les *vieillards* sont *malheureux*, parce qu'ils regardent le *passé*.

La *vieillesse* est *malheureuse*, parce qu'elle sait *beaucoup*.

1. Rien ne plaît à celui qui est *mécontent* de lui-même.

2. Rien ne plaît à celui qui est *mécontent* de lui-même.

3. Rien ne *plaît* à celui qui est *mécontent* de lui-même.

1. Tout plaît à celui qui est *content* de lui-même.

2. Tout *déplaît* à celui qui est *mécontent* de lui-même.

3. Rien ne *déplaît* à celui qui est *content* de lui-même.



## VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

La main qui *hait* le travail produit l'*indigence*.

A la *ville*, on se *couche tard*.

Les hommes *sobres* ont une *longue vie*.

Ce sont toujours les *meilleurs* fruits que les oiseaux becquettent les *premiers*.

L'*esprit sans la raison* n'*arrive à rien*.

On *loue* la *modestie* du *savant*.

Le *savoir* est *modeste*.

Notre *corps* est *mortel*.

L'*enfant* qui *obéit* à ses *parents* et qui les *respecte* sera un *bon citoyen*.

La *jeunesse* est le *temps propre au travail*.

Le *pauvre* est *souvent charitable*.

Il n'y a rien de si *timide* qu'une *mauvaise conscience*.

Nous devrions *aimer* des *ennemis sévères*.

Lorsque le *soleil* est *levé*, les *chauves-souris* *rentrent* dans leurs *trous*.

On ne *hait* pas tous ceux que l'on *méprise*.

La *vie* la plus *longue* est *souvent* la *moins remplie*.

La *reconnaissance* *ennoblit* l'*homme*.

Dans l'*adversité*, on se *res-souvient* de ses *amis* : l'*infortune* *rend* la *mémoire*.

*Fuyez* les *plaisirs coupables*.

La main qui *aime* le travail produit la *richesse*.

A la *campagne* on se *lève tôt*.

Les hommes *intempérants* ont une *courte vie*.

Ce sont toujours les plus *mauvais* fruits que les oiseaux becquettent les *derniers*.

L'*esprit avec la raison* *arrive à tout*.

On *blâme* l'*orgueil* de l'*ignorant*.

L'*ignorance* est *orgueilleuse*.

Notre *âme* est *immortelle*.

L'*enfant* qui *désobéit* à ses *parents* et qui les *méprise* sera un *mauvais citoyen*.

La *vieillesse* est le *temps propre au repos*.

Le *riche* est *rarement charitable*.

Il n'y a rien de si *hardi* qu'une *bonne conscience*.

Nous devrions *haïr* des *amis indulgents*.

Lorsque le *soleil* est *couché*, les *chauves-souris* *sortent* de leurs *trous*.

On n'*aime* pas tous ceux que l'on *estime*.

La *vie* la plus *courte* est *souvent* la *plus remplie*.

L'*ingratitude* *avilit* l'*homme*.

Dans la *prospérité*, on *oublie* ses *amis* : la *richesse* *ôte* la *mémoire*.

*Recherchez* les *plaisirs innocents*.





Ce qui est inutile est toujours trop cher.

Les honnêtes gens se lient par leurs vertus et s'accordent pour faire le bien.

La vertu est un bien; or la tempérance est une vertu: donc la tempérance est un bien.

Le pauvre est souvent malade par manque de nourriture.

Celui qui regorge peut mourir d'indigestion.

Il y a de la lâcheté à craindre la mort.

Le travail cause moins de peine que de plaisir.

Les richesses mal acquises sont fragiles.

Les petits États se fortifient par la concorde.

Blâme en secret.

Une femme qui apporte beaucoup de coup dans la maison la ruine bientôt, si elle y introduit une folle prodigalité.

L'indigence est la juste punition de la fainéantise.

Souviens-toi d'un service reçu.

Méfions-nous de la déloyauté.

Louons le bon, le vrai, le bien, le beau.

Cet enfant a été le premier en thème.

L'enfer est un lieu de supplices.

Le vent du nord est froid et sec.

Celui qui sème la paresse récoltera la famine.

Ce qui est utile n'est jamais trop cher.

Les scélérats se lient par leurs vices et s'accordent pour faire le mal.

Le vice est un mal; or l'intempérance est un vice: donc l'intempérance est un mal.

Le riche est souvent malade par trop de nourriture.

Celui qui manque peut mourir de faim.

Il y a du courage à braver la mort.

L'oisiveté cause plus de peine que de plaisir.

Les richesses bien acquises sont solides.

Les grands États s'affaiblissent par la discorde.

Loue publiquement.

Une femme qui apporte peu dans la maison l'enrichit bientôt, si elle y introduit une sage économie.

La richesse est la juste récompense du travail.

Oublie un service rendu.

Fions-nous à la loyauté.

Blâmons le mauvais, le faux, le mal, le laid.

Cet enfant a été le dernier en version.

Le paradis est un lieu de délices.

Le vent du midi est chaud et humide.

Celui qui sème le travail récoltera l'abondance.



Ce qui est *utile* se place *facilement*.

Un *bon* fils reçoit la *bénédiction* de son père.

Dieu *bénit* et *récompense* les *bons* cœurs.

Le temps *mal* employé paraît *long*.

Le *riche* a ses *peines*.

1. Les *méchants* se *réjouissent* du malheur d'autrui.
2. Les *méchants* se *réjouissent* du *malheur* d'autrui.
3. Les *méchants* se *réjouissent* du *malheur* d'autrui.

1. Les *bons* s'*attristent* du malheur d'autrui.
2. Les *bons* se *réjouissent* du bonheur d'autrui.
3. Les *méchants* s'*attristent* du bonheur d'autrui.

Ce qui est *inutile* se place *difficilement*.

Un *mauvais* fils reçoit la *malediction* de son père.

Dieu *maudit* et *punit* les *mauvais* cœurs.

Le temps *bien* employé paraît *court*.

Le *pauvre* a ses *plaisirs*.

### VINGT-TROISIÈME LEÇON

Le *pauvre* vend le *nécessaire*.

Le *courage* excite l'*admiration*.

Le *travail* *fortifie* et *délasse* le corps.

Parler *beaucoup*, réfléchir *peu*, est la preuve d'un esprit *étroit* et *superficiel*.

Un *bon* cœur ne conçoit pas l'*égoïsme*.

Le langage de la *vérité* est *clair* et *facile*.

La *société* d'un ami dans le malheur *diminue* le mal de moitié.

*Taire* un service rendu, c'est *ajouter* au bienfait.

Les âmes *faibles* cèdent à leurs passions.

Je  *plains* le sort de celui qui est l'*esclave* de ses passions.

Le *sage* *craint* la richesse.

Le *riche* achète le *superflu*.

La *lâcheté* excite le *mépris*.

L'*oisiveté* *affaiblit* et *fatigue* le corps.

Parler *peu*, réfléchir *beaucoup*, est la preuve d'un esprit *vaste* et *profond*.

Un *mauvais* cœur ne conçoit pas le *désintéressement*.

Le langage du mensonge est *obscur* et *embarrassé*.

La *privation* d'un ami dans le malheur *augmente* le mal du double.

*Proclamer* un service rendu, c'est *ôter* au bienfait.

Les âmes *fortes* résistent à leurs passions.

J'*envie* le sort de celui qui est le *maître* de ses passions.

L'*insensé* *désire* la richesse.



Celui qui désire *toujours* est *pauvre*.

Les *pauvres* ont aussi leurs jours de *tranquillité*, de *joie* et de *bonheur*.

Nous *végétons loin* des personnes qui nous sont chères.

L'*économie* est un *raisonnable* emploi de son bien.

On redresse *facilement* un jeune arbre.

Le langage de la *vérité* est *hardi*.

Une faute *involontaire* est *excusable*.

La *chaleur dilate* les corps.

A mesure qu'il *chauffe*, un corps *augmente* de volume.

Quand le temps est *humide*, les portes se ferment *difficilement*.

*Vous commencez tout*.

La *vérité* inspire de la *confiance*.

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'osent paraître *ennemis* de la *vertu*.

*Oublie* ce que tu *donnes*.

Un enfant *studieux* s'*acquitte* avec *plaisir* de ses devoirs.

Une *mauvaise* conscience n'est *jamais* tranquille.

La mort est *cruelle* pour celui qui a *mal vécu*.

Ceux qui parlent le *mieux* sont ordinairement ceux qui parlent le *moins*.

Souvent le *riche* n'a *pas assez* avec *beaucoup*.

Un *bon* fils fait l'*orgueil* et la *consolation* de ses parents.

Celui qui ne désire *jamais* est *riche*.

Les *riches* ont aussi leurs jours d'*agitation*, de *tristesse* et de *malheur*.

Nous vivons près des personnes qui nous sont chères.

La prodigalité est un fol emploi de son bien.

On redresse *difficilement* un vieil arbre.

Le langage du mensonge est *timide*.

Une faute *volontaire* est *inexcusable*.

Le *froid* condense les corps.

A mesure qu'il *refroidit*, un corps *diminue* de volume.

Quand le temps est *sec*, les portes se ferment *facilement*.

*Vous ne finissez rien*.

Le *mensonge* inspire de la *défiance*.

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'osent paraître *amis* du *vice*.

*Souviens-toi* de ce que tu *reçois*.

Un enfant *inappliqué* s'*acquitte* avec *peine* de ses devoirs.

Une *bonne* conscience est *toujours* tranquille.

La mort est *douce* pour celui qui a *bien vécu*.

Ceux qui parlent le *plus mal* sont ordinairement ceux qui parlent le *plus*.

Souvent le *pauvre* a *trop* avec *peu*.

Un *mauvais* fils fait la *honte* et le *désespoir* de ses parents.



Le règne d'un prince guerrier est toujours trop long.

Le vice est effronté.

Riche et heureux ne sont pas synonymes.

Quand on est unis, on est forts.

L'union fait la force.

S'unir, c'est se fortifier.

L'armée a été victorieuse parce que ses chefs étaient unis entre eux.

Le vieillard dit à ses enfants: Vous romprez difficilement ces dards parce qu'ils sont unis.

Le règne d'un prince pacifique est toujours trop court.

La vertu est timide.

Pauvre et malheureux ne sont pas synonymes.

Quand on est divisés, on est faibles.

La division fait la faiblesse.

Se diviser, c'est s'affaiblir.

L'armée a été vaincue parce que ses chefs étaient divisés entre eux.

Le vieillard dit à ses enfants: Vous romprez facilement ces dards parce qu'ils sont séparés.

1. Il est agréable de passer l'été à la campagne.

2. Il est agréable de passer l'été à la campagne.

3. Il est agréable de passer l'été à la campagne.

1. Il est ennuyeux de passer l'hiver à la campagne.

2. Il est ennuyeux de passer l'été à la ville.

3. Il est agréable de passer l'hiver à la ville.

## VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Sois sévère pour toi.

L'oisiveté et l'intempérance sont nuisibles à la santé.

La justice doit condamner les coupables.

La vie est amère pour le coupable que l'on absout.

Le sage trouve la cause de ses fautes en lui-même.

Les enfants laborieux, honnêtes, obéissants et propres, seront récompensés.

La propreté est la plus précieuse qualité des enfants.

Les peuples les plus heureux

Sois indulgent pour les autres.

Le travail et la tempérance sont favorables à la santé.

La justice doit absoudre les innocents.

La mort est douce pour l'innocent que l'on condamne.

L'insensé trouve la cause de ses fautes en autrui.

Les enfants paresseux, mal-honnêtes, désobéissants et mal-propres, seront punis.

La malpropreté est le plus fâcheux défaut des enfants.

Les peuples les plus mal-



sont ceux dont parle le *moins* l'histoire.

J'*envie* le sort des peuples dont l'histoire est *ennuyeuse*.

Ce que l'on conçoit *bien* s'énonce *clairement*, et les mots pour le dire arrivent *aisément*.

L'infortune fait *fuir* les *faux* amis.

On *réussit* malgré ses *ennemis* quand on joint le *travail* à la *bonne* conduite.

On n'est jamais si *bien* qu'on ne puisse être *mieux*.

Que l'*amitié* ne t'empêche pas de reconnaître les *défauts* de ton *ami*.

Se *venger* d'une offense, c'est se mettre *au-dessous* de l'*offenseur*.

Le *savant* est *riche* au *milieu* de sa *pauvreté*.

Une *joie* partagée *augmente* de moitié.

On *envie* le sort d'une *jeune* fille *riche* et *belle*.

*Crue*, la pomme de terre est *fade*.

Punir *rarement* et à *propos*, c'est le moyen de se faire *aimer* et d'être *toujours* obéi.

Le *sage* compte sur *soi*.

Les *bons* livres *vivent*.

J'*aime*, je *recherche*, j'*achète* les livres *amusants*.

Adam disait à Ève: *Avec* toi, le *travail* même me semble *doux*.

Tous les *biens* que Dieu nous *envoie* ne sont pas des *récompenses*.

heureux sont ceux dont parle le *plus* l'histoire.

Je plains le sort des peuples dont l'histoire est *attrayante*.

Ce que l'on conçoit *mal* s'énonce *obscurément*, et les mots pour le dire arrivent *difficilement*.

L'infortune fait *accourir* les *vrais* amis.

On *échoue* malgré ses amis quand on joint la  *paresse* à la *mauvaise* conduite.

On n'est jamais si *mal* qu'on ne puisse être *pis*.

Que l'*inimitié* ne t'empêche pas de reconnaître les *qualités* de ton *ennemi*.

Pardonner une offense, c'est se mettre *au-dessus* de l'*offenseur*.

L'*ignorant* est *pauvre* au *milieu* de ses *trésors*.

Une *peine* partagée *diminue* de moitié.

On *plaint* le sort d'une *vieille* fille *pauvre* et *laide*.

*Cuite*, la pomme de terre est *savoureuse*.

Punir *souvent* et *mal* à *propos*, c'est le moyen de se faire *haïr* et de n'être jamais obéi.

L'*insensé* compte sur les *autres*.

Les *mauvais* livres *meurent*.  
Je *hais*, je *fuis*, je *vends* les livres *ennuyeux*.

Adam disait à Ève: *Sans* toi, le *repos* même me semble *amer*.

Tous les *maux* que Dieu nous *envoie* ne sont pas des *punitions*.



Les hommes *vertueux* font aimer l'humanité.

Le *repos* est la mort de l'ambitieux.

J'apprends avec *joie* tout ce qui vous arrive de favorable.

La *reconnaissance* est la vertu des âmes élevées.

Une âme *ingrate* oublie les services.

Cherchez toutes les occasions de bien faire.

Heureux l'élève auquel son travail, son application et sa bonne conduite ont mérité l'affection de tous ses maîtres!

Il y a peu de gens qui valent mieux que leur réputation.

La *liberté* relève l'homme.

Il est facile à l'homme éclairé d'échapper à l'ennui.

Un père se réjouit du bonheur et des succès de ses enfants.

Honte au mauvais cœur qui se réjouit du mal d'autrui!

Il est fier parce qu'il est riche.

Il y a des personnes qui se montrent d'autant plus fières qu'elles sont plus pauvres.

Nous louons tout en nous, même le mal.

Heureux, nous nous rappelons avec plaisir nos malheurs passés.

Si vous êtes bon, vous serez aimé.

La *pauvreté* est féconde en vertus.

Les hommes vicieux font haïr l'humanité.

Le mouvement est la vie de l'ambitieux.

J'apprends avec peine tout ce qui vous arrive de fâcheux.

L'ingratitude est le vice des âmes basses.

Une âme reconnaissante se souvient des services.

Fuyez toutes les occasions de mal faire.

Malheureux l'élève auquel sa paresse, son inapplication et sa mauvaise conduite ont mérité l'aversion de tous ses maîtres!

Il y a beaucoup de gens qui valent moins que leur réputation.

L'esclavage ravale l'homme.

Il est difficile à l'ignorant d'échapper à l'ennui.

Un père s'afflige du malheur et des revers de ses enfants.

Honneur au bon cœur qui s'afflige du mal d'autrui!

Il est humble parce qu'il est pauvre.

Il y a des personnes qui se montrent d'autant plus modestes qu'elles sont plus riches.

Nous blâmons tout en autrui, même le bien.

Misérables, nous nous rappelons avec amertume notre bonheur passé.

Si vous êtes méchant, vous serez détesté.

La richesse est féconde en vices.



La *liberté* est le plus grand de tous les *biens*.

En sacrifiant *tout* à son devoir, on devient *bon* citoyen et *honnête* homme.

Les marchands en *gros* achètent à *crédit*.

Les terres *grasses* et *humides* conviennent aux prairies *naturelles*.

L'*aigreur* révolte les caractères les plus *doux*.

La *modestie* accompagne presque toujours le *vrai* mérite.

L'esclavage est le plus grand de tous les *maux*.

En ne sacrifiant rien à son devoir, on devient mauvais citoyen et malhonnête homme.

Les marchands en détail vendent au *comptant*.

Les terres légères et sèches conviennent aux prairies *artificielles*.

La douceur apaise les caractères les plus *violents*.

La *présomption* accompagne presque toujours le *faux* mérite.

1. Tu ne seras jamais *pauvre* si tu vis *simplement*.

2. Tu ne seras jamais *pauvre* si tu vis *simplement*.

3. Tu ne seras jamais *pauvre* si tu vis *simplement*.

1. Tu ne seras jamais *riche* si tu vis *somptueusement*.

2. Tu seras toujours *pauvre* si tu vis *somptueusement*.

3. Tu seras toujours *riche* si tu vis *simplement*.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

Rien n'est plus *doux* que le souvenir du *bien* qu'on a fait : une *bonne* action est un *doux* oreiller.

Le sommeil du *juste* est *paisible*.

Les œuvres de l'*homme* sont *périssables*.

Une naissance *obscur*e est souvent un *bonheur*.

La *présence* du maître *engraisse* le cheval, *remplit* le grenier, *enrichit* la maison et *fonde* la fortune.

La *solitude* attriste la vie et *augmente* les peines.

Tu *dépiteras* ton ennemi si

Rien n'est plus *amer* que le souvenir du *mal* qu'on a fait : une *mauvaise* action est un *dur* oreiller.

Le sommeil du *méchant* est *agité*.

Les œuvres de Dieu sont *éternelles*.

Une naissance *illustre* est souvent un *malheur*.

L'*absence* du maître *amaigr*it le cheval, *vide* le grenier, *appauvrit* la maison et *détruit* la fortune.

La *société* égaye la vie et *diminue* les peines.

Tu *réjouiras* ton ennemi si



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

tu parais *indifférent* à ses offenses.

L'autorité qui s'appuie sur la *crainte périra*.

Les *mauvaises fréquentations corrompent* le meilleur naturel.

L'âme *commande*.

La *louange chatouille* et *gagne* les esprits.

L'*ignorance* est la *nuite* de l'esprit.

La *gaîté* est la *santé* de l'âme.

L'*amitié* du méchant est une *injure*.

S'il tonnait à *gauche*, les anciens croyaient que c'était un *heureux* présage.

La nature *brute* est *hideuse* et *mourante*.

La *cruauté* est *contraire* à la nature de l'homme.

La *vertu* sous un habit *modeste* commande le *respect*.

Si tu *sais*, *parle*.

On se *repent* souvent d'*avoir parlé*.

L'*histoire flétrit* la mémoire des princes qui ont fait le *malheur* de leurs sujets et la *ruine* de leurs États.

On est toujours *content* de sa situation, quand on la compare à une *plus mauvaise*.

Le *peuple* est *brutal*, mais il est rarement *méchant*.

L'*air* est *vif* sur les *hautes montagnes*.

Puisque la *richesse* n'*ennoblit* pas, pourquoi l'*honore-t-on*?

tu parais *sensible* à ses offenses.

L'autorité qui s'appuie sur l'*amour* subsistera.

Les *bonnes fréquentations* améliorent le plus mauvais naturel.

Le corps *obéit*.

Le *blâme* irrite et s'*aliène* les esprits.

Le *savoir* est la *lumière* de l'esprit.

La *tristesse* est le *poison* de l'âme.

La *haine* du méchant est un *éloge*.

S'il tonnait à *droite*, les anciens croyaient que c'était un *mauvais* présage.

La nature *cultivée* est *belle* et *vivante*.

La *sensibilité* est *conforme* à la nature de l'homme.

Le *vice* sous un habit *magnifique* commande le *mépris*.

Si tu *ignores*, *tais-toi*.

On se *repent* rarement de s'*être tu*.

L'*histoire honore* la mémoire des princes qui ont fait le *bonheur* de leurs sujets et la *fortune* de leurs États.

On est toujours *mécontent* de sa situation, quand on la compare à une *meilleure*.

Les *grands* sont *polis*, mais ils sont rarement *bons*.

L'*air* est *doux* dans les *bas-ses vallées*.

Puisque la *pauvreté* n'*avilit* pas, pourquoi la *méprise-t-on*?





L'amour et le pardon sont descendus du ciel.

La prière du juste est agréable à Dieu.

Un empire est chancelant quand les lois sont en oubli.

La meilleure marque de la prospérité d'un empire est le respect des lois.

Le bonheur des honnêtes gens est durable.

On a vu des armées se fortifier par une défaite.

Ouvrir son âme à l'ambition, c'est renoncer au repos.

Ignorant et présomptueux, ce méchant enfant fait le désespoir de ses malheureux parents.

Une âme noble ne peut pas comprendre la fourberie.

Mon fils, tu te repentiras un jour de ton oisiveté.

La paresse et la prodigalité mènent les hommes à la ruine.

La modestie, qualité rare, ajoute au mérite.

La haine et la vengeance sont montées de l'enfer.

La prière de l'impie est désagréable à Dieu.

Un empire est solide quand les lois sont en vigueur.

La meilleure marque de la décadence d'un empire est le mépris des lois.

Le bonheur des scélérats est éphémère.

On a vu des armées s'affaiblir par une victoire (1).

Fermer son âme à l'ambition, c'est aspirer au repos.

Instruit et modeste, ce charmant enfant fait le bonheur de ses heureux parents.

Une âme basse ne peut pas comprendre la franchise.

Mon fils, tu te féliciteras un jour de ton application.

Le travail et l'économie mènent les hommes à la fortune.

L'orgueil, défaut commun, ôte au mérite.

1. Loin d'un ami le bonheur que nous éprouvons semble moins doux.

2. Loin d'un ami le bonheur que nous éprouvons semble moins doux.

3. Loin d'un ami le bonheur que nous éprouvons semble moins doux.

1. Près d'un ami le malheur que nous éprouvons semble moins amer.

(1) Pyrrhus, roi d'Épire, battit deux fois les Romains, et il dut moins ces victoires à la supériorité de son génie militaire qu'à l'épouvante qu'inspirèrent aux Romains les éléphants qu'il avait dans son armée. En effet, effrayés à la vue de ces animaux, qui leur étaient encore inconnus, ils se laissèrent vaincre deux fois par le roi d'Épire. Toutefois, à la seconde bataille, ils commencèrent à se familiariser avec les éléphants, et ils vendirent si cher la victoire à Pyrrhus, que celui-ci répondit à ceux qui le complimentaient : « Encore une victoire comme celle-là, et nous serons perdus. » La troisième fois qu'il se mesura avec les Romains, ceux-ci le vainquirent complètement.



2. Près d'un ami le bonheur que nous éprouvons semble plus doux.  
3. Loin d'un ami le malheur que nous éprouvons semble plus amer.

### VINGT-SIXIÈME LEÇON.

*Les paroles s'envolent.  
Tout sourit à la jeunesse.*

*Le vaincu sortit blessé du combat.*

*La fortune fait tourner tout en faveur de ceux qu'elle favorise.*

*Nous entendons avec plaisir déprécier le mérite de nos rivaux.*

*Un arbre dépouillé de feuilles est l'image de la vieillesse et de la décrépitude.*

*La terre est un exil.*

*Nous devrions fuir des amis indulgents.*

*Un mensonge flatteur caresse l'amour-propre.*

*La liberté enflamme et vivifie le génie.*

*La vie du pécheur est misérable.*

*L'impie blasphème et se venge.*

*La vengeance est le vice des petites âmes.*

*Le temps use l'erreur.*

*Ce que l'on fait malgré soi est toujours difficile.*

*Évitez l'affectation.*

*Le bonheur est une chimère.*

*Les hommes écrivent les bienfaits sur le sable.*

*Le sang-froid d'un accusé ne prouve pas qu'il soit innocent.*

*Les écrits restent.*

*Tout s'assombrit pour la vieillesse.*

*Le vainqueur sortit sain et sauf du combat.*

*La fortune fait tourner tout contre ceux qu'elle persécute.*

*Nous entendons avec peine vanter le mérite de nos rivaux.*

*Un arbre garni de feuilles est l'image de la jeunesse et de la vigueur.*

*Le ciel est une patrie.*

*Nous devrions souhaiter des ennemis sévères.*

*Une vérité dure blesse l'amour-propre.*

*L'esclavage glace et tue le génie.*

*La vie du juste est heureuse.*

*Le chrétien prie et pardonne.*

*Le pardon est la vertu des grandes âmes.*

*Le temps fortifie la vérité.*

*Ce que l'on fait de bon gré est toujours facile.*

*Cherchez le naturel.*

*Le malheur est une réalité.*

*Les hommes écrivent les injures sur l'airain.*

*L'émotion d'un accusé ne prouve pas qu'il soit coupable.*



La science nous affranchit des préjugés.

La porte large mène à la perdition.

La joie du cœur augmente si on la communique.

La résignation adoucit les maux.

L'or agit puissamment sur les âmes vénales.

La douceur, la justice et la patience soumettent les plus mauvais caractères.

Tu es libre si ton cœur est pur.

Les vieilles gens sont soupçonneux.

Quand on est rassasié, les mets les plus délicats semblent mauvais.

La foi sauve l'homme.

Toute autorité est chérie et respectée, quand elle est fondée sur la justice et exercée paternellement.

Les qualités du langage sont la brièveté, la clarté et l'harmonie.

La vie est longue pour l'infortuné.

Le courage affermit un trône.

Un compliment immérité nous flatte.

La fausse grandeur est dure et inaccessible.

Sous la constitution la plus libérale, un peuple ignorant reste toujours esclave.

L'ignorance nous asservit aux préjugés.

La porte étroite mène au salut.

La joie du cœur diminue si on la contient.

La plainte aigrit les maux. L'indignité aigrit les maux.

L'or agit faiblement sur les âmes nobles.

La violence, l'injustice et la brusquerie révoltent les meilleurs caractères.

Tu es esclave si ton cœur est corrompu.

Les jeunes gens sont confiants.

Quand on a faim, les mets les plus grossiers semblent délicieux.

Le doute perd l'homme.

Toute autorité est haïe et méprisée, quand elle est fondée sur l'iniquité et exercée despotiquement.

Les défauts du langage sont la prolixité, l'obscurité et la discordance.

La vie est courte pour l'homme heureux.

La lâcheté ébranle un trône.

Un reproche mérité nous importune.

La véritable grandeur est affable et accessible.

Sous la constitution la plus despotique, un peuple éclairé reste toujours libre.



## VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

## L'ÉCOLIER PARESSEUX.

Je hais un mauvais élève, toujours oisif, distrait, inappliqué; il trouve que les heures s'écoulent trop lentement, car le temps mal employé paraît long; l'étude l'ennuie, la lecture le fatigue, le travail est une peine pour lui; il trouve tout difficile, et il échoue dans les choses les plus simples; aussi ses camarades le méprisent, son maître le punit; sa mère, qui est malheureuse de sa mauvaise volonté, lui adresse des reproches: ce sera plus tard un ignorant orgueilleux; car l'orgueil est le compagnon ordinaire de l'ignorance, ou, pour nous servir des paroles du Sage: L'orgueil et la sottise marchent toujours de compagnie. Je plains le sort d'un semblable enfant; et qui ne le plaindrait, si l'on considère qu'une mauvaise éducation est la source du vice et le germe de tous les maux?

## L'ÉCOLIER LABORIEUX.

J'aime un bon élève, toujours occupé, attentif, appliqué; il trouve que les heures s'écoulent trop rapidement, car le temps bien employé paraît court; l'étude l'amuse, la lecture le délasse, le travail est un plaisir pour lui; il trouve tout facile, et il réussit dans les choses les plus compliquées; aussi ses camarades l'estiment, son maître le récompense; sa mère, qui est heureuse de sa bonne volonté, lui adresse des éloges: ce sera plus tard un savant modeste; car la modestie est la compagne ordinaire du savoir, ou, pour nous servir des paroles du Sage: La modestie et le talent marchent toujours de compagnie. J'envie le sort d'un semblable enfant; et qui ne l'envierait, si l'on considère qu'une bonne éducation est la source de la vertu et le germe de tous les biens?

## VINGT-HUITIÈME LEÇON.

## LE PRINTEMPS.

Le joyeux printemps est une saison de vie et de mouvement; les premières chaleurs sont le signal du réveil de la nature: tout renaît; les arbres se couvrent de leurs feuilles, et les bocages, égayés

## L'HIVER.

Le triste hiver est une saison de mort et de repos; les premiers froids sont le signal du sommeil de la nature: tout s'anéantit; les arbres se dépouillent de leurs feuilles, et les bocages, attristés par le si-



par le *chant* des oiseaux, *re-*  
*prennent* leur verte parure. La  
sève, longtemps *captive*, *circule*  
dans les vaisseaux et *va* nourrir  
les branches; les troupeaux *quit-*  
*tent* leurs étables et se *répan-*  
*dent* dans les campagnes; le la-  
boureur s'arrache au *repos* et  
*retourne* aux travaux cham-  
pêtres. Les jours sont plus *longs*,  
les nuits plus *courtes*; le soleil  
reste *plus* longtemps sur l'ho-  
rizon, et nous envoie plus *per-*  
*pendiculairement* sa lumière et  
ses rayons. Quels *riants* ta-  
bleaux présente alors la nature  
*embellie*!

lence des oiseaux, quittent leur  
verte parure. La sève, long-  
temps libre, s'arrête dans les  
vaisseaux et cesse de nourrir les  
branches; les troupeaux aban-  
donnent les campagnes et ren-  
trent dans leurs étables; le la-  
boureur s'arrache au travail et  
quitte les travaux champêtres.  
Les jours sont plus courts, les  
nuits plus longues; le soleil reste  
moins longtemps sur l'horizon,  
et nous envoie plus obliquement  
sa lumière et ses rayons. Quels  
sombres tableaux présente alors  
la nature enlaidie!

## VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

### LES FRANÇAIS ET LES ARABES.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Notre brave armée a vaincu l'ancienne régence d'Alger; mais nous n'avons pas conquis le cœur des Arabes. Il existe entre les deux peuples une grande dissemblance de caractère, de mœurs, de coutumes, de religion. Entre l'Arabe et nous, tout est contraste.

Nous allons donner quelques-unes de ces oppositions; elles sont curieuses :

Nous sommes chrétiens.

Jésus nous promet un paradis tout spirituel.

L'Évangile défend de verser le sang humain : celui qui se sert de l'épée, a dit Jésus-Christ, périra par l'épée.

Les Arabes sont mahométans.

Mahomet promet aux musulmans un paradis tout sensuel.

Le Coran ordonne à ses sectateurs de tuer le plus grand nombre d'ennemis possible.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Le Français se marie le plus tard possible.

Les femmes françaises marchent la figure découverte et sont souvent dans les rues.

Nous buvons du vin.

Nous portons les habits serrés.

Nous disons qu'il faut avoir les pieds chauds et la tête froide.

Nous saluons en ôtant notre chapeau.

Nous sommes rieurs.

Nous demeurons dans des maisons.

Nous mangeons avec une fourchette.

Nous buvons plusieurs fois en mangeant.

Notre jeûne est doux.

Nous enfermons les fous et, le plus souvent, nous en faisons un objet de moquerie et de risée.

Nous sommes familiers avec

L'Arabe se marie le plus tôt qu'il peut.

Les femmes arabes passent toute leur vie prisonnières dans leurs maisons, et, si elles sortent, ne peuvent sortir que voilées.

Le vin est expressément interdit aux Arabes.

Ils les portent larges.

Ils disent qu'il faut avoir la tête chaude et les pieds froids.

Ils saluent en enfonçant leur turban sur leur tête.

Ils sont graves.

Ils séjournent sous des tentes.

Ils mangent avec leurs doigts.

Ils ne boivent qu'une seule fois après avoir mangé.

Le leur est rude. Depuis la pointe du jour (c'est-à-dire depuis le moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir) jusqu'au soir (c'est-à-dire jusqu'au moment où il n'est plus possible de distinguer un fil noir d'un fil blanc), l'Arabe ne peut ni boire, ni manger, ni fumer, ni priser.

L'Arabe les laisse libres et il les regarde comme sacrés.

L'Arabe est plein de respect



nos parents et nous les tutoyons.

Nous aimons les voyages de fantaisie.

Nous connaissons toujours notre âge.

Nous attachons notre honneur à ne pas reculer d'un pas dans la bataille.

Nous mangeons la viande des animaux assommés.

Notre façon de rendre la justice est lente et pleine de formalités.

Nous écrivons en allant de gauche à droite.

Nos lettres sont petites et déliées.

Nos lois défendent l'esclavage.

Notre gouvernement paye ceux qu'il emploie.

Nous parlons beaucoup et souvent tous à la fois.

Nous avons la parole vive, légère et accompagnée de grands gestes.

Nous chérissons au même degré nos fils et nos filles.

Le Français a souvent la faiblesse d'accorder une petite préférence au plus jeune de ses enfants, à son Benjamin, comme on dit proverbialement.

Nous nous inquiétons de tout.

pour son père : il ne peut ni s'asseoir, ni fumer, ni parler devant lui, ni même un frère cadet devant son frère aîné.

L'Arabe ne fait que des voyages d'utilité.

L'Arabe ignore toujours le sien.

L'Arabe fuit sans déshonneur.

L'Arabe ne mange que la viande des animaux saignés.

La leur est simple et très-expéditive.

Ils écrivent en allant de droite à gauche.

Les leurs sont grandes et lourdes.

Les leurs le permettent.

ZENEAKADÉMIA  
LISZT MŰZEUM

Autrefois les chefs arabes payaient au dey l'honneur d'exercer un commandement.

Ils parlent peu, et écoutent religieusement celui qui a la parole.

L'Arabe parle gravement, lentement et sans le moindre geste. On dirait qu'il compte ses paroles.

L'Arabe n'aime que ses fils : ses filles sont si peu pour lui, que la plupart du temps il en ignore le nombre.

L'Arabe affectionne davantage son fils aîné. Il en fait le chef toujours respecté de la famille.

Il ne s'inquiète de rien.



Nous sommes curieux, avides de nouvelles.

Nous sommes providentiels.

L'Arabe est indifférent pour tout ce qui ne concerne pas sa tribu.

L'Arabe est fataliste. S'il lui arrive quelque grand malheur : *Hakoun-Erbi*, dit-il ; ordre de Dieu.

Un Arabe disait : Mettez un Franc et un Arabe dans la même marmite ; faites-les bouillir pendant trois jours, et vous aurez deux bouillons séparés.

### TRENTIÈME LEÇON.

Certains oiseaux de proie *dorment le jour et veillent la nuit.*

*Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,  
Vont tous également de la vie à la mort.*

Les *petites causes* produisent souvent de *grands effets* (1). Les *mauvais exemples scandalisent* plus que les *bons exemples n'édifient*. De *loin c'est quelque chose*, et de *près ce n'est rien*. Les hommes sont si *frivoles*, qu'une *petite joie* leur fait oublier un *grand chagrin*. Il y a du *courage* à pardonner une injure, et de la *lâcheté* à s'en venger. La *fin* du règne de Louis XIV fut aussi *honteuse* pour la France que le *commencement* avait été *glorieux* (2). Un *petit gain* qui est *sûr* vaut mieux qu'un *grand gain* qui est *incertain*. Tel est *riche* avec *peu* ; tel autre est *pauvre* avec *beaucoup*. Tu *gagneras* beaucoup si tu *perds* une *fausse espérance*. Tel *commence bien*, qui *finit mal*. Le *bien* succède au *mal* ; les *ris* succèdent aux *larmes*. Les *lois* sont faites pour défendre la *faiblesse* contre la *force*, la *simplicité* contre la *ruse*, la *probité* contre la *friponnerie*. L'*amitié* les *joint*, la *haine* les *sépare*. Les hommes *arrogants* dans la

(1) Un coquillage, brisé par un chien de berger, fit découvrir la pourpre, devenue l'ornement des rois. — Un verre d'eau, répandu sur la robe de la reine Anne, amena la disgrâce de Marlborough, et, par suite, le salut de la France. — Newton, voyant tomber une pomme, conçut, à l'occasion de ce fait si vulgaire, la première idée de la gravitation universelle et du système du monde.

(2) Les désastreuses batailles de Ramillies, d'Oudenarde et de Malplaquet, perdues par les maréchaux Villeroi, Vendôme et Villars, contre Marlborough et le prince Eugène, mirent la France à deux doigts de sa perte, et rappelèrent les plus mauvais jours de la monarchie.





*prospérité* sont rampants dans la *disgrâce*. La *richesse* attire les amis, et la *pauvreté* les éloigne. L'*amitié* finit où la *désiance* commence. Si tu obtiens l'*amitié* des gens de bien, tu te moqueras de la *haine* des méchants. Quel est le puissant architecte qui fait lever et coucher le soleil, qui donne la *lumière* du jour au travail, et l'*obscurité* de la nuit au repos? Il entre quelquefois dans les vues mystérieuses de Dieu de rendre fécond ce qui paraissait stérile, de donner la *force* et la *raison* à ce qui n'était que *faiblesse* et que *folie*. Tous les enfants ont dans le cœur des germes de *vertus* et des germes de *vices*; c'est aux instituteurs à développer les uns et à étouffer les autres. Quand je dis *oui*, on ne doit pas répondre *non*; et si je commande, il faut *obéir*. Un décor et un paysage sont beaux de loin et vilains de près. Le misanthrope fuit les hommes sans les haïr; l'égoïste les recherche sans les aimer. L'*ami* qui nous cache nos défauts nous sert moins que l'*ennemi* qui nous les découvre. Selon que vous serez puissant ou faible, riche ou pauvre, grand ou petit, les jugements de cœur vous rendront blanc ou noir. L'eau qui dort est pire que l'eau qui coule. La religion défend de faire le plus petit mal pour faire réussir le plus grand bien. Crains plus la *louange* que la *critique*: celle-là te voile tes défauts; celle-ci te les découvre. Celui qui aime tout le monde n'aime personne. On préfère les perdrix rouges aux perdrix grises. Les plus grands et les plus forts ont souvent besoin des plus petits et des plus faibles. Celui qui croit tout savoir ne sait rien. Celui qui s'ennuie du bien tombe dans le mal; il cherche le mieux et trouve le pire. Que d'hommes qui s'étaient endormis riches, se sont réveillés pauvres! On dort mieux sous le chaume que dans un palais. A cuisine grasse testament maigre. Un bon père punit avec peine, et récompense avec plaisir. Les fruits tardifs sont meilleurs que les fruits hâtifs. Le sot ne sait ni parler ni se taire. Ils sont nés, ils sont morts: Seigneur, ont-ils vécu?

### TRENTE-ÉT-UNIÈME LEÇON.

Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre. Qui peut dire: *Pauvre* je suis venu, *riche* je m'en irai? Cet écolier, qui est un *diable* chez lui, est un *ange* chez les autres. Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la *prospérité* a de plus doux, et ce que l'*adversité* a de plus cruel, sans avoir été aveuglé par l'une ni éclairé par l'autre. Les plaies du corps se ferment; celles de l'âme restent ouvertes. Arrière ceux dont la



bouche souffle le *froid* et le *chaud* ! Quand l'admiration cesse d'*augmenter*, elle *diminue*. Voici le code de l'égoïste : *Tout pour moi, rien pour les autres*. J'aime mieux, disait Louis XII, voir mes courtisans *rire* de mon *avarice*, que mon peuple *pleurer* de ma *prodigalité*. Les caves sont *froides* en *été* et *chaudes* en *hiver*. Les hirondelles *arrivent* au *printemps* et *partent* en *automne*. Nous avons *applaudi* les bons acteurs et *sifflé* les mauvais. Pardonne *beaucoup* aux autres et *peu* à toi. Il *emprunte* à tout le monde et ne *rend* à personne. Les uns *affirment* ce que les autres *nient*. Le monde est *économe* d'éloges et *prodigue* de critiques. On *estime* les gens de cœur, et on *méprise* les lâches. L'intolérance n'a jamais *fortifié* une *vérité* ni *affaibli* une *erreur*. Partout le *petit* nombre qui *commande* vit aux dépens du *grand* nombre qui *obéit*. On *monte* *lentement* à la roue de la fortune, et l'on en *descend* *rapidement*. Il vaut mieux savoir *peu* et *bien* que de savoir *beaucoup* et *mal*. Il vaut mieux risquer d'*absoudre* cent coupables que de *condamner* un innocent.

Notre vie est un champ qu'il nous faut cultiver ;  
 Les fleurs sont au printemps, les fruits sont en automne.  
 Le travail pour l'été, le repos pour l'hiver.  
 Des lauriers du matin le soir fait sa couronne.

Les lois sont semblables à des toiles d'araignées, qui retiennent les petites mouches et laissent échapper les grosses. Un vieil ami est un trésor toujours nouveau. Certaines fleurs naissent le matin et meurent le soir. Il vaut mieux maigrir dans l'honneur que d'engraisser dans l'infamie. Je préfère être blâmé par les bons que d'être loué par les méchants. La chaleur de l'été n'est pas aussi incommode que le froid de l'hiver. L'adversité, qui abat les âmes faibles, relève les âmes fortes. Dire que peu d'hommes sont prophètes chez eux, ne signifie pas que beaucoup le soient chez les autres. L'homme est de glace aux vérités ; il est de feu pour les mensonges. La langue est la meilleure et la pire des choses : si elle est l'organe de la vérité et de la raison, elle est aussi l'organe du mensonge et de la folie ; par elle, on loue et on blasphème les dieux, on bâtit et on détruit les villes, on excite et on apaise les querelles.

### TRENTE-DEUXIÈME LEÇON.

Le luxe du riche insulte à la pénurie du pauvre. On écrit d'un style extraordinaire parce qu'on n'a que des choses très-ordinaires à dire. La crainte et l'espérance étendent les maux



et les biens. L'occasion est difficile à trouver, facile à perdre. Il vaut mieux respirer le bon air de la campagne que le mauvais air de la ville. Les lois sont faites pour effrayer les méchants et rassurer les bons. L'ignorance affirme ou nie; la science doute. L'économie est vertu dans la pauvreté et vice dans l'opulence. Il n'y a jamais eu ni bonne guerre ni mauvaise paix. Ce que l'on retranche à ses nuits, on l'ajoute à ses jours. Les hommes désirent allonger leur vie en gros et la raccourcir en détail. Justinien se montrait aussi petit devant les Perses, qu'il était intraitable devant les Goths. L'humilité n'est souvent qu'un artifice de l'orgueil, qui ne s'abaisse que pour s'élever. Que de gens resteraient muets, s'il leur était défendu de dire du bien d'eux-mêmes et du mal d'autrui! Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres. Les hommes condamnent le soir ce qu'ils ont approuvé le matin. La vie est une chaîne de soie entrelacée de biens et de maux. Quand vous avez les yeux fixés sur une carte de géographie, le nord est en haut, le midi en bas, l'est est à votre droite, et l'ouest à votre gauche. Il n'y a rien de meilleur ni de pire qu'une bonne ou une mauvaise femme. Parlez peu avec les autres, mais beaucoup avec vous-même. Les gens qui se divertissent trop s'ennuient. L'erreur et la vérité dorment côte à côte dans les bibliothèques. La mort est douce pour ceux à qui la vie est dure. Les zéphyrus du printemps et de l'été sont toujours suivis des vents de l'automne et de l'hiver. Le malheur empire les mauvais caractères et améliore les bons. La mort rit en voyant une vieille faire l'enfant. Ceux qui se flattent de faire envie font souvent pitié. Jeunes ou vieux, petits ou grands, riches ou pauvres, savants ou ignorants, nobles ou roturiers, citadins ou campagnards, nous devons tous mourir un jour. Un fat disait en parlant d'un homme de peu d'esprit : « On ferait un gros livre avec ce qu'il ignore. — Et vous, lui répondit-on, on en ferait un fort petit avec ce que vous savez. » Le temps est un vrai brouillon, rangeant, dérangement; imprimant, effaçant; approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes ou mauvaises. On commence par être dupe, on finit par devenir fripon. Le prodigue répand l'or comme le fumier, et l'avare ramasse le fumier comme l'or. Le grand Frédéric a dit : « La perte ou le gain d'une bataille ne dépend souvent que d'une bagatelle. » Les gens gais au dehors sont ordinairement tristes chez eux.



## TRENTE-TROISIÈME LEÇON.

L'Histoire de la *grandeur* et de la *décadence* des Romains est un des chefs-d'œuvre de notre langue. L'égoïste vous *fait* un *petit* cadeau d'une *main* pour en *recevoir* un *grand* de l'autre. Les hommes passent comme les fleurs, qui sont *épanouies* le *matin* et *flétries* le *soir*. Où la *vertu* *fin*it, le *vice* *commence*. Les hypocrites sont *vertueux* au *dehors* et *vicieux* au *dedans*. Tel *arrive bon* à la *cour*, qui s'en *retourne gâté*. La parfaite *amitié* est une union de *biens* et de *maux*, une société de *pertes* et de *gains*, un commerce de *bonne* et de *mauvaise* fortune. L'homme *ingrat* *oublie* les *services*; l'homme *reconnaissant* s'en *souvient*. La *chaumière* du *pauvre* renferme autant de *bonheur* que le *palais* du *riche*: le *bonheur* est un breuvage plus souvent versé dans des *verres* de *fougère* que dans des *coupes* d'*or*. Quiconque s'*abaisse* sera *élevé*, a dit Jésus-Christ. Dieu fait lever son soleil sur ceux qui *sanctifient* son nom et sur ceux qui le *blasphèment*; il fait pleuvoir sur le champ du *juste* et sur celui du *méchant*. L'homme doit *travailler* dans sa *jeunesse* pour avoir le droit de *se reposer* dans sa *vieillesse*. Que l'*amitié* qui te fait *louer* les *qualités* de ton ami ne t'*empêche* pas de *blâmer* ses *défauts*. Je préfère un *petit* feu qui *dure* longtemps à un *grand* feu qui *dure* peu. Celui qui *sème* le *mal* ne peut pas *récolter* le *bien*. Nous nous souvenons plus longtemps des *outrages* que des *bienfaits*. *Souviens-toi* des *faveurs* que tu *reçois*, *oublie* celles que tu *accordes*. On juge les autres non sur leurs *bonnes* ou leurs *mauvaises* qualités, mais sur les *raisons justes* ou *injustes* que l'on a de s'en *louer* ou de s'en *plaindre*.

Le *bien*, nous le faisons; le *mal*, c'est la Fortune.  
On a toujours *raison*, le Destin toujours *tort*.

Un *jeune ange* peut devenir un *vieux diable*. On voit tant de gens parler contre leurs sentiments, qu'on est tenté de croire que la parole a été donnée à l'homme pour *déguiser* et non pour *exprimer* sa pensée (1). Il ne faut jamais ni trop *espérer* ni trop *désespérer*. Toutes les opérations de la rhétorique se rappor-

(1) Talleyrand disait: « La parole a été donnée à l'homme pour *déguiser* sa pensée. » La philosophie dit: « La parole a été donnée à l'homme pour *exprimer* sa pensée. » On voit que le célèbre ministre savait tout approprier à son caractère et à son génie particuliers, suivant son intérêt.



tent à trois objets : *louer* ou *blâmer*, *conseiller* ou *dissuader*, *accuser* ou *défendre*. Puisque c'est la médiocrité qui donne le bonheur, et que, pour être heureux, il ne faut ni le *trop* ni le *trop peu*, nous devons *plaindre* le sort du *pauvre* et ne pas *envier* celui du *riche*. Le vent est *chaud* ou *froid*, *sec* ou *humide*, selon qu'il nous vient du *midi* ou du *nord*, de l'*est* ou de l'*ouest*. Le mal *vient vite* et *s'en va lentement*. Les tremblements de terre ne sont point *universels*; ils sont *locaux*. Ce que j'appelle moi, a dit Fénelon, c'est quelque chose qui *connait* et qui *ignore*, qui *croit* et qui *doute*, qui *affirme l'erreur* et qui *nie la vérité*, qui aime tour à tour le *bien* et le *mal*, qui a du *plaisir* et de la *douleur*, qui se *réjouit* et qui *s'afflige*; qui est *grand*, qui est *petit*; qui *rampe*, qui *s'élève*; que l'on *admire* et que l'on *méprise*; dont on est *fier* et dont on *rougit*; qui *menace*, qui *tremble*; qui mêle des *hauteurs* ridicules à des *bassesses* indignes.

### TRENTE-QUATRIÈME LEÇON.

L'argent est un *bon serviteur* et un *mauvais maître*. Le sens *commun* est plus *rare* qu'on ne pense. Le plus *heureux* en *apparence* est souvent le plus *malheureux* en *réalité*. En fait de louanges, la vanité dit comme cet enfant gourmand : *Donnez-m'en trop* et je n'en aurai pas *assez*. Certaines personnes, *généreuses* dans l'*indigence*, deviennent *avares* dans l'*opulence*. Il y a des choses dont on guérit par la *privation*, d'autres par la *jouissance*. Dans les guerres civiles la *victoire* même est une *défaite*. Le fanatisme change en religion de *haine* une religion d'*amour*. L'*hyperbole* est une exagération *en deçà* ou *au delà* de la vérité. Le soleil engendre par sa *présence* le *jour*, la *chaleur*, le *mouvement* et la *vie*, et par son *absence* la *nuit*, le *froid*, le *repos* et la *mort*. Tel *résiste* à la *violence* qui *cède* à la *douceur*. *Tout le monde* dit du bien de son *cœur*, et *personne* n'ose en dire de son *esprit*. L'*hypocrite*, tour à tour *agneau timide* et *loup dévorant*, vous *flatte* par *devant* et vous *déchire* par *derrière*. *Maison de paille* où l'on *rit* vaut mieux que *palais* où l'on *pleure*. Tel *brille* au *second rang*, qui *s'éclipse* au *premier*. Les *richesses* et le *monde* *passent*, mais les *bonnes actions* *demeurent*. Un *fermier* paye son *propriétaire* en *argent* ou en *nature*. Nous voyons les *effets*; Dieu seul *connait* les *causes*. Les mêmes manières qui *siéent bien* quand elles sont *naturelles*, *siéent mal* quand elles sont *affectées*. Si l'*homme* est le *vassal* du *ciel*, il est



le *roi de la terre*. Le gourmand n'a que deux affaires en tête, savoir : son *déjeuner du matin* et son *souper du soir*. Le fat est un être qui, en voulant *s'élever au-dessus des autres*, est *descendu au-dessous de lui-même*; c'est un *homme d'esprit* pour les sots qui le *recherchent* et l'*admirent*; c'est un *sot* pour les gens sensés qui l'*évitent* et le *méprisent*. Dieu a fait de rien les créatures corporelles et spirituelles, visibles et invisibles. Il y a deux espèces de marines, la marine militaire et la marine marchande. On divise les langues en *analytiques* et en *synthétiques* (1). Le langage de l'*esprit* s'*épuit*, mais celui du *cœur* est *intarissable*. Les synonymes sont des mots qui ont entre eux de *grands rapports* et de *légères différences*. Le *matin incrédule*, il est *dévo*t le *soir*. Le *roi d'Yvetot* se *levait tard*, se *couchait tôt* (2).

### TRENTE-CINQUIÈME LEÇON.

Certaines douleurs aiguës font qu'on regarde la *mort* comme une *consolation*, et la *vie* comme un *supplice*. On s'imagine que les couleurs *sombres* sont plus agréables à Dieu que les couleurs *vives*. On est plus souvent dupe par la *dé fiance* que par la *con fiance*. Nous devons préférer l'*éducation publique* à l'*éducation particulière* ou *privée*. La *tranquillité* dans un *trou* vaut mieux que l'*agitation* dans un *palais*. Parlez peu de vous au *superlatif*, afin qu'on n'en parle pas *beaucoup* au *diminutif*. Pour connaître une *physionomie*, il faut l'*étudier* d'en *haut* et d'en *bas*, de *face* et de *profil*. L'*ennui* préfère les *hôtels* aux *chaumières*. Il y a des *économies ruineuses* et des *prodigalités lucratives*. C'est le propre des *grands esprits* de dire *beaucoup* de choses en *peu* de mots. Il y a deux *morales*, l'une *passive*, qui *défend* de faire le *mal*, l'autre *active*, qui *ordonne* de faire le *bien*. Dès qu'il veut *dominer*, l'*art gâte* la nature au lieu de l'*embellir*. Nous allions par *monts* et par *vaux*; nous courions de la *montagne* à la *plaine*.

(1) Les langues synthétiques sont celles qui expriment beaucoup d'idées différentes et d'indications grammaticales par un seul mot, avec ses sons variables : telles sont les langues anciennes. Les langues analytiques sont les modernes, qui tendent de plus en plus à le devenir, exprimant chaque idée, chaque rapport grammatical par un mot distinct.

(2) Il était un roi d'Yvetot,  
Peu connu dans l'histoire,  
Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire.

(BÉRANGER.)



La lecture des romans *échauffe la tête et glace le cœur*. Dans la vie, le *bonheur* est une *exception* et le *malheur* la *règle générale*. En sortant des *rigueurs* de la *servitude*, on jouit avec *délices* des *douceurs* de la *liberté*. La foudre *frappe le chêne orgueilleux* et *épargne le modeste arbuste*. Il y aura *beaucoup d'appelés*, mais *peu d'élus*. Les statues qu'on dresse aux *vivants* sont d'*argile*; celles qu'on dresse aux *morts* sont d'*airain*.

Dieu, maître de son choix, ne doit rien à personne :

Il *éclaire*, il *aveugle*; il *condamne*, il *pardonne*.

Plus on approfondit l'homme, plus on y démêle de *faiblesse* et de *grandeur*. Quand on considère la *beauté* de son *esprit* et la *laideur* de son *corps*, on ne saurait dire si Ésope eut sujet de *remercier* la nature ou de s'en *plaindre*. Je préfère une *honorabile pauvreté* à une *richesse honteuse*. Les hommes, ne jugeant des *vices* et des *vertus* que par ce qui les *choque* ou les *accorde*, sont *aveugles* et sur le *mal* et sur le *bien*. Le désordre règne dans les chants du rossignol; il saute du *grave* à l'*aigu*, du *doux* au *fort*; il est *lent*, il est *vif*; il est *varié*, il est *monotone*; et sa voix est aussi souvent la marque de la *tristesse* que celle de la *joie*. L'armée des Croisés offrait un mélange confus de toutes les conditions et de tous les rangs : des *femmes* paraissaient en armes au milieu des *guerriers*; on voyait la *vieillesse* à côté de l'*enfance*, l'*opulence* près de la *misère*; le *casque* était confondu avec le *froc*, le *seigneur* avec les *serfs*, le *maître* avec les *serviteurs*. Jésus-Christ n'est pas né dans la *pourpre*, mais dans l'*asile de l'indigence*; il n'a point été annoncé aux *grands* et aux *superbes*, mais les anges l'ont révélé aux *petits* et aux *humbles*; il n'a pas réuni autour de son berceau les *rois* et les *heureux* du monde, mais les *bergers* et les *infortunés*.

### TRENTE-SIXIÈME LEÇON.

Les hommes ont des goûts différents : les uns cherchent les honneurs, les autres les fuient; ceux-ci aiment la campagne, ceux-là préfèrent la ville; aux uns il faut le bruit de la vie publique, aux autres il faut le calme, de la vie privée. Exempts de maux réels, les hommes s'en forment de chimériques. Autant la pitié qui s'offre elle-même est douce, autant celle que l'on est forcé d'implorer est amère. Un roi est mille fois plus malheureux qu'un simple particulier. A Rome, il y avait deux classes de citoyens, les patriciens et les plébéiens. En médecine tout est



*généralité dans la théorie, et tout est particularité dans la pratique. On peut avoir raison au fond et tort par la forme. L'esprit de l'homme ne peut concevoir un effet sans cause, la créature sans le Créateur. Combien de personnes doivent leurs vertus à la nature, et leurs vices à l'éducation! Les animaux sont souvent mieux servis par leur instinct que les hommes par la raison. Sous la peau d'un agneau souvent se cache un loup. La lettre tue, mais l'esprit vivifie (1). Le navigateur préfère la tempête qui le pousse au calme plat qui l'arrête. Le naturel plaît toujours plus que l'affectation. Les époux parcourent une route ardue : l'union les soutient; la discorde les fait tomber. L'avare jouit en imagination; il pâtit en réalité. En politique, un démenti équivaut très-souvent à un aveu. Le gouvernement de droit et le gouvernement de fait sont rarement d'accord. Jésus-Christ joignit le précepte à l'exemple. Au dernier jour, Jésus-Christ séparera l'ivraie du bon grain; il mettra les agneaux à sa droite et les boucs à sa gauche. L'esprit est souvent copiste; le génie est toujours original. Tout paraît merveilleux au jeune homme qui entre dans le monde; tout paraît insipide au vieillard qui en sort. On met les anciens et les étrangers bien haut pour abaisser ses contemporains et ses compatriotes. On voit des siècles savants et d'autres qui sont ignorants; on en voit de naïfs et de raffinés, de sérieux et de badins, de polis et de grossiers. Il y a des vérités qui affligent et des erreurs qui consolent. La jeunesse vit d'espérance, et la vieillesse de souvenirs. Voilà Biron (2), disait Henri IV : je le présente volontiers à mes amis et à mes ennemis. L'orgueil détruit l'intérêt que le malheur inspire.*

### TRENTE-SEPTIÈME LEÇON.

#### DEVOIR SUR LA RÉGRESSION.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

*L'avare ne possède pas son or; c'est son or qui le possède. Il*

(1) Axiome théologique qui nous apprend que, dans l'interprétation d'une loi, d'un précepte, on doit chercher et appliquer l'intention cachée sous les mots, et non s'attacher servilement à leur sens littéral.

(2) Le maréchal de Biron fut un des plus grands hommes de son siècle; mais il eut le malheur de conspirer contre Henri IV, son maître, qu'il avait d'abord servi avec autant d'intrépidité que de dévouement, et dont il avait été comblé de bienfaits. Il eut la tête tranchée en 1602. Les mots cités dans la leçon sont d'Henri IV, et font allusion à l'amitié que ce prince éprouvait pour Biron, et à la valeur de ce dernier.





faut penser tout ce que l'on dit, mais on peut *ne pas dire tout ce que l'on pense*. Nous devons manger pour vivre, et non pas *vivre pour manger*. On peut estimer quelqu'un sans l'aimer, de même que l'on peut l'aimer sans l'estimer. A force d'avoir peur de mourir, on finit par *mourir de peur*. Pour vaincre ses défauts, l'homme peut tout ce qu'il veut; mais il ne *veut pas tout ce qu'il peut*. Il ne faut pas soupçonner ceux que l'on emploie, ou il ne faut pas *employer ceux que l'on soupçonne*. Le plus faible atome est un monde, et le *monde* peut n'être qu'un *atome* (1). Au lieu d'accorder leurs penchants avec la religion, les faux dévots voudraient accorder *la religion avec leurs penchants*. Courbe la tête, fier Sicambre; adore ce que tu as brûlé, *brûle ce que tu as adoré* (2). Quelqu'un a dit d'un grand homme: Il m'a fait trop de bien pour que j'en dise du mal, et *trop de mal pour que j'en dise du bien* (3). C'est le pâté des rois et le *roi des pâtés*. Mon amie, disait madame de La Tour à Marguerite, chacune de nous aura deux enfants, et chacun *de nos enfants aura deux mères* (4). Personne n'est content de ceux qui ne sont *contents de personne*.

La raison doit être la première autorité, et l'*autorité la dernière raison* des rois. L'homme généreux oublie de se souvenir; l'ingrat se souvient d'oublier. Les grands hommes sont souvent despotes, et rarement les despotes sont de grands hommes. L'homme fort souffre sans se plaindre; l'homme faible se plaint sans souffrir. La fortune fait passer les crimes des gens heureux pour des bagatelles, et les bagatelles des malheureux pour des crimes. Ceux à qui tout le monde convient ne conviennent à per-

(1) Chaque globule d'air est un monde habité, a dit Lamartine. L'imperfection de nos sens nous empêche d'apercevoir ce monde renfermé dans le moindre atome. Les hommes, suivant Pascal, sont des atomes sur le globe, qui n'est lui-même qu'un atome dans l'immensité.

(2) Paroles prononcées par saint Remy, lors du baptême de Clovis, au moment de répandre sur le front du prince l'eau du sacrement, et de l'oindre du saint-chrême.

(3) Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,  
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.  
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal.  
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

(CORNEILLE.)

(4) Pensée ingénieuse et délicate de Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*.



sonne. Le sage est magnifique sans orgueil; *l'insensé est orgueilleux sans magnificence*. Les enfants sont de petits hommes, et souvent les hommes sont de grands enfants. Le juge est une loi parlante, la loi un juge muet.

### TRENTE-HUITIÈME LEÇON.

#### DEVOIR SUR LA RÉGRESSION.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Ici, l'habit fait valoir l'homme;  
Là, l'homme fait valoir l'habit.

Les peuples ne sont pas faits pour les rois, mais *les rois pour les peuples*. On devrait placer cette inscription sur la porte de tous les cimetières: J'ai été comme tu es; *tu seras comme je suis*. Vivez pour les autres, si vous voulez que *les autres vivent pour vous*. Socrate était aussi vaillant que sage; Turenne était aussi sage que vaillant. L'essentiel pour certains philosophes est de penser autrement que les autres: chez les croyants ils sont athées, chez *les athées ils seraient croyants*. Le grand-duc de Bade vient d'envoyer au préfet de police de Paris le cordon de l'ordre du Lion, avec *ces mots* qui accompagnaient l'envoi: « Personne n'est plus digne de l'ordre du Lion que le *lion de l'ordre*. » Dieu élève celui qui s'abaisse et *abaisse celui qui s'élève*.

Pauvre Didon, où t'a réduite  
De tes maris le triste sort!  
L'un en mourant cause ta fuite;  
L'autre en *fuyant* cause ta mort (1).

On peut écouter sans entendre, comme on peut *entendre sans écouter*. On voit des personnes étudier continuellement sans rien apprendre; on en voit d'autres *tout apprendre sans étudier*. Il y a des gens qui sont petits dans les grandes choses, et *grands dans les petites*.

Lorsque Lubin me dit, pour se faire encenser,

(1) Didon, princesse de Tyr, sœur de Pygmalion et épouse de Sichée, quitta sa patrie après le meurtre de son époux, que le roi, son frère, avait assassiné pour s'emparer de ses richesses, et s'enfuit en Afrique, où elle fonda Carthage. Plus tard, désespérée du départ d'Énée, qu'elle avait accueilli et dont elle s'était éprise, elle fit élever un bûcher et s'y brûla. Virgile s'est écarté de la vérité historique en faisant vivre Didon du temps d'Énée, auquel elle est postérieure de trois cents ans.



Qu'il n'est qu'un ignorant dans l'art de bien écrire,  
Il me le dit sans le penser,  
Je le pense sans le lui dire.

Rien ne ressemble plus à des plantes que certains animaux, et rien ne ressemble plus à *des animaux que certaines plantes* (1). L'histoire, dit-on, doit respecter les rois; ne serait-il pas plus juste de dire que *les rois doivent respecter l'histoire*?

Mille maux à la fois te déclarent la guerre,  
Mortel! ta vie est courte et bientôt finira;  
Aujourd'hui tu couvres la terre,  
Demain elle te couvrira.

Rien n'est si sot qu'un méchant, ni si *méchant qu'un sot*. Les maux de ce monde dureront jusqu'à ce que les philosophes deviennent rois, ou jusqu'à ce que *les rois deviennent philosophes*.

## TRENTE-NEUVIÈME LEÇON.

### DEVOIR SUR L'ANTITHÈSE.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

L'oreiller du méchant est plein d'épines, celui de l'homme *vertueux est doux*. Nous sommes clairvoyants pour les défauts d'autrui, et nous fermons *les yeux sur les nôtres*. Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir, qu'il est *difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent*. Les hommes se font les uns aux autres une guerre cruelle, quand au contraire ils devraient *s'aider mutuellement*. Dieu rejetait les sacrifices de Caïn, dont le cœur était mauvais, et il *recevait favorablement* ceux d'Abel, dont le cœur était *pur*. Une seule journée

(1) Tels sont les polypes, les plus simples de tous les êtres du règne animal, vivant en général au fond de l'eau. Beaucoup ne changent jamais de place. — Parmi les plantes, la sensitive figure souvent comme le symbole de la sensibilité et de la pudeur.

Qui ne croit reconnaître une vierge craintive  
Dans cette délicate et tendre sensitive,  
Qui, courbant sous nos mains son feuillage honteux,  
De la douce pudeur offre l'emblème heureux? (DELILLE.)

Les naturalistes l'ont nommée *herbe vivante*. On voit, en effet, ses folioles se coucher les unes sur les autres au moindre attouchement, et s'éloigner comme par pudeur de l'objet qui les a touchées. Vers le soir, ou même quand le ciel s'obscurcit, la sensitive plie ses rameaux, ses feuilles, et semble s'endormir; puis elle se relève et s'épanouit de nouveau avec le retour du jour.



d'un sage vaut mieux que *toute la vie d'un sot*. Un proverbe italien dit, en parlant du joueur : Il est venu couvert de laine, et il s'en est retourné tondu. Tantôt la peur nous met des ailes aux talons, tantôt elle nous *cloue les pieds au sol*. La paix dit aux hommes : Croissez, multipliez, soyez heureux ! La guerre leur crie : *Allez souffrir et vous entre-tuer*. Les têtes humaines, comme les épis de blé, sont altières quand elles sont vides, et *penchent vers la terre quand elles sont bien remplies*. Où les riches sont couverts de galons et vont en brillants équipages, les *pauvres gens* sont couverts de *haillons* et marchent *nu-pieds*. Pendant que la fourmi met à profit la belle saison pour remplir ses greniers, la cigale *passé ses journées à chanter*. Au retour de l'hiver, la fourmi trouvera dans sa retraite un abri et de l'abondance, tandis que la cigale *périra de froid et de misère*. Le portrait d'un père n'est qu'un tableau, qu'une peinture froide et indifférente pour des étrangers; mais, pour des *enfants*, c'est un livre qui *leur enseigne leurs devoirs*. A quelques buissons rares et brûlés étaient suspendues des cigales qui *se taisaient à notre approche*, mais qui recommençaient leurs chants dès que nous étions passés. Un Turc devient aussi souple s'il voit que vous ne le craignez pas, qu'il est insolent s'il s'aperçoit qu'il vous fait peur. Beaucoup de *veuves*, qui ne sont à leur source qu'un filet d'eau imperceptible, ressemblent à leur embouchure à des *mers immenses*. Un livre peut être amusant avec de nombreuses erreurs, et *ennuyeux* quoique correct. Celui qui est l'artisan de sa fortune est plus estimable que le riche qui n'a eu que la peine de naître. Ceux qui étaient modestes dans une condition médiocre deviennent quelquefois *insolents* quand ils se trouvent dans une plus grande élévation. Les enfants que l'on élève trop mollement broncheront dans le rude sentier de la vie; mais ceux que l'on accoutume de bonne heure au travail marcheront hardiment. Maison de paille où l'on rit, vaut mieux que palais où l'on pleure. Les fleurs ne sont belles et odorantes que lorsqu'elles sont fraîches cueillies; au bout de quelques jours, elles se fanent et perdent leur doux parfum. Le vaniteux a une haute opinion de lui-même, et professe pour les autres le plus profond mépris. Dans la prospérité, les vrais amis attendent qu'on les appelle; dans l'adversité, ils se présentent d'eux-mêmes. La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre. La médisance est une duplicité indigne qui loue en face et déchire en secret. L'âge guérit d'or-



dinaire les autres passions, au lieu que l'avarice semble *se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse*. Les vraies louanges ne sont pas celles qui s'offrent à nous, mais celles que nous arrachons.

## QUARANTIÈME LEÇON.

### DEVOIR SUR L'ANTITHÈSE.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Le champ du paresseux est couvert de ronces et d'orties; celui du laboureur diligent est couvert de moissons dorées. Le chien lèche la main qui le frappe; le serpent mord le sein qui le réchauffe. On travaille avec succès quand on travaille avec plaisir; mais on fait toujours mal les choses pour lesquelles on éprouve de la répugnance. Un demi-savoir éloigne de la religion, tandis qu'une science moins superficielle nous y ramène (1). Les animaux marchent le regard fixé vers la terre; l'homme regarde le ciel. Les écoliers paresseux aiment le jeu; les écoliers laborieux préfèrent le travail. La loi de Moïse disait aux hommes : Vengez-vous; œil pour œil, dent pour dent; l'Évangile de Jésus-Christ leur dit : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent. Les étoiles brillent d'une lumière qui leur est propre; la lune emprunte la sienne du soleil. On se repent d'avoir mal fait; une bonne action au contraire remplit le cœur d'un doux contentement. Les Hébreux passèrent la mer Rouge à pied sec, tandis que Pharaon fut englouti avec toute son armée. Attachez peu de prix aux services que vous rendez aux autres; mais beaucoup à ceux qu'ils vous rendent. Qu'un coquin incendie une grange, on le mène au supplice; qu'un conquérant incendie un État, on le proclame grand et on le porte en triomphe. Les hommes ont cent moyens de se faire de la peine, et cent moyens de se consoler. Les animaux nuisibles sont les moins féconds, et les animaux utiles sont ceux qui se multiplient le plus. Les Perses devaient succomber sous les Macédoniens : ceux-ci étaient endurcis aux fatigues de la guerre; ceux-là étaient lâches et efféminés. Le tigre est plus à craindre que le lion : celui-ci ne chasse que quand la faim le presse; celui-là semble toujours être altéré de sang. Le fat que l'on admire est un arbre que l'on ne

(1) Parce qu'un demi-savoir ne sait que trouver les objections sans avoir la force de les résoudre. Les plus savants des hommes, les Socrate, les Platon, les Newton, les Pascal, étaient les plus religieux.



juge pas sur son fruit, mais sur son écorce. Si vous voulez faire vos affaires, allez-y vous-même; si vous voulez qu'elles ne soient pas faites, envoyez-y.

## QUARANTE-ET-UNIÈME LEÇON.

### DEVOIR SUR L'ANTITHÈSE.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Ce livre est amusant, mais *il n'est pas instructif*. Cette jeune personne est jolie, mais *elle a peu d'esprit*. Le renard trompa d'abord la cigogne, mais *celle-ci lui rendit ensuite tromperie pour tromperie*. Cette cantatrice a une fort belle voix, mais *elle chante faux*. Dieu fait germer de bonnes pensées dans nos cœurs; mais le démon, c'est-à-dire l'orgueil, l'avarice et la jalousie, *les a bientôt étouffées*. La vieillesse a perdu la force et la vigueur, mais *elle a acquis l'expérience et la sagesse*. La vertu est souvent persécutée sur la terre, mais *Dieu la récompensera dans le ciel*. Le roseau se courbe et obéit à tous les vents, mais *il ne rompt pas*. Ésope était tout disgracié de la nature, mais *son esprit faisait l'admiration de toute la Grèce*. La poule est faible et *crédule*; mais quand elle est mère, *elle devient forte et intrépide pour défendre ses poussins*. Les racines de la science sont amères, mais *les fruits en sont doux*. La rose est entourée d'épines, mais *elle exhale un doux parfum*. Le perroquet imite la voix de l'homme, mais *il répète toujours la même chose sans entendre ce qu'il dit*. Le vin est fortifiant, mais *il enivre*. La richesse procure des plaisirs, mais *elle ne donne pas le bonheur*. Il ne pleut jamais en Égypte, mais *les débordements périodiques du Nil y suppléent*. Un bon père doit aimer ses enfants, mais *il ne doit pas les gâter par trop d'indulgence*. Dieu condamna nos premiers parents au travail, aux maladies, à la mort, mais *il leur promit un rédempteur*. Les lois sociales sont comme les vêtements; elles gênent un peu, mais *elles déferdent*. Les remèdes sont mauvais à prendre, mais *ils produisent un effet salutaire*. Cette marchandise coûte cher, mais *elle est de bonne qualité*. Quand il vient au monde, l'enfant est, de tous les êtres vivants, le plus faible et le plus incapable de pourvoir à ses besoins; mais Dieu lui a donné *une bonne mère qui veille sur lui avec la plus tendre sollicitude*. La violette se cache sous le buisson, mais *son parfum la fait découvrir*. Judas vendit son divin Maître, mais *il s'en repentit*. Un empereur romain disait :



Un bon pasteur tond ses brebis, mais *il ne les écorche pas* (1). Le dahlia offre des couleurs aussi brillantes que la rose, mais *il est moins odorant*. Le ver à soie est une vilaine chenille, mais cette vilaine chenille *nous file des étoffes précieuses*. Par son corps mortel, l'homme n'est qu'un être vil formé de limon, mais *par son âme immortelle il participe de la Divinité*.

### QUARANTE-DEUXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Mentor craignait les maux avant qu'ils arrivassent, mais *il ne savait plus ce que c'était que de les craindre dès qu'ils étaient arrivés*. On voyage en chemin de fer avec une rapidité merveilleuse, mais les voyages sont devenus *moins agréables qu'autrefois*. Le soleil est brillant, dit le jaloux, mais *il a des taches*. Le chêne et le cèdre portent leur tête orgueilleuse jusque vers les nues, mais *ils sont les premiers frappés de la foudre*. Annibal remporta la victoire de Cannes, mais *il fut vaincu à Zama*. Le plumage du paon est éblouissant de beauté, mais *son cri est désagréable et ses pieds sont hideux*. Le chêne met longtemps à croître, mais *le bois qu'il produit est dur et très-estimé*. Le ciel est dans ses yeux, mais *l'enfer est dans son cœur*. Dieu est bon, mais *il est juste*. Il y a aux pôles des nuits de plusieurs mois, mais *les aurores boréales y remplacent l'astre du jour* (2). Il fait froid aux pôles, mais les animaux qui habitent cette latitude sont recouverts d'épaisses fourrures. Le lion, le tigre, et en général tous les animaux ennemis de l'homme, le surpassent en force et en courage; mais *l'homme les dompte tous par son intelligence et son adresse*. Les orages causent souvent de grands désastres, mais *ils purifient l'air*. Une couronne est brillante, mais *elle est lourde à porter*. On vante les belles actions, mais *on ne les imite pas*. La plupart des philosophes refusent l'intelligence aux animaux, mais *ils leur accordent un instinct merveilleux*. Les Hébreux passèrent quarante années dans un désert stérile, mais Dieu leur envoya sa manne céleste. Caron admettait dans sa

(1) Tibère. La suite de son règne démentit malheureusement ces belles paroles qu'il prononça en montant sur le trône.

(2) La longueur des nuits, pour les habitants des pôles, s'il y en a, vient de ce que les rayons du soleil n'arrivent que très-obliquement sur ces contrées. Les aurores boréales, phénomènes lumineux qui paraissent la nuit dans le ciel, du côté du nord, sont un bienfait pour ces pays.



barque les morts qui lui donnaient une obole, mais *il laissait errer cent ans sur les bords du Styx ceux qui ne pouvaient pas payer leur passage* (1). Aristote a dit : L'homme est un animal, mais *un animal pensant*. L'adversité nous accable, mais elle nous *instruit*. Un naufrage jeta Robinson dans une île déserte, où il se trouva séparé du reste du monde; mais enfin *il ne fut pas noyé, et, seul de tout l'équipage, il échappa à la mort*. Il n'avait point de vêtement pour se couvrir, mais *il se trouvait dans un climat chaud où tout habillement lui aurait été à peu près inutile*. Il était sans défense pour résister à l'attaque des animaux, mais *l'île où il avait été jeté ne renfermait aucune bête féroce*. Ainsi, Dieu est un père miséricordieux jusque dans les châtimens qu'il nous envoie.

### QUARANTE-TROISIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Le vainqueur immola tout, les femmes, les vieillards et même les enfants. Il ne suffit pas d'être vertueux en paroles, *il faut l'être aussi en actions*. Les menaces, les supplices même, ne purent ébranler la fermeté d'Eléazar. La faux du Temps frappe non-seulement les hommes, mais encore les villes et les empires. Non-seulement nous ne devons pas fréquenter les impies; nous devons même les éviter comme des pestes publiques. Les cannibales ne se contentent pas de vaincre leurs ennemis; ils déchirent leurs chairs et s'en repaissent. L'Évangile nous ordonne non-seulement de ne point haïr nos ennemis, mais aussi de leur faire du bien. L'harmonie frappe non-seulement l'oreille, mais aussi le cœur. Nous devons non-seulement plaindre les malheureux, mais aussi les soulager. Non-seulement nos parents nous ont donné le jour, mais ils ont pris soin de notre enfance. La patrie est maîtresse absolue non-seulement de nos biens et de nos talents, mais aussi de notre vie. Turenne pénétrait non-seu-

(1) L'Achéron était le fleuve que Caron, nocher des Enfers, faisait traverser aux âmes des morts; il n'admettait dans sa barque que ceux qui avaient reçu la sépulture. Une obole était le prix du voyage, et l'on avait soin, dans les cérémonies funéraires des anciens, de mettre une pièce de monnaie dans la bouche du défunt pour payer le passage à l'impitoyable Caron.

Le Styx était un fleuve de glace, par lequel les Dieux ne juraient jamais en vain.





lement ce que les ennemis avaient fait, mais encore *ce qu'ils avaient dessein de faire*. L'eau désaltère non-seulement les hommes et les animaux, mais encore *les campagnes arides*. L'envieux est malheureux non-seulement de son propre malheur, mais aussi *du bonheur d'autrui*. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de *toute parole qui sort de la bouche de Dieu*. Les rois seront responsables non-seulement du mal qu'ils auront fait, mais aussi de *celui qu'ils auront laissé faire*. Nous devons obéir aux lois, alors même que nous les croyons injustes. Les Lapons se servent du renne non-seulement pendant sa vie, mais aussi après sa mort : ils se couvrent de sa peau et se nourrissent de sa chair. Les Égyptiens adoraient non-seulement les animaux, mais aussi les plantes. Nous devons d'abord éviter le mal, ensuite faire le bien.

#### QUARANTE-QUATRIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

C'est Dieu qui récompense les bons, qui punit les méchants, qui fait épanouir les fleurs, qui fait mûrir les fruits, qui fait jaunir les moissons, qui fait lever le soleil, qui fait gronder le tonnerre, qui fait couler les ruisseaux, qui fait bondir les agneaux, qui fait reverdir les prés.

Les hommes sont ingénieux à se tromper sur leurs défauts : le poltron se croit prudent, l'avare se croit économe, le prodigue se croit désintéressé, le fripon se croit rusé, la témérité s'appelle courage, l'entêtement fermeté, la colère vivacité, l'orgueil noble fierté, la loquacité éloquence, la faiblesse bonté, la brusquerie franchise.

Socrate se montra toujours le plus vertueux des hommes : s'il avait fait une bonne action, il ne s'en vantait pas ; s'il avait reçu une injure, il ne s'en vengeait pas ; s'il voyait son ennemi exposé à quelque danger, il le secourait ; s'il lui arrivait quelque disgrâce, il la supportait avec patience.

Les lettres embellissent la vie, ornent l'esprit, élèvent l'âme, polissent les mœurs, forment le cœur, chassent l'ennui, calment les chagrins, et procurent mille douceurs.

Qu'y a-t-il de plus beau à contempler que l'univers, de plus doux à pratiquer que la vertu, de plus facile à donner que des conseils, de plus difficile à acquérir qu'un véritable ami, et de plus difficile à vaincre que les passions ?



Malade, on connaît le prix de la *santé*; captif, le prix de la *liberté*; ruiné, le prix de l'*argent*; sur le trône, le prix de la *tranquillité*; décrépît, le bonheur du *jeune âge*; abandonné, ce que vaut un *ami*; déshonoré, ce que vaut l'*honneur*; privé de livres, ce que vaut la *lecture*; jeté seul dans une île déserte, ce que vaut la *société de ses semblables*.

Un lièvre fanfaron représentait à ses compères, les lièvres voisins, les alertes qu'il *avait données* aux ennemis, les dangers qu'il *avait courus*, les ruses de guerre qu'il *avait employées*, l'intrépidité héroïque qu'il *avait déployée* dans les occasions difficiles.

Ci-gît, justement regretté,  
Un gentilhomme sans *naissance*,  
Un savant homme sans *science*,  
Un très-bon homme sans *bonté*.

Ce sentiment de confiance dans le pouvoir suprême les remplissait de consolation pour le *passé*, de courage pour le *présent* et d'espérance pour l'*avenir*.

L'un des vices du raisonnement, c'est de confondre les choses avec leur abus, le doute et l'*incrédulité*, la religion et la *superstition*, la liberté et la *licence*.

Le prodigue déjeûne avec l'*abondance*, dîne avec la *pauvreté* et soupe avec la *misère*.

L'imprimerie n'a pas été trouvée par un *homme de lettres*, ni la boussole par un *navigateur*, ni le télescope par un *astronome*, ni le microscope par un *physicien*, ni la poudre par un *guerrier*.

Quoi de plus rare que l'acte de générosité de l'*avare*, de clémence du *vindictif*, d'humilité de l'*orgueilleux*?

Fléchier définit une armée, un assemblage confus de libertins qu'il faut *assujettir à l'obéissance*, de lâches qu'il faut *mener au combat*, de téméraires dont il faut modérer l'*ardeur*.

Les dominateurs se firent tyrans pour n'être point *asservis*, juges pour n'être point *jugés*, bourreaux pour n'être point *victimes*.

Voir le but où l'on tend, c'est *jugement*; y atteindre, c'est *justesse*; s'y arrêter, c'est *sagesse*; le dépasser, c'est *folie*.

Les hommes sont plus faibles que *méchants*, plus à plaindre qu'à *blâmer*, plus dignes de compassion que de *haine*.

Mon Dieu, donne l'onde aux *fontaines*,  
Donne la plume aux *passereaux*,



Et la laine aux petits *agneaux*,  
 Et l'ombre et la rosée aux *plaines*;  
 Donne au *malade* la santé,  
 Au *mendiant* le pain qu'il pleure,  
 A l'*orphelin* une demeure,  
 Au *prisonnier* la liberté.

La pauvreté marche sur les pas de la *paresse*, et la maladie sur ceux de l'*intempérance*.

..... Dans l'ombre immense  
 Il ne voit que la *nuit*, n'entend que le *silence*.

L'amitié nous rend présents les *absents*, elle enrichit l'*indigent*, elle fortifie la *faiblesse*, et elle fait revivre les *morts*.

### QUARANTE-CINQUIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

L'or ouvre toutes les *portes*, éblouit tous les *yeux*, aplanit tous les *obstacles*, donne de la beauté aux *laid*s, de l'esprit aux *sots*, de l'honneur aux *fripons*, l'innocence aux *coupables*, de la sagesse aux *insensés*, de la science aux *ignorants*, de la bravoure aux *lâches*.

Jésus-Christ consolait les *affligés*, guérissait les *malades*, convertissait les *impies*; il rendait la vie aux *morts*, la lumière aux *aveugles*, la parole aux *muets*.

Qui peut dire : Je n'ai rien à faire? N'as-tu pas des devoirs à remplir, des talents à perfectionner, des consolations à donner, des bienfaits à répandre, des infortunes à soulager?

La morale nous enseigne à vaincre nos *passions*, à réprimer nos *vices*, à former notre *cœur* à la vertu, à nous passer des *richesses*, et à nous contenter de *peu*.

Thucydide (1) assure que les dieux ont donné aux hommes la valeur dans les *combats*, la prudence dans les *conseils*, la modération dans la *prospérité*, et la constance dans la *mauvaise fortune*.

Un bœuf, un âne et un cheval se disputaient la préséance; ils prirent pour arbitres un maquignon, un meunier et un laboureur. Ceux-ci, jugeant selon leurs intérêts, le maquignon

(1) Célèbre historien de la Grèce. On lui doit l'*Histoire des guerres du Péloponèse*, l'un des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Démosthènes prit Thucydide pour modèle, et copia, dit-on, huit fois de suite ses ouvrages.



donna la préséance au *cheval*, le meunier à l'*âne*, et le fermier au *bœuf*.

Il n'y a pas de roses sans *épinés*, pas de ciel sans *nuages*, pas de mer sans *tempêtes*, pas de bonheur sans *mélange*.

Il y a des gens qui se montrent plus royalistes que le *roi* et plus catholiques que le *pape*.

On demande quatre choses à une femme : que la vertu habite dans son *cœur*; que la modestie brille sur son *front*; que la douceur découle de ses *lèvres*, et que le travail occupe ses *mains*.

C'est là que la faim est *rassasiée*, que la nudité est *vêtue*, que l'infirmité est *guérie*, que l'affliction est *consolée*, que l'ignorance est *éclairée*.

Un vieux général d'armée se souvient toujours avec plaisir des combats qu'il *a livrés*, des victoires qu'il *a remportées*, des ennemis qu'il *a vaincus*, des prisonniers qu'il *a faits*, des drapeaux qu'il *a enlevés* à l'ennemi, des traités de paix qu'il *a signés*, des honneurs qu'il *a reçus*, et des récompenses que sa patrie lui *a accordées*. Mais il se rappelle avec douleur les villes qu'il *a détruites*, les campagnes qu'il *a ravagées*, le sang qu'il *a fait couler*, les mères qu'il a privées de *leurs fils*, les veuves qu'il a privées de *leurs époux*, l'orphelin auquel il a enlevé un *père*.

La morale évangélique heurtait de front les passions des hommes. En effet, la religion propose des mystères incompréhensibles : or l'esprit humain est naturellement *curieux*, *indocile* et *amateur de la nouveauté*; la morale de la religion est austère et gênante : or le cœur humain est *vicieux* et *corrompu*; enfin la religion a une hiérarchie à l'autorité de laquelle tous les hommes doivent se soumettre : or les hommes aiment *la liberté* et *l'indépendance*.



## QUARANTE-SIXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Certains hommes ont des *yeux* et ne voient pas, des *oreilles* et n'entendent pas, une *langue* et ne parlent pas, des *pieds* et ne marchent pas, des *mains* et ne saisissent pas.

Il est plaisant d'entendre un *lâche* parler de valeur, un *gourmand* de sobriété, un *aveugle* de lumière, un *sourd* d'harmonie, un *orgueilleux* d'humilité, un *fourbe* de franchise, un *impie* de religion, un *égoïste* de générosité.

Je suis *indigent*, tu es libéral ; je suis *en danger*, tu me secours ; je suis *ignorant*, tu m'instruis ; on me *trompe*, tu me dis la vérité ; on m'*afflige*, tu me consoles ; je manque d'*asile*, de *vêtements*, de *pain*, tu partages avec moi ta maison, ton manteau, ta table : je t'appellerai vertueux.

Ne parlez pas de votre *santé* devant un malade, ni de votre *bonheur* devant un infortuné.

Dieu a donné à chacun une arme : aux *lions* la force, à l'*aigle* des serres redoutables, aux *taureaux* des cornes, aux *abeilles* un aiguillon, à l'*homme* l'intelligence et la raison.

Le progrès tend continuellement à *élever* le petit, à *enrichir* le pauvre, à *embellir* le laid, à donner de la *science* à l'ignorant, et non à *rapetisser* le grand, à *appauvrir* le riche, à *enlaidir* le beau, à *abêtir* l'homme d'esprit.

Turenne était grand dans les *difficultés* par sa prudence, dans l'*adversité* par son courage, dans la *prospérité* par sa modestie, dans les *périls* par sa valeur.

Les hommes ont abusé de tout : des *végétaux* pour en composer des poisons, du *vin* pour s'enivrer, du *fer* pour s'égorger, de l'*or* pour se corrompre.

On ferait une liste curieuse des *erreurs* du savant, des *terreurs* du brave, et des *folies* du sage.

Que d'honneurs a *reçus* Jules César ! que de *dignités* on lui a conférées ! mais aussi que de *victoires* n'a-t-il pas remportées ! combien d'*ennemis* n'a-t-il pas vaincus ! Autant d'*obstacles* on lui a opposés, autant il en a surmontés.

Souvent rien n'a l'air plus *fou* que la sagesse, et plus *faux* que la vérité.



Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'*avarice* produit quelquefois la prodigalité; on est souvent *ferme* par faiblesse, et *hardi* par timidité.

Renault dit aux conjurés : Notre bonne destinée *a confondu* les plus subtils de tous les hommes, *aveuglé* les plus clairvoyants, *rassuré* les plus timides, *endormi* les plus soupçonneux.

---

#### QUARANTE-SEPTIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Aucun homme n'a jamais été aussi grand dans son art que Molière dans le sien. Ainsi Molière était encore plus grand comique qu'Homère n'était grand *épique*, que Corneille n'était grand *tragique*, que Raphaël n'était grand *peintre*, que César n'était grand *capitaine*, qu'Hérodote n'était grand historien, que Socrate n'était grand philosophe, que Cicéron n'était grand orateur, que Boileau n'était grand satirique.

L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont identiques : ce sont deux *ruisseaux* qui sortent de la même source, deux *flammes* qui s'échappent du même foyer, deux *fleurs* qui s'épanouissent sur la même tige.

Jour et nuit un homme de mer est le jouet des éléments : le feu est toujours prêt à *consumer* son vaisseau, l'air à le *renverser*, l'eau à le *submerger*, et la terre à le *briser*.

Au moment de livrer bataille à l'armée républicaine, le jeune La Rochejaquelin s'adressant à ses Vendéens, leur dit : « Si j'avance, suivez-moi; si je *recule*, tuez-moi; si je *meurs*, vengez-moi. »

La grande famille humaine, malgré les diversités apparentes qu'elle présente, ne forme qu'une seule et même espèce : l'homme, *jaune* en Asie, *blanc* en Europe, *noir* en Afrique, *rouge* en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat.

L'Astronomie, la Géométrie, la Logique et la Rhétorique s'assemblèrent un jour par l'ordre de Minerve pour définir l'homme. La *Logique* le définit, un court enthymème, dont la naissance est l'antécédent et la mort le conséquent; l'*Astronomie*, une lune chan-



geante qui ne demeure jamais dans le même état; la *Géométrie*, une figure sphérique qui commence au même point où elle finit; enfin la *Rhétorique* le définit, un discours dont l'exorde est la naissance, dont la narration est le trouble, dont la péroraison est la mort, et dont les figures sont la tristesse, les larmes, ou une joie pire que la tristesse.

---

## QUARANTE-HUITIÈME LEÇON.

### LA MISSION DU CURÉ.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Il est un homme dans chaque paroisse qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de *tout le monde*; qu'on appelle comme témoin ou comme *conseil* dans tous les actes les plus *solen-*  
*nels* de la *vie* civile; sans lequel on ne peut ni naître ni *mourir*, qui prend l'homme du sein de sa *mère* et ne le laisse qu'à la *tombe*, qui bénit ou consacre le berceau, le *lit* de mort et le *cercueil*; un homme que les petits enfants s'*accoutument* à aimer et à *craindre*; que les inconnus mêmes appellent *mon père*; aux pieds duquel les chrétiens vont *avouer* leurs fautes les plus intimes, *répandre* leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le *consolateur* par état de toutes les misères de l'âme et du *corps*, l'intermédiaire obligé de la *richesse* et de l'indigence, qui voit le riche et le *pau-*  
*vre* frapper tour à tour à sa *porte*: le riche pour y verser l'*au-*  
*mône* secrète, le *pauvre* pour la *recevoir* sans rougir; un homme qui tient aux classes inférieures de la *société* par sa vie pauvre et souvent par l'*humilité* de sa naissance, aux classes *élevées* par l'*éducation* et par l'élévation de ses *sentiments*; un homme qui a dans ses attributions les misères, les *fautes* et les *repentirs* de l'*hu-*  
*manité*; un homme qui doit avoir le *cœur* riche et débordant de tolérance, de *miséricorde*, de *mansuétude*, de *compassion*, de *cha-*  
*rité* et de *pardon*; un homme qui doit avoir sa *porte ouverte* à toute heure à celui qui l'*éveille*, sa *lampe* toujours allumée, son bâton toujours sous sa *main*; qui ne doit connaître ni *saison*, ni *distance*, ni *contagion*, ni *soleil*, ni *neige*, s'il s'agit de porter l'*huile* au *blessé*, le *pardon* au *coupable*, ou son Dieu au *mourant*; un homme devant lequel il ne doit y avoir, comme devant *Dieu*, ni riche ni *pauvre*, ni petit ni *grand*, ni innocent ni *coupable*,



mais des hommes, c'est-à-dire des *frères* en misères et en espérance; un homme enfin qui *a établi* sa retraite auprès de la *demeure* des morts, comme une garde avancée aux *barrières* de la vie, pour recevoir ceux qui entrent dans ce *royaume* des douleurs, et *reconduire* ceux qui en *sortent*.

Cet homme, c'est le curé.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM



## CHAPITRE TROISIÈME.

## DE LA CONSTRUCTION.

## QUARANTE-NEUVIÈME LEÇON.

Deux renards entrèrent dans un poulailler pendant une nuit obscure. Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler, pour surprendre les poules et les poulets. Alexandre-le-Grand fit son entrée dans Babylone avec une grande magnificence. On va de France en Italie en passant par la Suisse. Le duc d'Enghien dormit d'un sommeil profond la veille de la bataille de Rocroy. On aime la modeste violette à cause de son parfum. Je vous assure que le nom de Dieu est écrit en caractères lisibles sur l'aile d'un moucheron. Le renard sort le soir de son terrier pour piller la basse-cour. Les fils de Jacob allèrent en Égypte pour acheter du blé. Le philosophe Épiménide prétendait avoir dormi quarante ans dans une caverne. Un philosophe prétendait avoir dormi dans une caverne pendant plus de quarante ans. J'envoie ce livre à votre ami pour lui faire plaisir. Dieu a donné l'instinct aux animaux, et à l'homme l'intelligence et la raison. Les Gaulois remportèrent une grande victoire sur l'armée romaine. Le soleil donne tous les ans la vie aux sucres nourriciers. Ne faites jamais aux indiscrets la confiance de vos affaires. Ne confiez jamais vos affaires à un indiscret. Ne parlez jamais de vos affaires à un indiscret. Ne parlez jamais à un indiscret des choses qui vous concernent. Un jeune homme ne saurait parler de lui avec trop de modestie. Le paon renverse sa tête en arrière avec beaucoup de grâce. La terre est emportée avec rapidité autour du soleil. La terre est emportée autour du soleil avec une rapidité inconcevable. L'Amérique du Nord fournit des fourrures en abondance. L'Amérique du Nord fournit en abondance des fourrures de castors et de loutres. Les hypocrites s'étudient à parer leurs vices des dehors de la vertu. Les hypocrites s'étudient à parer des dehors de la vertu les vices les plus honteux et les plus décriés. Dieu réduisit à la condition des bêtes le superbe Nabuchodonosor, qui voulait usurper les honneurs divins.



## CINQUANTIÈME LEÇON.

## DE L'AMPHIBOLOGIE.

Les maîtres qui grondent toujours avec emportement ceux qui les servent, sont les plus mal servis. Dieu a renversé plus d'une fois du trône les princes qui ont méprisé la vertu. La première action de l'homme fut de se révolter contre son Créateur, et d'employer pour l'offenser tous les avantages qu'il en avait reçus. J'ai envoyé à la poste les lettres que vous avez écrites. Croyez-vous pouvoir ramener à l'obéissance ces soldats révoltés? Croyez-vous pouvoir ramener par la douceur ces esprits égarés? Croyez-vous pouvoir par la douceur ramener à l'obéissance ces esprits égarés? Les voyageurs écrivent sur leurs albums tout ce qu'ils voient. J'ai trouvé dans vos manuscrits plusieurs pages qui sont illisibles. On voit une infinité de gens qui, avec beaucoup d'esprit, commettent de grandes fautes. La sagesse de Turenne entretenait, entre les soldats et leur chef, cette union qui rend une armée invincible. Montesquieu comparait ses domestiques à une horloge : Il faut, disait-il, les remonter de temps en temps pour qu'ils aillent. J'ai envoyé à votre ami le livre que vous avez acheté. Un roi s'en-nuyait sur son trône; on lui conseilla de porter pendant quelque temps la chemise d'un homme heureux. L'Adour rencontre à Bayonne le Gave né à côté de lui. Je vous envoie par ma servante une petite chienne qui a les oreilles coupées. Une chaleur brûlante dévore intérieurement ceux qui sont atteints de la peste. L'Évangile inspire aux personnes qui veulent être véritablement à Dieu une piété sincère et non suspecte. Rien n'échappe aux yeux de Dieu : le criminel qui s'est soustrait sur la terre à la justice des hommes paraît au tribunal suprême avec une tache de sang au front. Le loup emporta le petit agneau au fond des forêts et le mangea. Les religieux du mont Saint-Bernard ont dressé de magnifiques chiens de Terre-Neuve à secourir les voyageurs égarés dans les neiges (1). Il faut con-

(1) Saint Bernard de Menthon employa sa longue vie à secourir l'humanité. Témoin des dangers qu'offrait le passage des Alpes, il fit construire, en 982, sur le sommet des deux montagnes qui ont depuis conservé les noms de grand et de petit Saint-Bernard, deux hospices consacrés à recueillir les voyageurs. Ces hospices sont desservis par des religieux de l'ordre de Saint-Augustin, que secondent, dans cette œuvre d'admirable dévouement, des chiens dont tout le monde connaît l'étonnante intelligence.



tracter dès la jeunesse l'habitude de travailler. Histoire complète de Suède, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Geyer, professeur à l'université d'Upsal.

## CINQUANTE ET UNIÈME LEÇON.

### SUITE DE L'AMPHIBOLOGIE.

J'ai acheté pour mes enfants des bonbons et des joujoux qui sont dans la poche de mon habit. J'ai fait dans toute la Suisse un voyage qui m'a plu beaucoup. Je vous prouverai, si vous voulez, que vous avez tort. On trouve dans nos chroniques beaucoup de faits qui sont hors de toute vraisemblance. Il y a dans cette tragédie un acte qui nous a fait verser bien des larmes. C'est un tort de reprendre avec humeur les enfants que l'on est chargé d'instruire. On demandait à un philosophe l'âge du monde : il traça sur le sable un serpent qui se mordait la queue. Il y a dans nos provinces une foule d'usages qui sont ridicules. Ils trouvèrent dans cette guerre des obstacles qu'ils surmontèrent. Ils trouvèrent des obstacles dans cette guerre qu'ils entreprirent. La tête de l'homme sans caractère est comme une girouette, qui, placée au haut d'une maison, tourne au premier vent. Pour intéresser les enfants, il faut leur raconter sur les principaux animaux quelque trait remarquable qui pique leur curiosité. Je tiens par le corps à ce monde qui passe, et je tiens par l'âme à Dieu qui ne passe point. Le paresseux a dans le creux de la main un poil qu'aucun barbier ne pourra couper. Des voyageurs ont trouvé sur le haut de certaines montagnes des neiges qui étaient toutes rouges (1). J'ai fait sur mon habit une tache de graisse. Il a mis sur sa tête son chapeau à trois cornes. Le garde a tué un lapin de garenne avec son fusil. On se modèle imperceptiblement sur ceux que l'on fréquente. Le départ de mon fils m'a fait au cœur une plaie dont je ne guérirai jamais. Un ignorant, grand bavard, voulait apprendre à parler à son âne; un sage s'en aperçut et lui dit : Cet animal ne peut apprendre de toi à parler; mais ne ferais-tu pas mieux d'ap-

(1) Les uns attribuent cette couleur à une végétation, à une sorte de mousses ou de champignons qui poussent sur la neige même; d'autres, au pollen de certains arbres verts, qui sont très-abondants dans les contrées septentrionales.



prendre de lui à ne rien dire? On soutient au moyen de lisières les  
 Les chats n'ont pas été plus tôt absents, que les souris ont dansé.  
 Les chats ne furent pas plus tôt absents, que les souris dansèrent.

---

### CINQUANTE-DEUXIÈME LEÇON.

#### DE LA CONSTRUCTION NATURELLE DES PROPOSITIONS.

Quand on a menti une fois, on n'est plus cru de personne. Si tu veux que les autres pensent du bien de toi, fais-en. Si quelqu'un te flatte, sois persuadé qu'il cherche à te tromper. Si tu meurs en défendant ta patrie, ta mort sera glorieuse. Si tu veux qu'une chose soit secrète, ne la dis pas. Si nos premiers parents n'avaient pas mangé du fruit défendu, Dieu ne les aurait pas chassés du jardin de délices. Dieu dit à l'homme et à la femme : Si vous mangez du fruit défendu, vous mourrez. Le serpent dit à la femme : Si vous mangez de ce fruit, vous ressemblerez à Dieu. Si l'occasion se présente, ne la laisse pas échapper. Si l'on abuse des meilleures choses, elles finissent par devenir insipides. Si tu sèmes le vent, tu récolteras la tempête. Si Rome n'avait pas été corrompue, les Barbares ne l'auraient pas subjuguée. Si le soleil était anéanti tout à coup, tout ce qui est sur la terre périrait bientôt. Si personne n'avait le superflu, tout le monde aurait le nécessaire. Quand on a bien travaillé pendant les six premiers jours de la semaine, on a besoin de se reposer le septième. S'il n'y avait pas eu de savants pour inventer des machines et des outils, nous serions privés d'une foule de commodités. Si nous écoutions toujours la voix de la conscience, nous ne connaîtrions jamais le remords. Quand il n'y a plus rien au râtelier, les chevaux se battent. La parole de Dieu est semblable à la semence du laboureur ; si une pierre dure la reçoit, elle ne germe pas ; si elle tombe parmi les ronces, elle est étouffée ; si une bonne terre la reçoit, elle produit une récolte abondante. Quand les chats sont absents, les souris dansent. Quand les chats seront absents, les souris danseront. Il faut que les chats soient absents pour que les souris dansent. Si les chats avaient été absents, les souris auraient dansé. Les chats n'ont pas été plus tôt absents, que les souris ont dansé. Les chats ne furent pas plutôt absents, que les souris dansèrent.



## CINQUANTE-TROISIÈME LEÇON.

Si l'on accuse votre ami absent, défendez-le. Si tu veux goûter le prix d'un bienfait, ne le reproche jamais. Si les chaleurs continuent, la récolte ne sera pas abondante. Si tu fréquentes les méchants, tu deviendras méchant toi-même. Si tu éprouves un repentir sincère de tes fautes, Dieu te les pardonnera. Quand Joseph aperçut son jeune frère Benjamin, il se retira pour pleurer. Depuis que l'Amérique nous a donné la pomme de terre, la famine n'est presque plus possible en France (1). Quand on a contracté une mauvaise habitude, on a de la peine à s'en défaire entièrement. Si la terre était plus dure, le laboureur ne pourrait pas la cultiver. Si la terre était moins dure, nous enfoncerions dedans comme on enfonce dans un borbier. Si nous étions plus sobres, nous vivrions plus longtemps. Aussitôt que l'heure de la classe sonne, tous les élèves doivent se mettre à l'ouvrage. Quand les arbres sont dégarnis de feuilles et que la terre est couverte de neige, toute la nature semble attristée. Quand toute la nature est en silence, le rossignol commence ses chants. Si l'on ne pouvait voir le lever du soleil qu'aux antipodes, tout le monde voudrait faire ce voyage pour contempler au moins une fois en sa vie ce magnifique spectacle; et pourtant, dans nos villes, que de personnes meurent sans l'avoir jamais vu! Quand de tout petits enfants aperçoivent la lune dans un seau, ils veulent qu'on la leur donne. Si l'agneau s'éloigne du pasteur, il deviendra la proie du loup affamé. Pauvre petit agneau! si tu t'éloignes du pasteur, tu deviendras la proie du loup affamé! Quand les agneaux se sont éloignés du pasteur, ils sont

(1) Les famines furent très-fréquentes dans l'antiquité et le moyen âge. On cite celles qui désolèrent la terre de Chanaan et l'Égypte du temps de Jacob; l'Europe, à plusieurs reprises, du dixième au quatorzième siècle. L'imperfection de l'agriculture et des relations commerciales en fut la principale cause. La pomme de terre, le plus beau présent que le nouveau monde ait fait à l'ancien, rend aujourd'hui la famine presque impossible. Cette plante fournit un aliment sain, abondant et substantiel, que l'on peut préparer sous mille formes différentes; elle vient dans toute espèce de terrain, mais principalement dans la terre légère. La culture de ce tubercule embrasse aujourd'hui, en France, plus d'un million d'hectares.

Hommage donc à Parmentier, qui a vulgarisé chez nous cette précieuse culture. L'antiquité, qui a divinisé Cérès et Triptolème, lui eût élevé des autels!



devenus la proie du loup affamé. Chaque fois qu'un agneau s'éloignera du pasteur, il deviendra la proie du loup affamé. A peine l'agneau se fut-il éloigné du pasteur, qu'il devint la proie du loup affamé.

---

### CINQUANTE-QUATRIÈME LEÇON.

On ne croit plus un enfant, quand il a menti. Abraham aurait immolé son fils, si l'ange du Seigneur n'eût arrêté son bras. Les jeunes chats seraient très-propres à amuser les enfants, si les coups de griffes n'étaient pas à craindre. Les lois et les juges seraient inutiles, si tous les hommes étaient vertueux. La lionne devient furieuse, si on lui enlève ses petits. Ta mort sera douce, si tu as bien vécu. Un sol ingrat deviendra fertile, s'il est bien cultivé. Ne frappe jamais dans la colère; Platon disait à un esclave indocile : Je te fustigerais, si je n'étais pas en colère. Ne vends pas la peau de l'ours, si tu ne l'as pas encore tué. Casse le noyau, si tu veux manger l'amande. Un enfant plaît, s'il est docile. Les princes sont haïs de leurs sujets, s'ils les rendent malheureux. On trouve toujours le temps long, quand on s'ennuie; et l'on s'ennuie toujours, quand on reste à né rien faire. Une mère est heureuse, quand son fils se conduit bien. Qu'importe la bassesse de ton origine, si tu pratiques la vertu? la rose naît de l'épine. César aurait exécuté de grandes choses, s'il n'avait pas été assassiné. Judas alla se pendre de désespoir, quand il eut trahi son maître. Un écolier réussit ordinairement, quand il apporte de l'attention à son travail. On pourra un jour voyager très-agréablement dans les airs, si l'on trouve le moyen de diriger les ballons. Les terres d'Égypte demeureraient stériles, si elles n'étaient point fécondées par les inondations périodiques du Nil. On est toujours content de soi, quand on a fait son devoir. Le loup devient hardi et presque courageux, quand la faim le presse.

---

### CINQUANTE-CINQUIÈME LEÇON.

Quand les premiers froids se font sentir, les hirondelles se hâtent d'abandonner nos climats. Si cet élève travaille avec courage, il obtiendra des prix à la fin de l'année. Si tu veux que l'on te respecte, commence par te respecter toi-même. Si tu ne t'appliques pas à l'étude, tu seras toujours ignorant. Si tu continues à fréquenter les mauvaises sociétés, je te retirerai mon



estime. Si ton ennemi est en péril, secours-le; s'il a faim, donne-lui à manger; s'il est affligé, console-le; s'il est mal vêtu, partage avec lui ton manteau. Quand les fils de Jacob aperçurent Joseph, ils se dirent : Voici venir le diseur de songes; tuons-le. Quand nous tombons dans la pauvreté, les faux amis nous abandonnent. Quand les neiges fondent sur les montagnes, les inondations sont à craindre. Voulez-vous vous délivrer d'un importun? s'il est pauvre, prêtez-lui de l'argent; s'il est riche, priez-le de vous en prêter.

## CINQUANTE-SIXIÈME LEÇON.

### DE LA GRADATION DANS LES IDÉES.

Les désirs, les passions assiègent le cœur de l'homme.

Vous voulez qu'un roi meure, et, pour son châtiment,  
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Vous ignorez mes peines, mes chagrins, ma misère. Il travaille pour subvenir à ses besoins, pour soulager ses amis, pour secourir les pauvres. Que personne ne se dérange, dit le docteur en entrant; je le désire, et, s'il le faut, je l'ordonne. Je devins assassin, parricide, sacrilège. La mort de Sésostris désola toute l'Égypte; chaque famille croyait avoir perdu son protecteur, son meilleur ami, son père. Le lièvre est naturellement peureux : un souffle, une ombre, un rien, tout le met en alarmes. La fortune des riches, la gloire des héros, la majesté des rois, tout finit par *ci-gît*. Aux yeux d'un ciron, notre corps doit être un colosse, un monde, un tout. Le peuple, la cour, la reine, le roi, tout était consterné. Notre vie est si fragile, que le moindre choc, un souffle peut la briser. Votre intérêt, votre honneur, la vie de vos enfants exige ce sacrifice. Cet enfant est si poltron, que le bruit du tonnerre, la détonation d'une arme à feu, le cri des animaux, le souffle du vent, le bruissement des feuilles, l'obscurité, le silence même l'effraye. Fénelon disait : Je préfère mes amis à moi-même, mes parents à mes amis, ma patrie à mes parents, l'humanité à ma patrie. Il y a des gens qui passent des observations au dépit, du dépit à la colère, de la colère aux injures, et des injures aux voies de fait. L'humeur mène à l'impatience, l'impatience à la colère, la colère à l'emportement, l'emportement à la violence, la violence au crime, et, par cette gradation, on va d'un fauteuil à l'échafaud. Le ciron est un animal imperceptible à l'œil nu, et cependant



il nous offre des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. On divise la France en départements, les départements en arrondissements, les arrondissements en cantons, les cantons en communes. Tout le monde s'empressait autour d'eux pour les voir et les féliciter, leurs parents, leurs amis, leurs compatriotes, versaient des larmes de tendresse et de joie. Une armée se compose de régiments, un régiment de bataillons, un bataillon de compagnies. Il ne faut au prince aucun effort pour se concilier les cœurs : une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. J'y vais, j'y cours, j'y vole.

Je t'ai fait voir tes camarades  
Ou morts, ou mourants, ou malades.

Dieu est notre ressource, notre lumière, notre vie, notre tout.

## CINQUANTE-SEPTIÈME LEÇON.

### DE L'ORDRE DANS LES IDÉES.

Le rossignol prélude, entonne, charme, se tait. Chaque année les arbres se couvrent de feuilles, de boutons, de fleurs et de fruits. On aborde, on débarque, et jugez du plaisir ! Un perroquet de l'équipage entendit, retint et répéta ces mots. C'est Dieu qui nous donne et nous conserve la vie. Nous nous avançâmes l'un contre l'autre, nous nous saisîmes, nous nous serrâmes à perdre la respiration ; je le poussai avec violence ; ses reins plièrent ; il tomba sur l'arène, il m'entraîna avec lui ; je le tins immobile sous moi. Le pasteur l'aperçoit, s'élance, court, et tombe à ses pieds. Ève cueillit et mangea du fruit défendu. L'esprit compare, juge. Les Gaulois assiégèrent, prirent, pillèrent, brûlèrent et abandonnèrent Rome. Le ciel se couvrit d'épais nuages, la pluie tomba, et la terre fut inondée en un instant. Boileau a dit, pour peindre l'épuisement de la Mollesse : Elle soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort. La perdrix bâtit un nid, pondit, couva et fit éclore. Les fleuves sortent de la terre, arrosent les campagnes, et vont se perdre dans l'océan. La résolution de périr aux Thermopyles fut, chez les Spartiates, un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance. L'homme naît, souffre et meurt. Le coupable fut pris sur le fait, emprisonné, jugé, condamné et exécuté. L'escarbot vola au nid de l'aigle et fracassa ses œufs. Là, les jeunes





chefs, montés sur de rapides coursiers, viennent attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Jésus-Christ fut promis par les prophètes, fut conçu du Saint-Esprit, naquit d'une vierge, parcourut la Judée, prêcha l'Évangile, fut vendu par Judas, fut condamné, fut crucifié, fut mis dans le tombeau, descendit aux enfers, ressuscita d'entre les morts, passa quarante jours au milieu de ses disciples, monta au ciel, et s'assit à la droite du Père.

## CINQUANTE-HUITIÈME LEÇON.

### DE L'ORDRE DANS LES IDÉES.

J'ai aperçu un serpent, et j'ai fui. Madame se meurt, Madame est morte (1). La grenouille aperçut le bœuf, envia sa grosseur, voulut l'imiter, s'enfla et creva. Vatel (2) monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur. On cherche Vatel, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. Les Anglais combattirent, achetèrent, jugèrent, condamnèrent et brûlèrent Jeanne d'Arc. Judas vendit son maître, tomba dans le désespoir et se pendit. Guillaume Tell banda son arc longtemps; la flèche part, siffle, atteint la pomme : tout le monde applaudit. Sitôt dit, sitôt fait. Sitôt pris, sitôt pendu. Des fautes aussitôt réparées que faites. Titus assiégea, prit et détruisit Jérusalem. Les méchants se soupçonnent, se fuient. Les chats guettent, attrapent et croquent les souris. Les chacals déterrent et déchirent les cadavres. Les athlètes se mesurent des yeux, se saisissent, s'ébranlent. La foudre éclata, tomba et détruisit tout. Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs. Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haine. La France a été gouvernée par trois races de rois : les Mérovingiens, les Carlovingiens et les Capétiens. Rome

(1) Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, par Bossuet.

Il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : « *O nuit désastreuse ! nuit effroyable ! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette épouvantable nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte !* » L'auditoire éclata en sanglots, et la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs et par ses larmes.

(2) Célèbre maître-d'hôtel du prince de Condé. Il se tua de désespoir pendant une fête que le duc donnait au roi, à Chantilly, se croyant perdu d'honneur, parce que quelques-uns des préparatifs qu'il avait ordonnés avaient manqué leur effet. (V. la lettre de madame de Sévigné.)



ancienne a eu trois gouvernements : la Monarchie, la République et l'Empire. J'arrive au port, j'aperçois un navire, je m'informe du prix du passage, je fais mon marché, je m'embarque, on lève l'ancre, on met à la voile, nous partons.

---

### SOIXANTE-TROISIÈME LEÇON (1).

#### DE L'INVERSION.

C'est de Dieu la maison.

De Dieu c'est la maison.

Ce mulet qui me suit du danger se retire.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle.

De nos ans passagers le nombre est incertain.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

Le fond de notre cœur dans nos discours se montre.

Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.

Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé !

Certain fou poursuivait à coups de pierres un sage.

Mais de ses faux amis il craint la raillerie.

Daignez à mes regards cacher votre colère.

Qui chérit son erreur ne la veut point connaître.

A Dieu seul appartient la gloire.

Je n'ai pu de mon fils envisager la mort.

L'océan de ses flots apaise le murmure.

De ses flots l'océan apaise le murmure.

L'ouverture jamais ne peut être assez large.

Une mouche survient et des chevaux s'approche.

Demeure en ton pays, par la nature instruit.

Il parla fortement sur le commun salut.

Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.

Que le bon sens toujours s'accorde avec la rime.

Et le Rhin de ses flots ira grossir la Loire.

Et de ses flots le Rhin ira grossir la Loire.

De votre dignité soutenez mieux l'éclat.

A ce maître nouveau tout le peuple obéit.

Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire.

Sur mon cœur vos conseils n'ont eu que trop d'empire.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

---

(1) Les leçons 59, 60, 61 et 62, n'offrant aucune difficulté, ne figurent pas à la partie du maître.



D'un tonnerre éloigné le bruit se fait entendre.  
 Ce qui ne plaît qu'aux yeux en un instant s'oublie.  
 Ce qui fonde un État le peut seul conserver.  
 Son indiscretion de sa perte fut cause.  
 Le lion de Venise en nos murs a dormi (1).  
 Vois si de tes soupçons l'apparence est solide.  
 Le corps né de la poudre à la poudre est rendu.  
 Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

---

## SOIXANTE-QUATRIÈME LEÇON.

### INVERSION.

Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?  
 D'un jeune audacieux punissez l'insolence.  
 Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre.  
 Arrive un troisième larron.  
 A l'œuvre on connaît l'artisan.  
 Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir ?  
 Au milieu de l'Éden un bois touffu s'élève.  
 Oui, vous êtes de Dieu la plus brillante image.  
 Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.  
 Les uns avec respect environnent la reine.  
 Aux champs du vieux Booz le hasard la conduit (2).  
 Au bout de quelque temps sa compagne revient.  
 En beaux raisonnements vous abondez toujours.  
 Notre condition jamais ne nous contente.  
 Par des vœux imprudents nous fatiguons les dieux.  
 L'ignorance toujours est prête à s'admirer.  
 Admirez du Très-Haut la puissance infinie.  
 De mon dernier trésor je vous fais le gardien.  
 Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.  
 Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe.  
 Sur le chemin des ans on aime à revenir.  
 Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche.  
 De nos beaux ans brisés nous renouons la trame.

---

(1) A l'une des extrémités de la place Saint-Marc, à Venise, s'élèvent deux colonnes de granit, dont l'une porte un lion ailé, regardé comme le symbole et le palladium de la république. Ce lion célèbre a figuré un instant, comme trophée, sur notre fontaine des Invalides, à Paris.

(2) Ruth, devenue l'épouse de Booz, riche agriculteur, après avoir été obligée, pour vivre, de glaner dans ses champs.



Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.  
 Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre !  
 Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.  
 Où la guêpe a passé le moucheron demeure.  
 Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.  
 De la société cela nous peint l'image.  
 La jeunesse imprudente aisément se trahit.  
 Le jour dans nos vallons ne plongeait pas encore.  
 A son lit de douleur le malade m'attend.  
 Du premier des Césars (1) on vante les exploits.  
 D'un triomphe si beau je préparais la fête.  
 Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler.

## SOIXANTE-CINQUIÈME LEÇON.

### INVERSION.

#### LA CHUTE DES FEUILLES.

##### VERS :

De la dépouille de nos bois  
 L'automne avait jonché la terre  
 Et dans le vallon solitaire  
 Le rossignol était sans voix.  
 Triste et mourant à son aurore,  
 Un jeune malade à pas lents,  
 Parcourait une fois encore  
 Le bois cher à ses premiers ans :  
 « Bois que j'aime, adieu, je suc-  
 combe :

##### PROSE :

L'automne avait jonché la terre de la dépouille de nos bois, et le rossignol était sans voix dans le vallon solitaire.

Un jeune malade, triste et mourant à son aurore, parcourait encore une fois, à pas lents, le bois cher à ses premiers ans : « Bois que j'aime, adieu, je succombe : ton deuil m'avertit de mon sort ; et je

(1) Sous ce nom sont désignés Jules César et les onze empereurs qui régnèrent après lui : Auguste, prince cruel, tant qu'il eut besoin de l'être, mais qui donna l'exemple de la douceur et de la clémence dès qu'il fut empereur ; Tibère, devenu le type des tyrans ; Claude, l'imbécillité sur le trône ; l'infâme et parricide Néron ; Caligula, qu'on vit se livrer à tous les excès de la folie, de la débauche et de la cruauté ; Galba, monarque doué des plus grandes qualités ; Othon, l'un des favoris de Néron ; Vitellius, remarquable seulement par sa glotonnerie, son libertinage et sa férocité ; Vespasien, prince actif et infatigable, qui disait qu'un empereur romain doit mourir debout ; Titus, qui mérita d'être appelé les *délices du genre humain* ; et Domitien, le persécuteur des chrétiens. Les six derniers de ces princes étaient complètement étrangers à la famille des Césars.



Ton deuil m'avertit de mon sort ;  
Et dans chaque feuille qui tombe  
Je vois un présage de mort.

.....  
Et je meurs ! de leur froide haleine  
M'ont touché les sombres autans ;  
Et j'ai vu comme une ombre vaine  
S'évanouir mon beau printemps.  
Tombe, tombe, feuille éphémère,  
Voile aux yeux ce triste chemin ;  
Cache au désespoir de ma mère  
La place où je serai demain.  
Mais dans la solitaire allée  
Si mon amante échevelée  
Venait pleurer quand le jour fuit,  
Eveille par un léger bruit  
Mon ombre un instant consolée. »  
Il dit, s'éloigne, et sans retour  
La dernière feuille qui tombe  
A signalé son dernier jour.  
Sous le chêne on creusa sa tombe ;  
Mais son amante ne vint pas  
Visiter la pierre isolée,  
Et le pâtre de la vallée  
Troubla seul du bruit de ses pas  
Le silence du mausolée.

vois un présage de mort dans cha-  
que feuille qui tombe.

.....  
Et je meurs ! Les sombres au-  
tans m'ont touché de leur froide  
haleine ; et j'ai vu mon beau prin-  
temps s'évanouir comme une om-  
bre vaine.

Tombe, tombe, feuille éphémère,  
voile aux yeux ce triste chemin ;  
cache la place où je serai demain  
au désespoir de ma mère. Mais, si  
mon amante échevelée venait,  
quand le jour fuit, pleurer dans  
l'allée solitaire, éveille, par un  
bruit léger, mon ombre consolée  
un instant. » Il dit, s'éloigne, et la  
dernière feuille qui tombe a si-  
gnalé sans retour son dernier jour.  
On creusa sa tombe sous le chêne ;  
mais son amante ne vint pas visi-  
ter la pierre isolée, et le pâtre de  
la vallée troubla seul le silence du  
mausolée du bruit de ses pas.

Ce magnifique morceau, ainsi défiguré par la prose, est presque aussi pâle que le poète lui-même. L'instituteur fera remarquer aux élèves l'éclat de la poésie, son harmonie et ses tours particuliers.

## SOIXANTE-SIXIÈME LEÇON.

### DE L'ELLIPSE.

*La partie en italique ne figure pas au livre de l'élève.*

Le sage sort de la vie comme *il sortirait* d'un banquet. Il y a des parents assez faibles pour laisser faire à leurs enfants tout ce qu'ils veulent *faire*. Mon fils fait tout ce que je veux *qu'il fasse*. Je vais *aux lieux* d'où l'on ne revient pas. Fontenelle a vécu pendant un siècle. Un tableau de Raphaël a été vendu pour cent mille francs. Mon Dieu m'ordonne de te pardonner ; le tien *t'ordonne* de te venger. Qui vous a si bien instruit ? — *C'est* la nature qui m'a si bien instruit. Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs *bâtissent*. C'est Dieu qui chaque jour soutient notre existence : comment *pouvons-nous* payer ses dons ? Nous



*pouvons payer ses dons par la reconnaissance. La majesté des rois inspire plus de respect qu'elle n'inspire de tendresse. Il ne faut pas juger de quelqu'un par ce qu'il dit, mais il faut en juger par ce qu'il fait. Christine (1) abandonna le trône pour se livrer aux beaux-arts. Un sage médecin disait à ses malades : Prenez de l'exercice, ayez de la gaiété, ne faites point d'excès, et moquez-vous de moi. La fourmi amasse pendant l'été les provisions dont elle se nourrit pendant l'hiver. Sire, je demande justice! L'œil du maître fait plus que ses deux mains ne font. Si vous vivez d'après la nature, vous ne serez jamais pauvre; si vous vivez d'après l'opinion, vous ne serez jamais riche. Heureux celui qui vit comme ses pères ont vécu! Un homme de mérite ne salue, ne s'assied, ne crache, ni ne se mouche comme un sot salue, s'assied, crache et se mouche. Maître, ne faites pas de discours; donnez vos leçons en exemples, et soyez sûr de leur effet. La pratique des vertus rend l'homme heureux. Il n'y a nulle paix pour les hommes méchants. Après le crime vient le remords. Mettez en joue! Faites feu! Cette condition me parut plus dure que la mort ne m'aurait paru dure. Tous les Chypriens abattus pleuraient comme des femmes pleurent. Ils veulent partager comme de bons amis partagent. Telle a été la vie, telle sera la fin. Et moi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut que je le prenne. J'ai ce qu'il vous plaira que j'aie; mais je n'ai point une âme ingrate. On est fâché, mais que faut-il faire? Il faut obéir. Ah! bachelier du diable, ayez un peu plus d'indulgence. Nous voilà en vacances : quel plaisir d'être en vacances! L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot que d'y aller. Puis cet homme et son fils le portent comme on porte un lustre. Je renvoie à demain les affaires sérieuses. Il est noir ainsi que vous et moi sommes noires. Un précepte est aride, il le faut embellir; un précepte est ennuyeux, il le faut égayer; un précepte est vulgaire, il le faut ennoblir. Je voudrais qu'il plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus! Je vous en déferai, bonhomme. — Et quand m'en défererez-vous? La paix se conclut*

(1) Fille de Gustave-Adolphe, reine de Suède, Christine, après avoir régné plusieurs années avec sagesse et avec quelque éclat, fatiguée des embarras de la royauté, abdiqua la couronne à l'âge de 28 ans, et employa le reste de ses jours à voyager. Elle passa quelque temps en France, où elle se souilla du meurtre de son écuyer, Monaldeschi, à Fontainebleau. Toute sa vie elle professa pour les sciences, les lettres et les arts, une espèce de culte.



donc; on donne des otages : les loups *donnent* leurs louveteaux, et les brebis *donnent* leurs chiens. Il est bon de parler, et *il est* meilleur de se taire. Dans la campagne de Russie, plus de cent mille braves *soldats* périrent. Nous nous pardonnons tout, et *nous ne pardonnons* rien aux autres hommes. Dame nature pour lui fit tout, et pour moi *ne fit* rien. Personne n'est aussi sage que nous *sommes sages*, répondit l'abeille. Il faut accepter ma proposition maintenant ou *ne l'accepter* jamais. Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère : Qu'il meure et *que sa gloire meure* avec lui ! Beaucoup de choses manquent à la pauvreté, toutes *les choses manquent* à l'avarice. Les gens délicats sont malheureux. Eh bien ! donc, malgré vous, le prince a succombé, docteur ? — Que pouvons-nous *faire* quand la nature enfin... ? — La réponse était sûre : on guérit, c'est votre art *qui guérit* ; on meurt, c'est la nature *qui tue*.

## SOIXANTE-SEPTIÈME LEÇON.

## DE L'ELLIPSE.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Ainsi dit le renard, et les *flatteurs* se *hâtèrent* d'applaudir. Je suis votre serviteur, dit-il, et *il se hâte* de courir. Il faut que la loi soit sévère et *il faut que* les hommes soient indulgents. Êtes-vous satisfait ? — Pourquoi ne serais-je pas *satisfait* ? Viendrez-vous avec moi à la campagne ? — *J'irai* volontiers avec vous à la campagne. Aux uns est la peine, aux autres est tout le profit. On lit en lettres d'or sur le frontispice du Panthéon : La patrie reconnaissante a *dédié ce temple* aux grands hommes. Je demande un cheval ; je donnerais ma vie pour un cheval (1). Quand partirez-vous ? — *Je partirai* la semaine prochaine. — Quand reviendrez-vous ? — *Je reviendrai* dans trois mois. — Un demi-mot suffit à un bon entendeur. Ce qui est loin des yeux est loin du cœur. Nérine dit à Médée : Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ? Médée répond : *Il me reste moi, je me reste* (2). Prusias dit à Nicomède : Et que

(1) Exclamation énergique de Richard d'Angleterre, dans une position désespérée.

(2) Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il ?

Moi !

(Médée, tragédie de P. Corneille.)



dois-je être? *Vous devez être roi*, réplique Nicomède (1). Je dois faire aujourd'hui bonne chère ou *ne le faire jamais*. Comment voulez-vous que je vous traite? — *Je veux que vous me traitiez en roi* (2). Bias, qui commandait un corps de troupes, s'étant laissé surprendre par Iphicrate, ses soldats lui dirent: Quel parti *devons-nous* prendre? — Vous, répondit-il, *vous devez prendre le parti* de vous retirer; moi, *je prends le parti* de combattre et de mourir. *Que chacun fasse son métier*, les vaches seront bien gardées. Ah! si tu pouvais passer l'eau! Pourquoi *ne pourrais-tu pas la passer*? Ah! si tu pouvais passer l'eau! — Pourquoi *ne pourrais-je pas la passer*? — A tout péché *il y a miséricorde*. *Je vous souhaite un bon jour*. *Je vous souhaite un bon soir*. *Je vous recommande à Dieu*. *Veillez présenter mes hommages respectueux à monsieur votre frère*. Connais-tu don Diègue? — *Je connais don Diègue* (3). Demande à celui dont tu veux faire ton ami s'il est vertueux, *ne lui demande pas s'il est riche*. On peut être bon, quoique *l'on soit sévère*. Il vaut mieux être seul que *d'être en mauvaise compagnie*. Que vouliez-vous qu'il fit contre trois? — *J'aurais voulu qu'il mourût* (4).

 ZENEAKADÉMIA  
LISZT MŰZEUM  
SOIXANTE-HUITIÈME LEÇON.

DE L'ELLIPSE.

La rose n'est pas plus fraîche que vous. Je trottai comme un jeune rat. Une couronne est un fardeau plus pesant que glorieux. Aimons nos amis comme nous-mêmes. Les oiseaux de proie dorment le jour et veillent la nuit. On voit les maux d'autrui d'un autre œil que les siens. Il faut l'amuser comme un enfant. Je viens chercher Hermione en ces lieux. Point d'argent, point de Suisses (5). Grâce pour mon fils! s'écriait la malheu-

(1) Et que dois-je être? — Roi!

(Nicomède, tragédie de P. Corneille.)

(2) Porus, vaincu par Alexandre, fut pris et conduit au conquérant, qui lui demanda comment il voulait être traité. — « En roi, » répondit Porus. Frappé de la magnanimité de cette réponse, Alexandre lui rendit ses États.

(3) La particule affirmative *oui* n'est autre chose que le participe passé du verbe *ouïr*. Quand on répond *oui*, c'est comme si l'on disait: *c'est ouï, c'est ENTENDU*.

(4) Que vouliez-vous qu'il fit contre trois?... — Qu'il mourût...

(Les Horaces, tragédie de P. Corneille.)

(5) Diction qui rappelle l'exigence des régiments suisses autrefois à la





reuse mère. Autant d'hommes, autant de sentiments. Il faut craindre les reproches de la conscience plus que ceux des hommes. Bonjour, monsieur du corbeau. L'homme hardi peut tout, l'homme timide rien. Le bouc n'avait pas autant d'expérience que de barbe au menton. Je n'ai point de talents, encore moins de figure. Que s'est-il donc passé? — Rien du tout. On dort mieux sous le chaume que dans un palais. Je suis remède, et vous poison. Sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue. Nous devons préférer l'utile à l'agréable. Celui qui rend un service doit l'oublier; celui qui le reçoit, s'en souvenir. Apprenons de nos maux à jouir des moindres biens; de nos fautes à n'en plus commettre; de nos ennemis à réformer notre conduite, et des méchants à mieux sentir tout le prix des bons.

---

## SOIXANTE-NEUVIÈME LEÇON.

### DU PLÉONASME.

Je n'ai reçu que trois de ces lettres aimables qui me pénètrent le cœur. Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste : en perdant toute chose, il se reste. On cherche les rieurs, et je les évite. Eh! que m'a fait cette conjoncture naît, il doit s'en servir. Le cinquième jour, Dieu créa les oiseaux qui volent et les poissons qui nagent. Je tiens ce nid de fauvette. On regrette toujours ce qu'on donne aux méchants. Je le lui ai dit. Je t'ai accordé sur l'heure et sans peine toutes les dignités que tu m'as demandées. On a déjà dit et écrit cent fois avant nous tout ce que l'on dit et tout ce que l'on écrit de nos jours. Qu'on ne laisse monter personne. Il nous faut ton moulin, que veux-tu qu'on t'en donne? — Rien; car j'entends ne le vendre à personne. O Télémaque! craignez de tomber entre les mains de Pygmalion : il les a trempées dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Narbal et moi admirions la bonté des dieux. Je vais vous porter, vous serez mon guide. O grande ombre! tu sais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. En venant au monde, l'homme est, de tous les animaux, celui qui peut le moins se suffire. Je vais donc voir cette fameuse Thèbes

solde de la France et de plusieurs autres pays, et qui se montraient très-rigoureux sur l'exactitude des paiements qu'on s'engageait à leur faire. Il leur arriva quelquefois d'exiger leur solde au moment même d'une bataille, en menaçant, par le dicton cité, de s'éloigner si on ne les satisfaisait sur-le-champ.

(1) Paroles d'Achille dans *Iphigénie*, tragédie de J. Racine.



aux cent portes! La pluie tombe comme si on la donnait. C'est une femme du peuple, et non un auteur, qui a dit, le jour des funérailles de son amie : Voilà donc la première nuit que tu vas passer dans la terre!

---

### SOIXANTE-DIXIÈME LEÇON.

#### DU PLÉONASME VICIEUX OU PÉRISSOLOGIE.

Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. Il se vit obligé de renoncer à son entreprise. J'ai des raisons suffisantes pour me déterminer. On peut succomber à la suite d'une forte hémorragie. Diviser et partager signifient que d'un tout on fait plusieurs parties. Il n'y a que Racine qui soit presque toujours pur. Quoique naturel aux pays chauds, le chameau craint les climats où la chaleur est excessive. Je donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer. Il se tait. Tant de coups imprévus m'accablent à la fois, qu'ils m'ôtent la parole. La cataracte du Niagara (1) est une merveille unique dans son genre. Là, chacun d'eux se désaltère. Vous vous rappelez donc notre ancienne amitié? Voyons ce que vous nous apportez. Préjuger, c'est mal juger. Remettez le sceptre en ses mains. Il n'y a que Racine qui soutienne constamment l'épreuve de la lecture. Le prince, en montant sur le trône, a comblé les malheureux de grâces. Nous fûmes assaillis par une tempête. C'est à vous, mon esprit, que je veux parler. Si la terre tourne, il s'ensuit que le soleil est immobile. Le champ de bataille était couvert de cadavres. Entre le maître et le serviteur, il y a des engagements réciproques. Dans le principe, pour déconcerter et faire trembler les factieux, on n'aurait eu qu'à se montrer. Il faut que les hommes s'entr'aident. — Il faut que les hommes s'aident mutuellement. — Il faut que les hommes s'aident les uns les autres. Les écoliers qui se dépêchent trop en écrivant, écrivent ordinairement fort mal. Peut-être la conjuration aurait-elle réussi, sans la trahison d'un des conjurés. O mère-grand! que vous avez de grandes oreilles!

---

(1) Le Niagara est une rivière de l'Amérique du Nord, servant de limite entre le Haut-Canada et les États-Unis. Le bruit de la cataracte s'entend à plusieurs lieues de distance; l'eau s'y élance d'une hauteur de quarante-six mètres sur une largeur de deux cents.



Quels que soient les hommes, il faut vivre avec eux. Il existe en ce moment un grand nombre d'associations de travailleurs. Quand le charlatan eut tout dit sur les prétendues propriétés de ses drogues, il termina par ces paroles sacramentelles « . . . . et une infinité d'autres dont le détail serait trop long. » Un vieux soldat sait souffrir et se taire. Un vieux soldat sait souffrir sans murmurer. On appelle écueil un rocher caché sous l'eau, mais assez rapproché de la surface pour qu'un navire ne puisse passer dessus sans être exposé à se briser. La Fortune est si capricieuse, que d'un mendiant elle fait souvent un potentat (1).

### SOIXANTE-ET-ONZIÈME LEÇON.

PLÉONASMES LÉGITIMES. — Connais-toi toi-même (2). Je vous quitte un moment, et je descends en bas. Vous et celui qui vous mène, vous périrez. Napoléon, le grand Napoléon, est mort à Sainte-Hélène ! Cette fortune que vous lui enviez, il la doit à son travail. Je vous apprendrai, moi, à respecter vos maîtres. Une reine bienfaisante ressemble à une bonne mère de famille. Il parlera lui-même au roi.

PLÉONASMES VICIEUX RECTIFIÉS. — J'arrivai à la ville avec beaucoup de peine; car il n'y a rien qui me fatigue comme de marcher. Ils se firent des reproches réciproques. Dans les cours, on contracte l'habitude de la dissimulation et de l'hypocrisie. Fabius prévoyait tout ce qu'Annibal avait dessein d'entreprendre. Cette lettre est pleine de civilités. Madame de Sévigné comparait les fables de La Fontaine à un panier de cerises : D'abord, disait-elle, on veut ne manger que les plus belles, puis on finit par ne rien laisser du tout. Il s'ensuit que vous avez tort. On l'a forcé à se faire soldat. Mon maître ne fut jamais qu'un traître; il s'en est allé. Trois sceptres à son trône attachés par mon bras parleront au lieu d'elle. Celui qui ne veut pas être déçu dans son commerce avec les hommes, doit prévoir leur légèreté et leur

(1) Le pape Sixte-Quint fut d'abord porcher, ce qui le fait souvent nommer le *Pâtre de Montalie*. Combien d'autres exemples ne pourrait-on pas citer du caprice de la fortune?

(2) Les Grecs avaient fait inscrire en lettres d'or, dans le temple de Delphes, cette maxime, attribuée au Lacédémonien Chilon, l'un des sept sages de la Grèce. C'était la maxime favorite de Socrate.

*Connais-toi toi-même* est un mot  
Où toute la sagesse abonde.



perfidie. On l'a mis en prison, il s'est enfui. Je préfère rester. On nomme babouche une sorte de pantoufle dont l'usage nous est venu du Levant. Les lions se frappent les flancs de leur terrible queue. Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt. La circonférence est une ligne courbe dont tous les points sont placés à une égale distance du centre. Il y a cinq heures que je vous attends.

## SOIXANTE-DOUZIÈME LEÇON.

### DES EXPLÉTIFS.

*Les explétifs sont en italique.*

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,  
Et *vous* lui fait un beau sermon.

On lui lia les pieds, on *vous* le suspendit.  
Prends-*moi* le bon parti, laisse là tous tes livres.

Il *vous* le porte au fin fond des enfers,  
Digne séjour de ces esprits pervers.

Il *s'en* alla passer sur le bord d'un étang.  
Le père mort, les fils *vous* retournent le champ.

Le navire égaré *vous* voguait au gré des flots,  
Quand un calme plat *vous* l'arrête.

## SOIXANTE-TREIZIÈME LEÇON.

### DE LA SYLLEPSE.

La plupart des hommes, emportés d'une fougue insensée, toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée. Tout le peuple de Vienne s'est levé comme un seul homme à l'approche des Turcs. Au bruit de son trépas, les Parisiens se livrent en proie aux transports odieux de leur coupable joie; de cent cris de victoire ils remplissent les airs. Les avocats sont ordinairement bavards et pointilleux. Quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, les lionceaux se dispersèrent dans les bois. Enseignez aux enfants le nom du père au ciel, etc. Moïse eut recours au Seigneur et lui dit: Que ferai-je aux Israélites? Bientôt ils me lapideront. Quand les Hébreux entrèrent dans la Terre Promise, tout y célébrait leurs ancêtres. Elles sont six heures, ou bien (*selon Boiste*) il est la sixième heure. C'est un sage législateur qui, ayant donné à ses peuples des lois propres à les rendre bons et heureux, etc. Un jour, il m'en souvient, les sénateurs, etc.



## CHAPITRE QUATRIÈME.

## DE LA PÉRIPHRASE.

## SOIXANTE-QUATORZIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève,*

<i>Paris.</i>	La capitale de la France.
<i>Jérusalem.</i>	La fille de Sion.
<i>Venise.</i>	La reine de l'Adriatique.
<i>Rome.</i>	La ville éternelle.
<i>Thèbes.</i>	La ville aux cent portes ( <i>palais</i> ).
<i>Babylone.</i>	La ville aux jardins suspendus (1).
<i>Constantinople.</i>	La ville de Constantin.
<i>Alger.</i>	Le nid des pirates ( <i>autrefois</i> ).
<i>L'Asie.</i>	Le berceau du genre humain.
<i>L'Égypte.</i>	Le berceau des sciences humaines.
<i>L'Espagne.</i>	La péninsule ibérique.
<i>La France.</i>	L'empire des lis.
<i>La Chine.</i>	Le Céleste Empire.
<i>La Touraine.</i>	Le jardin de la France.
<i>La Sicile.</i>	Le grenier de Rome ( <i>autrefois</i> ).
<i>Les Anglais.</i>	Nos voisins d'outre-mer.
<i>Homère.</i>	Le prince des poètes.
<i>Hérodote.</i>	Le père de l'histoire.
<i>Corneille.</i>	Le père de la tragédie française.
<i>Hippocrate.</i>	Le prince de la médecine.
<i>La Fontaine.</i>	Le fabuliste français.
<i>Bossuet.</i>	L'aigle de Meaux.
<i>Fénelon.</i>	Le cygne de Cambrai.
<i>Virgile.</i>	Le cygne de Mantoue.
<i>Ésope.</i>	L'esclave phrygien.
<i>Moïse.</i>	L'historien de la création.
<i>Buffon.</i>	L'historien de la nature.
<i>Moïse.</i>	Le législateur des Hébreux.
<i>Solon.</i>	Le législateur d'Athènes.
<i>Lycurgue.</i>	Le législateur de Sparte.
<i>David.</i>	Le roi-prophète.

(1) Les jardins suspendus de Babylone comptaient parmi les sept merveilles du monde.



<i>Louis XVI.</i>	Le roi-martyr.
<i>Les Romains.</i>	Le peuple-roi.
<i>Achille.</i>	Le héros de la guerre de Troie.
<i>Léonidas.</i>	Le héros des Thermopyles.
<i>Godefroi de Bouillon.</i>	Le héros de la première croisade.
<i>Clovis.</i>	Le vainqueur de Tolbiac.
<i>Condé.</i>	Le vainqueur de Rocroi.
<i>Philippe-Auguste.</i>	Le vainqueur de Bouvines.
<i>Guillaume-Tell.</i>	Le libérateur de la Suisse.
<i>Œdipe.</i>	Le vainqueur du Sphinx.
<i>Thésée.</i>	Le vainqueur du Minotaure.
<i>Pierre-le-Grand.</i>	Le charpentier de Saardam (1).
<i>Don-Quichotte.</i>	Le chevalier de la Triste figure.
<i>Jeanne d'Arc.</i>	La bergère de Vaucouleurs.
<i>Patrocle.</i>	L'ami d'Achille.
<i>Pylade.</i>	L'ami d'Oreste.
<i>Alexandre.</i>	Le meurtrier de Clitus (2).
<i>Andromaque.</i>	La veuve inconsolable d'Hector.
<i>Éponine.</i>	L'épouse dévouée de Sabinus.
<i>Athalie.</i>	La fille de Jézabel.
<i>L'Abbé de l'Épée.</i>	Le bienfaiteur des sourds-muets.
<i>Saint Vincent de Paul.</i>	Le père des enfants-trouvés.
<i>Hudson Lowe.</i>	Le geôlier de Sainte-Hélène.
<i>Le roi d'Espagne.</i>	Sa majesté catholique.
<i>Saint Jean.</i>	Le disciple bien-aimé.
<i>Saint Paul.</i>	L'apôtre des gentils.
<i>Brutus et Cassius.</i>	Le dernier des Romains.
<i>Philopœmen.</i>	Le dernier des Grecs.
<i>Orphée.</i>	Le chantre de la Thrace.
<i>Pindare.</i>	Le chantre thébain.
<i>Virgile.</i>	Le chantre d'Ausonie.
<i>Homère.</i>	Le chantre d'Achille.
<i>Virgile.</i>	Le chantre d'Énée.
<i>St. Thomas d'Aquin</i>	L'ange de l'école (3).

(1) Pierre-le-Grand apprit l'art de charpentier de vaisseau, en travaillant comme simple ouvrier dans les chantiers de Saardam, en Hollande.

(2) Au milieu d'une orgie, Alexandre tua Clitus, l'un de ses meilleurs généraux et son ami, qui lui avait sauvé la vie au passage du Granique.

(3) Saint Thomas d'Aquin fut l'homme le plus savant et le plus profond



Bacchus.	Le nourrisson de Silène.
Silène.	Le nourricier de Bacchus.
Le Parnasse.	Le double mont.
Apollon.	Le dieu du double mont.
Plutus.	Le dieu des richesses.
Iris.	La messagère de Junon.
Les Parques.	Les sœurs filandières (1).
Les Muses.	Les filles de mémoire.
Les Naiades.	Les nymphes des fontaines.
Les Dryades.	Les nymphes des bois.
Les dieux.	Les habitants de l'Olympe.
Neptune.	Le dieu de la mer.
Les Muses.	Les doctes déesses.
La Renommée.	La déesse aux cent bouches.
Diane.	La déesse des forêts.
Vénus.	La déesse de la beauté.
Cérès.	La déesse des moissons.
Pallas, Bellone.	La déesse des combats.
Flore.	La déesse des fleurs.
Pomone.	La déesse des fruits.
Minerve.	La déesse de la sagesse.
Mnémosyne.	La déesse de la mémoire.
La Fortune.	L'aveugle déesse.

## SOIXANTE-QUINZIÈME LEÇON.


*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Le loup.	Le mangeur de moutons.
Le renard.	Le croqueur de poulets.
Les moutons.	La gent moutonnière.
Les grenouilles.	La gent marécageuse.
Les coqs.	La gent qui porte crête.
Les souris.	La gent trotte-menu.
Le rat.	Ronge-maille.
Le chat.	Grippe-fromage.
Le peuple.	L'animal aux têtes frivoles (1).

théologien de son temps, ce qui lui valut les surnoms de *docteur universel, docteur angélique, ange de l'école.*

(1) Périphrase de La Fontaine.



<i>Les oiseaux.</i>	Le peuple ailé.
<i>La colombe.</i>	L'oiseau de Vénus.
<i>Le hibou.</i>	L'oiseau de Minerve.
<i>L'oie.</i>	L'oiseau sauveur du Capitole (1).
<i>Le rossignol.</i>	Le chantre du printemps.
<i>L'hirondelle.</i>	La messagère du printemps.
<i>Un poète.</i>	Un favori des Muses.
<i>Les riches.</i>	Les favoris de Plutus.
<i>Un peintre.</i>	Un émule d'Apelle.
<i>Un bon peintre.</i>	Un autre Apelle.
<i>La peinture.</i>	L'art de Zeuxis.
<i>Un médecin.</i>	Un disciple d'Esculape.
<i>Les Cartésiens.</i>	Les disciples de Descartes.
<i>Les Épicuriens.</i>	Les disciples d'Épicure.
<i>Les Platoniciens.</i>	Les disciples de Platon.
<i>Les Mahométans.</i>	Le sectateurs de Mahomet.
<i>Un aéronaute.</i>	Un nouvel Icare.
<i>Le bourreau.</i>	L'exécuteur des hautes-œuvres.
<i>Le prêtre.</i>	Le médecin des âmes.
<i>Les pirates.</i>	Les écumeurs de mer.
<i>Les cardinaux.</i>	Les membres du sacré-collège.
<i>Les rois de France.</i>	Les  aînés de l'Église.
<i>Un rémouleur.</i>	Un gagne-petit.
<i>Les anges.</i>	Les célestes milices.
<i>Les martyrs.</i>	Les athlètes de la foi.
<i>Le chameau.</i>	Le vaisseau du désert.
<i>Le renne.</i>	Le coursier de la Laponie.
<i>Une abeille.</i>	Une mouche à miel.
<i>La rosée.</i>	Les pleurs de l'Aurore.
<i>id.</i>	Les perles du matin.
<i>L'arc-en-ciel.</i>	L'écharpe d'Iris.
<i>Le canon, la guerre.</i>	La dernière raison des rois.
<i>La sagesse.</i>	Le fruit de l'expérience.
<i>La richesse.</i>	La fille de l'économie.
<i>L'âme.</i>	L'hôtesse du corps.
<i>Le corps.</i>	La prison de l'âme.
<i>L'agriculture.</i>	L'art de Triptolème (2).
<i>Les fleurs.</i>	Les présents de Flore.

(1) On sait que la vigilance des oies consacrées à Junon sauva le Capitole assiégé par les Gaulois.

(2) Triptolème, un des rois de l'Attique, enseigna l'agriculture aux





<i>Les fruits.</i>	Les dons de Pomone.
<i>Le blé.</i>	Les dons de Cérés.
<i>Au printemps.</i>	Au retour des zéphyr.
<i>Un miroir.</i>	Le conseiller des grâces (1).
<i>Un vaisseau.</i>	Une maison flottante.
<i>L'imagination.</i>	La folle du logis (2).
<i>Août.</i>	Le mois d'Auguste.
<i>La métempsyose.</i>	La transmigration des âmes.
<i>Un alexandrin.</i>	Un vers de douze pieds.
<i>La canne à sucre.</i>	Ce roseau flexible, enfant de l'Amérique.
<i>Les échecs.</i>	Le jeu savant qu'inventa Palamède (3).
<i>Abdiquer.</i>	Déposer la couronne.
<i>Mentir.</i>	Parler contre sa pensée.
<i>Id.</i>	Se tromper sciemment.
<i>Se marier.</i>	Prononcer le grand <i>oui</i> .
<i>Mourir.</i>	Rendre l'âme.
<i>Tuer.</i>	Arracher l'âme.
<i>Déclarer la guerre.</i>	Ouvrir le temple de Janus (4).
<i>Faire la paix.</i>	Fermer le temple de Janus.

## SOIXANTE-SIXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique figurent seuls au livre de l'élève.*

<i>Le lion.</i>	Le roi des forêts.
<i>Le chien.</i>	Le fidèle compagnon de l'homme.
<i>Les oiseaux.</i>	La gent qui fend les airs.
<i>Les poissons.</i>	Le peuple écaillé.
<i>Les soldats.</i>	Les défenseurs de la patrie.
<i>La jeunesse.</i>	Le matin de la vie.
<i>L'âge mûr.</i>	Le midi de la vie.
<i>La vieillesse.</i>	Le soir de la vie.
<i>Le printemps.</i>	La saison des fleurs.

hommes. La reconnaissance des peuples lui éleva des autels et le mit au rang des dieux.

(1) Périphrase empruntée à Molière dans les *Précieuses ridicules*.

(2) Périphrase de Malebranche.

(3) On fait généralement honneur du jeu des échecs à Palamède, qui l'aurait inventé au siège de Troie.

(4) Janus, ancien roi du Latium, est regardé comme le dieu de la paix. C'est à ce titre que Numa lui fit bâtir un temple qui restait ouvert durant la guerre, et qu'on fermait en temps de paix.



<i>L'automne.</i>	La saison des fruits.
<i>La mer.</i>	L'empire de Neptune.
<i>Adam.</i>	Le père du genre humain.
<i>Eve.</i>	La mère de tous les hommes.
<i>Abraham.</i>	Le père des croyants.
<i>Babel.</i>	La tour de confusion.
<i>L'Éden.</i>	Le jardin de délices.
<i>Attila.</i>	Le fléau de Dieu.
<i>Bayard.</i>	Le chevalier sans peur et sans reproches.
<i>Berquin.</i>	L'ami des enfants.
<i>La Fortune.</i>	L'inconstante déesse.
<i>Cerbère.</i>	Le gardien des Enfers.
<i>Caron.</i>	Le nocher des Enfers.
<i>Pluton.</i>	Le dieu des Enfers.
<i>Éole.</i>	Le dieu des vents.
<i>Mars.</i>	Le dieu de la guerre.
<i>Cérès.</i>	La déesse des moissons.
<i>Diane.</i>	La déesse de la chasse.

## SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LEÇON.

*Les mots en italique figurent seuls au livre de l'élève.*

<i>Dieu.</i>	{ Le Roi des rois. L'Être suprême. Celui qui commande à la mer et à la foudre.
<i>Jésus-Christ.</i>	{ L'Agneau de Dieu. Le divin Maître. Le Fils de l'homme.
<i>Satan.</i>	{ Le Prince des démons. L'Esprit malin. Le Chef des mauvais anges.
<i>Jupiter.</i>	{ Le Père des dieux. Le Maître de l'Olympe. Le Vainqueur des Titans.
<i>Les Enfers.</i>	{ L'empire de Pluton. La sombre demeure des morts. Le séjour ténébreux.
<i>Napoléon.</i>	{ Le vainqueur d'Austerlitz. Le prisonnier de Sainte-Hélène. L'écolier de Brienne.



<i>Le ciel.</i>	{ La voûte azurée. Le séjour des élus. La voûte céleste.
<i>Le soleil.</i>	{ La source de la lumière. L'astre du jour. L'œil du monde.
<i>La lune.</i>	{ L'astre de Diane. Le flambeau de la nuit. L'astre au front d'argent.
<i>Naître.</i>	{ Entrer dans la vie. Venir au monde. Ouvrir les yeux à la lumière.
<i>Mourir.</i>	{ S'endormir pour toujours. Quitter cette vallée de larmes. Passer de vie à trépas.
<i>Le pape.</i>	{ Le chef de l'Église. Le souverain pontife. Le successeur de saint Pierre.
<i>Le cimetière.</i>	{ Le champ de l'égalité. Notre dernière demeure. Le champ du repos.
<i>L'aigle.</i>	{ Le roi des airs. L'oiseau royal. L'oiseau de Jupiter.
<i>Le blé.</i>	{ Les dons de Cérès. La richesse des sillons. La récompense du laboureur.
<i>Le vin.</i>	{ Le doux présent de Bacchus. Le jus de la treille. Le lait des vieillards.

## SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LEÇON.

*Au livre de l'élève, le mot en italique est remplacé par une périphrase.*

- Les fils de Jacob dirent : Voici *Joseph*.
- Je m'assis dans un coin du *cimetière*.
- La conscience est un juge *incorruptible*.
- Devant *Dieu* tous les peuples s'abaissent.
- Sous un chêne aussitôt il va *dormir*.
- Du *rossignol* j'entends la voix touchante.
- Esther était la *nièce* de Mardochée.



- *Mon oncle* accompagnait mes pas.
- Un bûcheron perdit sa *cognée*.
- Heureux le *laboureur*, s'il connaît son bonheur!
- Nous devons tous *mourir*.
- Vous saurez que toujours je fus *soldat*.
- Il se met aussitôt à *fuir*.
- Je *ne* vous payerai *jamais*.
- Je visitais le *cimetière*.
- Je vais faire la guerre aux *oiseaux*.
- Voyez ce modeste presbytère : là vit le *curé*.
- Le soleil ne se couche jamais *en Russie* (1).
- Quoi ! je haïrais *ma mère* !
- Nous devons chérir *nos parents*.
- Les grands pour la plupart sont *hypocrites*.
- Tu n'as point l'air d'un *empoisonneur*.
- O temps, *arrête-toi*, respecte ma jeunesse.
- Aux *fruits* ajoutez les *fleurs*.
- Pizarre conquit le *Pérou*.
- Pizarre conquit le royaume des *Incas*.
- A la *médecine* le poison est utile.
- Cependant dix tribus ont fui *Jérusalem*.
- Et je *mourrai* sans regret.
- Les *miroirs*.
- *Il était minuit*.
- On ne *meurt* point deux fois.
- Dès l'âge de quinze ans, j'*étais soldat*.
- Je sentis l'infortune en *naissant*.
- *Je suis* à peine *né*.
- Tant que je *vivrai*.
- Nul n'a vu tous ses jours *heureux*.
- Pays *fertile*.
- La *girouette*.
- J'appris aux champs de Mars *la guerre*.
- Le *diamant*.
- La *bombe*, le *boulet* vole, siffle et fend l'air.
- Richelieu et Mazarin étaient *cardinaux*.

(1) « Le soleil ne se couche jamais dans l'empire des Czars : au moment où ses derniers rayons cessent de dorer les douze cents clochers de Moscou, la clarté du matin a déjà réveillé les chasseurs russes des côtes N.-O. de l'Amérique. » (Malte-Brun.)



- C'était l'heure *de la messe, du sacrifice.*
- *Je dormais.*
- *Ils sont morts* tous les trois.
- *Le coq m'a réveillé* ce matin par sa voix aiguë.

## SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LEÇON.

*Au livre de l'élève, la partie en italique est remplacée par une périphrase.*

- *Admirez Dieu.*
- *Le mais* se trouve surtout dans les contrées méridionales.
- Tout à coup, une harmonie semblable au chœur lointain des *anges*, sort du fond de ces demeures sépulcrales.
- Les fauvelles arrivent au *printemps*.
- L'un me conseillait de jouer le dernier sou qui me restait, quitte, en cas de malheur, à *me suicider* (1).
- *Le cèdre* s'élève dans toute sa majesté au pied du Liban.
- Le médecin Tant-Pis soutenait que son malade *mourrait* : le malade *mourut* en effet.
- *Ma langue* ne prête plus de sons à mes tristes pensées.
- Mes sœurs, l'onde est plus fraîche *le matin*.
- J'entends les *cloches* dont les sons éclatants appellent les fidèles à la prière.
- La fourmi dit à la mouche : Vous mourrez de froid et de faim *en hiver*.
- Avec quelle espérance on enfonce le soc dans les sillons, après avoir imploré *Dieu*.
- Dès que le chant du coq annonçait le *jour*, *Virginie* se levait et allait puiser de l'eau à la fontaine voisine.
- *Les Israélites* donnèrent la couronne à *David*.
- La plupart des oiseaux *muent* chaque année.
- Comment est mort *Judas Macchabée* ?
- *Dieu* est celui qui fait la loi aux rois.
- Sur un tombeau paré de fleurs, Marcellin (2) célébrait *la messe*.

(1) Nulle part le suicide n'est plus commun et ne s'accomplit avec autant de résolution et de sang-froid qu'en Angleterre. Les Anglais y sont souvent poussés par une maladie terrible, le *spleen*, qui consiste en un état de consommation engendré par la mélancolie, et caractérisé par un chagrin profond, une grande apathie, de l'indifférence pour toute chose et le dégoût de la vie.

(2) Pape de 295 à 304, Marcellin est honoré comme martyr. C'est sous son pontificat qu'eut lieu la persécution de Dioclétien.



- Consultez souvent *les vieillards*.
- La *belette* répondit que la terre était au premier occupant.
- Les sauvages se servent de *leurs doigts* pour manger.
- C'est Jenner qui, le premier, a combattu victorieusement *la petite vérole*.
- *Miltiade* expira dans les fers des blessures qu'il avait reçues au service de l'État.

#### QUATRE-VINGTIÈME LEÇON.

*Au livre de l'élève, la partie en italique est remplacée par une périphrase.*

- Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères ; il faut *mourir*.
- Aux branches d'un tilleul une jeune fauvette avait suspendu *son nid*.
- Cet homme était *jardinier*, et le voilà devenu pape.
- Lui seul aux yeux des Juifs découvrit le dessein de deux traîtres tout prêts à vous *assassiner*.
- Dans le funeste jour de Cannes, on *tua* moins de Romains.
- Le monarque irrité le *tua*.
- Quel plaisir a-t-il ~~depuis qu'il~~ *est né*? En est-il un plus pauvre sur *terre*?
- De *feuilles* l'automne avait jonché la terre.
- Le *meunier* avait pour habitude de vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude.
- Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce du canon qui le *tua*.
- Souvent mes pas errants parcourent le *cimetière*.
- Puissant *Jupiter*, j'ose implorer tes grâces; laisse-moi le lot des grimaces.
- J'ai senti tout à coup un *poignard* que le traître en mon sein a plongé tout entier.
- Chrétiens, souvenez-vous que *Jésus-Christ* n'a légué qu'un seul mot pour prix d'un long blasphème.
- *Dieu* sait des méchants arrêter les complots.
- Il invoque à la fin *Hercule*.
- Ce vieillard qui va *mourir* retrouve encore des pleurs en parlant de sa mère.
- Le premier qui *fut roi* n'avait que ses enfants sous son obéissance.



- Jupiter dit un jour : Que tous *les animaux* s'en viennent comparaître aux pieds de ma grandeur.
- La *lune* semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.
- Eh bien! *Furies* (1), vos mains sont-elles prêtes? Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
- Un *ivrogne* altérerait sa santé, son esprit et sa bourse.
- Cependant sur le dos de la *mer* s'élève à gros bouillons une *vague*.
- Le peuple prosterné, sous ces voûtes antiques, avait de *David* entonné les cantiques.
- Sans crainte du pressoir le pampre, tout l'été, boit la *rosée*.
- Que la victoire vole, et que les grands exploits soient portés en cent lieux par la *Renommée*.
- Admire avec quel art l'abeille sait extraire *du miel* d'une herbe empoisonnée.
- Bientôt *Athalie*, instruite que Joas *vit* encore. . . .
- Un dieu qui prit pitié *des hommes*, mit auprès du plaisir le travail et la peine.
- Là s'agite à grand bruit et lourdement s'envole *l'oie*.
- Mais vous naissez le plus souvent sur les humides bords *des marais*.
- Dites-moi quelle cause *éclipse* dans leur cours *la lune, le soleil*...



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

#### QUATRE-VINGT-UNIÈME LEÇON.

*Au livre de l'élève, le mot en italique est remplacé par une périphrase.*

- *Jésus-Christ* de son sang va sceller le traité qui nous réconcilie à son père irrité.
- *Le poète*, ainsi que le guerrier, à tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
- Et le fer et le feu, volant de toutes parts, de cent *canons* foudroyaient leurs remparts.
- Du même regard, *Dieu* envisage la mort d'un monde et d'un insecte.
- Lucullus, le premier, cultiva de ses mains les *cerises*, ignorées des Romains.
- Je vois déjà la rame et la barque fatale, j'entends *Caron* sur la rive infernale.
- Dès que le Sagittaire à *la chasse* invitera la terre...

(1) Alecto, Tisiphone et Mégère.



- Le jour ne brillait point, la *lune* sur son char inconstant poursuivait sa carrière.
- Le jour pointait déjà qu'on se livrait encore à la *danse*.
- Multipliez surtout cette nouvelle race, que de l'Inde ont portée les *Jésuites* (1).
- Il chante comme un *âne*.
- Qui n'admire surtout, malgré ses cris aigus, le *paon*?
- Brillant de pourpre et d'or, le *papillon* prend son volage essor.
- Seigneur, vous pouvez tout ; *mes parents* vous ont donné sur moi leur souverain empire.
- C'est de lui que nous vient l'*écriture*.
- Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré *la Bible*?
- Au sommet d'un arbre grimpé, un jour l'oiseau de *Jupiter*...
- Au sommet d'un arbre grimpé, un jour l'*aigle*....
- Des essaims bourdonnants d'abeilles allaient *butiner*.
- Je vous sacrifierai cent bœufs ; c'est beaucoup pour un *poète*.
- Malgré soixante hivers escortés de seize ans (76 ans), je fais encore *des vers*.
- L'industrie a chanté le *ver à soie* et le *miel* des abeilles.
- Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe, on ne reconnaît plus *Molière*.
- Rarement à *voyager* on devient plus homme de bien.
- *L'écho*.
- *L'écrevisse*.
- C'était *en été*.
- Aurait-il imprimé sur le front des étoiles *l'avenir*?
- L'air du matin, la fraîcheur de l'aurore appellent à l'envi les *botanistes*.
- Fille d'Agamemnon, c'est moi qui suis votre *ainée*.
- On arrête son sang, on presse le secours de *la médecine*.
- Je chante *Henri IV*.

#### QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

*Au livre de l'élève, la partie en italique est remplacée par une périphrase.*

- Un ânier, son sceptre à la main, menait en empereur romain, deux *ânes*.

---

(1) Le *dindon* ou *coq d'Inde*, du nom de sa patrie les Indes occidentales (l'Amérique), fut apporté en France par les Jésuites. Le premier que l'on y vit, figura, dit-on, aux noces de Charles IX, en 1570.





- J'ai, dit-il, en mon écurie un *âne*; j'en voudrais faire un orateur.
- Chargé d'une besace, un bâton à la main, cheminait un pauvre homme *vieux et aveugle*.
- Tu *vis*, Cinna; mais *tes parents* furent les ennemis de mon père et les miens. Au milieu de leur camp tu *naquis*.
- Et depuis *César*, jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
- Grâce à *Dieu*, je suis oiseau; voyez mes ailes: Vivent *les oiseaux!*
- Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope les dons qu'à ses amants cette muse a promis, je les consacrerai *aux fables*.
- C'était l'instant qui suit l'aurore, tout annonçait un jour *serain*; sur l'herbe l'on voyait encore briller la *rosée*.
- Je montrai le premier aux *Mexicains* l'appareil inouï pour ces mortels nouveaux de nos *vaisseaux*.
- Tous deux auraient tenté le destin des batailles, si *le soleil ne s'était pas couché*.
- L'autre, afin de monter aux grandes dignités, dans la *guerre*, servant la république, par un coup imprévu *mourut*.
- Mon cœur devient-il triste, et ma tête pesante, eh bien! pour ranimer ma gaité languissante, *le café, le thé*, vont verser leur nectar dans la *porcelaine*.
- Le Nil a vu sur ses rivages le *négre* insulter par ses cris sauvages le *soleil*.
- Là, le *mercure* s'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide; ici, un *thermomètre* de la température indique le degré.
- L'hiver, qui, si longtemps, avait blanchi nos plaines, n'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux, et les jeunes zéphyrs, de leurs chaudes haleines, ont fondu la *glace*.
- Mes malades jamais ne se plaignent de moi, disait un médecin d'ignorance profonde. Ah! repartit un plaisant, je le crois; vous les *tuez tous*.
- Le vent redouble ses efforts et fait si bien qu'il déracine le *chêne*.
- On vit naître l'*imprimerie*.
- Je chante les combats d'*Énée*.
- Jeunesse, ne suis point ton caprice volage, au plus beau de tes jours, souviens-toi de ta fin; peut-être *mourras-tu jeune*.
- Viens servir l'ardeur qui m'inspire, déesse, prête-moi ta lyre, ou celle de *Pindare*.



- Le cerf rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable que chacun retournant au *labourage*, il trouve pour sortir un moment favorable. L'un des bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien; mais, quoi! le *maître* n'a pas fait sa revue. »
- O Jupiter, dit la première, faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits d'une si terrible manière, qu'une *fourmi* à la *mouche* ose se dire égale!

---

#### QUATRE-VINGT-TROISIÈME LEÇON.

*Périphrase poétique rendue par l'expression commune, vulgaire.*

- Le soleil se couche.
- Tandis que je suis encore jeune...
- Les feuilles vont bientôt tomber.
- Je n'ai pas vingt ans.
- La cloche sonne.
- L'Égypte adore le bœuf.
- Quand je m'endors....
- Dans cet instant le soleil se couche.
- Coligny dormait (1).
- La Hongrie me nomma roi.
- Chloris s'est accompagnée sur la harpe.
- C'était à l'heure du crépuscule.
- Onze jours après....
- Il bat le briquet.
- A l'équinoxe....
- Dès qu'il fera nuit...
- La baïonnette.
- Trois jours et trois nuits se sont écoulés.
- A midi.

---

#### QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

*Périphrase poétique rendue par l'expression commune, vulgaire.*

- Le laboureur tond ses brebis, construit des ruches.
- Là, des jeunes gens jouent au billard.
- La comète.

---

(1) Coligny, amiral de France, périt victime des horreurs de la Saint-Barthélemy, dans la nuit du 24 août 1572. Les assassins pénétrèrent dans son appartement, et, sans respect pour ses cheveux blancs, l'égorèrent et jetèrent son corps par la fenêtre.



- Ce vieillard qui, d'un vol agile  
Fuit toujours sans être arrêté,  
Le *Temps*, cette image mobile  
De l'immobile éternité.
- Jour et nuit elle pleurait son fils.
- Six ans s'étaient écoulés depuis que les croisés étaient en  
Orient.
- Au printemps.
- Un astronome.
- A la pointe du jour.
- Je vous souhaite un doux et long sommeil.
- Le rossignol commence à chanter à la tombée de la nuit.
- Turenne a été enseveli dans le tombeau de nos rois.
- De l'Orient à l'Occident.

---

 QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

*Choix de la périphrase.*

- *L'auteur des Plaideurs* a montré jusqu'où il aurait pu s'élever  
dans le genre des Molière et des Regnard.
- J'entends les tristes accords de la *plaintive Philomèle*.
- J'entends la voix harmonieuse de la *chanteuse de la nuit*.
- On conserve comme une relique, au Musée du Louvre, un  
mouchoir encore imprégné des dernières sueurs de l'exilé de  
*Sainte-Hélène*, à son lit de mort.
- Partout le divin *Architecte* a varié son plan.
- *L'invisible Témoin* lit dans nos cœurs nos plus secrètes pensées.
- L'âme du juste prend son essor vers le *séjour des élus*.
- Le pauvre et le riche dorment côte à côte dans le *champ de  
l'égalité*.
- Le *jus de la treille* avait troublé ses esprits.
- Chaque fois que nous nous sentons poussés vers le mal, c'est  
une tentation de l'*esprit malin*.
- Devant le *Roi des rois* tous les trônes s'abaissent.
- *Celui que l'oracle de Delphes* avait proclamé le plus vertueux  
des hommes fut accusé de corrompre la jeunesse, et condamné  
à boire la ciguë.
- Le vainqueur de *Salamine* mourut en exil, victime de l'om-  
brageuse susceptibilité de ses concitoyens.
- Les découvertes des géologues modernes sont venues confir-  
mer la cosmogonie de l'*historien de la création*.




- *La messagère du printemps* ramène les zéphirs, et donne aux aquilons le signal du départ.
- *La ville de Constantin* est aujourd'hui le siège principal de l'islamisme.
- *L'auteur de l'Énéide*, inférieur à Homère sous le rapport de l'invention, le surpasse souvent par la force et la délicatesse des détails.

---

QUATRE-VINGT-SIXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

<i>Radeau.</i>	Pièces de bois liées ensemble, qui forment un plancher sur l'eau.
<i>Brûlot.</i>	Petit bâtiment préparé pour incendier une flotte.
<i>Carène.</i>	Partie du bâtiment sous l'eau.
<i>Mât.</i>	Arbre qui porte les voiles sur un vaisseau.
<i>Poupe.</i>	L'arrière du vaisseau.
<i>Proue.</i>	L'avant du vaisseau.
<i>Hamac.</i>	Sorte de lit suspendu.
<i>Tillac.</i>	Le plus haut pont d'un navire.
<i>Ancre.</i>	 <i>Uzine</i> de fer à double crochet pour fixer les vaisseaux.
<i>Aimant.</i>	Minéral qui a la propriété d'attirer le fer.
<i>Lest.</i>	Ce qu'on met au fond d'un vaisseau pour le tenir en équilibre.
<i>Écueil.</i>	Rocher, dans la mer, contre lequel viennent se briser les vaisseaux.
<i>Récif.</i>	Chaîne de rochers à fleur d'eau.
<i>Trombe.</i>	Colonne d'eau et d'air qui s'élève de la mer et exerce parfois de grands ravages.
<i>Cargaison.</i>	Chargement d'un navire.
<i>Lazaret.</i>	Lieu où font quarantaine les personnes qui pourraient être infectées de la peste.
<i>Quarantaine.</i>	Séjour plus ou moins long que l'on fait dans un lazaret.
<i>Amiral.</i>	Commandant en chef des forces navales.
<i>Caméléon.</i>	Sorte de lézard auquel les anciens attribuaient la faculté de changer de couleur et de prendre celle des objets environnants.
<i>Baleine.</i>	Le plus grand de tous les poissons.



<i>Lynx.</i>	Sorte de chat sauvage dont l'excellence de la vue est passée en proverbe.
<i>Hérisson.</i>	Petit quadrupède couvert de piquants.
<i>Rhinocéros.</i>	Grand quadrupède qui a une corne sur le nez.
<i>Oiseleur.</i>	Celui dont le métier est de prendre des oiseaux.
<i>Croassement.</i>	Cri du corbeau.
<i>Coassement.</i>	Cri de la grenouille.
<i>Instinct.</i>	Sentiment irréfléchi, mais admirable, qui dirige les animaux.
<i>Serres.</i>	Griffe des oiseaux de proie, et particulièrement de l'aigle.
<i>Constellation.</i>	Groupe d'étoiles.
<i>Éclipse.</i>	Disparition totale ou partielle d'un astre, causée par l'interposition d'un autre corps.
<i>Télescope.</i>	Instrument d'astronomie pour observer les objets très-éloignés.
<i>Satellite.</i>	Petite planète qui se meut autour d'une grande.
<i>Orbite.</i>	Route que parcourt une planète.
<i>Phase.</i>	Nom donné aux divers changements qui s'opèrent dans la figure apparente de la lune.
<i>Calendrier.</i>	Tableau des mois de l'année rangés par ordre.
<i>Mois.</i>	La douzième partie de l'année.
<i>Trimestre.</i>	Durée de trois mois.
<i>Semestre.</i>	Durée de six mois.
<i>Siècle.</i>	Espace de cent ans.
<i>Ère.</i>	Point fixe d'où l'on commence à compter les années.
<i>Cratère.</i>	Bouche d'un volcan.
<i>Avalanche.</i>	Masse énorme de neige qui se détache du haut des montagnes.
<i>Minerai.</i>	Métal impur tel qu'on le retire de la mine.
<i>Alliage.</i>	Mélange, union de plusieurs métaux.
<i>Fossile.</i>	Corps organisé antédiluvien qu'on trouve enfoui dans le sein de la terre.
<i>Momie.</i>	Corps embaumé à la manière des Égyptiens.
<i>Brou.</i>	Enveloppe verte de la noix.
<i>Savanes.</i>	Vastes prairies incultes de l'Amérique.
<i>Steppes.</i>	Plaines sablonneuses et stériles en Russie.



<i>Manne.</i>	Nourriture que Dieu envoya du ciel aux Israélites dans le désert.
<i>Opium.</i>	Suc du pavot blanc, qui a une propriété narcotique.
<i>Naturaliste.</i>	Celui qui se livre à l'étude de l'histoire naturelle.
<i>Pugilat.</i>	Combat à coups de poing.
<i>Brassard.</i>	Armure qui garantissait le bras.
<i>Ambulance.</i>	Hôpital qui suit l'armée.
<i>Conscrit.</i>	Jeune homme de vingt ans que le sort envoie sous les drapeaux.
<i>Cliquetis.</i>	Bruit d'armes qui s'entre-choquent.
<i>Armistice.</i>	Suspension d'armes pour peu de temps.
<i>Amnistie.</i>	Pardon général accordé le plus souvent à des condamnés politiques.
<i>Otage.</i>	Personne remise pour garant d'un traité.
<i>Rançon.</i>	Prix du rachat d'un prisonnier.
<i>Représaille.</i>	Traitement qu'on fait à l'ennemi pour se venger d'un traitement pareil.
<i>Athlète.</i>	Celui qui combattait dans les jeux solennels de la Grèce.
<i>Gladiateur.</i>	Les Romains obligeaient à se battre dans l'arène contre les bêtes féroces.
<i>Microscope.</i>	Instrument d'optique qui grossit les objets.
<i>Écho.</i>	Répétition du son réfléchi par un corps.
<i>Horoscope.</i>	Sort de quelqu'un prédit d'après les astres, à l'heure de sa naissance.

## QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

<i>Flux.</i>	Mouvement réglé d'élévation de la mer.
<i>Archipel.</i>	Endroit d'une mer où il y a beaucoup d'îles.
<i>Volcan.</i>	Montagne qui vomit du feu par son sommet.
<i>Mappemonde.</i>	Carte des deux hémisphères.
<i>Horizon.</i>	Endroit de la terre où se termine notre vue.
<i>Désert.</i>	Lieu vaste inhabité.
<i>Antipode.</i>	Lieu de la terre diamétralement opposé au point où l'on est. Habitant de ce lieu.
<i>Cascade.</i>	Chute d'eau bruyante.
<i>Cataracte.</i>	Eau qui se précipite avec fracas d'un lieu très-élevé.
<i>Atmosphère.</i>	Masse d'air qui environne la terre.



<i>Aéronaute.</i>	Celui qui dirige un aérostat.
<i>Paradis.</i>	Séjour des bienheureux.
<i>Purgatoire.</i>	Lieu où les âmes des justes achèvent de se purifier de leurs fautes.
<i>Limbes.</i>	Séjour des saints de l'ancien Testament et des enfants morts avant le baptême.
<i>Athée.</i>	Celui qui nie l'existence de Dieu.
<i>Antechrist.</i>	Imposteur qui viendra, dit-on, à la fin du monde pour corrompre les fidèles.
<i>Ciboire.</i>	Vase où l'on conserve les hosties consacrées.
<i>Dais.</i>	Poêle soutenu par quatre colonnes, sous lequel on porte le saint sacrement.
<i>Tonsure.</i>	Couronne faite aux ecclésiastiques en leur rasant les cheveux au sommet de la tête.
<i>Séminaire.</i>	Collège où l'on instruit les ecclésiastiques.
<i>Martyr.</i>	Qui a souffert la mort pour sa religion.
<i>Martyre.</i>	Mort, tourments endurés pour sa religion.

## QUATRE-VINGT-HUITIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

<i>Topographie.</i>	Description détaillée d'un canton, d'un lieu particulier.
<i>Oasis.</i>	Ile de verdure au milieu des déserts de l'Afrique.
<i>Gué.</i>	Endroit d'une rivière où l'on peut passer à pied.
<i>Anachronisme.</i>	Erreur de date.
<i>Chronologie.</i>	Science des dates.
<i>Age d'or (1).</i>	Époque reculée où tous les hommes étaient vertueux, et, partant, tous heureux.
<i>Hydre.</i>	Serpent fabuleux à sept têtes renaissantes.
<i>Minotaure (2).</i>	Monstre fabuleux demi-homme et demi-taureau.

(1) Les anciens distinguaient quatre âges dans l'histoire du genre humain : l'*âge d'or* représente le temps pendant lequel un printemps continu régnait sur la terre; l'*âge d'argent* marque l'époque où les hommes commencèrent à déchoir de leur innocence; le mal domine dans l'*âge d'airain*, et l'*âge de fer* est signalé par le débordement de tous les excès et de tous les crimes.

(2) Monstre de Crète, moitié homme et moitié taureau, enfermé dans le labyrinthe construit par Dédale. On le nourrissait de chair humaine.



<i>Parques (1).</i>	Déeses infernales qui tenaient le fil de nos jours.
<i>Pénates.</i>	Dieux domestiques des païens.
<i>Argus.</i>	Monstre fabuleux à cent yeux, et, au figuré, homme très-clairvoyant.
<i>Augure.</i>	Celui qui, chez les Romains, lisait l'avenir dans le vol des oiseaux.
<i>Bacchante.</i>	Prêtresse de Bacchus.
<i>Thyrse.</i>	Javelot environné de pampre et de lierre, dont les Bacchantes étaient armées.
<i>Caducée (2).</i>	Baguette entourée de deux serpents. Attribut de Mercure.
<i>Cyclope.</i>	Géant qui n'avait qu'un œil rond au milieu du front.
<i>Holocauste.</i>	Sacrifice où l'on consumait entièrement la victime.
<i>Hécatombe.</i>	Sacrifice de cent bœufs.
<i>Pagode.</i>	Temple indien.
<i>Église.</i>	Lieu de prière des catholiques.
<i>Mosquée.</i>	Lieu de prière des Mahométans.
<i>Synagogue.</i>	Lieu de prière des Juifs.
<i>Temple.</i>	Lieu de prière des protestants.
<i>Druide.</i>	Ancien prêtre gaulois.
<i>Presbytère.</i>	Maison, habitation du curé.
<i>Ramadan.</i>	Carême des Turcs.
<i>Rogations.</i>	Processions et prières publiques, au printemps, pour la conservation des biens de la terre.
<i>Sabbat.</i>	Jour de repos chez les Juifs.
<i>Tiare.</i>	Bonnet à triple couronne que porte le pape dans les grandes cérémonies.

Thésée, en tuant le Minotaure, affranchit les Athéniens du traité que leur avait imposé Minos, en les obligeant d'envoyer, tous les sept ans, sept garçons et autant de jeunes filles, pour servir de pâture au monstre.

(1) Les Parques étaient, suivant la Fable, trois divinités des enfers, maîtresses de la vie des hommes, dont elles filaient la trame avec des laines de diverses couleurs, marquant les jours heureux ou malheureux. Les Parques réglaient leurs destinées : Clotho tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos tranchait le fil.

(2) C'était autrefois le symbole de la paix. Le caducée est aujourd'hui l'emblème du commerce, auquel Mercure présidait chez les anciens. Les serpents sont le symbole de la prudence et de la ruse.





<i>Théologie.</i>	Science qui a Dieu pour objet.
<i>Franciscain.</i>	Religieux de l'ordre de Saint-François.
<i>Glas.</i>	Son funèbre de cloche pendant l'agonie de quelqu'un.
<i>Inquisition.</i>	Tribunal établi autrefois en Espagne pour punir ceux qui étaient accusés d'irrégion.
<i>Linceul.</i>	Drap pour ensevelir les morts.
<i>Mausolée.</i>	Tombeau somptueux.
<i>Martyrologe.</i>	Catalogue des martyrs et des saints.
<i>Métempsychose.</i>	Passage de l'âme d'un corps mort dans un autre vivant.
<i>Paria.</i>	Membre d'une caste proscrite, maudite, dans l'Inde.
<i>Astrologie.</i>	Art chimérique de lire l'avenir dans les astres.
<i>Astronomie.</i>	Science qui traite des astres.
<i>Catéchumène.</i>	Celui que l'on dispose au baptême en l'instruisant.
<i>Cène.</i>	Dernier souper de Jésus avec ses apôtres la veille de la Passion.
<i>Cilice.</i>	Tissu de crin que l'on porte sur la peau par mortification.
<i>Concile.</i>	Assemblée d'évêques réunis pour prononcer sur un point de doctrine.
<i>Conclave.</i>	Assemblée de cardinaux pour l'élection d'un pape.
<i>Cyprès.</i>	Arbre résineux toujours vert, dont les anciens avaient fait le symbole de la mort.
<i>Ampoule (1).</i>	Petite fiole où l'on conservait l'huile qui servait au sacre des rois de France.
<i>Allah.</i>	Nom par lequel les Mahométans désignent la Divinité.
<i>Coran.</i>	Livre qui contient la loi de Mahomet.
<i>Évangile.</i>	Livre qui contient la doctrine du Christ.
<i>Pentateuque.</i>	Nom donné aux cinq livres de Moïse.

(1) Cette fiole sacrée, que l'on conservait dans la cathédrale de Reims, fut apportée, suivant la tradition, par les anges, à saint Rémy, pour le sacre de Clovis. Elle était, croyait-on, remplie d'une huile intarissable qui servit depuis au sacre des rois de France. En 1793, le représentant du peuple, Ruhl, s'en empara, et la brisa sur une des places publiques de Reims.



<i>Apocalypse.</i>	Nom que l'on donne au livre des révélations de saint Jean l'Évangéïste.
<i>Apothéose.</i>	Déification d'un héros, d'un empereur, etc., après sa mort.
<i>Contumace.</i>	Accusé qui ne comparait point, qui est en fuite.
<i>Legs.</i>	Don laissé par testament.
<i>Immeuble.</i>	Bien consistant en maison, terres.
<i>Remords.</i>	Reproche secret que fait la conscience.
<i>Usufruit.</i>	Jouissance d'un bien dont la propriété est à un autre.
<i>Épigraphe.</i>	Courte citation placée en tête d'un livre, d'un chapitre.
<i>Errata.</i>	Liste des fautes dans l'impression d'un ouvrage.
<i>Diphthongue.</i>	Syllabe qui fait entendre le son de deux voyelles par une seule émission de voix : <i>ia, ie, io, ieu, iou</i> , etc.
<i>Hiatus.</i>	Choc désagréable causé par la rencontre de deux voyelles.
<i>Zoïle.</i>	Mauvais critique, nom d'un ancien critique d'Homère.
<i>Aristarque.</i>	Critique sévère, mais équitable.
<i>Encyclopédie.</i>	Ouvrage où l'on traite de toutes les sciences.

---

 QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

<i>Amazone.</i>	Autrefois femme guerrière de l'Asie.
<i>Cannibale.</i>	Sauvage qui mange de la chair humaine.
<i>Turban.</i>	Coiffure des peuples orientaux.
<i>Guérite.</i>	Ce qui sert d'abri à une sentinelle.
<i>Fronde.</i>	Petite corde avec laquelle les enfants lancent des pierres.
<i>Bouclier.</i>	Arme défensive dont on se couvre le corps.
<i>Tribut.</i>	Ce qu'un peuple paye à un autre pour marque de sa dépendance.
<i>Ambassadeur.</i>	Celui qui représente son pays auprès d'une puissance étrangère.
<i>Nonce.</i>	Nom par lequel on désigne un ambassadeur du pape.
<i>Amphitryon.</i>	Personne chez laquelle on dîne.



Bagne.	Lieu où l'on enferme les forçats.
Geôlier.	Concierge d'une prison.
Menottes.	Liens servant à attacher les poignets des prisonniers.
Perruque.	Coiffure de faux cheveux.
Piéton.	Celui qui voyage à pied.
Aieul.	Nom par lequel on désigne le père du père ou de la mère.
Bûcheron.	Celui qui abat du bois dans une forêt.
Printemps.	Première saison de l'année.

## QUATRE-VINGT-DIXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

<i>Auriculaire.</i>	Nom du petit doigt de la main.
<i>Annulaire.</i>	Le quatrième doigt de la main, celui qui porte l'anneau.
<i>Nez.</i>	Siège de l'odorat.
<i>Palais.</i>	Siège du goût.
<i>Œil.</i>	Siège de la vue.
<i>Oreille.</i>	Siège de l'ouïe.
<i>Orteil.</i>	Gros doigt du pied.
<i>Paume.</i>	Le dedans de la main.
<i>Paupière.</i>	Peau bordée de cils, qui couvre l'œil.
<i>Ecchymose.</i>	Tache livide causée par une meurtrissure.
<i>Balafre.</i>	Cicatrice d'une blessure profonde au visage.
<i>Scalpel.</i>	Instrument de chirurgie pour disséquer.
<i>Lancette.</i>	Instrument de chirurgie pour ouvrir la veine.
<i>Fléau.</i>	Instrument pour battre le blé.
<i>Inanition.</i>	Faiblesse causée par défaut de nourriture.
<i>Cadavre.</i>	Corps humain mort.
<i>Cicatrice.</i>	Marque qui reste après la guérison d'une plaie.
<i>Décollation.</i>	Action de couper la tête : La — de saint Jean.
<i>Hygiène.</i>	Art qui a pour but la conservation de la santé.
<i>Enchifrènement.</i>	Embarras dans le nez causé par un rhume de cerveau.
<i>Syncope.</i>	Défaillance, pâmoison subite.
<i>Hémorragie.</i>	Perte de sang.
<i>Chiquenaude.</i>	Coup sur le nez donné avec un doigt raidi et détendu.
<i>Somnambulisme.</i>	État d'un individu qui marche et agit en dormant.



*Optimiste.*

Philosophe qui prétend que tout est pour le mieux dans le monde.

*Pessimiste.*

Philosophe qui prétend que l'état des choses est le plus mauvais possible.

*Spleen.*

Dégoût de la vie. Maladie particulière des Anglais.

*Léthargie.*

Assoupissement, sommeil profond et prolongé, contre nature.

*Maladrerie.*

Jadis hôpital de lépreux, situé hors des villes.

*Marâtre.*

Nom que l'on donne, en mauvaise part, à une belle-mère.

*Pygmée.*

Très-petit homme qui, suivant la Fable, n'avait qu'un pied et demi de hauteur.

*Sieste.*

Repos pris après le repas, pendant la chaleur du jour.

*Silhouette.*

Profil tracé en suivant l'ombre du visage.

*Sirène.*

Monstre fabuleux, moitié femme et moitié poisson, dont les chants perfides attiraient les voyageurs.

*Thermes.*

Bains publics des anciens.

*Suicide.*

Celui qui se tue lui-même.

*Déicide.*

Celui qui tue son Dieu : Les Juifs ont été —.

*Peccadille.*

Faute légère, petit péché : La — de l'âne fut jugée un cas pendable.

*Quatrain.*

Stance de quatre vers.

*Monologue.*

Scène où un acteur parle seul.

*Aparté.*

Ce qu'un acteur dit à part lui sur la scène.

*Pantomime.*

Jeu d'un acteur qui ne s'exprime que par gestes.

*Toaste.*

Proposition de boire à la santé de quelqu'un.

*Club.*

Mot anglais.

*Arlequin.*

Réunion de personnes discutant sur la politique. Mot anglais.

*Colin-Maillard.*

Bouffon de l'ancienne comédie italienne, ayant un habit chamarré de différentes couleurs.

*Sinécure.*

Sorte de jeu où l'un des joueurs a les yeux bandés et poursuit les autres.

*Patrimoine.*

Charge salariée sans fonctions, sans travail.

Bien qui vient du père et de la mère.



<i>Mécène</i> (1).	Protecteur des lettres et des savants. Nom propre devenu commun.
<i>Mentor</i> (2).	Celui qui sert de guide, de gouverneur à un jeune homme.
<i>Jérémiade</i> (3).	Plainte, lamentation fréquente et importune.
<i>Jouvence</i> (4).	Fontaine fabuleuse qui avait la propriété de rajeunir ceux qui s'y baignaient.
<i>Knout.</i>	Supplice du fouet, de la bastonnade en Russie.
<i>Patron.</i>	Saint dont on porte le nom.
<i>Argot.</i>	Langage particulier aux filous.
<i>Arrhes.</i>	Argent pour assurer l'exécution d'un marché, et que l'on perd si l'on se rétracte.
<i>Aurore.</i>	Lumière qui précède le lever du soleil.
<i>Canicule.</i>	Époque réputée la plus chaude de l'année, du 24 juillet au 23 août.
<i>Caravane.</i>	Troupe de marchands, de pèlerins qui voyagent ensemble dans les déserts.
<i>Appât.</i>	Pâtüre mise dans un piège, après un hameçon, pour attirer.
<i>Abri.</i>	Lieu où l'on se met à couvert de la pluie.
<i>Alvéole.</i>	Petite cellule où les abeilles déposent leur miel.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

(1) Favori et ministre d'Auguste Mécène ne se servit de son crédit que pour encourager les lettres et les arts. Virgile, Horace, Properce, furent comblés de ses bienfaits. Depuis, le mot Mécène est devenu le synonyme de protecteur des lettres, des sciences et des arts: *Fouquet fut le Mécène de La Fontaine; Colbert se montra le Mécène de tous les hommes illustres du siècle de Louis XIV.*

(2) Ce nom désigne un ami fidèle, un conseiller prudent, un guide sûr et éclairé, parce qu'ainsi s'appelait l'ami auquel Ulysse, avant de s'embarquer pour la guerre de Troie, avait confié le soin de sa maison. Minerve, dit la Fable, prenait souvent sa figure et sa voix pour engager le fils d'Ulysse à ne point dégénérer de la valeur et de la prudence de son père. Cette tradition a été adoptée par Fénelon dans son *Télémaque*.

(3) Ce mot tire son nom de *Jérémie*, l'un des quatre grands prophètes qui, dans ses *Lamentations*, prédit la ruine de Jérusalem, la captivité de Babylone, et déplore éloquemment les malheurs de sa patrie.

(4) *Fontaine de Jouvence*. Cette source fabuleuse a joué un grand rôle dans les romans orientaux. On attribuait aux eaux de cette fontaine la vertu de rajeunir ceux qui venaient s'y baigner. Dire de quelqu'un: *Il a bu de l'eau de la fontaine de Jouvence*, signifie *il a rajeuni*.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## QUATRE-VINGT-ONZIÈME LEÇON.

*Essieu.**Tenailles.**Fuseau.**Échalas.**Escabeau.**Rouille.**Cidre.**Gibelotte.**Ongle.**Glu.**Amiante.**Ardoise.**Gland.**Moelle.**Reptile.**Levain.**Tan.*

Forte pièce de fer qui traverse le moyeu.

Instrument de fer pour saisir, arracher.

Petit instrument de bois pour filer le chanvre.

Bâton enfoncé en terre pour soutenir la vigne.

Siège de bois sans bras ni dossier.

Oxydation qui se produit sur les métaux exposés à l'humidité.

Boisson faite avec du jus de pomme.

Espèce de fricassée de lapin.

Partie dure qui recouvre le dessus du bout des doigts.

Matière visqueuse qui sert à prendre les oiseaux.

Minéral fibreux, filamenteux, incombustible.

Pierre noirâtre, par feuilles, pour couvrir les maisons.

Fruit du chêne.

Substance molle et grasse contenue dans la

cavité des os.

Animal qui rampe.

Toute substance qui facilite la fermentation.

Écorce de chêne moulue, avec laquelle on prépare les cuirs.

## QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.**Rez-de-chaussée.**Persienne.**Jalousie.**Mansarde.**Psyché.**Échoppe.**Bigorne.**Patère.*

Appartement situé au niveau du sol.

Sorte de volet à claire-voie, qui s'ouvre en dehors.

Treillis de lattes placé à une fenêtre, et que l'on abaisse pour se garantir des rayons du soleil.

Logement situé au comble d'une maison.

Glace mobile montée sur des pieds.

Petite boutique de savetier, etc.

Sorte d'enclume qui finit en pointe.

Crochet placé dans un appartement pour suspendre les rideaux, les chapeaux, etc.



<i>Dédale ou laby- rinthe.</i>	Lieu où l'on s'égare, où l'on se perd.
<i>Palier.</i>	Plate-forme à chaque étage d'un escalier.
<i>Péristyle.</i>	Suite de colonnes formant galerie.
<i>Amphithéâtre.</i>	Enceinte garnie de gradins où un professeur fait son cours.
<i>Carrière.</i>	Lieu d'où l'on tire la pierre.
<i>Fresque.</i>	Sorte de peinture faite sur une muraille.
<i>Stuc.</i>	Plâtre imitant le marbre.
<i>Carrefour.</i>	Endroit où plusieurs rues se croisent.
<i>Aqueduc.</i>	Petit canal, le plus souvent souterrain, pour conduire l'eau.
<i>Baratte.</i>	Vaisseau de bois où l'on bat le beurre.
<i>Petit-lait.</i>	Partie aqueuse du lait caillé.
<i>Tronc.</i>	Boîte placée dans les églises pour recueillir les aumônes.
<i>Demoiselle ou hie.</i>	Lourde pièce de bois ferrée par un bout pour enfoncer les pavés.
<i>Houlette.</i>	Bâton de berger.
<i>Locomotive.</i>	Machine qui met les wagons en mouvement.
<i>Mitaine.</i>	Gant tronqué, sans séparation pour les doigts, à l'exception du pouce.
<i>Navette.</i>	Instrument avec lequel le tisserand fait courir le fil.
<i>Outre.</i>	Peau de bouc, en forme de sac, pour contenir les liquides.
<i>Palanquin.</i>	Chaise dans laquelle se font porter les riches Indiens.
<i>Acoustique.</i>	Science qui traite du son.
<i>Aérolithe.</i>	Pierre tombée du ciel.
<i>Alambic.</i>	Appareil qui sert à distiller.
<i>Alchimiste.</i>	Celui qui se livrait, au moyen âge, à la recherche chimérique de la pierre philosophale.
<i>Algèbre.</i>	Science dans laquelle on calcule avec des lettres.
<i>Clepsydre.</i>	Horloge d'eau chez les anciens.
<i>Axiome.</i>	Vérité évidente par elle-même.
<i>Atôme.</i>	Molécule d'un corps, supposée indivisible à cause de son extrême ténuité.
<i>Paratonnerre.</i>	Aiguille de fer placée sur les monuments pour les garantir de la foudre.



<i>Paradoxe.</i>	Proposition contraire à l'opinion commune.
<i>Siphon.</i>	Tuyau recourbé pour transvaser les liquides.
<i>Hygromètre.</i>	Instrument pour mesurer le degré d'humidité de l'air.
<i>Thermomètre.</i>	Instrument pour marquer le degré de chaleur.
<i>Raromètre.</i>	Instrument qui mesure la pesanteur de l'air et indique les changements de temps.
<i>Oxygène.</i>	Partie de l'air atmosphérique qui entretient la respiration et la combustion.
<i>Laboratoire.</i>	Lieu où travaillent les chimistes.
<i>Amble.</i>	Allure du cheval qui avance à la fois les deux jambes du même côté.
<i>Galop.</i>	Nom donné à la plus rapide allure du cheval.
<i>Signet.</i>	Petit ruban attaché au haut d'un livre pour marquer l'endroit où l'on a cessé de lire.
<i>Spirale.</i>	Courbe qui va toujours en s'éloignant du point autour duquel elle tourne.
<i>Télégraphe.</i>	Instrument servant à transmettre rapidement au loin des nouvelles importantes.
<i>Essaim.</i>	Volée de jeunes abeilles qui abandonnent la ruche qu'elles émigrent.
<i>Fretin.</i>	Nom général donné au petit poisson.
<i>Cornac.</i>	Conducteur d'éléphant.
<i>Mérelle</i> ou <i>ma-</i>	Jeu d'enfants qui consiste à sauter à cloche-
<i>relle.</i>	pied en poussant un palet entre des lignes.
<i>Niche.</i>	Enfoncement pratiqué dans un mur pour placer une statue.
<i>Panade.</i>	Soupe au pain, au beurre, longtemps mitonnée.
<i>Automate.</i>	Machine qui se meut par ressorts.
<i>Bauge.</i>	Lieu fangeux où le sanglier se retire.
<i>Cassonade.</i>	Sucre non raffiné.

## QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LEÇON.

<i>Guillemet.</i>	Signe orthographique placé au commencement et à la fin d'une citation.
<i>Problème.</i>	Question à résoudre.
<i>Alphabet.</i>	Réunion de toutes les lettres d'une langue.
<i>Pensum.</i>	Surcroît de travail imposé à un écolier pour le punir.





<i>Vacances.</i>	Temps pendant lequel cessent les études dans une école.
<i>Condisciple.</i>	Compagnon d'études.
<i>Compatriote.</i>	Qui est du même pays.
<i>Patin.</i>	Chaussure de fer pour glisser sur la glace.
<i>Raquette.</i>	Instrument pour jouer à la paume, au volant.
<i>Aiguille.</i>	Petit instrument d'acier pointu, très-délié d'un bout et percé de l'autre, pour coudre.
<i>Girouette.</i>	Machine en fer-blanc qui tourne au gré du vent et en marque la direction.
<i>Agonie.</i>	Dernière lutte de la nature contre la mort.
<i>Antidote.</i>	Remède pour combattre le poison.
<i>Migraine.</i>	Violente douleur à la tête, ordinairement périodique.
<i>Charlatan.</i>	Vendeur de drogues, d'orviétan, sur les places publiques.
<i>Vétérinaire.</i>	Celui qui traite les animaux malades.
<i>Charpie.</i>	Filament de linge usé pour mettre sur les plaies.
<i>Cil.</i>	Poil des paupières.
<i>Sourcil.</i>	Ligne courbe de poils au-dessus des yeux.
<i>Amygdales.</i>	Glandes en forme d'amande placées aux deux côtés de la gorge.

## QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

<i>Budget.</i>	État annuel des recettes et des dépenses d'un pays.
<i>Satrape.</i>	Gouverneur d'une province chez les anciens Perses.
<i>Théocratie.</i>	Gouvernement où les chefs sont regardés comme les ministres de Dieu.
<i>Monarchie.</i>	Gouvernement d'un État régi par un seul chef.
<i>Anarchie.</i>	Absence complète de toute espèce de gouvernement.
<i>Oligarchie.</i>	Gouvernement où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre.
<i>République.</i>	État où le peuple choisit lui-même ses chefs.
<i>Tribun.</i>	Magistrat de l'ancienne Rome chargé de défendre les intérêts du peuple.



<i>Ukase.</i>	Edit impérial en Russie.
<i>Firman.</i>	Édit du Grand-Seigneur.
<i>Czar ou Tzar.</i>	Titre qu'on donne au monarque de Russie.
<i>Doge.</i>	Ancien chef de la république de Venise.
<i>Sultan.</i>	Nom par lequel on désigne ordinairement l'empereur des Turcs.
<i>Hampe.</i>	Le bois d'un drapeau.
<i>Ilote.</i>	Esclave à Sparte ( <i>autrefois</i> ).
<i>Boyards.</i>	Puissants seigneurs de la Russie.
<i>Bourgmaster.</i>	Maire en Allemagne.
<i>Maire.</i>	Premier officier civil d'une commune, en France.
<i>Adjoint.</i>	Magistrat qui aide et remplace au besoin le maire d'une commune.
<i>Mandarin.</i>	Haut dignitaire de la Chine.
<i>Lazzaroni.</i>	Mendiant, paresseux, sans asile, en Italie, principalement à Naples.
<i>Ostracisme.</i>	Loi qui bannissait pour dix ans les citoyens devenus, par leur mérite, suspects à la jalousie républicaine des Athéniens.
<i>Palladium.</i>	Statue de Pallas à la conservation de laquelle la ville de Troie attachait son salut (1).
<i>Forum.</i>	Place où s'assemblait le peuple romain pour discuter sur les affaires publiques.
<i>Dauphin.</i>	Nom que l'on donnait autrefois au fils aîné du roi de France.
<i>Assignat.</i>	Papier-monnaie créé pendant la Révolution française.
<i>Candidat.</i>	Personne qui se met sur les rangs pour obtenir un emploi.
<i>Chouan (2).</i>	Nom que l'on donnait, sous la première révolution, aux insurgés de la Vendée.

(1) On la disait tombée du ciel, et on la conservait précieusement à Troie, persuadé que le sort de la ville y était attaché. Ulysse et Diomède l'enlevèrent pendant la nuit par ruse, et seulement alors la ville put être prise. Depuis, on a désigné sous le nom de *palladium* les divers objets à la possession desquels certaines villes, certains empires, attachaient leur durée. L'ancile, bouclier sacré qu'on croyait tombé du ciel sous le règne de Numa, était le *palladium* de l'empire romain.

(2) Dans les premiers temps de l'insurrection de la Vendée contre la République, les paysans se ralliaient, la nuit, en faisant entendre le cri du chat-huant. De là, par corruption, le nom de Chouans donné par extension à tous les partisans de la cause royale en Bretagne.



<i>Constable.</i>	Officier de police en Angleterre.
<i>Alguazil.</i>	Archer, gendarme espagnol.
<i>Cicérone.</i>	Homme qui sert de guide aux étrangers en Italie.
<i>Blanc-seing.</i>	Signature apposée sur un papier laissé en blanc.
<i>Avarie.</i>	Domage éprouvé par des marchandises.
<i>Bail.</i>	Contrat par lequel on loue, pour un temps déterminé, une maison, une ferme.
<i>Bimbelotier.</i>	Celui qui fait ou vend des jouets d'enfant.
<i>Agenda.</i>	Petit livret de poche sur lequel on écrit ce que l'on a à faire.
<i>Album.</i>	Livre sur lequel les voyageurs consignent ce qu'ils ont vu de remarquable.
<i>Regain.</i>	Herbe qui repousse dans un pré après la coupe.
<i>Sérénade.</i>	Concert donné la nuit sous des fenêtres.
<i>Sensitive.</i>	Plante exotique qui replie ses feuilles quand on la touche.
<i>Fenaïson.</i>	Époque où l'on coupe les foins.
<i>Floraison.</i>	Époque à laquelle fleurit une plante.
<i>Ivraie.</i>	Mauvaise herbe à graine noire qui croît parmi le blé.
<i>Jachère.</i>	État d'une terre labourable qu'on laisse reposer.
<i>Méteil.</i>	Froment et seigle mêlés ensemble.
<i>Mouture.</i>	Mélange de froment et d'orge.
<i>Papyrus.</i>	Arbrisseau d'Égypte dont l'écorce intérieure servait de papier aux anciens.
<i>Parchemin.</i>	Peau de mouton préparée pour écrire.
<i>Pépinière.</i>	Lieu planté de jeunes arbres destinés à être transplantés.
<i>Baobab.</i>	Le plus grand, le géant des végétaux.
<i>Mancenillier.</i>	Arbre vénéneux d'Amérique dont l'ombrage est, dit-on, mortel.

---

 QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LEÇON.

<i>Maquignon.</i>	Marchand, vendeur de chevaux.
<i>Palefrenier.</i>	Valet qui panse les chevaux.



<i>Mors.</i>	Partie de la bride qui passe dans la bouche du cheval.
<i>Braconnier.</i>	Celui qui chasse furtivement sur les terres d'autrui.
<i>Réfectoire.</i>	Lieu où se prennent les repas dans une communauté, un collège.
<i>Abreuvoir.</i>	Lieu où l'on mène boire les bestiaux.
<i>Réservoir.</i>	Lieu où l'on amasse et conserve l'eau.
<i>Vivier.</i>	Pièce d'eau où l'on nourrit du poisson.
<i>Verges.</i>	Lieu planté d'arbres fruitiers.
<i>Potager.</i>	Jardin où l'on cultive les légumes.
<i>Vantail.</i>	L'un des deux battants d'une porte.
<i>Margelle.</i>	Pierre qui forme le rebord d'un puits.
<i>Wagon.</i>	Voiture employée sur les chemins de fer.
<i>Débarcadère.</i>	Lieu où l'on débarque en chemin de fer.
<i>Impasse.</i>	Rue sans issue.
<i>Coquerico.</i>	Mot qui désigne le chant du coq.
<i>Aumône.</i>	Ce que l'on donne aux pauvres par charité.
<i>Tocsin.</i>	Bruit d'une cloche sonnée à coups précipités pour donner l'alarme.



ZENEAKADÉMIA

LISZT MŰZEUM

## QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

<i>Amphibie.</i>	Animal qui vit sur la terre et dans l'eau.
<i>Angora.</i>	Chat remarquable par la longueur et la beauté de son poil.
<i>Aquatique.</i>	Qui croît, qui vit dans l'eau : Oiseau —.
<i>Frugivore.</i>	Qui vit de fruits, de graines : Animal —.
<i>Carnivore.</i>	Qui se nourrit de chair.
<i>Herbivore.</i>	Qui se nourrit d'herbes.
<i>Ichthyophage.</i>	Qui vit de poisson.
<i>Anthropophage.</i>	Qui mange de la chair humaine : Peuple —.
<i>Venimeux.</i>	Se dit des animaux qui ont du venin.
<i>Vénéneux.</i>	Se dit des plantes qui ont du poison.
<i>Vivipare.</i>	Animal qui met au monde ses petits tout vivants.
<i>Ovipare.</i>	Se dit des animaux qui se reproduisent par des œufs.
<i>Natal.</i>	Où l'on a pris naissance : Pays —.
<i>Exotique.</i>	Qui est étranger au climat : Arbre —.
<i>Oléagineux.</i>	Fruit, graine qui donne de l'huile.



ZENEAKADÉMIA

LISZT MŰZEUM

<i>Tinctorial.</i>	Propre à la teinture : Plante —.
<i>Camus.</i>	Se dit d'un nez court et plat.
<i>Contagieux.</i>	Qui se communique par le contact : Maladie —.
<i>Épidémique.</i>	Maladie qui, sans être contagieuse, attaque à la fois un grand nombre de personnes.
<i>Cordial.</i>	Remède qui conforte le cœur, les forces : Potion —.
<i>Pectoral.</i>	Bon pour la poitrine : Tisane —.
<i>Émollient.</i>	Remède qui adoucit, qui amollit.
<i>Fébrifuge.</i>	Remède qui guérit de la fièvre.
<i>Cutané.</i>	Qui appartient à la peau : Maladie —.
<i>Incurable.</i>	Qui ne peut être guéri : Mal —.
<i>Invulnérable.</i>	Qui ne peut être blessé : Achille était —.
<i>Myope.</i>	Qui a la vue courte, basse.
<i>Presbyte.</i>	Qui ne voit que de loin.
<i>Nain.</i>	Qui est d'une taille très-petite.
<i>Thermales.</i>	Se dit des eaux minérales chaudes.
<i>Tierce.</i>	Qui revient le troisième jour : Fièvre —.
<i>Quarte.</i>	Qui revient tous les quatre jours : Fièvre —.
<i>Périodique.</i>	Qui a son retour marqué : Fièvre —.
<i>Quotidien.</i>	Qui se renouvelle chaque jour : Journal —.
<i>Hebdomadaire.</i>	Qui se renouvelle chaque semaine : Journal —.
<i>Culinaire.</i>	Qui a rapport à la cuisine : Art —.
<i>Écru.</i>	Qui n'a pas été blanchi, en parlant du fil, de la toile.
<i>Fade.</i>	Qui n'a point de saveur : Sauce —.
<i>Indélébile.</i>	Qui ne peut être effacé : Encre —.
<i>Indigeste.</i>	Aliment difficile à digérer : Chou —.
<i>Inodore.</i>	Qui est sans odeur.
<i>Agraire.</i>	Se dit d'une loi romaine qui avait rapport au partage des terres.
<i>Aratoire.</i>	Qui a rapport à l'agriculture : Instrument —.
<i>Éphémère.</i>	Qui ne dure qu'un jour : Fleur, bonheur —.
<i>Prestidigitateur.</i>	Qui fait des tours subtils avec ses doigts.
<i>Acrobate.</i>	Danseur de corde.
<i>Germain.</i>	Se dit des enfants des deux sœurs, etc. : Cousin —.
<i>Canine.</i>	Dent de devant.
<i>Molaire.</i>	Dent du fond de la bouche.
<i>Incisive.</i>	Dent du milieu.
<i>Antédiluvien.</i>	Qui a précédé le déluge : Patriarche —.



<i>Compatriote.</i>	Qui est du même pays.
<i>Contemporain.</i>	Qui vit dans le même temps : Auteurs —.
<i>Coreligionnaire.</i>	Qui professe la même religion qu'un autre.
<i>Créole.</i>	Européen d'origine né en Amérique.
<i>Mulâtre.</i>	Né d'un nègre et d'une blanche, ou d'un blanc et d'une négresse.
<i>Insulaire.</i>	Qui habite une île.
<i>Salique (loi) (1).</i>	Loi qui, en France, exclut les femmes du trône.
<i>Transalpin.</i>	Qui est situé au delà des Alpes.
<i>Cisalpin.</i>	Qui est situé en deçà des Alpes.
<i>Éternel.</i>	Sans commencement ni fin : Dieu —.
<i>Immortel.</i>	Qui ne doit point mourir : Ame —.
<i>Fataliste.</i>	Celui qui attribue tout au destin.
<i>Orthodoxe.</i>	Conforme à la saine doctrine de l'Église.
<i>Pascal.</i>	Qui a rapport à la fête de Pâques : Cierge —.
<i>Véniel.</i>	Se dit d'un péché qui ne fait pas perdre la grâce.
<i>Alexandrin.</i>	Vers français composé de douze syllabes.
<i>Olographe.</i>	Testament écrit de la main même du testateur.
<i>Autographe.</i>	Qui est écrit de la main même de l'auteur.
<i>Pénultième.</i>	Avant-dernière syllabe d'un mot.
<i>Initiale.</i>	La première lettre d'un mot.
<i>Médiale.</i>	Lettre située au milieu d'un mot.
<i>Finale.</i>	La dernière lettre d'un mot.
<i>Labiales.</i>	Lettres qui se prononcent des lèvres.
<i>Interprète.</i>	Celui qui traduit la parole d'une langue dans une autre.
<i>Oral.</i>	Qui se transmet par la voix : Leçon —.
<i>Oculaire.</i>	Se dit d'un témoin qui a vu de ses propres yeux.
<i>Simultané.</i>	Enseignement par lequel on instruit plusieurs élèves à la fois.

(1) La loi salique était le code des Francs-Saliens, dont l'article le plus fameux est celui qui confère aux mâles seuls le droit de succéder à la *terre salique*, fief donné au guerrier en récompense de ses services. En 1316, à la mort de Louis le Hutin, cet article, qui ne concernait que la propriété particulière, fut appliqué pour la première fois à la succession à la couronne de France, et depuis a été reçu en ce sens comme une des lois fondamentales de la monarchie.



<i>Mutuel.</i>	Enseignement par lequel les élèves s'instruisent mutuellement.
<i>Individuel.</i>	Enseignement par lequel un professeur n'instruit qu'un seul élève.

---

 QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

<i>Capillaire.</i>	Délié comme un cheveu.
<i>Équilatéral.</i>	Triangle dont les trois côtés sont égaux.
<i>Intermittent.</i>	Qui discontinue et reprend par intervalles.
<i>Opaque.</i>	Qui n'est pas transparent : Corps —.
<i>Parallèle.</i>	Se dit de deux lignes partout également distantes l'une de l'autre.
<i>Malléable.</i>	Propriété qu'a un métal de s'étendre sous le marteau.
<i>Hétérogène.</i>	État d'un corps composé de parties de différente nature.
<i>Homogène.</i>	État d'un corps composé de parties de même nature.
<i>Posthume.</i>	Né après le <i>moment du père</i> : <i>Enfant</i> —.
<i>Inédit.</i>	Ouvrage non encore imprimé.
<i>Anglomane.</i>	Imitateur outré de ce qui se fait en Angleterre.
<i>Anonyme.</i>	Livre qui est sans nom d'auteur : Pamphlet —.
<i>Pseudonyme.</i>	Écrit publié sous un faux nom.
<i>Diapré.</i>	Varié, qui est de plusieurs couleurs : Fleur —.
<i>Disponible.</i>	Dont on peut disposer : Emploi —.
<i>Pédestre.</i>	Qui est à pied : Statue —.
<i>Équestre.</i>	Qui est à cheval : Statue —.
<i>Équivoque.</i>	A double sens : Mot —.
<i>Inamovible.</i>	Se dit d'un emploi dont on ne peut être destitué.
<i>Intact.</i>	Ce à quoi l'on n'a point touché : Dépôt —.
<i>Impartial.</i>	Qui ne prend point parti pour l'un plutôt que pour l'autre : Juge —.
<i>Laconique.</i>	Concis, à la manière des Lacédémoniens : Discours —.
<i>Contigu.</i>	Se dit de deux choses qui se touchent immédiatement : Chambres —.
<i>Laureat.</i>	Celui qui est couronné en public.



<i>Lunatique.</i>	Personne capricieuse dont l'esprit est supposé changer suivant les phases de la lune.
<i>Misanthrope.</i>	Celui qui hait l'espèce humaine.
<i>Philanthrope.</i>	Celui qui est porté à aimer les hommes.
<i>Néfaste.</i>	Jour malheureux, qui rappelle un désastre.
<i>Nocturne.</i>	Qui arrive pendant la nuit : Sueur —.
<i>Panique (1).</i>	Terreur subite et sans fondement.
<i>Parasite.</i>	Celui qui fait métier d'aller manger à la table d'autrui.
<i>Transfuge.</i>	Soldat qui passe à l'ennemi.
<i>Déserteur.</i>	Soldat qui abandonne son régiment.
<i>Réfractaire.</i>	Conscrit qui ne se rend pas sous les drapeaux.
<i>Surnuméraire.</i>	Employé qui n'a point encore d'appointements.
<i>Sybarite (2).</i>	Qui mène une vie molle et voluptueuse.
<i>Utérins.</i>	Nés de la même mère, mais non pas du même père : Frères —.
<i>Vénal.</i>	Qui se vend : Plume —. ( <i>En mauvaise part.</i> )
<i>Vermoulu.</i>	Bois tout piqué de vers.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MŰZEUM  
SUIVE DU DEVOIR.

Quelle qualification donne-t-on à l'être (personne ou chose) auquel manquent :

Les deux yeux?

Un œil?

Des cheveux?

Un bras?

L'usage de tous les membres?

(1) Chez les Grecs, le bas peuple croyait que *Pan* faisait des courses nocturnes, des apparitions subites qui jetaient partout l'effroi; de là l'expression de *terreur panique*. Elle se dit particulièrement de l'épouvante qui se répandit parmi les Gaulois attaqués par les Grecs près du temple de Delphes, qu'ils étaient venus piller. On a supposé que le dieu Pan avait pris en cette occasion la défense des Grecs, et jeté la terreur parmi leurs ennemis.

(2) Habitant de Sybaris, ville de l'Italie méridionale. Cette ville s'était laissé corrompre par ses richesses. Son nom est resté immortalisé pour ses vices, et la mollesse de ses habitants a passé en proverbe jusqu'à nos jours.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MŰZEUM



- L'ouïe ?  
 L'usage de la parole ?  
 La raison ?  
 Un mari ?  
 Un père ? (*En parlant d'un enfant.*)  
 Les dents ?  
 La santé ?  
 Le courage ?  
 La liberté ?  
 L'odeur ? (*En parlant d'une fleur.*)  
 La fraîcheur ? (*Id.*)  
 Des habitants ? (*En parlant d'une ville.*)  
 De l'eau ? (*En parlant d'un fleuve, d'un puits, etc.*)  
 Des fruits ? (*En parlant d'un arbre.*)  
 Des feuilles ? (*Id.*)  
 Plusieurs feuillets ? (*En parlant d'un livre.*)

## RÉPONSES.

Aveugle. Borgne. Chauve. Manchot. Perclus. Sourd. Muet. Insensé. Veuve. Orphelin. Édenté. Malade. Lâche. Prisonnier. Inodore. Fanée. Déserte. Tari.  Stérile. Enfeuillé. Incomplet.

## QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

<i>Absoudre.</i>	Décharger quelqu'un d'un crime : Le prêtre —.
<i>Accaparer.</i>	Entasser des marchandises pour en faire hausser le prix.
<i>Acclimater.</i>	Accoutumer une plante à un nouveau climat.
<i>Amputer.</i>	Retrancher un membre à quelqu'un.
<i>Arpenter.</i>	Mesurer la superficie d'un champ.
<i>Calfeutrer.</i>	Boucher les fentes d'une porte, d'une fenêtre.
<i>Calquer.</i>	Transporter les traits d'un dessin à l'aide d'une pointe qu'on fait passer sur chaque trait.
<i>Canoniser.</i>	Mettre au rang des saints.
<i>Capituler.</i>	Traiter de la reddition d'une place.
<i>Carillonner.</i>	Sonner avec ensemble plusieurs cloches en même temps.



<i>Commuier.</i>	Changer une peine, une condamnation en une autre moindre.
<i>Défricher.</i>	Cultiver un terrain jusqu'alors inculte.
<i>Dégainer.</i>	Action de tirer l'épée du fourreau.
<i>Dégoûter.</i>	Causer du dégoût.
<i>Dégoutter.</i>	Tomber goutte à goutte.
<i>Déguster.</i>	Goûter une boisson pour en reconnaître la qualité.
<i>Démanteler.</i>	Détruire les fortifications d'une ville.
<i>Éclore.</i>	Sortir de l'œuf, en parlant des animaux ovipares.
<i>Émanciper.</i>	Mettre quelqu'un hors de tutelle.
<i>Embaumer.</i>	Remplir un cadavre d'aromates pour en empêcher la corruption.
<i>Émigrer.</i>	Quitter sa patrie pour aller en habiter une autre.
<i>Épeler.</i>	Nommer les lettres d'un mot pour le lire.
<i>Escamoter.</i>	Faire disparaître un objet par un tour de main, et sans que les spectateurs s'en aperçoivent.
<i>Étamer.</i>	Appliquer une couche d'étain à la surface des métaux.
<i>Falsifier.</i>	Contrefaire pour tromper, altérer par un mélange : — le vin.
<i>Frictionner.</i>	Frotter le corps d'un malade pour rétablir la circulation du sang.
<i>Grasseyer.</i>	Prononcer la lettre <i>r</i> de la gorge : Les Parisiens —.
<i>Innover.</i>	Faire des changements, introduire des nouveautés.
<i>Investir.</i>	Environner de troupes une place de guerre.
<i>Peler.</i>	Enlever la peau à un fruit.
<i>Piaffer.</i>	Frapper la terre avec le pied, en parlant du cheval.
<i>Recéler.</i>	Garder et cacher le produit du vol d'un autre.
<i>Tatouer.</i>	Se dit des sauvages qui bariolent leur corps de diverses figures.
<i>Thésauriser.</i>	Amasser des trésors.
<i>Teiller.</i>	Séparer avec la main les filaments qui recouvrent le chanvre.
<i>Transvaser.</i>	Verser d'un vase dans un autre.
<i>Pulvériser.</i>	Réduire en poudre.



<i>Crucifier.</i>	Attacher quelqu'un en croix.
<i>Lapider.</i>	Assommer à coups de pierres.
<i>Évoquer.</i>	Faire apparaître les mânes, les esprits, les ombres.
<i>Exorciser.</i>	Chasser les démons du corps de quelqu'un.
<i>Exporter.</i>	Transporter des produits de son pays dans un autre.
<i>Importer.</i>	Faire entrer dans son pays des produits étrangers.
<i>Faner.</i>	Étendre l'herbe fauchée pour la faire sécher.
<i>Faucher.</i>	Couper l'herbe d'un pré.
<i>Glaner.</i>	Ramasser les épis de blé derrière les moissonneurs.
<i>Grappiller.</i>	Cueillir les grappes de raisin que les vendangeurs ont laissées.
<i>Vendanger.</i>	Enlever la récolte d'une vigne.
<i>Se gargariser.</i>	Se rincer la gorge et la bouche avec un liquide.
<i>Laper.</i>	Boire en tirant l'eau avec la langue : Le chien —.
<i>Épiler.</i>	Action d'enlever à quelqu'un les cheveux blancs.

---

 QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

L'invention est fille de la nécessité.

L'oisiveté est la mère de tous les vices.

La langue est l'organe de la voix.

L'arc-en-ciel est le signe de l'alliance que Dieu fit avec Noé.

Une bibliothèque est le trésor des remèdes de l'âme.

L'automne est appelé la saison des fruits.

Un conquérant est un joueur déterminé qui prend un million d'hommes pour jetons, et l'univers pour tapis.

La pomme de terre est le présent le plus utile que le Nouveau-Monde ait fait à l'Ancien.

L'égoïste est un être qui ne vit que pour lui, et pour qui tous les autres hommes sont comme s'ils n'étaient pas.



L'*ambition* est un désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres.

La *géographie* et la *chronologie* sont les deux yeux de l'histoire.

Le *serin* est un petit oiseau chanteur qui nous vient des Canaries.

On peut dire que le *Nil* est le nourricier de l'Égypte.

L'*appétit* est le meilleur assaisonnement des mets.

De tous les animaux, le *castor* est celui qui travaille le plus merveilleusement.

La *laie* est la femelle du sanglier.

L'*homme* est un animal parlant et pensant.

L'*addition* est une opération par laquelle on se propose de réunir plusieurs nombres en un seul.

Un *soufflet* est appelé parfois une giroflée à cinq feuilles.

### CENTIÈME LEÇON.

#### LES TROIS RÈGNES DE LA NATURE.

*L'élève rangera chacun des produits suivants dans le règne auquel il appartient.*

Amiante. Amidon. Ardoise. Baleine. Beurre. Café. Camphre. Chanvre. Charbon. Chaux. Chocolat. Cire. Coquillage. Corail. Corne. Coton. Craie. Crème. Crin. Cuir. Diamant. Encens. Éponge. Farine. Féculé. Fer. Fiel. Gomme. Houille. Huile. Indigo. Ivoire. Laine. Lait. Liège. Lin. Manne. Marbre. Mercure. Miel. Musc. OEuf. Opium. Or. Papier. Parchemin. Perle. Plâtre. Plume. Poivre. Poix. Porcelaine. Potasse. Pourpre (couleur de). Riz. Safran. Savon. Sel. Soie. Soufre. Sucre. Suif. Tabac. Thé. Verre. Vin.

ANIMAUX :	VÉGÉTAUX :	MINÉRAUX :
Baleine.	Amidon.	Amiante.
Beurre.	Café.	Ardoise.
Cire.	Camphre.	Chaux.
Coquillage.	Chanvre.	Craie.
Corail (1).	Charbon(2).	Diamant.

(1) *Corail*. Sorte d'arbuste du règne animal qui est fixé au fond de la mer et s'élève à environ un mètre de hauteur. Le corail est le résultat de la sécrétion calcaire de petits animaux microscopiques, qui vivent captifs dans les cavités que présente l'écorce.

(2) Il y a trois sortes de charbons : le charbon *végétal*, que l'on tire du



ANIMAUX :	VÉGÉTAUX :	MINÉRAUX :
Corne.	Chocolat.	Fer.
Crème.	Coton.	Houille.
Crin.	Encens.	Marbre.
Cuir.	Farine.	Mercure.
Éponge.	Fécule.	Or.
Fiel.	Gomme.	Plâtre.
Huile (1).	Huile.	Porcelaine.
Ivoire (2).	Indigo.	Savon.
Laine.	Liége.	Sel.
Lait.	Lin.	Soufre.
Miel.	Manne.	Verre.
Musc (3).	OEuf.	
Parchemin.	Opium.	
Perle (4).	Papier.	
Plume.	Poivre.	
Pourpre (couleur de) (5).	Poix.	
	Potasse.	

bois; le charbon *minéral*, c'est-à-dire la houille, ou, plus vulgairement, charbon de terre; et le charbon *animal*, connu dans le commerce sous le nom de noir animal. Ce dernier s'obtient des os, et sert à purifier et à décolorer.

(1) L'*huile* est un produit *animal* ou *végétal*, suivant qu'on l'extrait des animaux, comme l'huile de baleine, de foie de morue, etc., ou des végétaux, comme l'huile d'olive, de noix, de navette, etc.

(2) *Ivoire*. Substance osseuse qui constitue les défenses ou dents de l'éléphant. On l'emploie pour faire des dents artificielles, des manches d'instruments, des éventails, et une foule de petits ouvrages. Le plus estimé de tous est l'ivoire de Guinée; il jouit de la précieuse faculté de blanchir en vieillissant, tandis que les autres jaunissent.

(3) *Musc*. Substance très-odorante que certains animaux ruminants portent renfermée dans une poche de l'estomac. Il y a plusieurs sortes de musc; mais le plus estimé est celui de Tonquin, qui nous vient de la Chine. On l'emploie surtout comme parfum; mais son odeur forte ne plaît pas à tout le monde. Il sert aussi de médicament.

(4) La perle se trouve dans plusieurs espèces de coquillages; c'est une sorte de maladie de l'huître, qui met sept ans à se développer complètement. Si le coquillage n'est pas pêché alors, l'animal meurt, ou la perle se perd.


(5) *Pourpre*. Les anciens donnaient ce nom à une matière colorante qu'ils employaient pour la teinture, et qui donnait un rouge foncé tirant sur le violet. Ils l'extrayaient, à ce qu'on suppose, d'un coquillage de la Méditerranée qu'on a cru retrouver dans le mollusque appelé *pourpre*. Suivant la tradition, la découverte de la pourpre serait due à un chien de



ANIMAUX :	VÉGÉTAUX :	MINÉRAUX :
Soie.	Riz.	
Suif.	Safran.	
	Sucre.	
	Tabac.	
	Thé.	
	Vin.	

## CENT UNIÈME LEÇON.

## L'AMIANTE.

L'amiante est une substance minérale, verte ou blanche, composée de filaments longs, soyeux, plus ou moins déliés, doux, flexibles, légers, quoique formés des mêmes éléments que les pierres les plus dures. Ces filets tapissent d'ordinaire les fissures des différentes roches; on en trouve dans toute l'Europe, mais principalement en Italie, en Corse et en Savoie. Les anciens le regardaient comme une espèce de lin incombustible; ils le cardaient, le filaient et en faisaient des nappes, des serviettes,  que l'on jetait au feu quand elles étaient sales, et qui en sortaient plus blanches que si on les eût lavées. C'est dans une toile d'amiante qu'ils brûlaient les corps des personnages distingués dont ils voulaient conserver les cendres pures et séparées de celles du bûcher. On en compose aujourd'hui des mèches pour les veilleuses, et un papier précieux en ce qu'il est incombustible. Dans ces derniers temps, on a employé l'amiante pour faire des tuniques propres à préserver les pompiers du feu dans les incendies.

## L'AMIDON.

L'amidon est une substance blanche, inodore, fraîche au toucher, soluble dans l'eau bouillante. On tire l'amidon de la plupart des végétaux qui servent à la nourriture de l'homme. Ainsi on le trouve en abondance dans la pomme de terre, la châtaigne, dans toutes les céréales et dans une foule de racines. Chauffé dans l'eau, il forme un mucilage épais et collant, qui donne aux étoffes cet apprêt que l'on nomme empois. Les fabri-

---

berger qui, ayant brisé un coquillage, en fit sortir un liquide qui lui teignit la gueule en rouge. La pourpre a été de tout temps l'emblème du souverain pouvoir.



cants de colle de pâte, les tisserands, les confiseurs, les parfumeurs, en font un fréquent usage.

## L'ARDOISE.

L'ardoise est une espèce de pierre d'un noir bleuâtre, qui se trouve par bancs dans la terre et le plus souvent à la surface. L'ardoise sert à couvrir les maisons. Quand les feuillets ont une certaine épaisseur, on en fabrique des carreaux, des dalles pour paver les vestibules. On fait encore avec l'ardoise des tables sur lesquelles on écrit avec un crayon de schiste tendre. Angers et Charleville font un grand commerce d'ardoises. Les anciens n'en ont point connu l'usage.

## LA BALEINE.

On nomme ainsi les fanons qui bordent la mâchoire supérieure de l'énorme cétacé qui porte ce nom. On en compte, dit-on, huit à neuf cents dans la gueule d'une seule baleine. Cette substance fait l'objet d'un commerce considérable, elle est susceptible, à cause de son élasticité, d'une foule d'emplois dans la tabletterie et la fabrication des cannes, des parapluies, des buscs et des bourrelets pour les enfants.


 LE BEURRE
 ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Le beurre est une substance alimentaire, grasse, onctueuse, d'un usage très-fréquent dans l'économie domestique, comme assaisonnement indispensable de beaucoup de mets. On extrait le beurre de la crème, qui est la partie essentielle du lait. Pour cela, on bat la crème dans une baratte ou vaisseau conique; après un certain temps, le beurre se sépare du sérum ou petit-lait, et s'épaissit en formant une masse homogène. Le beurre ne conserve que très-peu de temps sa fraîcheur et son arôme. Néanmoins on l'empêche de rancir en le salant et en le faisant fondre. Celui que l'on consomme à Paris vient en partie de la Bretagne et de la Normandie.

## LE CAFÉ.

Le café, fruit d'un arbre appelé caféier, n'est connu en Europe que depuis cent cinquante ans. Ce n'est que par la torréfaction que se développent la saveur et l'arôme du café. La liqueur que produit cette espèce de fève a des qualités physiques très-remarquables : elle accélère la circulation du sang, aide la digestion, cause une agréable chaleur dans l'estomac, exalte les facultés intellectuelles, stimule enfin tous les organes de l'économie



animale. « *C'est un poison lent*, disait quelqu'un à Fontenelle. — *Très-lent, en effet*, répondit-il; *car voilà plus de soixante ans que j'en bois.* »

## LE CAMPHRE.

Le camphre est un produit immédiat de beaucoup de végétaux, mais principalement de l'arbre auquel on a donné le nom de camphrier. Il existe dans toutes les parties du végétal; on l'extrait par la distillation. Le camphre a une odeur pénétrante et une saveur amère; pur, il est blanc, léger, gras, et très-volatil. Ses usages sont très-étendus : un système tout moderne en a fait le principe essentiel de tous ses médicaments. Il a une propriété calmante bien constatée. On le cultive en grand à la Chine et au Japon.

## LE CHANVRE.

Le chanvre est ce produit végétal qui porte le nom du petit arbuste dont il forme l'écorce. Pour obtenir le chanvre, on fait rouir la plante dans des eaux stagnantes; il se déclare bientôt une fermentation putride; la gomme-résine qui attache l'écorce au tronc se décompose, et la fibre végétale se sépare de la partie ligneuse, au moyen d'une nouvelle opération appelée teillage. Ensuite le chanvre est livré au filassier, qui le raffine; puis vient la fileuse, et enfin le tisserand, qui livre la toile au commerce.

## LE CHARBON.

Le charbon végétal est une substance noire, solide, fragile, très-poreuse, qui n'est autre chose que du bois soumis à une première combustion. Le charbon sert à la cuisson des aliments; on l'emploie aussi pour détruire la putréfaction, décolorer la soie, le vin, le vinaigre; mais il possède ces qualités à un degré beaucoup moindre que le noir animal. Enfin, le charbon forme, avec le soufre, une des bases de la poudre à canon.

## LA CHAUX.

La chaux ne se rencontre pas dans la nature à l'état de pureté : on l'obtient en calcinant, c'est-à-dire en faisant cuire dans un four une espèce de pierre très-commune, appelée pierre calcaire. La chaux entre dans la composition du mortier, et sert puissamment aux constructions.





## CHAPITRE CINQUIÈME.

## DU SYLLOGISME.

## CENT DEUXIÈME LEÇON.

*Dans ce devoir, l'élève trouve lui-même la conséquence.*

- Ceux qui n'étudient pas sont toujours ignorants ;  
Or les paresseux n'étudient pas :  
Donc les paresseux seront toujours ignorants.
- Tout ce qui est substance spirituelle ne saurait périr par la dissolution des parties ;  
Or l'âme humaine est une substance spirituelle :  
Donc l'âme humaine ne saurait périr par la dissolution des parties.
- Celui qui désire toujours n'est jamais heureux ;  
Or l'avare et l'ambitieux désirent toujours :  
Donc l'avare et l'ambitieux ne sont jamais heureux.
- Adam est le père de tous les hommes ;  
Or Abraham était homme :  
Donc Adam est le père d'Abraham.  
Donc Abraham était enfant d'Adam.
- Il faut aimer ce qui est bon ;  
Or Dieu est bon :  
Donc il faut aimer Dieu.
- Las-Casas (1) disait aux Espagnols : Un chrétien doit aimer ses semblables ;  
Or les Péruviens sont vos semblables :  
Donc vous devez aimer les Péruviens.
- Tous les animaux qui ont des griffes acérées sont carnivores ;  
Or le chat a des griffes acérées :

(1) Évêque de Chiopa, au Mexique, Las-Casas, excité par son ardent amour de l'humanité, s'est rendu immortel par son zèle infatigable en faveur des malheureux Indiens, qu'opprimaient ses compatriotes. Embarqué avec Christophe Colomb, il répara autant qu'il put les maux de la guerre, et ne revint en Espagne qu'après avoir passé cinquante ans dans le Nouveau-Monde, où l'amour et le respect que lui vouèrent les Indiens balancèrent la haine et le mépris que leur inspiraient les Espagnols.



Donc le chat est carnassier.

— On ne peut être égoïste et bon citoyen ;

Or Pierre est bon citoyen :

Donc Pierre n'est pas égoïste.

— On ne peut être égoïste et bon citoyen ;

Or Pierre est égoïste :

Donc Pierre n'est pas bon citoyen.

— Tous les poisons sont des remèdes ;

Or l'arsenic est un poison :

Donc l'arsenic est un remède.

— Il est nécessaire que les méchants soient punis dans ce monde ou dans l'autre ;

Or il y a des méchants qui ne sont pas punis dans ce monde :

Donc ils seront punis dans l'autre.

— Tous les hommes sont enfants de Dieu ;

Or les Nègres sont des hommes :

Donc les Nègres sont enfants de Dieu.

— Vous devez aimer tous ceux qui vous font du bien ;

Or vos maîtres vous donnent l'instruction, qui est un immense bien :

Donc vous devez aimer vos maîtres.

— Un aveugle est plus à plaindre qu'un sourd ;

Or Jacques est aveugle et Thomas est sourd :

Donc Jacques est plus à plaindre que Thomas.

— On dit : Mauvaise tête, bon cœur ;

Or Julien a mauvaise tête :

Donc Julien a bon cœur.

— Toute personne qui veut apprendre doit écouter ;

Vous voulez apprendre :

Donc vous devez écouter.

— Il est plus facile de perdre quelqu'un que de le sauver ;

Or je t'ai sauvé :

Donc je puis te perdre.

— Certains peuples adoraient tous les animaux ;

Or l'ichneumon est un animal :

Donc l'ichneumon était adoré par certains peuples.

Donc certains peuples adoraient l'ichneumon.

— L'oisiveté est la mère de tous les vices ;

Or les mauvaises pensées sont des vices :

Donc les mauvaises pensées sont filles de l'oisiveté.



Donc l'oisiveté est la mère des mauvaises pensées.  
 — Le soleil ranime toutes les plantes;  
 Or le serpolet est une plante :  
 Donc le serpolet est ranimé par le soleil.  
 Donc le soleil ranime le serpolet.

## CENT TROISIÈME LEÇON.

*Dans ce devoir, l'élève trouve lui-même la mineure et la conséquence.*

— Tous les grands conquérants ont été des fléaux;  
 Or Attila était un grand conquérant :  
 Donc Attila était un fléau.  
 — Toutes les étoiles ont une lumière qui leur est propre;  
 Or Sirius est une étoile :  
 Donc Sirius a une lumière qui lui est propre.  
 — Toutes les planètes tournent autour du soleil;  
 Or la terre est une planète :  
 Donc la terre tourne autour du soleil.  
 — Tous les serpents rampent;  
 Or le boa est un serpent :  
 Donc le boa rampe.  
 — Tous les hommes vertueux sont heureux;  
 Or Socrate était vertueux :  
 Donc Socrate était heureux.  
 — Tous les animaux couverts d'écailles sont des poissons;  
 Or la truite est couverte d'écailles :  
 Donc la truite est un poisson.  
 — Aucun homme n'est exempt de faiblesse;  
 Je suis un homme :  
 Donc je ne suis pas exempt de faiblesse.

## CENT QUATRIÈME LEÇON.

*Dans ce devoir, l'élève trouve lui-même la mineure et la majeure.*

— Tous les oiseaux sont ovipares;  
 Or l'aigle est un oiseau :  
 Donc l'aigle est ovipare.  
 — Tous les métaux sortent du sein de la terre;  
 Or le mercure est un métal :  
 Donc le mercure sort du sein de la terre.



- Tous les arts embellissent la vie ;  
Or la peinture est un art :  
Donc la peinture embellit la vie.
- Toutes les hautes chaînes de montagnes sont neigeuses ;  
Or les Alpes sont de hautes chaînes de montagnes :  
Donc les Alpes sont neigeuses.
- Aucun fleuve n'est navigable à sa source,  
Or le Danube est un fleuve :  
Donc le Danube n'est pas navigable à sa source.

## CENT CINQUIÈME LEÇON.

## DE LA CONCLUSION.

*Dans ce devoir, l'élève trouve lui-même la conclusion.*

Dieu voit toutes nos actions; ne faisons donc rien qui lui soit désagréable.

Les loups sont très-malfaisants et ne sont à l'homme d'aucune utilité; on doit donc leur faire une guerre acharnée.

En tout temps les mers polaires sont couvertes de glaces; il sera donc toujours impossible aux navigateurs de pénétrer dans ces parages.

Dire du bien de soi, c'est orgueil; en dire du mal, c'est sottise; ne parlons donc de nous ni en bien ni en mal.

Les qualités de l'esprit sont brillantes, celles du cœur sont solides; cultivons donc notre cœur de préférence à notre esprit.

Ce cultivateur paresseux a négligé de labourer son champ; il n'en obtiendra donc que des herbes inutiles.

Cet enfant a montré de la bonne volonté et une grande application; il mérite donc d'être récompensé.

La vertu conduit au bonheur; appliquons-nous donc à être vertueux.

L'ennemi faiblit; donc la victoire est à nous.

Les arbres attirent la foudre; il est donc dangereux de s'abriter sous un arbre pendant un orage.

La nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche; parlons donc peu, mais écoutons beaucoup.

Les animaux ont comme nous le sentiment de la douleur; il y a donc de la barbarie à les maltraiter.

Les maisons nouvellement construites sont malsaines; donc il ne faut pas les habiter.

Les fleurs exhalent beaucoup d'acide carbonique; il serait



donc imprudent d'en laisser la nuit dans une chambre à coucher.

Si le cheval n'existait pas, l'âne serait le plus beau et le plus utile des quadrupèdes; on ne saurait donc blâmer trop vivement ceux qui prennent plaisir à maltraiter ce doux et excellent animal.

Les malheureux sont nos frères; nous devons donc les assister.

Le bavard ne sait pas taire un secret; ne lui en confions point.

Un travail trop assidu est contraire à la santé; nous devons donc travailler avec mesure.

L'étude rend l'homme meilleur et plus heureux; vouons-nous donc à l'étude.

La jalousie, l'égoïsme et l'avarice rendent l'homme malheureux; ne soyons donc ni jaloux, ni égoïstes, ni avarés.

On trouve des coquillages et des débris de poissons sur le sommet des plus hautes montagnes; ces lieux ont donc été autrefois submergés (1).

Avant l'invention de la poudre, les combattants luttaient corps à corps; les batailles devaient donc être beaucoup plus meurtrières qu'aujourd'hui.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Vos parents pourvoient à tous vos besoins; vous leur devez donc amour et reconnaissance.

On a trouvé des dents d'éléphant dans les carrières de Montmartre; il y a donc tout lieu de croire que ces animaux ont habité autrefois nos climats.

---

### CENT SIXIÈME LEÇON.

*Dans ce devoir, on donne la conséquence; l'élève rétablit lui-même le principe.*

Une harmonie admirable règne dans les mouvements des corps célestes; il faut donc qu'une suprême intelligence ait présidé à cette organisation.

---

(1) La science a reconnu que toutes les masses élevées du globe doivent leur position actuelle à un véritable soulèvement. Ce soulèvement explique le fait de coquilles maritimes trouvées sur le sommet des plus hautes montagnes. Ce ne sont pas les mers qui se sont élevées jusqu'au sommet des montagnes: ce sont les montagnes qui ont été soulevées du fond de la mer.



Nous avons sans cesse besoin des autres hommes; soyons donc serviables envers eux.

Le temps s'envole pour ne plus revenir; nous devons donc le mettre à profit.

Les flatteurs sont dangereux; fuyons leur société.

Dieu nous jugera tous selon nos œuvres; préparons-nous donc dès aujourd'hui à n'avoir plus tard que de bonnes actions à porter devant son tribunal.

Les vieillards ont généralement une grande expérience de la vie; les jeunes gens doivent donc leur demander conseil.

La récolte a été abondante; la famine n'est donc pas à craindre cette année.

Dieu est juste; donc il récompensera le bien et punira le mal.

Enfants, quelle serait la douleur de vos mères, si on vous enlevait à leur amour! gardez-vous donc de ravir aux oiseaux leurs petits et leurs œufs.

Je pense; donc j'existe (1).

Les anciens ne connaissaient pas l'usage de la boussole (2); il leur était donc impossible de s'aventurer sur la mer loin des côtes.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

(1) Descartes, voulant reconstruire la science sur de nouvelles bases, et ne se fier qu'à l'évidence, résolut provisoirement de douter de tout. « Quand on douterait de toutes choses, se dit-il, on ne pourrait douter qu'on doute; or douter, c'est penser; la pensée est donc incontestable. Mais, continue Descartes, si je ne puis douter que je pense, je ne puis douter que je suis, en tant que je pense; or *je pense, donc j'existe.* » Il se servit de cette première vérité pour établir l'existence de Dieu, procédant toujours du doute à l'évidence, du connu à l'inconnu, par une série d'examens, de déductions, qu'on a appelée, de son nom, *méthode cartésienne.*

(2) La boussole était inconnue des anciens; mais il paraît que les Chinois en faisaient usage plus de 1000 ans avant l'ère chrétienne. Sa découverte, en Europe, date du XIII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle on remarqua, pour la première fois, qu'une aiguille aimantée, oscillant librement autour d'un pivot, se dirige toujours vers le nord. C'est l'Italien Flavio Gioja qui eut le premier l'idée de suspendre l'aiguille aimantée sur un pivot qui lui permit de se mouvoir en tous sens, et de rendre ainsi les observations plus faciles et plus exactes.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## CHAPITRE SIXIÈME.

## DE LA CAUSE ET DE L'EFFET.

## CENT SEPTIÈME LEÇON.

*On donne les effets, l'élève doit trouver les causes.*

## EFFET :

La noix de galle.  
 La conversion de Clovis.  
 La maturité des fruits.  
 Le remords.  
 Le bonheur dont jouissent les élus.  
 Les prix et les couronnes décernés à la fin de l'année.  
 Les rides du front.

L'ivresse.  
 Une cicatrice.  
 L'orgueil.  
 La chute d'Adam.  
 Le déluge universel.  
 La tour de Babel.

La malédiction de Cham.

L'élévation de Joseph en Égypte.  
 Les plaies d'Égypte.

La force merveilleuse de Samson.

L'ascension de l'esprit de vin dans le thermomètre.

L'ascension du mercure dans le baromètre.

## CAUSE :

Piqûre des gallinsectes.  
 Exhortations de Clotilde.  
 La chaleur de l'été.  
 Le crime.  
 Sainteté de leur vie sur la terre.

Le travail, l'intelligence, la bonne conduite.

L'âge, les soucis, la fatigue, et surtout le travail intellectuel.

Le vin, les liqueurs, etc.

Une blessure.

La sottise.

Sa désobéissance.

La corruption des hommes.

L'orgueil des descendants de Noé.

Son irrévérence envers son père.

L'interprétation des songes de Pharaon.

Refus de Pharaon de laisser partir les Hébreux.

La longueur de ses cheveux.

Élévation de la température.

Augmentation de la pesanteur de l'air.



## EFFET :

Les débordements du Nil.

La pluie.

Les vagues de la mer.

L'ascension de l'eau dans  
les pompes.

L'éclipse de soleil.

L'éclipse de lune.

Les marées.

## CAUSE :

Pluies abondantes en Éthio-  
pie, où sont situées les sour-  
ces du Nil.

Condensation, par le froid,  
des vapeurs d'eau répandues  
dans l'air.


Marées et agitations de l'air  
Pesanteur de l'air.

Interposition de la lune en-  
tre le soleil et la terre.

Interposition de la terre  
entre le soleil et la lune.

Attractions simultanées ou  
alternatives de la lune et du  
soleil.

## GENT HUITIÈME LEÇON

 ZENEAKADÉMIA  
*On donne les causes, l'élève doit trouver les effets.*

## CAUSE :

L'économie.

L'étude.

L'oisiveté.

La tempérance.

L'intempérance.

Le plaisir immodéré.

Le jeu.

La vertu.

Le sommeil.

Une bonne nouvelle.

Une nouvelle fâcheuse.

Le vaccin.

Les débordements périodi-  
ques du Nil.

## EFFET :

La richesse.

La science.

Tous les vices.

La santé, une longue vie.

Les maladies, une fin pré-  
maturée.

Le dégoût.

La ruine.

Le bonheur.

Réparation des forces.

La joie.

La tristesse.

Préservation de la petite vé-  
role.

La fertilité de l'Égypte (1).

(1) La plupart des grands fleuves, tels que l'Orénoque, l'Amazone, le Gange, le Nil, engraisent les terres qu'ils submergent.





## CAUSE :

## EFFET :

La grêle avant la moisson.  
 Les orages.  
 Les volcans.

La chaleur (*son effet sur l'eau*).  
 Le froid (*id.*).  
 L'humidité (*son effet sur le bois*).  
 La sécheresse (*id.*).  
 La paix entre les nations.

La guerre entre les nations.  
 La jalousie de Caïn.  
 La prédilection de Jacob pour son fils Joseph.  
 La confirmation.

Destruction de la récolte.  
 La nature purge les eaux par les feux des volcans, comme elle purifie l'air par ceux du tonnerre.  
 Vaporisation de l'eau.  
 Congélation de l'eau.  
 Augmentation de volume

Réduction de volume.  
 L'abondance, la richesse des États.  
 La ruine des États.  
 Le meurtre d'Abel.  
 La haine de ses autres enfants contre ce fils préféré.  
 Augmentation de la grâce.

## CENT NEUVIÈME LEÇON.

NOTA. Les mots qui désignent les causes sont en petites capitales, et ceux qui désignent les effets sont en italique.

Le SOLEIL nous envoie la *chaleur* et la *lumière*. Les ÉTRANGERS ont appris aux Russes la *culture* du chou-fleur. ALEXANDRE détruisit l'empire des Perses. (Effet : *destruction de l'empire des Perses.*) Les OURAGANS causent de grands *malheurs*. Les ABEILLES fabriquent de la *cire* et du *miel*. L'*ennui* est entré dans le monde par la PARESSE. La MAIN qui fuit le travail produit l'*indigence*; mais la MAIN laborieuse acquiert des *richesses*. Le MALHEUR ajoute un nouvel *éclat* à la gloire des grands hommes. L'Angleterre doit la *prépondérance* qu'elle exerce dans le monde, à son COMMERCE et à sa MARINE. Le SENS DU TOUCHER, si perfectionné chez l'homme, est une des causes de la *supériorité* qu'il exerce sur tous les autres animaux, et de son *adresse* merveilleuse dans les arts mécaniques. On rend les chiens *hargneux* et *méchants* en les EXCITANT. Les personnes d'une SENSIBILITÉ excessive sont sujettes à de grands *chagrins*. Le PRINTEMPS ramène les hirondelles dans nos climats. (Effet : *retour des hirondelles.*) Les SONGES, les FANTÔMES et les FEUX FOLLETS effrayent les esprits faibles. (Effet : *effroi des*



*esprits faibles.*) Les patriciens assurèrent au peuple romain que Romulus avait été enlevé par JUPITER pendant un orage. (Effet : *enlèvement de Romulus.*) Alexandre mourut à trente-trois ans, par suite de son INTEMPÉRANCE. (Effet : *mort d'Alexandre.*) L'AUTOMNE fait jaunir et tomber les feuilles des arbres. Effet : *dépérissement et chute des feuilles des arbres.*) La POUDRE et le SANG enivrent le soldat. (Effet : *ivresse du soldat.*) UN VERRE D'EAU répandu sur la robe de la reine Anne amena, dit-on, la *disgrâce* de Marlborough, et, par suite, le *salut* de la France, que les VICTOIRES de ce général avaient mise à deux doigts de sa *perte*.

## CHAPITRE SEPTIÈME.


### DU TOUT ET DE LA PARTIE.

#### CENT DIXIÈME LEÇON.

*On donne la partie, l'élève doit indiquer le tout.*

PARTIE :	TOUT :	PARTIE :	TOUT :
Ivoire	éléphant	Pied	jambe
Soie ( <i>de brosse</i> )	poire, sanglier	Tête	corps
Alvéole	ruche	Langue	bouche
Encolure	cheval	Prunelle	œil
Arête	poisson	Œil	tête
Crin	cheval	Doigt	main
Écaille	poisson	Ongle	doigt
Plume	oiseau	Tympan	oreille
Trompe	éléphant	Narine	nez
Détenses	sanglier, éléphant	Hanche	corps humain
Serres	oiseaux de proie	Anche	instrument à vent
Laine	mouton	Plate-bande	parterre
Bois ( <i>cornes</i> )	cerf	Sarment	ped de vigne, etc.
Crête	coq	Brou	noix, etc.
Hure	sanglier, brochet	Balle	grain
Fanon	bœuf, baleine	Son	grain
Branchies	poisson	Grain	épi
Mufle	museau	Gluten	farine
Orteil	ped	Cosse	légume



PARTIE :	TOUT :	PARTIE :	TOUT :
Cerneau	noix	Soupirail	cave
Crème	lait	Chaînon	chaîne
Noyau	fruit	Échelon	échelle
Amande	noyau	Rampe	escalier
Trognon	fruit, légume	Soc	charrue
Foin	artichaut	Espagnolette	croisée
Pétiole	feuille	Faubourg	ville
Corolle	fleur	Goulot	vase
Pulpe	fruit	Aire	grange
Mie	pain	Margelle	puits
Le matin	journée	Solive	plancher
Adolescence	vie	Douve	tonneau
Minute	heure	Toit	maison
Semaine	mois	Piston	pompe
Jour	semaine	Touche	orgue, piano
Mois	année	Chanterelle	violon
Année	siècle	Pendeloque	boucle d'oreille
Automne	année	Tesson	bouteille, etc.
Normandie	France	Tison	bûche
Prusse	Europe	Édredon	lit
Amérique	la terre	 ZENEAKADÉMIA LISZT MÚZEUM	creiller, etc.
Centre	cercle	Cadran	horloge
Èrebe	les enfers	Chaton	bague
Cratère	volcan	Semelle	soulier
Crosse	fusil	Parterre	théâtre
Pommeau	épée, selle	Acte	pièce de comé- die
Hampe	drapeau, etc.	Scène	acte
Proue	vaisseau	Couplet	chanson
Bataillon	régiment	Strophe	ode
Parapet	pont, quai, rem- part	Verset	Bible
Visière	casquette, cas- que	Préface	livre
Casemate	citadelle	Main (de pa- pier)	rame
Lit de camp	corps de garde	B (la lettre)	alphabet
Cheminée	chambre	Ré (note)	gamme
Serrure	porte	Un quart	unité
Mangeoire	écurie	Centime	franc
Mors	bride	Centimètre	mètre
Timon	voiture	Exergue	médaille
Clocher	église	Dessert	repas



## CENT ONZIÈME LEÇON.

*On donne le tout, l'élève doit indiquer cinq parties.*

## TOUT :

Fleur.  
Pomme.  
Arbre.  
Tronc d'arbre.  
Corps humain.  
Tête.  
Main.  
Bouche.  
Vie de l'homme.

Habit.

Botte.

Lit.

Porte.

Croisée.

Voiture.

Charrue.

Scie.

Ferme.

Église.

Théâtre.

Fleuve.

Vaisseau.

Ballon.

Montre.

Fusil.

## PARTIES :

Pétale. Pédoncule. Calice. Corolle. Étamine.  
Trognon. Pepin. Pulpe. Peau. Queue.  
Racine. Tronc. Branche. Feuille. Fruit.  
Écorce. Aubier. Cœur. Moelle. Sève.  
Poitrine. Flanc. Cœur. Poumon. Foie.  
Cerveau. Crâne. Front. Cheveu. Oreille.  
Paume. Ongle. Pouce. Index. Phalange.  
Lèvre. Palais. Langue. Gencive. Dent.  
Enfance. Jeunesse. Age viril. Vieillesse. Dé-  
crépitude.


Collet. Basque. Poche. Manche. Bouton.

Tige. Empeigne. Semelle. Tirant. Contrefort.

Paillasse. Matelas. Couverture. Oreiller. Édredon.

Panneau. Serrure. Battant. Linteau. Loquet.

Châssis. Vitre. Espagnolette. Vasistas. Char-

 ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Avant-train. Roue. Essieu. Timon. Palonnier.

Soc. Oreille ou versoir. Coutre. Jumelles.

Régulateur.

Corde. Lame. Dents. Monture. Clé.

Basse-cour. Grange. Écurie. Étable. Fenil.

Nef. Autel. Chœur. Sacristie. Chaire.

Parterre. Foyer. Orchestre. Balcon. Avant-scène.

Source. Embouchure. Lit. Rive droite. Rive gauche.

Carène. Cale. Sentine. Poupe. Proue.

Enveloppe. Gaz hydrogène. Soupape. Nacelle.

Lest.

Aiguille. Boîte. Cadran. Ressort. Rouage.

Grosse. Canon. Bassinet. Détente. Platine.



CHAPITRE HUITIÈME.

DU SENS PROPRE ET DU SENS FIGURÉ.

CENT DOUZIÈME LEÇON.

SENS PROPRE :

SENS FIGURÉ :

La fleur ( <i>des champs</i> ).	{ de la jeunesse.
	{ de l'âge.
	{ de la beauté.
Le fruit ( <i>d'un arbre</i> ).	{ de l'étude.
	{ du travail.
	{ de l'expérience.
Un rayon ( <i>du soleil</i> ).	{ d'espérance.
	{ de bonheur.
	{ de gloire.
Un coup ( <i>de poing</i> ).	{ de langue.
	{ de fortune.
	{ d'œil.
La douceur ( <i>du miel</i> ).	{ de la voix.
	{ du sommeil.
	{ de l'amitié.
La sécheresse ( <i>de la terre</i> ).	{ du cœur.
	{ du style.
	{ de l'esprit.
La laideur ( <i>du visage</i> ).	{ du vice.
	{ du mensonge.
	{ de la vanité.
La pureté ( <i>de l'eau</i> ).	{ des mœurs.
	{ de l'âme.
	{ des intentions.
L'amertume ( <i>du marron d'Inde</i> ).	{ du repentir.
	{ des plaisirs.
	{ de la vie.
Le feu ( <i>de la cheminée</i> ).	{ de l'imagination.
	{ du génie.
	{ de l'improvisation.



## CENT TREIZIÈME LEÇON.

## SENS PROPRE :

## SENS PAR EXTENSION :

Tête ( <i>de l'homme</i> ).	{ de clou.
	{ de pavot.
	{ d'une procession.
Le cœur ( <i>de l'homme</i> ).	{ de la France ( <i>le centre</i> ).
	{ de l'hiver.
	{ d'un fruit.
Le front ( <i>de l'homme</i> ).	{ d'une armée.
	{ d'un chêne (1).
	{ d'une montagne (2).
La bouche ( <i>de l'homme</i> ).	{ d'un canon.
	{ d'un volcan.
	{ du Danube ( <i>les bouches</i> ).
Les dents ( <i>de l'homme</i> ).	{ d'une scie.
	{ d'un peigne.
	{ d'un râteau.
Corps ( <i>de l'homme</i> ).	{ de logis.
	{ d'armée.
	{ d'un vaisseau.
Bras ( <i>de l'homme</i> ).	{ de levier.
	{ de mer.
	{ de fauteuil.
OEil ( <i>de l'homme</i> ).	{ de bœuf ( <i>lucarne</i> ).
	{ de fromage.
	{ de pain.
Oreille ( <i>de l'homme</i> ).	{ de charrue.
	{ de soulier.
	{ d'un livre.
Le coude ( <i>de l'homme</i> ).	{ d'un chemin.
	{ d'un mur.
	{ d'une rivière.
Le talon ( <i>de l'homme</i> ).	{ d'un pain.
	{ d'un soulier.
	{ d'une pique.

(1) Cependant que mon *front* au Caucase pareil...LA FONTAINE (*le Chêne et le Roseau*).(2) Le mont Blanc cache son *front* dans les nues.

## SENS PROPRE :


## SENS PAR EXTENSION :

Le dos ( <i>de l'homme</i> ).	{ d'un livre. d'un fauteuil. d'un couteau.
Feuille ( <i>d'arbre</i> ).	{ de papier. de métal. d'acajou.
Branche ( <i>d'arbre</i> ).	{ d'un compas. d'un fleuve. d'un lustre.
Fleur ( <i>des champs</i> ).	{ de soufre. de zinc. de farine.
Ciel ( <i>voûte céleste</i> ).	{ de lit. de carrière. de tableau.

## CENT QUATORZIÈME LEÇON.

## SENS PROPRE :

## SENS FIGURÉ :

Mou ( <i>lit</i> ).	 caractères { enfant. vie.
Dur ( <i>marbre</i> ).	{ regard. oreille. tête.
Tendre ( <i>bois</i> ).	{ mère. parole. cœur.
Fin, e ( <i>écriture</i> ).	{ repartie. ncz. physionomie.
Grossier ( <i>drap</i> ).	{ mensonge. erreur. peuple.
Profonde ( <i>grotte</i> ).	{ sommeil. génie. pensée.
Faibles ( <i>reins</i> ).	{ mère. résolution. argument.



## SENS PROPRE :

## SENS FIGURÉ :

Bas, se (*porte*)Sain (*corps*).Noir, e (*encre*).

voix.  
 action.  
 expression.  
 jugement.  
 esprit.  
 idées.  
 temps.  
 trahison.  
 âme.

## CENT QUINZIÈME LEÇON.

## DEVOIR DE RÉCAPITULATION.

La *couleur* (*pr.*) du drap.  
 Le *torrent* (*fig.*) des passions.  
 Les *sources* (*pr.*) du Nil.  
 La *souplesse* (*pr.*) du jonc.  
 Le *poids* (*pr.*) de l'air.  
 La *clarté* (*fig.*) d'une démonstration.  
 La *chaleur* (*pr.*) du soleil.  
 La *chaleur* (*fig.*) du sentiment.  
 La *chaleur* (*fig.*) de la dispute.  
 Vieillard encore *vert* (*fig.*).  
 Vertu *solide* (*fig.*).  
 Jonc *droit* (*pr.*)  
 Plaie *profonde* (*pr.*).  
 Prairie *riante* (*fig.*)  
 Mémoire *aride* (*fig.*).  
 Homme *modeste* (*pr.*).  
 Fruit *mûr* (*pr.*).  
 Cri *aigu* (*fig.*).  
 Lion *furieux* (*pr.*).  
 Mœurs *douces* (*fig.*).  
 Vin *doux* (*pr.*).  
 Souvenir *doux* (*fig.*).

Les *couleurs* (*fig.*) de la vérité.  
 Le *torrent* (*pr.*) de Cédron.  
 La *source* (*fig.*) du mal.  
 La *souplesse* (*fig.*) de caractère.  
 Le *poids* (*fig.*) de la chaleur.  
 La *clarté* (*pr.*) du jour.

La *chaleur* (*fig.*) du combat.  
 La *chaleur* (*pr.*) de l'été.  
 La *chaleur* (*pr.*) du poêle.  
 Branche *verte* (*pr.*).  
 Porte *solide* (*pr.*).  
 Esprit *droit* (*fig.*).  
 Misère *profonde* (*fig.*).  
 Visage *riant* (*pr.*).  
 Contrée *aride* (*pr.*).  
 Modeste (*fig.*) repas.  
 Age *mûr* (*fig.*).  
 Compas *aigu* (*pr.*).  
 Orage *furieux* (*fig.*).  
 Vie *douce* (*fig.*).  
 Fruit *doux* (*pr.*).  
 Liqueur *douce* (*pr.*).

Ce jeune étourdi a fait un *coup* (*fig.*) de sa tête.

Le taureau le renversa d'un *coup* (*pr.*) de tête.

Les têtes *vides* (*fig.*) se dressent comme les épis *vides* (*pr.*).





Demandez à Dieu une âme *saine* (*fig.*) dans un corps *sain* (*pr.*).  
 La vérité ressemble à la rosée du ciel : pour la conserver  
*pure* (*fig.*), il faut la recueillir dans un vase *pur* (*pr.*).

## CENT SEIZIÈME LEÇON.

## SENS PROPRE .

## SENS FIGURÉ :

Ourdir (*un tissu*).

{ un mensonge.  
 { une conspiration.  
 { un complot.

Corrompre (*la viande*).

{ le cœur.  
 { un magistrat.  
 { un ministre.

Rompre (*du pain*).

{ la paix.  
 { un entretien.  
 { une négociation.

Répandre (*un liquide*).

{ l'instruction.  
 { l'alarme.  
 { l'épouvante.

Tomber (*dans un fossé*).

{ dans la pauvreté.  
 { dans une faute.  
 { de surprise en surprise.

Être plongé (*dans la mer*).

{ dans la débauche.  
 { dans le sommeil.  
 { dans la douleur.

Briser (*un vase*).

{ le cœur.  
 { les liens de l'amitié.  
 { l'orgueil.

Cultiver (*un champ*).

{ les arts.  
 { sa mémoire.  
 { la poésie.

Polir (*le fer*).

{ l'esprit.  
 { les manières.  
 { un jeune homme.

Se nourrir (*de fruits*).

{ de bonnes pensées.  
 { de lectures.  
 { d'espérances.



## CENT DIX-SEPTIÈME LEÇON.

*L'élève distinguera le sens propre du sens figuré.*

Son courage s'allume (*fig.*), ses yeux pétillent (*fig.*), son sang bout (*fig.*).

Le feu s'allume (*pr.*), il pétille (*pr.*), l'eau bout (*pr.*).

Le vent enfle (*pr.*) les ballons; l'orgueil enfle (*fig.*) les sots.

La fatigue m'a brisé (*fig.*); j'ai les os rompus (*fig.*).

Le serpent boa brise (*pr.*) les os de sa proie avant de l'engloutir (*pr.*).

Les grands royaumes engloutissent (*fig.*) les petits États.

Jésus a bu (*fig.*) jusqu'à la lie son calice d'amertume.

Diogène buvait (*pr.*) dans le creux de sa main.

L'ivrogne boit (*fig.*) le sang de ses enfants.

La haine publique se cache (*fig.*) d'ordinaire sous l'adulation.

Le prévenu se lava (*fig.*) de l'accusation portée contre lui.

Midas se lava (*pr.*) dans les eaux du Pactole.

Quand il sortit (*pr.*) de prison, il entra (*fig.*) dans sa vingtième année.

La belette sortait (*fig.*) de maladie quand elle entra (*pr.*) dans un grenier.

L'ambition pèche (*fig.*) l'homme.

J'ai perdu (*pr.*) ma bourse.

La rose orne (*pr.*) le jardin.

La lecture orne (*fig.*) l'esprit.

Le temps adoucit (*fig.*) nos peines.

Il faut couper (*fig.*) le mal dans sa racine (*fig.*).

Quand quelqu'un parle, il ne faut pas lui couper (*fig.*) la parole.

Saint Pierre coupa (*pr.*) l'oreille à Malchus.

La vanité est remplie (*fig.*) d'elle-même.

Les hôpitaux sont remplis (*pr.*) de malades.

Le malheur flétrit (*fig.*) l'âme.

Le froid flétrit (*pr.*) les fleurs.

Les langues perverses sèment (*fig.*) la discorde.

Le cultivateur sème (*pr.*) pour récolter (*pr.*).

Celui qui sème (*fig.*) le vent récolte (*fig.*) la tempête.

L'homme ne se nourrit (*pr.*) pas seulement de pain, mais il se nourrit (*fig.*) de tout ce qui sort de la bouche de Dieu.

Les cailloux se polissent (*pr.*) en roulant.

Le temps use (*fig.*) l'erreur et polit (*fig.*) la vérité.

Pour polir (*pr.*) un corps, il faut l'user (*pr.*).

La musique flatte (*fig.*) l'oreille.



Ce malheureux *fondait* (*fig.*) en larmes.

La chaleur *fond* (*pr.*) la glace.

Le remords *déchire* (*fig.*) le cœur.

Les mauvais écoliers *déchirent* (*pr.*) leurs livres.

Cet événement a *renversé* (*fig.*) tous mes projets.

*Suspendez* (*fig.*) votre jugement, s'il doit avoir de graves conséquences.

Pendant sa royauté d'une heure, Damoclès avait une épée *suspendue* (*pr.*) sur sa tête.

Quand on veut *rompre* (*fig.*) avec son ami, il faut *découdre* (*fig.*) et non pas *déchirer* (*fig.*) l'amitié.

Le succès *couvre* (*fig.*) la faute.

Newton ne manquait jamais de se *découvrir* (*pr.*) quand il prononçait le nom de Dieu.

## CENT DIX-HUITIÈME LEÇON.

### SENS FIGURÉ :

La paresse va si lentement, que la faim l'atteint bientôt.

Il faut séparer l'ivraie du bon grain.

Pour l'œil perçant le mensonge est diaphane.

Il n'y a pas de roses sans épines.

Plaçons nos bienfaits, ne les semons pas.

Ce sont toujours les meilleurs fruits que les oiseaux becquettent les premiers.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

La calomnie est une arme acérée des deux bouts; celui qui en fait usage place une pointe sur sa propre poitrine, et l'autre sur celle de son ennemi.

### SENS PROPRE :

Le paresseux est toujours pauvre.

Il faut séparer les bons des méchants.

Un homme perspicace connaît un menteur.

Nos plaisirs sont toujours mêlés de peines.

Quand nous obligeons quelqu'un, que ce ne soit pas pour des motifs d'intérêt.

Le calomniateur s'attache aux réputations les mieux établies.

On s'ennuie si l'on n'apporte pas quelque variété dans ses occupations.

Le calomniateur se nuit à lui-même, en nuisant à son ennemi.



La coupe de la vie serait douce jusqu'à la fadeur, s'il n'y tombait pas de temps en temps quelques larmes amères.

Ce ne sont pas les épis qui lèvent le plus la tête qui sont les plus pleins.

Nous apercevons une paille dans l'œil de notre voisin, et nous ne voyons pas la poutre qui est dans le nôtre.

L'eau qui tombe goutte à goutte parvient à creuser la pierre.

Le pain mal acquis remplit la bouche de gravier.

Ne chantons jamais auprès de ceux qui pleurent.

Du milieu des épines on voit souvent naître des roses.

On ne va pas à la gloire par un chemin de fleurs.

C'est un vilain oiseau que celui qui salit son nid.

Les folles dépenses refroidissent la cuisine.

Le paresseux désirerait bien manger l'amande, mais il ne voudrait pas casser le noyau.

L'enthousiasme chez un homme léger est un feu de paille.

Les commensaux des cours doivent tenir plus de l'osier que du chêne.

Beaucoup de gens savent pêcher en eau trouble.

L'oreiller du méchant est plein d'épines.

Sans quelques chagrins la vie serait fastidieuse.

Les hommes les plus suffisants et les plus vains ne sont pas les plus capables.

Nous sommes très-clairvoyants pour les défauts d'autrui, et nous sommes aveugles sur les nôtres.

Avec de la persévérance, on vient à bout des travaux les plus difficiles.

Les richesses mal acquises ne profitent jamais.

N'insultons pas par notre gaieté à la tristesse des autres.

Le bien naît souvent du mal même.

La gloire est difficile à acquérir.

Il n'y a qu'un mauvais fils qui puisse mépriser ses parents.

Les folles dépenses ruinent une maison.

Le paresseux voudrait recueillir les fruits du travail sans en avoir la peine.

L'enthousiasme chez un homme léger dure peu.

Pour faire un bon courtisan il faut être souple.

Beaucoup de gens savent s'enrichir à l'époque des révolutions.

Le sommeil du méchant est agité.





On pousse les hommes faibles où l'on veut en leur montrant de l'autre côté un abîme.

On n'éclaire pas les esprits à la lueur des bûchers.

Laissez asseoir quelqu'un sur vos épaules, il s'assiéra bientôt sur votre tête.

Ce jeune homme a quitté la robe pour l'épée.

Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire (1).

Le monde est rempli de grenouilles qui crèvent pour avoir voulu trop s'enfler.

C'est quand ils sont jeunes que l'on peut imprimer aux arbres une bonne direction.

Il faut de bonnes jambes pour porter un jour de fortune.

Un proverbe italien dit, en parlant du joueur : Il est venu pour avoir de la laine, et il s'en est retourné tondu.

Cet homme a le bras long.

Morphée (2) avait touché le seuil de ce palais.

Les hommes faibles cèdent à la peur.

On ne convertit pas les hommes à la vérité en les persécutant.

Il faut être bon, mais sans faiblesse : ceux auxquels on laisse prendre trop de libertés ne tardent pas à en abuser.

La Fontaine a dit :

Laissez-leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre.

Ce jeune homme a quitté la magistrature pour embrasser le métier des armes.

Il fut successivement soldat et moine.

Il y a dans le monde beaucoup de gens qui se perdent par trop d'ambition.

La jeunesse est le temps qu'il faut choisir pour corriger les mauvaises habitudes d'un enfant.

La fortune nous tourne la tête et change notre caractère.

Un proverbe italien dit en parlant du joueur : Il est venu pour gagner les autres, et il s'en est retourné ruiné.

Cet homme a beaucoup de crédit.

Tout le monde dormait dans ce palais.

(1) Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,  
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Vers de Voltaire en parlant de Henri, duc de Joyeuse.

(2) Morphée, suivant la mythologie des Grecs, était fils du Sommeil et de la Nuit ; on le confond souvent avec le Sommeil lui-même.



La justice est, dit-on, boiteuse.

Les plaisirs sont comme des fondrières recouvertes de gazons fleuris.

Le ciel donne de la pluie et de la rosée à la terre, mais la terre ne renvoie au ciel que de la poussière.

Cet homme est un gibier de potence.

Toutes les fois que vous voyez un homme couvert de galons, il y a auprès un homme couvert de haillons.

L'homme vicieux qui veut changer de vie, doit plutôt couper la corde du vaisseau qui le retient au port, que de s'arrêter à la dénouer.

La justice arrive lentement.

Les plaisirs cachent bien des peines.

Nous payons souvent de la plus noire ingratitude les bienfaits que nous recevons de Dieu.

Les penchants criminels de cet homme l'exposent à la rigueur des lois.

Où il y a beaucoup de riches, il y a beaucoup de pauvres.

Quand on prend la résolution de revenir à la vertu, aujourd'hui vaut mieux que demain.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## CHAPITRE NEUVIÈME.

### DES PROVERBES.

#### CENT VINGTIÈME LEÇON.

— Pour un moine l'abbaye ne manque pas.

Quand plusieurs personnes ont projeté quelque partie ensemble et que l'une d'elles fait défaut, on ne laisse pas de s'amuser pour cela.

— Tous les chiens qui aboient ne mordent pas.

Tous ceux qui menacent ne sont pas redoutables.

— Adorer le veau d'or (1).

Faire la cour à un homme de peu de mérite, à cause de ses richesses.

(1) Par allusion à celui qu'adorèrent les Israélites dans le désert, pendant la retraite de Moïse sur le mont Sinaï.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

— La peur donne des ailes.

La peur précipite la marche, la course.

— Tirer une plume de l'aile de quelqu'un.

Attraper quelque chose à quelqu'un, tirer de l'argent de lui.

— Faire la barbe à quelqu'un.

Être plus rusé, plus fin que lui.

— Il attend que les alouettes lui tombent toutes rôties dans la bouche.

Se dit d'un paresseux, qui voudrait avoir les choses sans peine.

— Il a plusieurs cordes à son arc.

Il a plusieurs moyens de sortir d'une affaire, d'en venir à bout.

— Brider l'âne par la queue.

Faire une chose à rebours, de travers.

— Faire l'âne pour avoir du son.

Faire l'idiot pour attraper des dupes.

— Rogner les ailes à quelqu'un.

Lui retrancher de son autorité, de son crédit, de son profit.

— Bâtir des châteaux en Espagne.

Se nourrir d'espérances chimériques.

— Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Quand on trouve l'occasion de faire réussir une affaire, il ne faut pas la laisser échapper.

— Prendre la balle au bond.

Saisir vivement et à propos une occasion favorable.

— Battre l'eau avec un bâton.

Faire des efforts inutiles, perdre sa peine.

— Promettre plus de beurre que de pain.

Promettre plus qu'on ne veut ou qu'on ne peut tenir.

— Jeter son argent par les fenêtres.

Dissiper son bien en folles dépenses.

— Jeter de la poudre aux yeux.

Éblouir, surprendre par de faux brillants, par des raisons spécieuses.

— Jeter sa langue aux chiens.

Renoncer à deviner quelque chose.





— Tirer son épingle du jeu.

Se dégager adroitement d'une mauvaise affaire.

— Avoir de la peine à joindre les deux bouts.

Fournir difficilement à ses dépenses.

— Vivre au jour le jour.

S'inquiéter peu du lendemain, être sans prévoyance.

— Il a mangé son pain blanc le premier.

Il a été dans un état heureux, agréable, et il n'y est plus.

— Mettre la charrue devant les bœufs.

Commencer par où l'on devrait finir, faire ou dire d'abord ce qui devrait être fait ou dit après.

— C'est la mer à boire.

Se dit d'une entreprise qui présente des difficultés extrêmes, des obstacles insurmontables. On dit dans le sens contraire : *Ce n'est pas la mer à boire.*

— Le vin est tiré, il faut le boire.

Cela signifie qu'on est trop engagé dans une affaire pour reculer.

— Trouver visage de bois.

Se dit lorsque, allant chez quelqu'un, on trouve la porte fermée.

— La faim chasse le loup du bois (1).

La nécessité détermine un homme à faire, même contre son inclination, bien des choses pour se procurer de quoi vivre.

— A bon chat, bon rat.

Bien attaqué, bien défendu.

— Les chevaux courent les bénéfices, et les ânes les attrapent (2).

L'ignorant obtient souvent la récompense due à l'homme instruit.

— La poule ne doit pas chanter devant le coq.

La femme ne doit rien décider en présence de son mari.

(1) Les Latins avaient un proverbe analogue, mais dans un autre sens : *Venter ingenii largitor.* (C'est la faim qui donne de l'esprit.)

(2) Les Espagnols disent : *Le plus chétif pourceau mange le meilleur gland.*



## CENT VINGT-ET-UNIÈME LEÇON.

— Il a pris cela sous son bonnet.

C'est une chose qu'il a imaginée, et qui n'a aucun fondement.

— Ce sont deux têtes dans un bonnet.

Se dit de deux personnes liées d'amitié ou d'intérêt, et qui sont toujours de la même opinion, du même sentiment.

— A propos de bottes.

Sans motif raisonnable, hors de propos.

— Rire du bout des dents.

S'efforcer de rire quoiqu'on n'en ait nulle envie.

— Brûler la chandelle par les deux bouts.

Consumer son bien en différentes dépenses également ruineuses.

— C'est une économie de bouts de chandelles.

Se dit d'une épargne sordide en de petites choses.

— Se laisser manger la laine sur le dos.

Souffrir tout, ne pas savoir se défendre.

— Avoir une dent contre quelqu'un.

Lui vouloir du mal, avoir quelque rancune contre lui.

— La lame use le fourreau.

Se dit des personnes en qui une grande activité d'âme ou d'esprit nuit à la santé.

— Le royaume de France ne peut tomber de lance en queue.

Les femmes ne peuvent hériter du trône de France.

— Il a une mémoire de lièvre.

Il a peu de mémoire; une chose lui en fait aisément oublier une autre.

— Coudre la peau du renard à celle du lion.

Joindre la ruse à la force.

— C'est le partage du lion.

Partage où le plus fort s'empare de tout.

— Comme on fait son lit on se couche.

Il faut s'attendre au bien ou au mal qu'on s'est préparé par la conduite qu'on a tenue, par les mesures qu'on a prises.



— Loin des yeux, loin du cœur.

On oublie les absents, on se refroidit à leur égard.

— Qui se fait brebis, le loup le mange.

Ceux qui ont trop de bonté, de douceur, encouragent les méchants à leur nuire.

— Donner la brebis à garder au loup.

Donner à garder quelque chose à une personne dont on devrait se défier.

— Vouloir prendre la lune avec les dents.

Vouloir faire une chose impossible.

— Faire un trou à la lune.

S'en aller furtivement et sans payer ses créanciers.

— Bon chien chasse de race.

Ordinairement les enfants tiennent de leurs parents.

— Je le mènerai par un chemin où il n'y a pas de pierres.

Je le poursuivrai vivement, je ne lui ferai point de quartier.

— L'habit ne fait pas le moine.

On ne doit pas juger des personnes par les apparences, par les dehors.

— Qui veut voyager loin ménage sa monture.

Il faut éviter les excès si l'on veut prolonger ses jours; il faut user avec ménagement de toutes les choses dont on veut se servir longtemps.

— A laver la tête d'un nègre on perd sa lessive.

On se donne inutilement beaucoup de soin et de peine pour faire comprendre à quelqu'un une chose qui passe sa portée, ou pour corriger un homme incorrigible.

— Ménager la chèvre et le chou (1).

User d'adresse pour se conduire, entre deux partis, entre deux adversaires, de manière à ne blesser ni l'un ni l'autre.

(1) Allusion proverbiale à un problème d'arithmétique dans lequel figure un batelier chargé de transporter successivement, à l'autre rive du fleuve, un loup, une chèvre et un chou, de manière à ce que le chou ne puisse être mangé par la chèvre, ni celle-ci par le loup. Si le batelier s'embarque avec le chou, le loup dévorera la chèvre; s'il prend le loup, la chèvre mangera le chou..... Il parvient cependant à résoudre le problème, à ménager le chou et la chèvre, à l'aide de quelques combinaisons ingénieuses et de voyages fréquemment répétés.



— Quand on veut noyer son chien, on dit qu'il a la rage.

On trouve aisément un prétexte quand on veut se débarrasser d'un vieux serviteur.

— Recevoir quelqu'un comme un chien dans un jeu de quilles.

Lui faire un très-mauvais accueil.

— Si le ciel tombait, les alouettes seraient prises.

Se dit pour se moquer d'une supposition absurde.

— Prendre la clé des champs.

S'en aller, s'enfuir.

— Il faut placer le clocher au milieu de la paroisse.

Il faut mettre à la portée de chacun une chose dont tout le monde a besoin.

— Perdre la tramontane (1).

Être déconcerté, ne savoir où l'on en est, perdre la tête.

### CENT VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

— Compter les  clous de la porte.

Attendre longtemps à une porte.

— C'est le pot de terre contre le pot de fer.

Se dit d'un homme sans crédit, qui a quelques démêlés avec un homme puissant.

— Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

On fait peu à peu sa fortune, sa maison.

— Il nourrit un serpent dans son sein.

Il élève, il protège, il assiste un ingrat, un méchant qui le perdra, qui lui nuira quelque jour.

(1) Tramontane (*perdre la*). Avant la découverte de la boussole, les marins qui voyageaient dans la mer Méditerranée s'orientaient à l'aide de l'étoile polaire, située au nord, au-delà des monts (les Alpes). Ils appelaient cette étoile *tramontane*, mot qui signifie littéralement *au-delà des monts*. Dès qu'ils la perdaient de vue, c'est-à-dire, dès qu'ils avaient perdu la tramontane, ils n'avaient plus rien pour s'orienter, et ignoraient complètement où ils étaient. De là est venue l'expression *perdre la tramontane*, qui veut dire : se troubler, perdre la tête, ne savoir plus ce qu'on fait ni ce qu'on dit. Le peuple dit à tort *perdre la trémontade*.



— Tomber des nues.

Être extrêmement surpris.

— Être comme l'oiseau sur la branche.

Être dans un état incertain, et sans savoir ce qu'on deviendra.

— Des jours filés d'or et de soie.

Des jours heureux.

— Attendez-moi sous l'orme.

Se dit d'un rendez-vous où l'on n'a pas dessein d'aller, d'une promesse sur laquelle il ne faut pas compter.

— Un enfonceur de portes ouvertes.

Un fanfaron, un homme qui se vante d'avoir surmonté des obstacles qui n'existaient pas.

— On adore plutôt le soleil levant que le soleil couchant.

On courtise plutôt la puissance, la faveur naissante, que celle qui est sur son déclin.

— Le coup de pied de l'âne.

Insulte qu'adresse un homme lâche ou faible à celui dont il n'a plus à redouter le pouvoir ou la force.

— Couper l'herbe sous le pied à quelqu'un.

Le supplanter dans quelque affaire.

— Il a craché en l'air, et cela lui est retombé sur le nez.

Il a dit, il a fait une chose qui a tourné à son désavantage.

— Pendre la crémaillère.

Faire un repas pour célébrer une installation dans un nouveau logement.

— Après moi le déluge (1).

Se dit pour faire entendre qu'on s'embarrasse peu de ce qui arrivera quand on n'existera plus.

— Il n'est pas si diable qu'il est noir.

Cet homme n'est pas si méchant qu'il le paraît.

— Aller à pas de loup.

Marcher si doucement qu'on ne soit point entendu, dans le dessein de surprendre ou de tromper quelqu'un.

(1) Maxime déplorable de Louis XV. Un proverbe grec, analogue à celui-ci, était la devise favorite de Néron : « Après moi, disait-il, peu m'importe que le monde soit détruit par le feu. »



— Payer en monnaie de singe.

Se moquer de celui à qui l'on doit, et ne le point payer.

— Avoir la langue bien pendue.

Avoir une grande facilité à parler.

— Jeter des perles devant des pourceaux (1).

Montrer, présenter à quelqu'un des choses dont il ne connaît pas le prix; lui dire quelque chose dont il ne sent pas la délicatesse, la finesse.

— Parler de la pluie et du beau temps.

S'entretenir de choses indifférentes.

— S'en mordre les doigts.

Se repentir de quelque chose.

— Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Les gens sournois et taciturnes sont ceux dont il faut le plus se défier.

— Il ne trouverait pas de l'eau à la mer.

Se dit d'une personne malhabile qui ne trouve pas les choses les plus faciles à trouver.

— Chat échaudé craint l'eau froide.

Quand une chose nous a causé une vive douleur, nous a été fort nuisible, nous en craignons même l'apparence.

— Qui trop embrasse mal étreint.

Qui entreprend trop de choses à la fois ne réussit à rien.

— Il est le bouc émissaire (2).

Se dit d'un homme sur lequel on fait retomber les torts des autres.

— C'est la montagne qui enfante une souris.

Se dit lorsque de grands projets, de belles promesses, ne produisent rien qui réponde à l'espérance qu'on en avait conçue.

— Nous ne sommes pas ici pour enfiler des perles.

Nous ne sommes pas ici pour nous amuser à des bagatelles, pour perdre notre temps à des choses frivoles, inutiles; il faut nous occuper sérieusement.

(1) L'Évangile dit : *Nolite mittere margaritas ante porcos*; c'est-à-dire : Ne parlez pas de belles choses devant les gens qui les méprisent, car ils ne les connaissent pas.

(2) Les Juifs avaient choisi le bouc pour victime expiatoire des fautes nationales. A certains jours de l'année, le grand-prêtre prenait un de ces animaux, sur la tête duquel il imposait les mains en le chargeant de toutes les iniquités d'Israël. On le chassait ensuite dans le désert, à travers les précipices.



— Rompre la paille avec quelqu'un (1).

Lui déclarer ouvertement qu'on n'est plus son ami.

— Les gros poissons mangent les petits.

Les puissants oppriment les faibles (2).

---

### CENT VINGT-TROISIÈME LEÇON.

— Chacun porte sa croix en ce monde.

Il n'y a personne qui n'ait ses afflictions particulières.

— Mettre les pouces.

Se rendre, céder après une résistance plus ou moins longue.

— Le quart-d'heure de Rabelais (3).

Le moment où il faut payer son écot; et, par extension, tout moment fâcheux, désagréable.

— Faire le diable à quatre.

Faire beaucoup de bruit, causer beaucoup de désordre.

— Cet homme sent le fagot.

Il est soupçonné d'hérésie, d'impiété.

— Paris n'a pas été fait en un jour.

Se dit pour exprimer qu'il y a des choses qu'on ne peut faire qu'avec beaucoup de temps.

---

(1) Chez nos ancêtres, lorsqu'on passait un contrat de vente, on donnait un brin de paille à l'acquéreur, et souvent on attachait ce brin de paille à la charte du contrat. De *stipula*, paille, est venu le mot stipuler, convenir. De là l'ancienne coutume française de rompre une paille qu'on avait à la main, et de la jeter, pour marquer qu'on renonçait à une alliance ou à une amitié. Au douzième siècle, on envoyait encore à un homme une paille brisée ou un jonc rompu, pour lui annoncer une rupture.

(2) Ce proverbe est vrai au propre comme au figuré : ce qui respire sous l'eau est également soumis à la loi du plus fort.

(3) Par allusion à l'embarras où se trouva le spirituel auteur de *Pentagruel*, faute d'argent, dans une auberge de Lyon. On raconte qu'il disposa, dans un endroit apparent de sa chambre, plusieurs petits paquets sur lesquels il avait mis pour étiquettes : *poison pour le roi, poison pour la reine, poison pour le dauphin*. L'hôte, épouvanté de cette découverte, courut en prévenir les autorités de Lyon, qui firent conduire Rabelais à Paris par la maréchaussée. Dès qu'il fut arrivé, il écrivit son aventure à François I<sup>er</sup>, qui en rit beaucoup, et le fit mettre sur-le-champ en liberté.



— Tomber de fièvre en chaud mal.

Tomber d'un état fâcheux dans un pire.

— Donner du fil à retordre à quelqu'un.

Lui susciter des embarras.

— Se chatouiller pour se faire rire.

S'exciter à la gaité, à la joie, pour un faible sujet ou même sans sujet.

— Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera (1).

Souvent la tristesse succède en peu de temps à la joie.

— Attacher un clou à la roue de la Fortune.

Trouver moyen de fixer la Fortune.

— C'est une galère (2).

Se dit d'un lieu, d'un état où l'on a beaucoup à travailler.

— La caque sent toujours le hareng (3).

Il reste toujours quelques traces de l'état où l'on s'est trouvé, des mauvaises impressions qu'on a reçues dans sa jeunesse.

— Les écrits de cet auteur sentent l'huile (4).

Ils paraissent lui avoir coûté beaucoup de peine, beaucoup de veilles.

— Il n'y a plus d'huile dans la lampe.

Se dit en parlant d'une personne qui se meurt d'épuisement, dont les forces naturelles s'éteignent.

— C'est le secret de la comédie, c'est le secret de Polichinelle.

Se dit d'une chose qui est sue de tout le monde, et dont quelqu'un prétend faire un secret.

— C'est la toile de Pénélope (5).

Se dit d'une affaire qui recommence toujours et ne finit point.

(1) Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fera :  
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

(Les Plaideurs, de J. Racine.)

(2) On appelait primitivement galérien le criminel condamné à ramer sur les galères de l'État. Comme c'est un travail fort pénible, on dit d'une personne qui a beaucoup à souffrir dans sa condition, qu'elle *traîne la GALÈRE*, que sa vie est une vraie GALÈRE.

(3) Ce proverbe ne se prend jamais qu'en mauvaise part.

(4) Démosthènes travaillait beaucoup ses ouvrages; ce qui faisait dire à ses envieux que ses harangues sentaient l'huile. De là le proverbe.

(5) Pendant l'absence d'Ulysse, Pénélope était assiégée d'une foule de





— Chercher une querelle d'Allemand.

Quereller quelqu'un sans raison, injustement.

— Contentement passe richesse.

Le pauvre qui est content de son sort est plus heureux que le riche qui s'ennuie.

— Faire la mouche du coche (1).

S'attribuer tout le prix dans la réussite d'une affaire où l'on s'est montré empressé, mais complètement inutile.

— Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour.

Le bien mal acquis ne profite pas.

— Tirer le diable par la queue.

Travailler fort pour gagner sa vie.

— Il s'est tiré une grosse épine du pied.

Se dit de quelqu'un qui a surmonté une grande difficulté, ou qui s'est défait d'un ennemi redoutable.

— Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches y viennent bientôt.

Soyez riche, les parasites et les faux amis accourront.

— Loger le diable dans sa bourse (2).

Se dit de quelqu'un qui n'a point d'argent, dont la bourse est vide.

— Il n'a pas inventé la poudre.

Se dit de quelqu'un qui est peu intelligent.

prétendants qui, croyant son mari mort, aspiraient à sa main. Fatiguée de leurs importunités, elle leur promet de faire un choix aussitôt qu'elle aurait terminé un ouvrage de broderie qu'elle avait commencé. Mais, pour gagner du temps, elle détruisait, la nuit, l'ouvrage du jour, et arriva ainsi par cette ruse jusqu'au moment où le retour d'Ulysse termina ses embarras.

(1) Fable de La Fontaine : *Le Coche et la Mouche*.

(2) Un charlatan disait en plein marché,  
Qu'il montrerait le diable à tout le monde.

Si n'y eut nul, tant fût-il empêché,  
Qui n'accourût pour voir l'esprit immonde.

Lors une bourse assez large et profonde  
Il leur déploie et leur dit : « Gens de bien,  
Ouvrez les yeux, voyez, y a-t-il rien ?

— Non, dit quelqu'un de plus près *regardans*.

— Eh! c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,  
Ouvrir sa bourse et n'avoir rien dedans. »



— Il fait le bon apôtre.

Il fait l'homme de bien, mais il ne faut pas se fier à lui.

— Jeter le manche après la cognée.

Se rebuter, abandonner totalement une affaire, une entreprise, par chagrin, par dégoût, par découragement.

— Entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt.

Il ne faut pas se mêler aux débats de famille.

— Il vaut mieux laisser son enfant morveux que de lui arracher le nez.

Il est sage de tolérer un petit mal, lorsqu'on risque, en voulant y remédier, d'en causer un plus grand.

### CENT VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

— Les hommes ne se mesurent pas à l'aune.

Il ne faut pas juger du mérite de quelqu'un par sa taille.

— Mesurer les autres à son aune.

Juger les autres par soi-même.

— Il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Il faut réfléchir mûrement avant de parler.

— Le loup mourra dans sa peau.

Il est rare qu'un méchant homme s'amende.

— Charbonnier est maître dans sa loge (1).

Chacun doit vivre chez soi à sa guise, comme il lui plaît.

(1) Ce proverbe, très-ancien, reçut en quelque sorte, au seizième siècle, une nouvelle consécration d'un petit fait qui se rattache à l'histoire du roi François I<sup>er</sup>.

Ce prince, qui s'était égaré à la chasse, trouva un asile dans la hutte d'un charbonnier qui l'accueillit cordialement, mais qui prit, sans façon, pour lui le seul siège qui fût disponible, en s'excusant par ce dicton rimé :

Or, par droit et par raison,  
Charbonnier est maître en sa maison.

Le roi reconnut la parfaite convenance de l'adage, s'assit comme il put, et n'en soupa pas moins de bon appétit. Le lendemain, après avoir été reconnu par son hôte, il le récompensa du bon accueil qu'il en avait reçu, et ne lui sut point mauvais gré d'avoir profité à son avantage du proverbe cité si fort à propos.



— Branler dans le manche.

Être menacé de perdre sa fortune ou son emploi.

— Il a marché sur quelque mauvaise herbe.

Se dit d'un homme qui est de mauvaise humeur sans qu'on sache pourquoi.

— Se servir de la patte du chat pour tirer les marrons du feu.

Se servir adroitement d'un autre pour faire une chose dangereuse, dont on espère tirer tout le profit.

— Chaque médaille a son revers.

Chaque chose a son bon et son mauvais côté.

— Brebis qui bêle perd sa goulée.

Celui qui parle beaucoup perd le temps d'agir.

— A cheval donné on ne regarde pas à la dent.

Quand on reçoit un présent, il ne faut pas le déprécier.

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise.

En s'exposant souvent à un péril, on court risque d'y succomber.

— Brûler ses vaisseaux.

S'engager dans une affaire, de manière à ne pouvoir plus reculer.

— Se laisser mener par le nez.

Se laisser conduire, gouverner par faiblesse ou par simplicité.

— Qui casse les verres les paye.

On est responsable des dommages que l'on cause.

— L'œil du maître engraisse le cheval.

Quand on surveille soi-même ses affaires, elles en vont mieux.

— Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné (1).

Se dit en parlant de deux personnes qui se font mutuellement des compliments.

— Sentir le sapin.

Être malsain, infirme, avoir mine de mourir bientôt.

— Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.

Quand on n'a qu'une ressource, qu'un expédient, il est difficile de se tirer d'affaire, de réussir.

---

(1) Aphorisme puisé dans la pratique de l'art médical, et qui suppose que les médecins sont assez disposés à se faire mutuellement des concessions. Il offre quelque analogie avec le proverbe latin :

*Asinus asinum fricat.*



— Tomber de son haut.

Être extrêmement surpris.

— Toutes les fois qu'il tonne, le tonnerre ne tombe pas.  
Les menaces ne sont pas toujours suivies d'effet.

— Le mal a des ailes.

Le mal arrive promptement.

— Avoir la tête près du bonnet.

Être emporté, facilement irritable.

— Le plus embarrassé est celui qui tient la queue de la poêle (1).

C'est celui qui est chargé du soin principal d'une affaire qui a le plus de peine et d'embarras.

— Les tonneaux vides sont ceux qui font le plus de bruit.  
Les sots et les ignorants sont ceux qui parlent le plus.

— Gros-Jean en remontre à son curé (2).

Se dit de quelqu'un qui prétend instruire plus savant que lui.

— Il ne faut pas réveiller le chat qui dort (3).

Il faut laisser en repos un ennemi dangereux.

— Nager entre deux eaux.

Se ménager entre deux partis sans oser se déclarer pour aucun.

(1) Notre bon roi Henri IV a dit, au sujet de ce proverbe, un mot qui fait l'éloge de son cœur et de son esprit. Le poète Saint-Gelais en a fait une épigramme intitulée : *Dialogue entre un prince et son ministre* :

Dans le besoin pressant qui vous menace,  
Sire, il faudrait recourir aux impôts.

— Ah! des impôts!... laissons cela, de grâce :

Mon pauvre peuple a besoin de repos.

Le voulez-vous sucer jusqu'à la moelle?

Je prétends, moi, qu'il n'en soit pas ainsi.

— Sire, songez quel est en tout ceci

Mon embarras ; songez que de la poêle

Qui tient la queue est le plus mal loti.

— Qui dit cela ? — Qui ? le proverbe, Sire.

— Ventre saint gris ! le proverbe a menti ;

Car, de par Dieu, c'est celui qu'on fait frire.

(2) Les Grecs caractérisaient assez durement les Gros-Jean de leur époque, en disant : « C'est un pourceau qui veut en remonter à Minerve. »

(3) Un poète oriental a dit dans un autre sens : « N'éveillez pas le tyran qui dort, car son sommeil fait le repos des justes. »



— River le clou à quelqu'un.

Lui répondre vertement, lui fermer la bouche par des raisons auxquelles il ne trouve rien à répliquer.

---

CENT VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

— Un homme qui a faim n'écoute guère ce qu'on lui dit.  
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

— Il faut s'aider, agir, quand on veut venir à bout de quelque chose.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

— Ils ne peuvent vivre d'accord ensemble.

Ils s'accordent comme chien et chat.

— Plus on a de bien, plus on en voudrait avoir.

L'appétit vient en mangeant (1).

— Il y a plus d'une personne qui porte le même nom.

Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin.

— Changer, troquer par méprise une chose défectueuse contre une autre plus défectueuse encore.

Troquer son cheval borgne contre un aveugle.

— Les personnes d'un mérite médiocre ne laissent pas de briller, quand elles se trouvent parmi des ignorants ou des sots.

Au royaume des aveugles les borgnes sont rois.

— Exciter une passion déjà très-vive, très-violente; aigrir des esprits qui ne le sont déjà que trop.

Jeter de l'huile sur le feu.

— Donner plein pouvoir à quelqu'un, l'autoriser à faire tout ce qu'il voudra.

Donner carte blanche à quelqu'un.

— Dépenser son revenu d'avance.

Manger son blé en herbe.

---

(1) Ce proverbe vient, dit-on, d'Amyot, précepteur de Henri III. Il disait souvent à son royal élève qu'il se contenterait volontiers d'un seul bénéfice; le roi le pourvut d'une riche abbaye. Peu de temps après, l'évêché d'Auxerre étant venu à vaquer, il le demanda au roi, qui lui rappela son ancienne morale; Amyot lui répondit: Sire, *l'appétit vient en mangeant.*



— Flatterie populaire envers les personnes de petite taille, pour faire entendre qu'elles ont souvent plus de mérite que les autres.

Dans les petites boîtes sont les bons onguents.

— Qui sait parler, qui a une langue s'explique et peut aller partout.

Qui langue a, à Rome va.

— Larmes hypocrites que répand une personne dans le dessein d'en tromper une autre, comme le crocodile feint, dit-on, de gémir pour attirer sa proie.

Larmes de crocodile (1).

— Souvent l'occasion a fait faire des choses répréhensibles auxquelles on n'aurait pas songé.

L'occasion fait le larron.

— Quand on poursuit deux affaires à la fois, on s'expose à ne réussir ni dans l'une ni dans l'autre.

Qui court deux lièvres n'en prend aucun.

— Celui qui revient d'un pays fort éloigné peut raconter tout ce qu'il veut, sans craindre qu'on le démente.

A beau mentir qui vient de loin.

— Se dit lorsqu'un homme survient au moment où l'on parle de lui.

Quand on parle du loup on en voit la queue.

— Les méchants s'épargnent entre eux.

Les loups ne se mangent pas.

— Louer et blâmer une même chose, parler pour et contre une personne, être tour à tour d'avis contraire.

Tourner à tous les vents.

— Un homme qui change souvent d'état, de profession, ne s'enrichit point.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

— Cela vient trop tard, quand on n'en a plus besoin.

C'est de la moutarde après dîner.

---

(1) Cette expression fait allusion aux gémissements que poussent, dit-on, les crocodiles pour attirer leur proie.



— Tirer par son adresse et son industrie, de l'argent, des secours, d'où les autres ne pourraient jamais rien obtenir.

Cet homme tirerait de l'huile d'un mur.

### CENT VINGT-SIXIÈME LEÇON.

— Il n'est homme si sage, si habile, qui ne fasse quelquefois des fautes, qui ne se trompe.

Il n'est si bon cheval qui ne bronche.

— Pour prononcer dans une affaire, il faut entendre les deux parties.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

— Renvoyer tous ses domestiques et en prendre d'autres.

Faire maison nette, maison neuve.

— Se dit en parlant de la peine du talion, qui consistait, chez les Hébreux, à traiter un coupable de la même manière qu'il avait traité les autres.

Œil pour œil, dent pour dent.

— Tout ce qui a l'apparence de la richesse, du mérite, n'en a pas toujours la réalité.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Tout ce qui reluit n'est pas or.

— Se dit d'un homme qui gagne beaucoup, qui gagne toujours au jeu, ou qui se tire heureusement des entreprises les plus hasardeuses.

Il a de la corde de pendu dans sa poche.

— Venir à bout de deux choses par un seul moyen, profiter de la même occasion pour terminer deux affaires.

Faire d'une pierre deux coups.

— Se dit en parlant de quelqu'un qui, après avoir fait le libertin, devient dévot sur ses vieux jours.

Quand le diable devient vieux il se fait ermite (1).

— Cela se dit quand il pleut et qu'il fait soleil en même temps.

Le diable bat sa femme et marie sa fille.

(1) On rapporte l'origine de ce proverbe à Robert-le-Diable, duc de Normandie, qui, après avoir, pendant sa jeunesse, scandalisé le monde par des désordres et des violences de tout genre, l'édifia, sur la fin de sa vie, par ses actes de piété et l'austérité de sa pénitence.



— Se dit d'un écolier qui manque d'aller en classe à l'insu de ses parents.

Faire l'école buissonnière.

— Prendre le chemin le plus long, selon l'habitude des écoliers qui vont en classe.

Prendre le chemin des écoliers.

— Il faut rendre à chacun ce qui lui est dû.

Il faut rendre à César ce qui appartient à César.

— Plusieurs petites sommes réunies en font une grosse.

Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

— Il vaut mieux s'adresser au roi qu'à ses ministres, et, en général, à un homme puissant qu'à ses subalternes.

Il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

— Se dit de deux personnes qu'on voit toujours ensemble.

C'est saint Roch et son chien.

— En général, il ne court point de bruit qui n'ait quelque fondement.

Il n'y a point de fumée sans feu.

— Un homme vicieux est capable de corrompre toute une société d'hommes vertueux.

Il ne faut qu'une brebis galeuse pour gâter tout le troupeau.

— Faire quelque régal, quelque fête extraordinaire pour marquer la joie qu'on a du retour de quelqu'un. (*Songer à l'Enfant prodigue*).

Tuer le veau gras.

— Faire dire à quelqu'un ce que l'on veut savoir, en le questionnant adroitement.

Tirer à quelqu'un les vers du nez.

— C'est le ton, c'est la manière dont on dit les choses, qui dénote l'intention de celui qui les dit.

C'est le ton qui fait la musique.

— Tomber d'un malheur dans un pire.

Tomber de Charybde en Scylla (1).

---

(1) Charybde et Scylla étaient deux gouffres placés à l'entrée du détroit de Messine. Ces écueils étaient redoutables pour les petits navires des





— C'est le baiser d'un hypocrite, qui caresse, qui flatte pour mieux tromper.

C'est le baiser de Judas.

— Il vaut mieux jouir d'une bonne renommée que d'être riche.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée (1).

## CHAPITRE DIXIÈME.

### DE LA FABLE OU ALLÉGORIE.

#### CENT VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

*Fables dont l'élève doit déduire la moralité.*

##### PREMIÈRE FABLE.

Sur les cornes d'un bœuf revenant du labour,

Une fourmi s'était perchée.

« D'où viens-tu ? lui cria sa sœur,

Et que fais-tu si haut perchée ?

— D'où je viens, ma commère ? eh ! peux-tu l'ignorer ?

Nous venons de labourer. »

Certains gens s'adjugent tout l'honneur dans une affaire où ils ont été tout-à-fait inutiles.

##### DEUXIÈME FABLE.

Un lierre sur un mur raille à brûle-pourpoint

Un humble thym. « Nain tortu, pauvre hère !

Quand je touche le ciel, toi, tu touches la terre.

— Il te faut un appui, drôle ; il ne m'en faut point. »

anciens. Quand on avait évité l'un, on se brisait presque toujours contre l'autre.

La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là  
De Charybde en Scylla.

*La Vieille et les deux Servantes, de La Fontaine.*

(1) Proverbe de Salomon : *Meliùs est nomen bonum quam multæ divitiæ.* (Mieux vaut une bonne réputation qu'une grande fortune.)

Le mot *ceinture*, introduit dans le proverbe français, rappelle que nos ancêtres avaient coutume de porter leur bourse dans leur ceinture.



Un lierre, en serpentant au haut d'une muraille,  
 Voit un petit rosier, et se rit de sa taille.  
 L'arbuste lui répond : « Apprends que sans appui  
 J'ai pu m'élever par moi-même ;  
 Mais toi, dont l'orgueil est extrême,  
 Tu ramperais encor sans le secours d'autrui. »

Une position modeste que l'on s'est créée soi-même vaut mieux qu'une place plus élevée que l'on doit à la protection, et qui dépend du caprice d'autrui.

## TROISIÈME FABLE.

Une souris trottant à l'aventure  
 Rencontre une tortue et lui dit : « Ta maison,  
 Triste prison,  
 Doit te faire souvent maudire la nature :  
 Vois d'ici mon palais ; j'y loge avec le roi. »  
 Notre amphibie alors répond à l'insolente :  
 « De mon petit réduit je me trouve contente ;  
 Il est à moi. »

Un petit chez soi vaut mieux qu'un grand chez les autres.



## QUATRIÈME FABLE.

Le lièvre est pris par l'aigle aux serres si cruelles :  
 « Qu'as-tu fait de tes pieds ? » lui crie un passereau.  
 Un milan passe, entend, et ravit mon oiseau.  
 L'autre, vengé, répond : « Qu'as-tu fait de tes ailes ? »

Celui qui raille les autres quand ils sont dans le malheur, mérite de ne trouver aucune pitié s'il devient malheureux à son tour.

## CINQUIÈME FABLE.

## LE DINDON ET LA PIE.

Un gros dindon demandait à Margot :  
 « Que disait-on de moi l'autre jour au village ?  
 — On disait que tu n'es qu'un sot,  
 Qui n'a pour soi que son plumage. »

Le vaniteux se figure que tout le monde parle de lui et l'admire.

## SIXIÈME FABLE.

Le saule dit un jour à la ronce rampante :  
 « Aux passants pourquoi t'accrocher ?  
 Quel profit, pauvre sotte, en penses-tu tirer ? »



— Aucun, lui répondit la plante;  
Je ne veux que les déchirer. »

Le méchant fait le mal pour le seul plaisir de le faire.

*Autre moralité* : Tout le profit de la médisance est de nuire.

## SEPTIÈME FABLE.

Une chandelle, un jour, disait à la lanterne :  
« Pourquoi de ton foyer me faire une prison?  
Ton vilain œil-de-bœuf rend ma lumière terne;  
Ouvre-toi, qu'à mon gré j'éclaire l'horizon. »  
La lanterne obéit; l'autre, qu'y gagne-t-elle?  
Bonsoir! un coup de vent a soufflé la chandelle.

Sachons souffrir une gêne salutaire. Il en a coûté à beaucoup de jeunes gens pour avoir voulu être trop tôt émancipés.

## HUITIÈME FABLE.

« Que l'orage à son gré bouleverse la terre,  
Je sonne, dit la cloche, et jamais je n'ai peur. »  
L'imprudente bavarde attira le tonnerre.

Une parole de bravade dite dans un moment inopportun peut devenir la cause de notre perte.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## NEUVIÈME FABLE.

La renoncule un jour dans un bouquet  
Avec l'œillet se trouva réunie :  
Elle eut le lendemain le parfum de l'œillet.

*On ne peut que gagner en bonne compagnie.*

## DIXIÈME FABLE.

« Ma fille, marchez droit, dit l'écrevisse mère;  
Aller à reculons, fi! cela n'est pas bien (1).  
— Ma mère, je ne veux vous contredire en rien;  
Je vous suivrai; marchez, s'il vous plaît, la première. »

Quand nous donnons des conseils aux autres, que l'exemple soit conforme au précepte.

## ONZIÈME FABLE.

Le soc d'une charrue, après un long repos,  
S'était couvert de rouille. Il voit passer son frère

(1) L'écrevisse nage à reculons.



Tout radieux, revenant des travaux.

« Forgé des mêmes bras, de semblable matière,  
Lui dit-il, je suis terne, et toi poli, brillant :  
Où pris-tu cet éclat, mon frère? — En travaillant. »

L'activité fortifie le corps. Celui qui travaille se porte toujours mieux que celui qui vit dans l'inaction.

## DOUZIÈME FABLE.

Un loup maigre et chétif rencontrant un gros chien :  
« Que n'ai-je, lui dit-il, ta graisse et ton corsage ;  
Mais ton col est pelé, pourquoi donc? — Ce n'est rien ;  
Mon collier... — Un collier! Adieu, point d'esclavage. »

Aucun bien-être matériel n'est capable de compenser la perte de la liberté.

## TREIZIÈME FABLE.

Une poule pondait des œufs d'or à son maître.  
« Dans son corps, se dit-il, est un trésor peut-être. »  
Il l'ouvrit : ô douleur! il n'y trouva plus rien.

*Par trop d'avidité souvent on perd son bien.*



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## CENT VINGT-HUITIÈME LEÇON.

*Fables dont l'élève déduira la moralité.*

## PREMIÈRE FABLE.

Un enfant s'admirait monté sur une table.  
« Je suis grand, » disait-il. Quelqu'un lui répondit :  
« Descendez, vous serez petit. »  
Quel est l'enfant de cette fable?  
*Le riche qui s'enorgueillit.*

Le riche fonde tout son mérite sur ses richesses.

## DEUXIÈME FABLE.

« Comment! déjà sur le retour?  
Ce matin même à peine éclosé!  
Pauvre fleur! Tu ne vis qu'un jour! »  
Disait le buisson à la rose.  
« Je n'ai pas vécu sans honneur;  
Un parfum me métamorphose;



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Je laisse après moi bonne odeur;  
Puis-je regretter quelque chose? »

On quitte la vie sans regret, quand on laisse derrière soi le souvenir,  
le parfum de ses vertus.

## TROISIÈME FABLE.

## LA VIOLETTE ET LE NARCISSE.

« Toi qui rampes à terre, eh! quoi donc, on t'honore?  
— Oui, car j'offre humblement mon parfum séducteur;  
Et le Narcisse qui s'adore  
N'a pas un seul adorateur. »

On refuse à la sottise orgueilleuse l'hommage que l'on se plaît à rendre au talent modeste.

## QUATRIÈME FABLE.

L'étang, fier de sa nappe d'eau  
Qu'il déployait dans la prairie,  
Traita de fuyard le ruisseau,  
Qui lui fit cette repartie :  
« Oui, fainéant, je fuis ton sort,  
Quand je m'éloigne de ma source;  
De ce limon où ton eau dort,  
Je me préserve par ma course. »

L'oisiveté nous mène droit au vice, l'occupation nous en préserve.

## CINQUIÈME FABLE.

Certaine horloge un jour dit au coq du clocher :  
« Tourner au moindre vent, quelle tête légère!  
— Est-ce à toi, répond l'autre, à me le reprocher?  
Marquer d'où le vent souffle est mon unique affaire.  
— C'est agir sans savoir. — Toi-même es dans ce cas.  
— Comment? — Tu marques l'heure et tu ne la sais pas? »

Avant de reprocher un défaut aux autres, examinons si nous ne l'avons pas nous-même.

## SIXIÈME FABLE.

Un jour tombe et se brise un mauvais violon :  
On le ramasse, on le recolle,  
Et de mauvais il devient bon.

*L'adversité souvent est une heureuse école.*



## SEPTIÈME FABLE.

Après son repas, un pourceau  
 Dormait près d'une ruche. Une petite abeille  
 De son faible aiguillon perce sa tendre peau.  
 Lors en fureur l'adolescent s'éveille ;  
 Il s'en prend à la troupe, attaque son palais,  
 Et de son groin le renverse ;  
 Mais sur lui tout à coup l'essaim fond et s'exerce,  
 Le poursuit et l'accable enfin de mille traits.

Il arrive souvent qu'on attire sur soi de grands malheurs en cherchant à se venger d'une légère offense.

## HUITIÈME FABLE.

Un rustre en son buffet avait mis un fromage,  
 Lorsque par une fente il aperçoit un rat ;  
 Vite il y fait entrer son chat,  
 Afin d'empêcher le dommage ;  
 Mais notre mitis aux aguets  
 Mange le rat d'abord et le fromage après.

Une sottise précaution produit souvent le mal que l'on voulait éviter.



ZENEAKADÉMIA  
 LISZT MÚZEUM

## NEUVIÈME FABLE.

Un fier coursier marchait sous un riche attelage ;  
 Un âne l'admirait : « Ah ! que d'or, que d'éclat ! »  
 Mais voyant qu'il portait cette pompe au combat :  
 « Tout bien pesé, dit-il, mon bât vaut davantage. »

Ceux qui dans un État occupent les plus hauts emplois ne sont pas toujours les plus heureux.

## DIXIÈME FABLE.

Le paon, de son plumage étalant les rubis,  
 Fixait par leur éclat les regards éblouis ;  
 On admirait encor sa superbe attitude.

A quatre pas de là

Le rossignol chanta :

La cour du paon se change en solitude.

L'esprit est préférable à la beauté.

Florian a dit :

La beauté passe, un talent reste.



## ONZIÈME FABLE.

« Soleil, je t'obscurcis, » disait, en s'élevant,  
Un amas de poussière agité par le vent.

« Oui, dit le soleil, je l'avoue;  
Mais, le calme venu, tu rentres dans la boue. »

Les révolutions donnent souvent pour maîtres des gens dont on n'aurait point voulu pour valets.

## DOUZIÈME FABLE.

## L'ÉGLANTIER.

« Ces gens ne sont pas très-polis;  
J'offre des fleurs du plus beau coloris;  
Mon odeur embaume à la ronde,  
Et l'on m'évite. — Ami, tes bouquets sont jolis;  
Mais tu déchires tout le monde. »

Vous avez beau avoir de l'esprit, si vous êtes caustique, tout le monde fuira votre société.

CHAPITRE ONZIÈME.  
 ZENEAKADÉMIA  
 LISZT MÚZEUM  
 DE L'EMBLÈME ET DU SYMBOLE.

## CENT VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

La rose est le symbole de la *beauté*.

Le lis est le symbole de la *pudeur*.

La violette est le symbole de la *modestie*.

L'immortelle est le symbole de la *constance dans le souvenir*.

L'olivier est le symbole de la *paix* (1).

Le laurier est le symbole de la *victoire* (2).

(1) L'olivier, chez les anciens, n'était pas seulement le symbole de la paix : c'était encore celui de la gloire et des triomphes. Les généraux qui s'étaient signalés par des victoires recevaient pour récompense une couronne d'olivier.

(2) Le laurier, chez les anciens, était particulièrement consacré au dieu des vers, qui l'adopta pour son arbre, lorsque Daphné, fuyant ses poursuites, fut métamorphosée en laurier. De là vient que les poètes étaient couronnés de laurier.



Le pavot est le symbole de la *fécondité* (1).

Le chien est le symbole de la *fidélité*.

Le serpent est le symbole de la *prudence*.

Le caméléon est le symbole de l'*inconstance dans les opinions*.

La colombe est le symbole de la *fidélité conjugale*.

Le lion et le chêne sont les symboles de la *force*.

L'abeille et la fourmi sont les symboles du *travail* et de la *prévoyance*.

La paon et le dindon sont les symboles de l'*orgueil* et de la *suffisance*.

L'ibis, la cigogne et le pélican sont les symboles de l'*amour paternel* (2).

Le roseau est le symbole de la *souplesse* et de la *docilité*.

Un bandeau, une balance et un glaive sont les attributs de la *justice*.

La faucille est le symbole des *moissons*.

Une corne pleine de fruits, d'épis de blé, etc., est le symbole de l'*abondance*.

Une marotte est le symbole de la *folie*.

Le niveau est le symbole de l'*égalité*.

Un collier est le symbole de la *servitude*.

Un doigt posé sur les lèvres est le symbole du *silence*, de la *discretion*.

Jésus-Christ nous a donné son corps et son sang sous le symbole du *pain* et du *vin*.

Deux mains jointes peignent la *concorde*, ou les *alliances*, ou l'*amitié*.

Le cours d'un fleuve est l'emblème de la *vie*.

La lyre est l'emblème de la *haute poésie*.

La harpe est l'emblème de la *poésie sacrée*.

La musette est l'attribut des *bergers* et des *poètes champêtres*.

Une ancre est le symbole de l'*espérance*, du *salut*.

L'arc-en-ciel est le signe de l'*alliance que Dieu fit avec Noé*.

(1) On a calculé qu'un seul pied de pavot peut produire jusqu'à 36,000 semences.

(2) Le pélican retire de son estomac les aliments qu'il a pris, pour en nourrir ses petits; on le peint même se déchirant les flancs pour faire boire son sang à sa couvée. L'ibis et la cigogne ne se font pas seulement remarquer par leur tendresse paternelle; d'autres vertus morales leur sont attribuées: la piété filiale, la fidélité conjugale, la tempérance et la vigilance. On a vu de jeunes cigognes apporter de la nourriture et prodiguer leurs soins à d'autres affaiblis par l'âge et la maladie.





La croix est le signe du *salut*.

La boule est l'emblème de l'*inconstance*.

La poule couvrant ses poussins de ses ailes peint la *protection maternelle*.

Une femme placée debout sur une roue représente la *Fortune*.

Une figure appuyée sur une urne représente un *fleuve*.

Le thyrses, javelot entouré de pampre, est l'attribut de *Bacchus*.

Le caducée, verge accolée à deux serpents et surmontée de deux ailes, est l'attribut de  *Mercure*.

Une verge de fer entourée de velours caractérise un homme qui, sous des dehors affables, cache un caractère ferme et des principes d'une extrême rigidité.

Un roseau peint en chêne est l'image de celui qui n'est austère et même vertueux qu'en apparence; ces mots se prennent donc d'ordinaire en mauvaise part; ils se disent le plus souvent d'un homme en place qui se montre superbe avec ses inférieurs, et souple, rampant avec ses supérieurs.

Les Gaulois représentaient l'*Éloquence* par une statue herculéenne de la bouche de laquelle sortaient des chaînes d'or, qui allaient captiver les auditeurs.

A Rome, l'*Amitié* était représentée sous les traits d'une femme simplement vêtue. Sur la frange de sa tunique on lisait ces mots : La mort et la vie; sur son front : Hiver et été. De la main droite elle montrait son côté gauche, ouvert jusqu'au cœur; on y lisait : De près et de loin.

Qui donc nous amène tous ces mendiants? C'est une vieille femme laide et noire. Sa robe est de moitié trop courte, et elle n'a pas de bâton, quoiqu'elle trébuche à chaque pas, parce qu'elle ne regarde jamais devant elle : on l'a nommée dame *Imprévoyance*.

---

## CENT TRENTIÈME LEÇON.

*Réponses à des questions posées dans le livre de l'élève.*

Le bandeau et la balance de la Justice marquent l'impartialité de ses arrêts, et son glaive signifie qu'elle est préposée à la garde des lois.

Le javelot du thyrses caractérise la fureur que le vin inspire.

Les serpents du caducée marquent la prudence, et les ailes la



diligence, qualités nécessaires pour réussir dans les entreprises.

Les pharmaciens prennent deux serpents pour enseigne, parce que la prudence, dont le serpent est le symbole, doit toujours présider à leurs préparations.

Deux épées placées en croix sur un point géographique signifient qu'une bataille a été livrée en cet endroit.

La roue de la Fortune marque l'inconstance de cette déesse, qui accorde et retire successivement et aveuglément ses faveurs.

Le chameau est l'emblème de l'Afrique.

L'éléphant est l'emblème de l'Asie.

Jupiter pénétra dans la tour où était enfermée Danaé en corrompant les gardes avec de l'argent.

Jupiter est représenté la foudre à la main et l'aigle à ses pieds.

Le Nil est pour l'Égypte la source de l'abondance comme de la stérilité; c'est du Nil que tout sort : fécondité, si ses eaux inondent les campagnes; disette, si elles demeurent dans leur lit. Quant aux vaches maigres et aux épis vides dévorant les vaches grasses et les épis pleins, c'est l'image de la famine vidant les greniers qu'avait emplis l'abondance.

L'écolier trouva sous la pierre une bourse de cuir qui contenait deux cents ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription; et fais un meilleur usage que moi de mon argent. »

### CENT TRENTE-ET-UNIÈME LEÇON.

*Sens propre du langage symbolique qui figure au livre de l'élève.*

Le cercle est l'emblème de l'Éternité; ainsi la réponse du philosophe était que le monde n'avait pas eu de commencement et qu'il n'aurait pas de fin.

La longue chevelure était le caractère distinctif des princes de la première race. Clotilde avait donc à choisir entre la mort et la dégradation de ses petits-fils : « J'aime mieux les voir morts que tondus, » répondit-elle.

Un peintre recouvrit d'une toile d'araignée l'ouverture d'un tronc d'église, pour donner à comprendre que ce tronc n'avait reçu aucune aumône.

La discipline est le gage de la victoire; l'empire qu'un chef exerce sur ses soldats en décuple le nombre.

L'arc qui reste toujours tendu perd de son élasticité; mais, si



on le débände de temps en temps, il conserve le ressort qui lui est indispensable. Il en est de même de l'esprit ; il faut qu'il ait ses délassements, afin qu'ensuite il puisse se remettre à la méditation.

« Si tu ne t'envoles dans les airs comme cet oiseau, ou ne te caches dans les eaux comme cette grenouille, ou ne fuis dans la terre comme cette souris, tu n'échapperas pas à nos flèches. »

Le malheureux prisonnier comprit qu'il était condamné à mort ; et, pour se soustraire à la honte de l'échafaud, il se laissa mourir de faim.

Alexandre ordonnait par là à Éphestion de ne rien révéler de ce qu'il venait de lire.

L'épée est le symbole de la Guerre, et l'olivier celui de la Paix : « Voilà la paix et la guerre, dirent les Manduriens à Idoménée : choisis. »

FÉNELON.

Par cette action courageuse, Pompée donnait à comprendre que les supplices dont il était menacé étaient trop faibles pour l'obliger à découvrir les secrets de la République.

Albuquerque dit à l'envoyé du Sophi que le roi de Portugal répondait à coups de canon, c'est-à-dire par une déclaration de guerre, aux réclamations de cette nature.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM



## CHAPITRE DOUZIÈME. DE LA COMPARAISON.

### CENT TRENTE-DEUXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Malheureux comme les *pierres*.

Heureux comme le *poisson* dans l'eau.

Vivre aussi longtemps que *Mathusalem*.

Je m'en lave les mains comme *Pilate*.

C'est vieux comme *Hérode*.

Être menteur comme un *arracheur de dents*.

Je serai muet comme un *poisson*.

Cet homme est faux comme un *jeton*.

Être gai comme un *pinson*.

Être innocent comme l'*enfant qui vient de naître*.

Être bossu comme *Ésope*.

Être droit comme un *I*.

Briller comme un *éclair*.

Le pauvre malade ~~est éteint~~ comme une *chandelle*.

Disparaître comme l'*ombre*.

Laborieux comme une *fourmi*.

Industrieux comme le *castor*.

Je me porte comme le *Pont-Neuf*.

Vivre sans réflexion comme la *brute*.

Entêté comme un *mulet*.

Il me glissa des mains comme une *anguille*.

Plein comme un *œuf*.

Je reçus toute la pluie et rentrai chez moi trempé comme une *soupe*.

Souffrir comme un *damné*, comme un *martyr*.

Manger comme *quatre*, comme un *ogre*.

Boire comme un *trou*, comme un *templier*.

Avoir de la barbe comme un *capucin*, comme un *sapeur*.

Avoir de l'argent comme un *marchand de bœufs*.

Chanter comme un *rossignol*, comme une *sirène*.

Rire comme un *fou*, comme un *bossu*.

Ces deux frères se ressemblent comme deux *œufs*, comme deux *gouttes d'eau*.



Travailler comme un *négre*.

Trembler comme la *feuille*.

---

CENT TRENTE-TROISIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

*Pauvre* comme Job.

*Riche* comme Crésus.

*Rusé* comme Ulysse (1).

*Sage* comme Nestor (2).

Être *incrédule* comme saint Thomas (3).

*Fier* comme Artaban (4).

*Vertueux* comme Socrate.

*Brave* comme Bayard.

*Éloquent* comme Démosthènes.

*Fort* comme un Turc.


*Avare et sot* comme Midas.

*Furieux* comme une lionne à qui on a enlevé ses petits.

*Beau* comme le jour.

*Clair* comme de l'eau de roche.

On dit *pauvre* comme un rat d'église.

*Méchant* comme un âne  ZENEAKADÉMIA

*Hardi* comme un coq.

*Honteux* comme un renard qu'une poule aurait pris.

Ce jeune homme est *savant* comme un livre.

Cet enfant est *sage* comme une image.

*Long* comme un jour sans pain.

*Froid* comme le marbre.

*Bavard* comme une pie.

*Noir* comme du jais.

---

(1) Fils de Laërte et roi d'Ithaque, Ulysse contribua puissamment à la prise de Troie par sa prudence et par ses ruses. C'est lui qui découvrit Achille caché dans le palais de Lycomède à Scyros, et qui fit entrer le cheval de bois dans les murs de Troie.

(2) Nestor, qui conduisit les Pyléens au siège de Troie, était très-vieux; selon l'expression d'Homère, il avait vécu trois âges d'homme. C'était le plus sage et le plus éloquent des Grecs.

(3) Saint Thomas est célèbre par l'incrédulité qu'il fit paraître lors de la résurrection de Notre-Seigneur.

(4) Artaban était fils de Darius et oncle de Xerxès. On dit dans le même sens : *Fier comme un Écossais*.



Il était *pâle* comme la mort.  
*Implacable* comme le remords.  
*Triste* comme un bonnet de nuit.  
*Trembler* comme la feuille.  
*Arriver* comme mars, comme marée en carême.  
*Errer* comme une âme en peine.  
*Pousser* comme un champignon.  
*Pleurer* comme une Madeleine.  
*Dormir* comme une marmotte.  
*Sauter* comme un cabri.  
*Se démener* comme un diable dans un bénitier.  
*Chanter* comme un rossignol.  
*Partir, s'élançer* comme une flèche.  
*Crier* comme un aveugle qui a perdu son bâton.

#### CENT TRENTE-QUATRIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Il est gracieux comme *la porte d'une prison*.  
 Il est gras comme *un cent de clous*.  
 Il a le cœur tendre comme *du bronze*.  
 Il est heureux comme *le poisson sur la paille*.  
 Ce remède vous fera comme *un cautère sur une jambe de bois*.  
 Nager comme *un chien de plomb*.  
 Il a de la cervelle comme *une linotte*.  
 Il fut reçu comme *un chien dans un jeu de quilles*.  
 Avoir faim comme *la rivière a soif*.  
 On y voit clair comme *dans un four*.  
 Aimer une chose comme *les chiens aiment les coups de bâton*.  
 Tu t'y entends comme *à ramer des choux*.

#### CENT TRENTE-CINQUIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

L'indifférence est pour les cœurs ce que *l'hiver* est pour la terre.

L'honneur est comme *une île* escarpée et sans bords :  
 On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

L'homme est caché tout entier dans l'enfant, comme le chêne dans *le gland*.

Celui qui parle sans réfléchir ressemble au chasseur qui tire sans *viser*.

Les préceptes de morale sont comme *les bons grains* : quel-



que part qu'ils tombent, il y en a toujours quelques-uns qui germent.

L'homme courageux qui résiste aux coups de l'adversité ressemble *au rocher* contre lequel viennent se briser les vagues écumantes.

L'indiscret est comme *une lettre décachetée* que tout le monde peut lire.

Le *parasite* ressemble au gui, qui se nourrit aux dépens du chêne.

Les conseils du sage sont des *perles fines* qu'il faut recueillir avec soin.

Les lois sont semblables à des *toiles d'araignée*, qui retiennent les petites mouches et qui ne peuvent arrêter les grosses.

Une vertu dans le cœur d'un enfant est *un diamant* sur son front.

Le passage d'une génération ne laisse guère plus de traces sur le globe que celui d'une caravane dans *les sables du désert*.

Le mauvais exemple est contagieux comme *la peste*.

La poudre enivre comme *le vin*.

Un conquérant est un *joueur* déterminé qui prend l'univers pour tapis et un million d'hommes pour *pièces*.

Nos passions sont des *tyrans* qui nous forcent à leur obéir.

On a comparé le rugissement du lion au *bruit du tonnerre*.

La mort n'est pas une chose aussi terrible que nous nous l'imaginons; c'est *un spectre* qui nous épouvante à une certaine distance, mais qui disparaît dès que nous en approchons.

## CENT TRENTE-SIXIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Les calomnies ressemblent aux *boules de neige*, qui grossissent à mesure qu'elles avancent.

Dieu dit à Abraham : Ta postérité sera aussi nombreuse que *les étoiles du ciel*.

La lecture est à l'âme ce que *les aliments* sont au corps.

Les bavards ressemblent souvent aux *perroquets* : ils parlent sans savoir ce qu'ils disent.

Montesquieu comparait ses domestiques à *une horloge* : « Il faut, disait-il, les remonter de temps en temps pour qu'ils aillent. »



Ceux qui gouvernent sont comme les *corps célestes* : ils ont beaucoup d'éclat et point de repos.

La terre est comme une grande ruche; les hommes ressemblent *aux abeilles*.

Le *labourage* et le *pastourage*, répétait souvent Sully, voilà les deux mamelles dont la France est alimentée, les vraies mines et trésors du Pérou.

Paul et Virginie étaient comme deux *branches greffées* sur le même tronc.

La vie est une *mer* sur laquelle on navigue; mourir, c'est arriver au *port*.

La lèpre est au corps ce que le *vice* est à l'âme.

L'univers ressemble à une *sphère infinie*, dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Une armée sans *chef* est un corps sans âme.

Les *hommes* passent comme les *fleurs*, qui s'épanouissent le matin et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds.

L'avare qui se prive pour ses héritiers ressemble à un *chien* qui tourne la broche pour son maître.

Un bon *roi* ressemble à un bon père; il aime ses *sujets* comme ses enfants.

Dans l'éducation, le naturel est le sol; l'instituteur est le *laboureur*; les bons avis sont les *semences*.

La parole, comme la *flèche*, ne revient plus : regarde donc, avant de la lancer, si elle n'est ni aigüe ni empoisonnée.

La cupidité vit au milieu de la société comme un *ver destructeur* au sein de la fleur qu'il habite, qu'il ronge et qu'il fait périr.

Le *jour* n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

### CENT TRENTE-SEPTIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

Les faux amis nous quittent en même temps que la fortune; ainsi font les *hirondelles*, qui *abandonnent nos climats vers la fin des beaux jours*.

La calomnie s'attaque aux meilleures réputations, comme les *vers* aux meilleurs fruits.

Les voleurs ressemblent aux *hiboux* : ils ne sortent que la nuit.

Dans les champs, l'ivraie étouffe le bon grain, comme les *vices* étouffent les bons sentiments prêts à germer dans notre cœur.





Les lois ressemblent aux habits : elles gênent un peu, mais elles préservent.

Celui qui prend une détermination dans la colère ressemble au navigateur qui met à la voile pendant la tempête.

Les grandes armées ressemblent à ces nuées de sauterelles qui détruisent tout sur leur passage.

Le cœur de l'ingrat est semblable à un désert qui boit avidement la rosée du ciel, l'engloutit et ne produit rien.

Les gens qui menacent toujours sans exécuter ressemblent aux chiens qui aboient et qui ne mordent pas.

La plante, lorsqu'on l'a mise en liberté, garde toujours l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre ; ainsi l'homme conserve toute la vie quelque chose de sa première éducation.

On juge d'un homme par ses actions, comme on juge d'un arbre par ses fruits.

Celui qui fait du bien en secret ressemble à la violette, qui embaume cachée sous le buisson.

Le sang nourrit et vivifie toutes les parties de notre corps, comme la sève nourrit et vivifie les arbres.

L'affabilité attire les cœurs, comme l'aimant attire le fer.

Celui qui s'arrache volontairement la vie ressemble à la sentinelle qui abandonne lâchement le poste qu'on lui a confié.

La mémoire ressemble à un champ : elle ne produit que si elle est cultivée.

De même que la cire molle reçoit aisément toutes sortes d'empreintes et de figures, de même un jeune homme reçoit facilement toutes les impressions qu'on veut lui donner.

Les hypocrites, comme les abeilles, ont le miel à la bouche, et l'aiguillon caché.

L'oisiveté ressemble à la rouille : elle use plus que le travail.

Les petits esprits ressemblent aux épis vides, qui lèvent le plus la tête.

Plus l'homme rétrécit sa sphère, plus il se garantit du malheur : le limaçon est plus en sûreté lorsqu'il ne sort pas de sa coquille.

Croire qu'un faible ennemi ne peut nuire, c'est croire qu'une étincelle ne peut allumer un incendie.

Les gens grossiers, mais bons, ressemblent aux fruits savoureux en dedans, mais tout hérissés de piquants en dehors.

Les hommes retombent toujours dans les mêmes fautes ; ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent prendre dans le même filet où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce.



## CENT TRENTE-HUITIÈME LEÇON.

*Les mots en italique ne figurent pas au livre de l'élève.*

## LE CYGNE.

Le corps.  
La queue.  
Les pieds.  
Les ailes.

## UN CERCLE (terme de géométrie).

La circonférence.  
Le centre.  
Le rayon.

## LA VIE DE L'HOMME.

La jeunesse.  
L'âge mûr.  
La vieillesse.

## UN ARBRE.

Le tissu cellulaire.  
Les petits vaisseaux  
La sève.  
L'écorce.

## LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Dieu.  
Jésus-Christ.  
L'Évangile.  
Une église.  
Un prêtre.

## UN VAISSEAU.

La carène.  
Le gouvernail.  
Les rames.  
Les voiles (1).

## UNE ROUE DE VOITURE.

Les jantes.  
Le moyeu.  
Les rais.

## UNE JOURNÉE, UNE ANNÉE.

<i>Matin.</i>	<i>Printemps.</i>
<i>Midi.</i>	<i>Été. Automne.</i>
<i>Soir.</i>	<i>Hiver.</i>

## LE CORPS DE L'HOMME.

La chair.  
Les veines.  
Le sang.  
La peau.

## LA RELIGION MAHOMÉTANE.

*Allah.*  
*Mahomet.*  
*Le Coran.*  
*Une mosquée.*  
*Un musti.*

(1) « A sa noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit reconnaître le cygne, non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; sa queue est un vrai gouvernail; ses pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes, demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois. »

BUFFON.



Le carême.  
Jérusalem (lieu où les chrétiens vont en pèlerinage).

LES NÈGRES.

Ils ont les cheveux crépus.  
La peau noire.  
Les lèvres grosses.  
Ils sont esclaves.

Ils sont à demi sauvages.  
Privés des bienfaits de l'instruction.

Le *ramadan* (1).  
La *Mecque* (2).

LES BLANCS.

Ils ont les cheveux *lisses*.  
La peau *blanche*.  
Les lèvres *minces*.  
La plupart des blancs sont *libres*.  
Ils sont *civilisés*.  
Ils *jouissent* des bienfaits de l'instruction.

### CENT TRENTE-NEUVIÈME LEÇON.

*Comparaisons à établir.*

#### LE CONQUÉRANT ET LE TORRENT.

Ce fleuve, transformé par les neiges en torrent impétueux, roule avec fracas ses eaux débordées; sur son passage tout est renversé; rien ne résiste, rien ne reste debout; nulle barrière n'est capable de l'arrêter; il répand partout le ravage, la désolation, la mort. Tel est le conquérant à la tête de ses bataillons effrénés: il passe, et les peuples vaincus courbent la tête en gémissant; le monde retentit du bruit de sa course, et il ne s'arrête que lorsqu'il ne reste plus rien à détruire.

#### LA VIOLETTE ET L'HOMME MODESTE.

Cachée dans l'herbe, la violette reste inaperçue; son parfum seul la trahit, et il faut chercher pour la découvrir. Humble comme la violette, l'homme modeste vit dans le silence; il évite le bruit; il ne connaît pas l'ostentation; nul ne saurait qu'il existe sans les bienfaits qu'il répand autour de lui. Il ne s'enorgueillit pas d'être vertueux.

(1) Le *ramadan* est le neuvième mois de l'année turque, pendant lequel les musulmans gardent l'abstinence la plus sévère, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

(2) La *Mecque* est le berceau des traditions musulmanes: Mahomet, dit-on, y naquit. Tout fidèle observateur de la loi du Coran doit y faire un pèlerinage au moins une fois dans sa vie. Cette ville forme, avec Médine, les deux villes saintes dont la garde est confiée au Grand Seigneur.



## LE FLEUVE ET LE TEMPS.

Comme un fleuve majestueux roule paisiblement ses eaux à travers les villes et les campagnes, et coule en silence sans s'arrêter aux accidents de la rive, sans ramener jamais ses flots en arrière, ainsi s'écoule le temps de notre vie; rien ne peut l'arrêter dans sa course rapide; il traverse les plus grands événements de l'humanité sans que sa course en soit jamais ni précipitée ni ralentie.

## LE PAON ET L'ORGUEILLEUX.

Le paon se dresse fièrement au milieu des autres oiseaux de la basse-cour, comme pour leur faire admirer l'éclat azuré de son cou, la richesse de ses plumes, les mille nuances étincelantes de sa queue; il se complaît dans sa beauté; il oublie la laideur de ses pieds et de sa voix: tel est l'orgueilleux au milieu des autres hommes; il cherche à attirer tous les regards; il se pavane; il fait la roue; s'il parle, c'est pour étaler l'esprit qu'il croit avoir; s'il marche, c'est pour faire remarquer sa tournure, sa taille et la coupe élégante de ses vêtements. Il lui semble que le reste de la terre ne fait que pour l'admirer; il s'aveugle sur ses défauts; il ne voit que ses minces qualités. Il croit faire envie; il fait pitié.

## LA POULE ET SES POUSSINS, LA MÈRE ET SES ENFANTS.

Dans tous ses mouvements, la poule manifeste le plus tendre amour pour sa petite famille; elle a un regard pour chacun de ses poussins. Si l'un d'eux s'éloigne, elle le rappelle aussitôt; si quelque grain se rencontre sous son bec, c'est pour ses petits qu'elle le réserve; elle s'oublie entièrement pour eux, et ne pense qu'aux dangers qui peuvent les menacer. La poule est l'image fidèle de la mère avec ses enfants: attentive à tous leurs besoins, veillant sur eux sans cesse, la mère la plus faible devient forte pour les défendre; elle ne compte ni les heures ni les nuits passées auprès d'eux; sa vie tout entière leur appartient.

## L'HIVER ET LA VIEILLESSE.

Dès que le sombre hiver a étendu sur la nature son manteau de neige et de glace, tout s'attriste; plus de fleurs, plus de fruits;



la terre garde ses trésors dans son sein; la chaleur bienfaisante ne fait plus circuler dans les arbres la sève vigoureuse; ils ressemblent à des troncs morts : ainsi la vieillesse vient glacer l'homme; plus de vigueur dans ses membres raidis par l'âge; le sang s'est refroidi; c'en est fait des généreux élans et des riantes illusions : tout est mort.

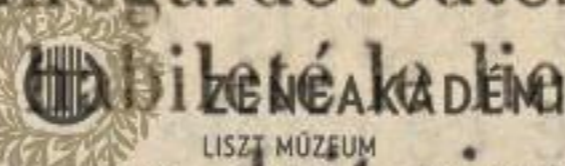
---

LE SOMMEIL ET LA MORT.

Le sommeil n'a pas plutôt fermé nos paupières que nous cessons d'agir, de penser; nos facultés sont comme anéanties; un voile épais s'étend sur notre esprit, que le flambeau de la raison n'éclaire plus; nos membres enchaînés restent immobiles. Quelle image plus vraie de la mort? Elle aussi éteint la pensée, arrête les mouvements; elle aussi éteint, et pour toujours, le flambeau de la raison; par elle, l'homme, tout à l'heure vivant et pensant, n'est plus qu'une masse inerte et insensible.

---

LE JARDINIER ET L'INSTITUTEUR.

Le jardinier prend un soin égal de toutes les plantes qui peuplent son jardin; il choisit avec  et les conditions différentes dans lesquels chacune doit vivre; d'une main délicate, il redresse celles qui prennent une mauvaise direction; il arrache soigneusement les mauvaises herbes qui croissent autour d'elles et qui pourraient les étouffer; enfin il leur dispense tour à tour les rayons du soleil, l'air, l'eau, pour développer les germes des fruits qu'elles doivent produire : de même l'instituteur veille avec la plus vive sollicitude sur tous ses élèves, et partage également ses soins entre toutes ces jeunes plantes. Il a étudié, il connaît le caractère de chacun d'eux; il sait ce qui leur convient : aux uns quelque légère réprimande, aux autres de douces paroles d'encouragement. Ses leçons et ses conseils paternels les mettent en garde contre les sociétés pernicieuses, et détruisent leurs défauts naissants avant qu'ils aient eu le temps de se développer.



## CENT QUARANTIÈME LEÇON.

*Différences à établir.*

## LE LABOUREUR DILIGENT ET LE LABOUREUR NÉGLIGENT.

Le laboureur diligent se lève avant le jour; le soleil se montre à peine, qu'il est à son champ; il le tourne et le retourne sans relâche; il l'arrose de sa sueur, jusqu'au moment où la moisson dorée vient le récompenser de ses travaux, et remplir ses immenses greniers de gerbes laborieusement acquises. Combien est différent le laboureur paresseux! il boit, il mange, il se repose tout le jour, laissant au soleil seul le soin de féconder son champ. Pour lui aussi arrive le temps de la moisson; mais l'ivraie a étouffé le bon grain; il ne recueille que de maigres épis, digne récompense de sa coupable négligence.

## LE CHIEN ET LE CHAT.

Le chien est le symbole de l'amitié, de la fidélité; il obéit sans résistance; s'il fait une faute, il vient avec docilité en recevoir le châtement, et lèche la main qui le punit; l'affection, la reconnaissance, les regrets de l'absence, la joie du retour, voilà les sentiments de ce fidèle compagnon de l'homme. Bien au contraire, le chat est indocile, faux, méchant, ingrat, volontaire, familier par intérêt, traître par caractère, insensible aux caresses, irrité des mauvais traitements, dangereux dans sa colère; il est le symbole de l'hypocrisie, de la fausseté et de la trahison.

## LE BON FILS ET LE MAUVAIS FILS.

Dévoué à ses parents, chéri de Dieu, aimé et estimé de tout le monde, le bon fils jouit dans son cœur du bonheur que donne l'accomplissement du plus sacré des devoirs: il est heureux. Dur et insensible pour les auteurs de ses jours, le mauvais fils est méprisé de ses semblables; il vit comme s'il était seul dans le monde. Ce n'est pas impunément qu'il a méconnu les plus saintes lois de la nature; car le remords vient déchirer son cœur: il est malheureux.

## LE BON ROI ET LE MAUVAIS ROI.

Le bon roi aime ses sujets; il se souvient que Dieu n'a pas




fait les peuples pour les rois, mais les rois pour les peuples ; il travaille sans cesse au bonheur de tous ; il évite la guerre ; il fait jouir ses États des bienfaits de la paix ; il apporte une grande économie dans ses dépenses ; aussi pas un de ses sujets n'hésiterait à mourir pour lui. Loin de vivre pour son peuple, le mauvais roi rapporte tout à lui ; ses sujets sont accablés d'impôts, et ses trésors, fruits des sueurs des malheureux, servent à contenter une vaine cupidité, à satisfaire des passions coupables, ou à poursuivre des guerres injustes : tous ceux qu'il gouverne font des vœux au Ciel pour qu'il les délivre de ce tyran insupportable.

---

LE JOUR ET LA NUIT.

Le jour éclaire le travail des hommes, la nuit protège leur repos ; le jour est rempli de tumulte et de mille bruits divers, la nuit est calme et silencieuse ; le jour inonde la terre de lumière et il assiste à des actions que l'homme ne craint pas de montrer ; la nuit, par son obscurité, devient trop souvent complice des crimes des scélérats.

---

L'AVARE  LE PRODIGE.

L'avare amasse péniblement, et au prix de mille privations, des richesses qu'il cache à tous les yeux dès qu'il les possède, et dont il ne jouira jamais. Le prodigue reçoit, sans en savoir le prix, les biens que la fortune aveugle lui envoie ; il les dissipe follement, sans compter, et il vit insoucieux du lendemain, jusqu'à ce que sa prodigalité l'ait conduit à la misère

---

LA PAIX ET LA GUERRE.

La paix favorise le commerce et les arts ; elle encourage les progrès des sciences et l'étude des lettres ; elle enrichit les peuples, elle leur fait pratiquer ce principe sacré : *Aimez-vous les uns les autres* ; elle les rend heureux. La guerre met aux mains des hommes des armes funestes ; avec la guerre, plus de commerce, plus de richesse ; les arts sont abandonnés, les sciences languissent, celles du moins qui n'apprennent pas aux hommes à s'entre-détruire ; les trésors des peuples sont épuisés, comme leur sang ; la guerre fait leur malheur.



## CHAPITRE TREIZIÈME.

### DE LA STRUCTURE DE LA PHRASE.

#### CENT QUARANTE-ET-UNIÈME LEÇON.

##### DEVOIR SUR LA PHRASE CITATIVE.

Ne dites point à votre ami : Allez et revenez, je vous rendrai service, lorsque vous pouvez l'obliger sur-le-champ. Nous nous plaignons souvent des peines de la vie; ne nous souvient-il plus que Dieu a dit à l'homme : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front? Quand l'empereur Titus avait passé un jour sans trouver l'occasion de faire une bonne action, il disait à ceux qui l'entouraient : Mes amis, j'ai perdu ma journée. On demandait à Aristote ce que c'était qu'un ami : Une seule âme dans deux corps, répondit-il. La loi de Moïse disait aux hommes : Vengez-vous; œil pour œil, dent pour dent; l'Évangile de Jésus-Christ leur dit : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent. Il est bien triste de se dire après avoir perdu la vue : Je ne verrai plus ni la voûte céleste, ni mes parents, ni mes amis; il n'y a plus pour moi ni jour ni nuit. Job répondit à sa femme et à ses amis, qui lui reprochaient sa confiance en Dieu après la perte de tous ses biens : Dieu me les avait donnés, Dieu me les a ôtés; que son saint nom soit béni. Rends les armes, dit Xerxès à Léonidas; celui-ci répondit : Viens les prendre. Le serpent dit à la femme : Pourquoi ne mangez-vous pas du fruit de cet arbre? Ève répondit : C'est Dieu qui nous l'a défendu; si vous en mangez, a-t-il dit, vous mourrez. On meurt content quand on peut dire à sa dernière heure : Je n'ai fait que de bonnes actions pendant ma vie. La religion chrétienne est tout entière dans ces mots : Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît.

#### CENT QUARANTE-DEUXIÈME LEÇON.

##### DEVOIR SUR LA PHRASE INTERROGATIVE.

— Pourquoi le vent du midi nous apporte-t-il toujours de la pluie?

RÉPONSE. — Parce que l'air s'est saturé de vapeur d'eau en passant sur la mer Méditerranée.

— Quels sont les défauts et les vices que l'on rencontre le plus ordinairement chez les enfants?

RÉPONSE. — Le mensonge, la gourmandise et la paresse.





— Quel est le jour le plus triste pour des écoliers en vacances ?

RÉPONSE. — C'est le jour de la rentrée des classes.

— Pourquoi le maréchal et le serrurier font-ils chauffer le fer qu'ils veulent travailler ?

RÉPONSE. — Pour le rendre plus mou, plus malléable.

— Pourquoi le jardinier lie-t-il les pieds de salade ?

RÉPONSE. — Pour les faire blanchir en les privant des rayons du soleil.

— Pourquoi ferre-t-on les chevaux ?

RÉPONSE. — Afin que le frottement n'use pas cette espèce de sabot dont leurs pieds sont pourvus. Le cheval qui marcherait défermé sur les pavés et les cailloux ne tarderait pas à boiter, et, par là, il priverait l'homme des services qu'il lui rend. Franklin a dit : Faute d'un clou le cheval perd son fer, et faute d'un fer le cavalier *perd son cheval*.

— Quel est l'animal, demandait le Sphinx, qui marche à quatre pieds le matin, à deux pieds à midi, et à trois pieds le soir ?

RÉPONSE. — C'est l'homme : jeune, quand il n'est encore qu'au matin de la vie, il s'aide de ses mains pour marcher ; dans l'âge mûr, il marche sur ses deux pieds, la tête levée vers le ciel ; dans sa vieillesse, il s'appuie sur un bâton.

— Devons-nous préférer un talent à une vertu ?

RÉPONSE. — On peut allier de grands vices à de grands talents ; mais celui qui est vertueux est toujours bon : préférons donc la vertu à la science.

— Qui a rendu le plus grand service à l'humanité, Guttemberg, qui a découvert l'imprimerie, ou le moine Roger Bacon, qui a inventé la poudre à canon ?

RÉPONSE. — La poudre est un agent de destruction ; elle joue le rôle principal dans ces guerres fratricides qui déciment les peuples. L'imprimerie a donné à l'homme les moyens de s'instruire, et, par conséquent, de se moraliser. Guttemberg sera toujours mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

— Est-ce le soleil que nous devons remercier des bienfaits de sa lumière et de ses rayons ?

RÉPONSE. — Le soleil a été créé pour nous envoyer sa lumière et sa chaleur : c'est au Créateur que nous devons faire remonter nos sentiments de reconnaissance. Certains peuples, confondant l'effet avec la cause, adorent le soleil ; notre religion nous a appris à ne voir en lui que l'image la plus splendide de la Divinité.



## NARRATIONS FRANÇAISES.

### 1. Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine, c'est le travail qui donne le revenu le plus assuré.

Un riche laboureur, étant sur le point de mourir, fit venir ses enfants auprès de son lit, et, lorsqu'il fut seul avec eux, il leur dit : « Quand je serai mort, gardez-vous de vendre le champ que nous ont laissé nos pères; un trésor y est caché; je ne connais point l'endroit; mais avec un peu de courage vous finirez par le trouver. Remuez le champ dès que vous aurez fait la moisson; bêchez, creusez, fouillez; ne laissez aucun endroit où la main ne passe et repasse. » Après la mort du père, les enfants prirent des bêches et des hoyaux, et se mirent à retourner le champ de tous côtés. A la vérité, ils ne trouvèrent point de trésor; mais la terre, qui avait été si bien remuée, produisit du blé en abondance. Alors les enfants comprirent que le travail était le trésor dont leur père avait voulu parler.

### 2. L'Enfant espiègle.

#### ARGUMENT.

Grave magistrat dînant avec des amis... Son fils encore tout jeune va pour s'asseoir à la grande table. Son père lui dira qu'il n'a pas encore assez de barbe au menton... L'enfant humilié se retirera à une petite table où sa mère lui fera servir de bons morceaux... Un gros chat affriandé viendra se poser auprès de l'enfant... Celui-ci, voyant les belles moustaches de son commensal, le chassera et lui dira...

#### DÉVELOPPEMENT.

Un grave magistrat réunit un jour à sa table quelques amis; son fils, jeune enfant de six ans, s'apprêtait à s'asseoir près de lui : « Que fais-tu là? lui dit le père, tu n'as pas encore la barbe assez longue pour dîner avec moi; retire-toi bien vite. » L'enfant se retira tout confus et s'en alla conter sa peine à sa mère. Celle-ci, pour le consoler, lui fit dresser une petite table sur la-



quelle elle eut soin de faire servir force gâteaux et confitures. Pendant que l'enfant mangeait, un vieux chat, commensal habituel du logis, osa porter sur le petit dîner une patte audacieuse. Indigné d'une telle familiarité, l'enfant frappa avec sa fourchette la tête de l'insolent et lui dit : « Va-t'en, va-t'en manger avec papa ; ta barbe est assez longue. »

---

### 3. La Jeune Fille.

#### ARGUMENT.

Jeune fille coquettement parée se rendant à l'église par un beau dimanche de printemps : elle marchera sur la pointe des pieds, fera valoir tous les avantages de sa toilette, non sans chercher à deviner l'effet qu'elle croira produire. « Quelle fraîcheur ! quel éclat ! » diront quelques voisins. Et la petite vaniteuse de remercier par une révérence. Sourires des voisins, qui lui expliqueront sa méprise : ce n'est pas elle qu'ils admirent, mais la belle rose dont elle est parée.

#### DÉVELOPPEMENT.

Par un beau dimanche de printemps, la jeune Euphémie, parée de ses plus frais atours, sortait de la maison paternelle pour se rendre à l'église.

Rayonnante de bonheur, elle s'avavançait à pas mesurés, se redressait d'un air important, et, sans tourner la tête, lançait quelques coups d'œil furtifs pour apprécier l'effet que produisait sa toilette. « Quelle fraîcheur ! quel éclat ! se prit à dire quelqu'un qui causait sur le seuil de sa porte avec un voisin ; depuis longtemps je n'ai rien vu de si beau. » Et notre petite vaniteuse de faire sa plus belle révérence pour remercier du compliment. Les deux amis ne purent s'empêcher de sourire, et le voisin ajouta : « Je suis vraiment peiné de ta méprise, ma chère amie ; mais ce n'est nullement de toi qu'il s'agissait ; nous admirions cette belle rose dont tu te pares, la première que nous ayons vue de l'année. »

---

### 4. Les Écoliers et le Petit Marchand de gâteaux.

#### ARGUMENT.

Petit marchand de gâteaux passant devant une classe à l'heure de la récréation. Il tremblera pour ses brioches et ses pâtés. Il essayera de fuir, mais les écoliers l'entoureront et feront mine de livrer un assaut à sa boutique. Défense héroïque ; après de longs débats et quelques coups de poing, notre héros se dégagera et s'échappera à toutes jambes, n'ayant



rien perdu. Dans sa fuite, la plus belle tartelette de sa corbeille tombera à son insu. Un écolier, l'un de ses plus ardents persécuteurs, se jettera sur cette proie, qu'il se hâtera de... restituer saine et sauve au colporteur.

Cette bonne action récompensée par un témoin de cette scène, qui achètera toute la boutique du petit pâtissier, etc...

DÉVELOPPEMENT.

Un petit colporteur de pâtisserie passait devant une classe, son panier sur sa tête ; il fut aussitôt entouré d'une troupe bruyante d'écoliers. *Cet âge est sans pitié*, et le panier aux pâtés courait un danger manifeste. Le petit marchand, qui vit le péril, voulut s'enfuir, mais il n'était plus temps ; les enfants l'avaient saisi : chacun le retenait et feignait d'en vouloir à sa boutique, qu'il défendait avec une sollicitude peu commune. Enfin, après de longs débats, force coups de poing reçus et donnés, il parvint à se dégager, et il s'échappa des mains de nos lutins sans avoir rien perdu. Mais, en fuyant, il laissa tomber, sans s'en apercevoir, la plus belle tartelette qui fût dans sa corbeille. Un de ceux qui avaient paru les plus acharnés à le persécuter, un enfant d'environ dix ans, qui semblait fort vif, se jette sur cette proie, la ramasse avec soin, court après le marchand, qui fuyait de toutes ses jambes, l'atteint, et remet sain et sauf son gâteau dans la corbeille. Un passant, qui avait été témoin de cette scène, acheta la boutique du petit marchand, et la distribua aux écoliers en récompense de la bonne action de leur petit camarade.

**5. Enfant. — Papillon. — Ruisseau.**

*L'élève composera lui-même une narration, un récit dans lequel les trois mots ci-dessus joueront le principal rôle.*

DÉVELOPPEMENT.

Voyez cette riante prairie : comme ses couleurs verdoyantes éclatent doucement sous les rayons du soleil ; le mois de mai a ranimé la nature, il a fait sortir les fleurs de leur triste prison d'hiver ; tout rit, tout se réjouit, tout chante ; l'oiseau sur la branche, les agneaux sur l'herbe, le lièvre dans la forêt, et jusqu'au petit ruisseau qui semble murmurer plus doucement, en roulant son onde transparente sur les cailloux argentés. Voyez aussi le papillon aux brillantes couleurs ; comme il bat joyeusement des ailes, comme il va inconstant d'une fleur à l'autre ! Pauvre papillon léger, ta belle robe diaprée sera peut-être cause de ta mort.



Voici un jeune enfant qui accourt armé d'un réseau vert, il poursuit l'insecte léger, qui lui échappe et va se poser plus loin pour lui échapper encore; mais il ne pourra le tromper longtemps. Au bord du ruisseau s'élève une touffe de belles fleurs bleues; c'est là qu'il va se cacher, mais l'enfant ne le perd pas de vue : il étend doucement son bras armé du fatal réseau, il va l'abattre, mais son pied glisse, le voilà dans l'eau, et le papillon léger s'envole.

Pauvre enfant, va sécher tes frais habits d'été, va recevoir en pleurant les douces gronderies de ta mère, et souviens-toi que tu as été puni pour avoir été cruel.

### G. Un Bon Conseil.

#### ARGUMENT.

Le père de Livorno, savant du seizième siècle, pauvre, mais gai et spirituel. Voyageant en Toscane, il arrive sur le bord d'une rivière : point de pont... batelier à quelque distance; mais le père n'a point d'argent... « Mon ami, dit-il au batelier, passez-moi, et je vous donnerai un bon conseil... » Le batelier consent... Conseil du père Livorno : « Si vous ne passez jamais que de pauvres gens comme moi, vous ne ferez pas de sitôt fortune. » Désappointement du batelier.

#### DÉVELOPPEMENT.

Le père de Livorno était un savant du seizième siècle. Comme tous ceux qui étudient par amour de la science, et non dans le but d'amasser des richesses, il était resté pauvre. En revanche, le ciel lui avait donné un fonds inaltérable de honne humeur, qui se traduisait en toute occasion par des propos remplis de gaieté. Un jour qu'il voyageait en Toscane, il arriva sur le bord d'une rivière. Point de pont : il fallait pourtant gagner l'autre rive. Un batelier se tenait près de là et semblait inviter le voyageur à lui demander le secours de sa barque. Le bon père tâte son escarcelle : d'argent, point. La situation était embarrassante... embarrassante pour tout autre que le père de Livorno. « Mon ami, dit-il au batelier, approchez votre barque; je n'ai pas d'argent; cependant, comme toute peine mérite un salaire, je vous donnerai un conseil qui vaut son pesant d'or. — Eh! qu'ai-je besoin de votre conseil? lui répond le batelier d'un air peu gracieux; c'est de l'argent que je veux. » Enfin, séduit par les paroles éloquentes du passager, qui continue à lui vanter l'utilité de son conseil, le batelier s'adoucit, avance sa barque, se met à ramer,



et dépose bientôt notre rusé voyageur sur l'autre rive. « Merci, dit celui-ci, grand merci! et maintenant écoutez mon conseil: Si vous ne passez jamais que des pauvres gens comme moi, vous ne ferez pas de sitôt fortune. » Le batelier

N'était pas content, ce dit-on.

### 7. Le Vieux Coq et les Voleurs.

#### ARGUMENT.

Des voleurs, la nuit, un poulailler. Main-basse sur poulardes et chapons gras. Étonnement d'un coq vieux et maigre, épargné jusqu'alors par les maraudeurs; il pensera que c'est à cause de son mérite. Il se rengorgera et fera valoir son utilité dans la ferme: c'est lui qui chaque matin réveille... — « Ah! c'est toi qui..., répliquera un voleur, c'est toi qui abrèges... » Et il lui tordra le cou.

*Moralité*: A quoi nous pousse la vanité, à quoi aboutit-elle souvent?

#### DÉVELOPPEMENT.

Des voleurs, s'étant introduits nuitamment dans un poulailler, s'emparaient des meilleures poulardes, des chapons et des poulets les plus gras. Un vieux coq tout décrépité, étonné qu'on ne fit nul cas de lui, s'imaginait qu'on l'épargnait à cause de son mérite. « Vous avez bien raison de ne pas porter la main sur moi, leur dit-il en se rengorgeant; la moindre insulte commise contre un personnage de mon importance ne resterait pas longtemps impunie. Apprenez que je suis très-utile dans cette ferme; c'est moi qui chaque matin réveille le maître, les valets et toute la maison. — Ah! c'est toi qui réveilles tout le monde, reprit un des voleurs, c'est toi qui abrèges les instants de la nuit, déjà si courts et si difficiles à mettre à profit! Eh bien, tu ne réveilleras plus personne. » Et il lui tordit le cou.

La vanité, qui nous pousse à vouloir interpréter tout à notre avantage, finit presque toujours par nous faire parler à contre-temps.

### 8. L'Enfant et le Chardonneret.

#### ARGUMENT.

Joli chardonneret pris par un enfant dans des filets. L'enfant ravi engagera le petit prisonnier et lui prodiguera tous ses soins; il lui donnera le grain le plus beau, le biscuit le plus... l'eau la plus... Un jour, porte de la cage laissée ouverte par inadvertance, et le chardonneret de prendre



la clé des champs. Doux reproches adressés par l'enfant au fugitif. Il lui rappellera toutes les douceurs dont il a joui : morceaux de sucre, cage magnifique, etc., etc.; puis l'invitera à rentrer dans sa cage. Réponse du chardonneret : il logeait dans un palais doré, mais ce palais était une prison; et il possède actuellement un bien plus précieux que toutes les friandises et toutes les caresses : il est libre.

*Moralité* : Elle roulera sur le prix inappréciable de la liberté.

#### DÉVELOPPEMENT.

La liberté est le plus précieux de tous les biens. On peut adoucir l'esclavage, jamais on ne le fait oublier.

Un jeune et joli chardonneret fut pris par un enfant dans des filets. Celui-ci, enchanté de son petit prisonnier, ne pense plus qu'à en avoir les plus grands soins : il lui donne le grain le plus beau, le biscuit le plus frais, l'eau la plus pure; il arrange sa cage avec élégance, et la remplit de toutes sortes de friandises. Un jour cependant il oublia de fermer la porte de cette charmante prison, et le petit favori de prendre joyeusement congé de son maître. L'enfant le rappelle avec douceur : « Où vas-tu, lui crie-t-il, mon pauvre petit oiseau? as-tu donc manqué de quelque chose, que tu me fuis à présent? Ne t'ai-je pas donné tout ce qui rend la vie agréable? Ta cage avec ses fils d'archal dorés était jolie comme un palais, et ma main t'a présenté assez de morceaux de sucre. Viens donc, petit mignon; viens, je te prie. — Non, répond le chardonneret; loin de moi ton esclavage doré! j'ai maintenant plus que tout ce que je pouvais recevoir de toi! je suis libre! »

### 9. Le Petit Berger menteur.

#### ARGUMENT.

Au loup! au loup! criera Colas; et bergers d'accourir... de loup point... Colas se moquera des dupes : Le loup, c'était moi, dira-t-il. Dépit des bergers d'avoir été joués par un enfant.

Jour de fête au village... Un vrai loup se jettera sur le troupeau de Colas... A moi!... au secours!... Mais les bergers riront et continueront leurs danses... Le loup emportera une brebis après avoir blessé l'enfant, qui s'en retournera tout sanglant au village.

*Moralité* : Le menteur...

#### DÉVELOPPEMENT.

« Au loup! au loup! » s'écriait Colas, berger de son métier; et bergers, ses voisins, d'accourir, les uns avec des bâtons, les



autres avec des fourches et des épieux. « Où est-il? que nous l'assommions sur l'heure. — Vous ne l'avez pas vu? leur dit Colas; eh bien, ni moi non plus : le loup, c'était moi. » Et le joyeux garçon de rire. Le dépit des bergers fut grand d'avoir été ainsi joués; l'un d'eux faillit même prendre Colas au mot, et eut envie de le traiter en loup; mais il se retint, espérant bien prendre sa revanche.

A quelque temps de là, un jour que les bergers et les bergères, dansant en rond, célébraient gaîment la fête du village, un loup, un vrai loup cette fois, sort du bois et se précipite avec furie sur le troupeau de Colas. « Le loup! au secours! à moi! » s'écrie-t-il épouvanté; mais l'écho seul lui répond. « Bon! se disaient en riant les bergers, à d'autres! laissons-le; il est loup! » Ne consultant que son désespoir, le pauvre Colas s'avance contre le loup, la houlette levée. La bête cruelle le renverse, lui fait une terrible morsure et se sauve dans le bois, emportant une des plus grasses brebis. Ce ne fut pas la seule punition de Colas, il fut la risée de tout le village.

Un menteur n'est pas cru alors même qu'il dit la vérité.



Même sujet traité en vers.

ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

« Au loup! au loup! à moi! » criait un jeune pâtre,  
Et les bergers entre eux suspendaient leurs discours.  
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,  
Tout venait, jusqu'au chien, tout venait au secours.  
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,  
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin.  
« Je suis loup, » disait-il; mais attendez la fin.  
Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,  
Appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,  
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,  
Et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée,  
« Au loup! au loup! à moi! » dit le jeune garçon.  
« Au loup! » répétait-il d'une voix lamentable. »  
Pas un n'abandonna la danse ni la table.  
« Il est loup, dirent-ils, à d'autres la leçon! »  
Et toutefois le loup dévorait la plus belle  
De ses belles brebis;  
Et, pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,  
Il lui montrait les dents, et rompait ses habits.  
Et le pauvre menteur, élevant ses prières,



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM



N'attristait que l'écho; ses cris n'amenaient rien.

Tout riait, tout dansait au loin dans les bruyères.

« Eh quoi! pas un ami! dit-il, pas même un chien! »

On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,

Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants;

Et quand il vint en pleurs raconter son histoire,

On vit que ses deux bras étaient nus et sanglants.

« Il ne ment pas, dit-on; il tremble! il saigne! il pleure!

« Quoi! c'est donc vrai, Colas! » il s'appelait Colas.

« Nous avons bien ri tout à l'heure;

« Et la brebis est morte! elle est mangée... hélas! »

On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,

Lui dit: « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi:

« Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,

« Me crierait vainement: Aux armes! »

## 10. Le Jeune Chien.

### ARGUMENT.

Jeune chien voulant apprendre le langage de l'homme, à l'imitation du perroquet. Malgré ses efforts, il ne saura dire que *oui*. Et encore comment prononcera-t-il cette particule! Une science imparfaite: notre philologue injustement accusé d'avoir étranglé un poulet. Il est traduit en justice. Question du juge sur son nom... sa réponse... question renouvelée sévèrement... même réponse. Le juge qualifiera son impuissance d'obstination, et passera à la question capitale sur le crime qui lui est imputé: « Avez-vous, *oui* ou *non*, étranglé...? » Réponse malheureuse, dans laquelle le juge verra un *aveu*. Condamnation; peine infligée.

### DÉVELOPPEMENT.

Animé par l'exemple d'un perroquet, un jeune chien voulut apprendre le langage des hommes; mais, en dépit de ses efforts et de sa bonne volonté, jamais il ne put retenir que la seule particule *oui*; et encore ne la prononçait-il que d'une voix lamentable et traînante. Or toute science imparfaite est souvent plus nuisible qu'utile; notre philologue de nouvelle espèce devait en faire la triste expérience: accusé d'avoir étranglé un poulet, il fut traîné devant un juge impitoyable. « Votre nom? lui demanda celui-ci d'un ton sévère. — *Ou...i*, répondit le pauvre animal tout tremblant. — Votre nom? vous dis-je! — *Ou...i, ou...i*. — C'est un entêté, continua l'interrogateur, il a juré de ne pas me répondre; passons à une autre question: avez-vous étranglé le



poulet dont voici les restes sanglants? — *Ou...i, ou...i.* — Ah! voilà donc enfin qu'il avoue! qu'on le pende sans plus de retard!»

### 11. Le Pinson.

#### ARGUMENT.

Jeune pinson essayant ses ailes. Il doit quitter le nid paternel et se choisir un asile. La jeunesse est présomptueuse : il avisera d'abord le chêne le plus élevé de la forêt : il y trônera en roi ; et, de là, sifflera tous les pinsons d'alentour. Orgueil puni : le nid et le chêne écrasés par la foudre, en l'absence du jeune présomptueux. Sa surprise à son retour ; pas même de débris de son habitation. Ses réflexions sur le danger d'une place trop élevée.

Instruit par l'expérience, il sacrifiera son amour-propre à sa tranquillité dans le choix d'une autre demeure ; encore sous le coup de la frayeur, il ira se loger à fleur de terre, et s'y croira bien en sûreté. Inconvénients de ce nouvel asile : insectes, poussière, etc. Il le quittera pour un arbrisseau, où enfin il vivra content et paisible.

*Moralité* : Avantages de la médiocrité.

#### DÉVELOPPEMENT.

Un jeune pinson venait de prendre son premier essor ; il essayait ses ailes autour du nid paternel, il parcourait d'un regard impatient la forêt où il avait pris naissance. Notre pinson songeait à se chercher un asile. La jeunesse est présomptueuse : il choisit tout d'abord un chêne dont le front sourcilleux dominait tous les arbres des environs. « J'y serai, pensait-il, comme un roi. Du haut de mon nid (il disait presque de mon trône), je sifflerai tous les pinsons du voisinage. » L'audacieuse ardeur dont son âme était animée méritait d'être punie ; la correction ne se fit pas attendre. Le nid était à peine achevé, qu'il fut frappé de la foudre et réduit en cendres. Par bonheur, notre jeune audacieux était absent durant ce vacarme. Il revint à son domicile dès que l'orage fut passé ; mais il n'en retrouva pas même les débris ; le chêne fendu en éclats fut tout ce qui s'offrit à ses yeux. Il comprit alors, non sans étonnement, qu'une place si élevée n'est jamais bien sûre. Ce n'était pas un de ces pinsons entêtés qui méprisent les leçons de l'expérience et les regardent comme des coups aveugles de la fortune. Il résolut, dans le choix d'une nouvelle demeure, de sacrifier son amour-propre à son repos ; et, la frayeur agissant encore en lui, il alla se loger au pied d'une humble bruyère. Il s'y croyait bien en sûreté ; mais les insectes, la poussière et l'humidité le firent bientôt dé-



guerpir. Instruit par une double expérience, et devenu sage à ses dépens, il choisit un buisson écarté pour son troisième asile; et, loin des nues sans être trop voisin de la terre, il vécut paisible et content dans cette modeste retraite.

Les jours heureux ne se trouvent ni sur le trône ni dans les fers. Le sage demande à Dieu de n'avoir ni maître ni valet. Le bonheur est l'apanage de la médiocrité.

## 12. L'Araignée et l'Abeille.

### ARGUMENT.

Araignée immobile dans sa retraite; sa surprise de voir une abeille aller et venir sans cesse; elle lui demandera à quoi elle s'occupe si diligemment. Réponse de l'abeille : Elle cherche sa nourriture sur... — Elle est bien bonne ! L'araignée, à sa place, avec ses ressources, ne se donnerait pas tant de peine; elle ferait la guerre aux insectes. Elle n'a point de dard, point d'ailes, et pourtant dans ses pièges que de victimes dont le sang la nourrit et lui permet de vivre oisive ! — Scélérate ! s'écriera l'abeille, n'as-tu pas honte de... ? Pour elle, sans nuire à personne, elle sait se pourvoir et se rendre utile; aussi amour de l'homme, asile toujours préparé, tandis qu'à la vue de l'araignée, l'homme...

*(Langage direct entre l'araignée et l'abeille.)*

### DÉVELOPPEMENT

Immuable au fond de sa retraite, l'araignée voyait avec surprise une abeille laborieuse voltiger sans relâche à travers la prairie. « A quoi donc t'occupes-tu si diligemment ? lui demanda-t-elle. — A chercher ma nourriture, que je recueille sur des milliers de fleurs. — Tu es bien bonne de te donner tant de tourment ! A ta place, avec les ressources dont tu disposes, je voudrais me procurer le nécessaire sans le moindre travail. Que ne fais-tu la guerre aux insectes sans défense ? Vois, je ne possède ni ta force, ni ton vol, ni ton aiguillon pénétrant, et néanmoins je me tiens ici bien tranquille; je prends dans mes pièges force mouches et moucherons dont le sang fournit abondamment à mes besoins, et me permet de passer ma vie dans une heureuse oisiveté. — Tais-toi, infâme scélérate ! s'écria l'abeille avec indignation; n'as-tu pas honte de ne vivre que de la mort d'autrui ! Pour moi, sans nuire à qui que ce soit, je sais me suffire, et, qui plus est, me rendre utile; aussi la plus noble des créatures, l'homme, me bénit et se plaît à préparer ma demeure, tandis qu'à ton aspect il détourne les regards avec horreur, et ne manque jamais de détruire ta trame meurtrière. »



**13. La Pluie.**

## ARGUMENT.

Marchand se rendant à une ville voisine. Il sera à cheval... valise garnie... Pluie torrentielle. Plaintes et murmures élevés jusqu'à Dieu... Bois à traverser; au milieu, des voleurs... « Arrête! »... cheval éperonné... Les carabines des voleurs toutes chargées; mais poudre mouillée, salut du marchand.

Actions de grâces rendues à la Providence. Le marchand reconnaîtra le tort de ses murmures; car, dira-t-il, par un beau temps, poudre enflammée... perte certaine. Pardon demandé à Dieu, dont les desseins sont impénétrables.

## DÉVELOPPEMENT.

Un marchand, parti de bon matin, se rendait à la ville voisine. Il était à cheval et avait une valise remplie d'or et d'argent. La pluie tombait par torrents, et l'eau ruisselait sur les vêtements du pauvre homme. « En vérité, disait-il, Dieu, qui fait tomber la pluie quand il lui plaît, aurait bien pu m'accorder cette journée, et attendre à ce soir pour inonder les chemins et faire déborder les ruisseaux. » Enfin la pluie cessa, et le marchand arriva sur le bord d'un grand bois qu'il lui fallait traverser. Quand il fut au milieu, il vit paraître deux voleurs qui lui crièrent d'arrêter; et, comme il s'enfuyait de toute la vitesse de son cheval, les voleurs, qui avaient d'excellentes carabines toutes chargées, voulurent s'en servir; mais la poudre avait été mouillée par la pluie, et ils ne purent faire usage de leurs armes.

Quand le marchand fut hors du bois, il éleva les mains au ciel. « O Dieu! s'écria-t-il, j'ai murmuré contre toi et contre la pluie qu'il te plaisait d'envoyer, parce qu'elle m'incommodait dans mon voyage; cependant cette pluie était un bienfait: si le temps eût été beau, la poudre des voleurs se serait enflammée; ils m'eussent dépouillé, tué peut-être. Pardonne-moi cette offense, ô mon Dieu! quels que soient tes desseins, ils sont toujours adorables. Ce que nous croyons un mal est souvent un effet de ta bonté, qui sait tirer le bien du mal même. A l'avenir je me soumettrai respectueusement à ta sage volonté. »

**14. Le Cheval et son Maître.**

## ARGUMENT.

L'ingratitude, vice méprisable.

Tribunal institué à Athènes contre les ingrats. Rareté des procès en pareille matière; le juge se retire chez lui, et place à sa porte une son-



nette à l'usage des plaignants... Long silence de la sonnette... L'herbe croît à l'entour de la corde et s'y enlace... Un jour pourtant la sonnette s'agite d'une manière étrange... Le juge court à sa porte... Vieux cheval décrépît, à l'œil morne... En paissant l'herbe, il tire innocemment la corde... Enquête. Réponse des voisins... Le cheval appartient à un maître ingrat, qui a chassé du râtelier son vieux serviteur pour n'avoir pas à nourrir une bouche inutile. Le maître, appelé, sévèrement repris et condamné à subvenir aux frais d'entretien de l'animal, qui a usé sa vie à son service.

## DÉVELOPPEMENT.

L'ingratitude est un vice des plus méprisables : il dégrade l'homme et lui fait trouver des maîtres même parmi les animaux. Aussi les Athéniens, qui élevaient des autels à la Reconnaissance, avaient-ils établi des tribunaux contre l'ingratitude. Toutefois ce vice était si rare parmi eux, que les juges n'avaient presque jamais occasion de le punir. L'un d'eux, témoin de l'inutilité de ses séances, fit placer une cloche à sa porte et attendit patiemment que des plaignants vinssent le distraire de ses occupations domestiques. Mais le repos de la cloche dura longtemps, si longtemps, que l'herbe crut à l'entour, et qu'elle grimpa bientôt le long de la corde destinée à la mettre en mouvement. Un jour pourtant elle s'agita d'une manière étrange. L'ingratitude était-elle de retour à Athènes? Notre juge, tout surpris d'avoir enfin un plaignant, accourt à sa porte. Qu'aperçoit-il? Un cheval, mais un cheval vieux, décrépît, à l'œil morne, à la tête basse, au poil hérissé, à la crinière inculte et flottante; ce cheval paissait tristement quelques brins d'herbe, et, en paissant, il tirait bien innocemment la corde de la clochette; de là une sonnerie saccadée et irrégulière. Le juge, voyant à quel genre de client il avait affaire, interroge les voisins et demande à qui appartient ce cheval. « A personne, lui dit-on; son maître lui a donné son congé parce qu'il n'est plus bon à rien. — Vraiment? fit le juge; eh bien, cette affaire me regarde, car c'est une véritable ingratitude à cet homme de jeter à la porte un vieux domestique qui a usé sa vie à son service. » Il fit venir le maître ingrat, lui reprocha sévèrement son indigne action, et le condamna à donner une somme pour l'entretien du cheval, durant tout le temps qu'il lui resterait à vivre.

Ne soyons pas ingrats, même envers les animaux.



## 15. Les Deux Moineaux.

## ARGUMENT.

Année de disette... Deux moineaux tourmentés par la faim. Le plus exténué exhorte son frère à réunir ses forces pour aller chercher quelque nourriture... Son désir de le voir revenir bientôt... Ses craintes de mourir d'inanition. Promesse et départ du plus fort. La fortune lui sourira : cerisier couvert de fruits. Comme il sera heureux en pensant que son frère et lui vont être sauvés ! Il voltigera de branche en branche, se rassasiera ; puis, le soleil déclinant, il songera à son ami. Mais, se dira-t-il, encore quelques cerises, et je... Cependant la nuit arrivera, et avec elle le sommeil... Son réveil dès l'aurore, son empressement à... Il fendra l'air de ses ailes... il est trop tard... mort de son compagnon !

*Moralité* : La promesse faite à un ami malheureux...

## DÉVELOPPEMENT.

Ne renvoie pas à demain ton ami malheureux, si tu peux l'obliger aujourd'hui.

Dans une année de disette, deux moineaux languissaient, tourmentés par la faim. « Recueille encore ce qui te reste de forces, mon bon frère, dit le plus faible des deux, et va voir si tu ne trouves point par hasard un peu de nourriture ; je voudrais bien t'accompagner, mais je ne le puis pas ; va donc, et, si tu découvres quelques provisions, apporte-m'en ; mais bientôt, bientôt, ou sans cela je serai mort de faim. » L'autre promet ce que son frère lui demande, et part. La fortune lui sourit, il aperçoit un cerisier chargé de fruits bien mûrs. « A présent, s'écrie-t-il plein de joie, mon ami et moi nous sommes sauvés ! » Et voilà qu'il vole sur l'arbre, commence à manger, trouve les cerises excellentes, s'en donne à cœur joie et apaise sa faim. Une heure se passe, le soleil commence à décliner. Alors le moineau songe à son ami ; il veut prendre des cerises et lui en porter. « Mais non, dit-il, je suis encore trop faible ; il faut auparavant que je mange celle-ci, et puis celle-là ; » si bien qu'il s'arrête, voltige de branche en branche, jusqu'à ce que vienne la nuit, qui l'endort. Le lendemain il se réveille de bon matin, prend des cerises en toute hâte, et retourne bien vite auprès de son ami ; mais il le trouve mort de faim.

Que rien ne te soit plus sacré que l'accomplissement d'une promesse, surtout si tu l'as faite à quelqu'un qui souffre du besoin. Un cœur généreux n'oublie pas dans la prospérité le malheur de son frère.



**16. Nid. — Petit Berger. — Chute. — Bosse au front.**

## ARGUMENT.

*Composer un récit avec les mots ci-dessus.*

## DÉVELOPPEMENT.

Les moutons paissent tranquillement, l'herbe est tendre, le soleil chaud, et le sommeil est bien doux à l'ombre des grands arbres. Mais ce n'est pas au sommeil que pense le petit berger, ce n'est pas non plus à ses moutons. Depuis quelques jours, en ramenant son troupeau dans le village, il a entendu dans les branches de l'orme de la haie de gais pinsons qui saluent par leurs chants le retour du printemps; c'est un père et une mère qui viennent tour à tour apporter à leurs petits la douce nourriture, et le soir toute la gracieuse famille s'endort, et chaque jour le petit berger, quand il passe, soupire en pensant au bonheur qu'il aurait à tenir dans sa main le nid, frêle construction des oiseaux.

Mais le soleil monte de plus en plus; il est midi, la chaleur étend au loin dans la campagne son voile pesant; les jeunes oiseaux sont endormis, la tentation est trop forte, l'enfant y succombe; il quitte ses blancs moutons, il est au pied de l'arbre, il grimpe, il étend la main, il va toucher le nid; mais son pied, que soutient une faible branche, glisse, et voilà l'enfant à terre.

Il pousse un cri, il se relève lentement, il porte la main à son front que l'arbre a déchiré, ses mains s'emplissent de sang, une grosse bosse s'élève au-dessus de son œil, et il retourne auprès de ses moutons, le cœur triste.

Pauvre petit berger, regagne ton village, et désormais ne quitte plus tes moutons; laisse les petits oiseaux dormir tranquillement dans leurs nids.

**17. Le loup à l'agonie.**

## ARGUMENT.

Le loup, sur le point de mourir... Il se reportera par la pensée aux divers actes de sa vie. Aveu qu'il a péché; conscience troublée par la mort de ce pauvre petit agneau... Mais n'y a-t-il pas de plus grands pécheurs que lui? S'il a fait du mal, il... Preuves à l'appui : 1° Mouton isolé venant bêler et se jeter près de lui, et qu'il eut la générosité d'épargner.



2° Railleries d'une certaine brebis, sa patience à supporter cet outrage; il avait faim et l'insolente était sans défense.

Un renard, son confesseur, attestera ces faits, il s'en rappellera toutes les circonstances, ajoutant méchamment que c'était au temps de l'os extrait du gosier du loup par la commère cigogne.

#### DÉVELOPPEMENT.

Le loup était près de rendre le dernier soupir; il jetait un regard sur sa vie passée et examinait ses actions: « Je suis vraiment un grand pécheur, disait-il; j'ai dévoré bien des créatures innocentes, et la mort de ce pauvre petit agneau que j'étranglai si injustement autrefois me pèse aujourd'hui sur la conscience. Cependant je crois qu'il y a encore ne plus grands coupables que moi. J'ai fait du mal, mais j'ai fait aussi du bien. Un jour, par exemple, un jeune mouton écarté de son troupeau vint en bêlant se jeter au-devant de moi: nous étions seuls sur la lisière du bois; le ciel semblait m'envoyer cette victime, rien ne m'était plus facile que de l'immoler; eh bien, je fis taire mes appétits gloutons, et je le ramenai sain et sauf à la prairie qu'il avait quittée. Vers le même temps, j'eus la patience d'écouter les railleries d'une brebis avec une philosophie d'autant plus louable, que je mourais de faim, et qu'il n'y avait là ni chien ni berger pour défendre l'insolente créature. »

« Je puis attester tous ces faits, interrompit un renard de ses amis, qui l'assistait dans ses derniers moments. Toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire: c'était à l'époque où tu manquas d'être étranglé par cet os que la cigogne te retira du gosier. »

#### 18. Les Singes et les Bonnets de coton.

##### ARGUMENT.

Il y a des animaux imitateurs; le singe, par exemple. Étendez-vous un peu sur cette idée.

Colporteur, marchand de bonnets de coton, traversant vers l'heure de midi un bois peuplé de singes. Notre homme fatigué s'arrêtera au pied d'un marronnier, se coiffera d'un bonnet de coton et s'endormira. Sa balle pillée par les singes pendant son sommeil. Réveil du marchand. Stupéfaction: balle entièrement vide. Bruit dans les arbres... Qu'aperçoit-il?... Comment notre homme rentrera-t-il en possession de sa marchandise? Pierres lancées aux singes, qui ripostent avec des marrons. Désespoir, colère du marchand. Son bonnet arraché, roulé et lancé à terre... Au même instant, pluie de bonnets de coton.





## DÉVELOPPEMENT.

Il y a des animaux qui sont rebelles à toute éducation ; il en est d'autres que l'on instruit à reproduire certains gestes, certaines allures. Le singe imite l'homme de lui-même ; mais son imitation est comme sa figure... une contrefaçon.

Un jour un pauvre colporteur passait dans un bois peuplé de singes. C'était vers le midi. Notre homme, fatigué des courses de la matinée et épuisé encore plus par la chaleur, s'assit au pied d'un marronnier. Bientôt une douce langueur s'empare de ses membres, le sommeil appesantit ses paupières. Le lieu semblait l'inviter au repos. Au-dessus de sa tête, des ombrages touffus ; autour de lui, une mousse épaisse et jaunissante. Le marchand s'étend aussitôt sur le tapis que lui a préparé la nature. Mais pourquoi ne prendrait-il pas toutes ses aises ? Sa balle ouverte, il en tire un bonnet de coton (il cultivait cette intéressante branche de commerce), le met sur sa tête, s'étend de nouveau, ferme l'œil et s'endort... Or notre homme n'avait pas remarqué que l'arbre sous lequel il prenait un sommeil réparateur était l'asile d'une multitude de singes. A peine est-il endormi, que de toutes parts arrivent messieurs les singes. En un clin d'œil la balle est pillée et chacun de nos magots coiffé d'un bonnet de coton.

Bientôt le colporteur se réveille. Est-il le jouet d'une hallucination ? Mais non ; le fait n'est que trop réel. Plus de balle, ou plutôt plus de bonnets de coton ! Sa balle, tout à l'heure si ronde, si pesante, vide maintenant, n'offre plus à sa vue consternée qu'une informe enveloppe, dépliée, sans valeur. « Volé ! je suis volé ! » s'écrie-t-il. Et il est sur ses pieds. A ce mouvement subit, un bruit confus se fait entendre dans le feuillage d'alentour. L'infortuné lève la tête et voit toute une armée de singes gambadant de branches en branches. Autant de têtes, autant de bonnets de coton, qui semblent lui rire au nez. Comment faire pour rentrer en possession de son bien ? Courir après les singes ? Autant vouloir mettre la forêt dans sa poche. Enfin il croit avoir trouvé un moyen, et le voilà lançant des pierres. Les singes ripostent et font pleuvoir sur lui une grêle de marrons. Il injurie les voleurs ; ceux-ci lui répondent par mille cris discordants. Hors de lui et se croyant ruiné, notre homme frappe du pied la terre, saisit avec rage le bonnet qu'il a sur la tête, le seul, hélas ! qui lui reste, puis il le lance violemment à terre. C'est par là qu'il aurait dû commencer ; car nos magots,



poussant jusqu'au bout leur talent d'imitation, se découvrent aussitôt, grincent des dents, et font pleuvoir sur le colporteur une pluie de bonnets de coton.

Heureux qui n'a affaire qu'à d'aussi sots voleurs.

### 19. Origine d'Arlequin.

#### ARGUMENT.

Arlequin, charmant enfant, doué des plus heureuses qualités de l'esprit et du cœur, né à Bergame, en Italie. Ses jeunes condisciples, loin de s'offenser de sa supériorité et de ses succès, chercheront toutes les occasions de lui faire plaisir.

Habitude de donner un habit neuf aux enfants à l'époque du carnaval. Chaque écolier vantera son costume à l'approche du jour tant désiré. Ce grave entretien occupera toutes les récréations. Le seul Arlequin ne peut se passer cette fantaisie : ses parents sont trop pauvres. A cette nouvelle, affliction de tous les écoliers : Arlequin est si bon, si aimé ! Idée lumineuse : chacun apportera un morceau enlevé à son riche costume. Leur confusion à la vue de tous ces morceaux disparates. Arlequin les rassurera ; il sera fier de cet habit, dont chaque pièce a tant de valeur à ses yeux. Le grand jour arrivé, il endossera son costume bariolé, se coiffera d'un feutre gris orné d'une queue de lapin, et, armé d'un sabre de bois, parcourra toute la ville émerveillée. Depuis ce temps, costume d'Arlequin devenu populaire.

#### DÉVELOPPEMENT.

Dans une ville d'Italie appelée Bergame vivait un jeune enfant qui se distinguait autant par l'excellence de son caractère que par la vivacité de son esprit. Arlequin (c'était le nom de l'aimable petit garçon) était l'orgueil de ses parents et l'idole de ses condisciples. Ceux-ci ne montraient aucune jalousie envers les progrès de leur petit camarade : car Arlequin était aussi modeste qu'instruit, et lui seul semblait ignorer la supériorité qu'il avait sur les autres élèves. Ce qui n'aurait pas manqué d'exciter l'envie contre un autre était précisément un nouveau sujet d'attachement envers un camarade toujours prêt à les obliger.

On était alors dans l'usage de donner tous les ans, à l'époque du carnaval, un habit neuf aux enfants. Les écoliers attendaient ce jour avec impatience ; car leur petite vanité était flattée d'une parure nouvelle qu'ils avaient attendue toute l'année. Longtemps avant ce jour de fête, nos petits marmots s'entretenaient entre eux du costume qu'on leur préparait. L'étoffe, la couleur, la



forme, tout était jugé, censuré, et cette grave critique remplissait toutes les récréations. Arlequin écoutait et ne disait mot. « Et toi, lui dit un de ses meilleurs amis, quelle sera la couleur de ton habit? — On ne m'en fait pas, répondit Arlequin; mes parents sont pauvres, et cela coûte trop cher. » Cette nouvelle affligea tous les élèves : Arlequin était si bon ! Ce jour de fête pour eux allait donc être un jour de tristesse pour leur meilleur ami. A cette pensée, leurs jeunes cœurs s'émurent ; ils se consultèrent et convinrent ensemble d'apporter chacun un morceau du drap dont on devait faire leur costume. Ils vinrent le lendemain, tout rayonnants de joie, présenter leur offrande à leur petit ami ; mais ils demeurèrent confus de leur distraction à la vue de ces pièces de différentes couleurs. Dans leur vivacité d'enfants, ils n'avaient pas réfléchi à la bizarrerie de leur cadeau. Mais Arlequin, qui vit leur embarras, les rassura en leur disant que leur présent lui causait un véritable plaisir, et qu'il lui était d'autant plus précieux, qu'il contenait plus de pièces, puisque chacune d'elles lui représentait un ami.

Le mardi gras arrivé, Arlequin endossa son habit, se couvrit le visage d'un masque noir, coiffa sa tête d'un feutre gris orné d'une queue de lapin, s'arma d'un sabre de bois, et parcourut toute la ville, sautant, dansant, disant mille gentilleses, mille saillies aimables.

Depuis lors, Arlequin est resté l'un des ornements les plus originaux de notre carnaval. Tous les ans, à la même époque, de grands enfants renouvellent l'innocente folie de l'écolier de Bergame ; mais on a oublié depuis longtemps que ce fut l'amitié qui l'inventa.

---

## 20. Le Fermier et son Fils.

### ARGUMENT.

Un fermier avait un fils menteur : il l'emmène un jour à la ville. Chemin faisant, rencontre d'un chien de fort belle taille. Admiration du père. Il n'est pas déjà si gros, repart le menteur ; et alors il conte à son père qu'il en a vu un, la veille, qui était aussi gros qu'un cheval. — Cela n'est pas étonnant, on voit des choses si extraordinaires ; et, à son tour, le père raconte à l'enfant qu'il faut traverser un pont avant d'entrer dans la ville ; sur le pont est une statue de la Vérité, qui brise la tête de ceux qui passent devant elle après avoir menti. Terreur de l'enfant ; il revient peu à peu sur ce qu'il a dit : le chien n'était que gros comme un âne... un petit



âne... A l'approche du pont, caché encore à ses yeux par un bouquet d'arbres, il s'arrêtera et avouera enfin à son père qu'il a menti.

Leçon du père : la Vérité, c'est Dieu, qui punit tôt ou tard les menteurs.

#### DÉVELOPPEMENT.

Un fermier avait un fils, et ce fils un vilain défaut : il mentait à tout propos. Or, un jour que le père se rendait à la ville, il lui prit fantaisie d'emmener l'enfant : celui-ci n'était jamais sorti de son village. Chemin faisant, nos voyageurs rencontrèrent un chien énorme. Le père en admirait hautement la taille. « Il n'est déjà pas si gros, repartit l'enfant; j'en ai vu un hier qui était aussi haut que ton cheval. — Cela pourrait bien être, répliqua le père; on voit des choses si extraordinaires. Imagine-toi qu'avant d'entrer dans la ville on passe sur un pont, et que sur ce pont il y a une grande femme de pierre représentant la Vérité. On se garde bien de traverser ce pont quand on a menti dans la journée; car la statue attire à elle le menteur, et lui brise la tête de sa lourde main. » L'enfant ne répondit pas, mais il commença à trembler de tous ses membres. Après quelques moments de silence, il reprit pourtant : « Oh ! quel chien ! haut comme ton cheval, c'est peut-être un peu dire, mais il était bien gros comme un âne. Oui, oui, un petit âne, » ajouta-t-il après quelques pas. « C'est encore assez raisonnable, dit le fermier; mais tu vas voir la femme de pierre. — Dis-moi, père, repartit l'enfant d'un ton inquiet, le pont est-il encore bien loin? — Derrière ces arbres qui nous le cachent. » A ces mots, l'enfant s'arrête tout court. « Eh bien, lui dit le fermier, est-ce que tu as peur? — Oui, père. — Et pourquoi cela? — C'est que tout à l'heure j'ai menti; maintenant que je réfléchis, il me semble que le chien n'était pas plus gros qu'un autre. — Que cette leçon te soit profitable, mon fils, dit le fermier en le rassurant; tu ne m'en avais pas fait accroc. Il n'y a pas de femme de pierre sur le pont; mais sache que la Vérité, c'est le bon Dieu, et qu'il punit tôt ou tard celui qui l'outrage par le mensonge. »

#### 21. Le Coq, l'Âne et le Lion.

##### ARGUMENT.

Dans un même champ, un coq, un âne et un lion : le coq pour trouver quelques grains, l'âne pour..., le lion... A défaut d'autre proie, le lion se contentera de l'âne. Il ira pour se jeter sur le pauvre baudet, quand



les cris aigus du coq l'effrayeront et le feront fuir (on sait qu'en effet le chant du coq épouvante le roi des animaux). Témoin de cette frayeur, le roussin se croira très-redoutable et se figurera qu'on a peur de lui. Dans son aveuglement, il poursuivra le lion, le traitera de lâche, le provoquera au combat. Mais le lion n'entendant plus la voix du coq... Le sot animal étranglé.

*Moralité* : Dire à quoi conduit l'arrogance jointe à la stupidité.

#### DÉVELOPPEMENT.

Un coq, un âne et un lion s'étaient rendus dans le même champ : le coq pour chercher quelques grains de blé, l'âne pour chatouiller son palais avec des chardons, et le lion dans l'espérance de trouver une proie à dévorer. Voici l'âne tout trouvé, il faut bien que le lion s'en contente; et déjà il allait se jeter sur lui, lorsque le coq fait retentir l'air de ses sons aigus. Le lion effrayé prend la fuite; car le coq a reçu de la nature le privilège de faire fuir les lions aussitôt qu'il chante. Notre baudet, témoin de la frayeur et de la fuite du roi des animaux, a la sottise de se croire un animal des plus redoutables; il s' imagine que c'est lui que l'on craint. Enfin son aveuglement est si grand, qu'il poursuit le lion en le traitant de lâche. Il l'appelle en champ clos, lui crie d'arrêter et maudit ses jambes qui trahissent son ardeur impatiente. Mais le lion, n'entendant presque plus la voix du coq, s'arrête tout à coup, retourne la tête, et, surpris de voir le baudet à sa poursuite, il revient sur ses pas, étrangle le sot animal et le dévore.

La sottise accompagnée de l'arrogance conduit les hommes à une perte certaine.

## 22. L'Écolier chéri.

#### ARGUMENT.

Un bon maître enseignait à ses nombreux écoliers *la charité et la crainte de Dieu*... Préférence accordée à l'un des écoliers... Ceux-ci en demanderont la cause à leur maître... Pour toute réponse, le maître leur donnera à chacun un petit oiseau, et leur recommandera d'aller dans un endroit où nul regard ne puisse pénétrer, et d'étrangler les oiseaux.

Les écoliers obéiront... L'élève préféré reviendra seul avec son oiseau vivant... On lui en demandera le motif... Il n'a pu trouver d'endroit assez secret pour commettre une mauvaise action.

*Moralité du maître* : L'œil de Dieu est ouvert partout; l'écolier est préféré parce qu'il comprend mieux que ses condisciples *la charité et la crainte de Dieu*.



## DÉVELOPPEMENT.

Un bon maître avait chez lui un grand nombre d'écoliers, à qui il enseignait *la charité et la crainte de Dieu*. L'un de ces écoliers se distinguait de tous les autres : c'était le plus jeune ; et le maître l'aimait par-dessus tous ses condisciples. Ceux-ci demandèrent un jour au maître pourquoi il marquait de la préférence à l'un d'entre eux. « Je vous le dirai, répliqua le maître ; mais auparavant que chacun de vous prenne un de ces oiseaux (il en tenait toute une nichée dans sa main). Puis allez dans un endroit où nul regard ne puisse pénétrer ; étranglez ces oiseaux, et rapportez-les-moi. »

Ils s'en allèrent, et tous rapportèrent leurs oiseaux morts, tous, à l'exception du plus jeune, de l'écolier chéri, qui revint avec son oiseau en vie. « Pourquoi ne l'as-tu pas étranglé ? » dit le maître. — C'est, répondit l'enfant, parce que je n'ai pas trouvé d'endroit où le regard ne pût pénétrer : Dieu voit tout, et sa justice condamne toute mauvaise action. » Alors le maître regarda autour de lui : les écoliers étaient ébahis et muets. Ils venaient d'apprendre pourquoi le maître préférait leur jeune condisciple : c'est qu'il comprenait mieux *la charité et la crainte de Dieu*.

ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

## 23. Le Grand-Père et le Petit-Fils.

## ARGUMENT.

Pauvre vieillard tout décrépité, tête branlante... (*Continuez cette peinture de la vieillesse.*) Il deviendra un objet de dégoût pour son fils et pour sa bru, qui lui interdiront leur table. Le pauvre vieux, relégué dans un coin, jettera de temps en temps les yeux sur... Un jour il laissera échapper de ses mains tremblantes et cassera l'assiette qui contiendra ses aliments... Colère de la bru ; elle ne lui donnera plus qu'une écuelle de bois.

Le fils de ces gens ingrats, âgé de quatre ans, témoin de ce qui se passe, s'amusera à fabriquer une petite auge avec des morceaux de bois. Son père l'interrogera : « Que fais-tu là ? — C'est pour donner à manger à papa et à maman quand ils seront vieux et que je serai... » répondra naïvement l'enfant.

Repentir des deux jeunes gens à cette réponse, leurs torts envers leur vieux père réparés.

## DÉVELOPPEMENT.

Il y avait une fois un vieillard si décrépité, qu'il pouvait à peine marcher ; ses genoux tremblaient ; il n'entendait et il ne voyait



ZENEAKADÉMIA

presque plus ; sa tête branlante retombait sur sa poitrine, et il ne lui restait plus de dents depuis longtemps ; si bien que, lorsqu'il était à table, les forces lui manquant pour tenir sa cuillère, une partie des aliments tombait sur la nappe, une autre coulait le long de sa bouche. Son fils et sa belle-fille finirent par se dégoûter de ce spectacle, et le vieux grand-père fut réduit à se mettre derrière le poêle dans un coin de la maison ; et ils lui présentèrent sa soupe dans une écuelle de terre, encore ne lui en donnaient-ils pas toujours assez. Le pauvre vieillard portait d'un air affligé ses yeux sur la table où étaient assis ses enfants, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues ridées.

Or il arriva un jour que ses mains tremblantes ne purent soutenir l'écuelle, elle tomba et se cassa. La jeune femme le gronda durement ; il ne répondit rien et se contenta de gémir. Alors ils lui achetèrent, pour quelques sous, une petite jatte de bois dans laquelle il fut obligé de manger. Pendant ce temps, son petit-fils, âgé de quatre ans, assis au coin du feu, s'amusa à ajuster ensemble quelques petites planchettes. « Que fais-tu là ? » lui demanda son père. — Dame, répliqua l'enfant, je fais une petite auge : papa et maman mangeront dedans quand je serai grand et qu'ils seront devenus vieux. »

Alors le mari et la femme se regardèrent pendant quelque temps, puis ils se mirent à pleurer. A partir de ce jour, ils admirèrent de nouveau le vieux grand-père à leur table ; et, quand il répandait un peu de soupe sur la nappe, sa belle-fille l'essuyait patiemment sans jamais lui rien dire.

#### 24. Le Chameau, le Singe et le Chien.

##### ARGUMENT.

Roi ayant trois fils et désirant se choisir un successeur parmi eux... Il veut éprouver leur caractère... stratagème... Il leur offre dans sa ménagerie l'animal que chacun aimera le mieux. — L'aîné demande un chien, parce que ce chien est caressant et lui obéit au moindre signe... Réflexions du roi... Ce chien représente les flatteurs souples aux volontés du maître. — Le second prince choisit un singe, parce qu'il est très-amusant... Réflexions du roi... Les hommes les plus estimables ne sont pas ceux qui ne cherchent qu'à amuser leur maître. — Le troisième prince choisit un chameau... raison de sa préférence... Le roi charmé donne à ce troisième fils son royaume, parce qu'il a montré qu'il sait préférer les gens utiles aux...



## DÉVELOPPEMENT.

Un roi avait trois fils déjà grands, et pensait à choisir un d'entre eux pour son successeur. Ce roi aimait beaucoup son peuple, et en était aussi beaucoup aimé. Son royaume n'étant pas héréditaire, il dépendait de lui de choisir entre ses enfants celui qu'il préférerait pour lui succéder. Il aurait bien voulu connaître à fond le caractère de ses trois enfants; mais tous les trois témoignaient en sa présence le même respect pour lui et le même désir de rendre les peuples heureux. Il s'avisa d'un stratagème pour découvrir leurs véritables inclinations. Il avait une belle ménagerie dans laquelle il nourrissait des animaux de toute espèce. Les enfants allaient souvent les voir et s'en amuser. Il leur dit un jour : « Mes enfants, je veux vous faire un présent qui soit conforme à votre goût; vous allez souvent à ma ménagerie, demandez-moi l'animal qui vous plaît le plus, et je vous le donnerai. — Mon père, dit l'aîné, il y a un chien que j'aime bien; dès que j'arrive, il vient me caresser, il devine tout ce que je désire, et fait tout ce qu'il sait devoir me plaire. — Je vous le donne, mon fils, reprit le roi; cependant je vous avertis de vous défier des flatteurs, qui seront souples à toutes vos volontés. — Et moi, mon père, dit le second prince, j'aime un singe plus que tous les autres animaux; il fait des grimaces et des tours de passe-passe qui me font rire à gorge déployée : il a le talent de m'amuser plus que tout le reste de la ménagerie. — Eh bien, mon fils, je vous le donne; mais sachez aussi que ceux qui n'ont d'autre mérite que celui d'amuser leur maître ne sont pas les plus estimables. » Enfin, le troisième prince dit : « Mon père, j'ai vu, dans votre ménagerie, un chameau qui porte votre bagage à la guerre et dans vos voyages; je l'aime à cause des bons et utiles services qu'il vous rend. » Le roi embrassa son troisième fils, et lui dit : « Mon fils, je vous donne le chameau, la ménagerie et tout mon royaume, que vous gouvernerez après moi, puisque vous savez préférer un serviteur utile aux flatteurs et aux plaisants. »

## 25. Les Mouches et les Araignées.

## ARGUMENT.

L'élève mettra en scène un jeune prince qui demande à son gouverneur pourquoi Dieu a créé tant de choses qui sont nuisibles aux hommes... les mouches et les araignées, par exemple.

Sage réponse du précepteur... Il ne faut pas se hâter de condamner ce





que l'on ne comprend pas au premier abord... C'est à une mouche et à une araignée que le père du jeune prince doit la vie. Surprise de l'enfant; explication demandée au gouverneur.

En montant sur le trône, le roi avait des compétiteurs qui cherchaient à le faire périr... Une nuit d'été, le roi réveillé par une mouche... bruit dans la chambre... assassin... il est arrêté.

L'année suivante, révolte... le roi, contraint de fuir, se réfugie dans une caverne... Une araignée en tapisse l'entrée, de sa toile, pendant la nuit... Le lendemain, les soldats envoyés à la poursuite du roi ne peuvent croire qu'il soit entré dans la caverne et passent leur chemin. -- Moralité.

## DÉVELOPPEMENT.

Vous êtes curieux; tous les enfants le sont. Vous désirez connaître les causes de tout ce que vous voyez; à chaque instant du jour on vous entend dire : Pourquoi ceci, pourquoi cela? pourquoi fait-il chaud, pourquoi fait-il froid? pourquoi pleut-il? qu'est-ce que le soleil, la lune, les étoiles? à quoi servent les orages, les volcans, les tremblements de terre? Et, si elle n'a pas une réponse prête à toutes ces questions, votre petite philosophie s' imagine que Dieu a créé des choses inutiles.

A ce propos, il me souvient d'une histoire que je vais vous raconter; vous y verrez que rien n'est inutile dans la nature, et qu'il ne faut pas se hâter de condamner les œuvres du Créateur, parce qu'on ne les comprend pas.

« A quoi peuvent servir les mouches et les araignées? que font-elles sur la terre? » demandait un jeune prince à son gouverneur. Celui-ci lui répondit : « Mon enfant, soyez sûr que ces petits animaux ont leur utilité, ne servissent-ils qu'à en nourrir d'autres; mais vous, moins que personne, vous devriez vous plaindre de leur existence; car ces insectes ont deux fois sauvé la vie au roi votre père; c'est à eux que vous devez de pouvoir l'embrasser encore. — Comment cela? » demanda l'enfant, déjà repentant.

« Quand votre père monta sur le trône, des méchants le lui disputèrent; ils employèrent, pour le faire périr, les moyens les plus criminels.

« Pendant une nuit d'été, il fut tiré d'un profond sommeil par une vive piqûre au visage : c'était une mouche qui lui causait cette douleur. Ainsi réveillé, il entendit que l'on ouvrait doucement la porte de sa chambre; il appela du secours, et l'on arrêta un assassin qui se glissait dans l'ombre jusqu'à son lit pour le poignarder.

« L'année suivante, votre père avait à se défendre contre une



armée de rebelles; ayant été assailli dans son camp par des forces supérieures, il fut obligé de fuir et de se retirer dans une forêt. Des soldats l'y poursuivirent; afin de leur échapper, il entra par une petite ouverture dans une caverne, au milieu des rochers. Il y passa la nuit, et, pendant l'obscurité, une araignée forma sa toile à l'entrée.

« Un détachement, qui cherchait le prince, passa au point du jour devant sa retraite; quelques-uns voulaient visiter la caverne; mais un soldat les en détourna, en disant: « S'il s'y était réfugié, il aurait emporté la toile d'araignée; il n'y a personne là; cherchons ailleurs. » Votre père, dans cette occasion comme dans l'autre, rendit gloire à Dieu, qui, pour protéger les grands de la terre, sait employer les plus faibles animaux. »

### 26. Le Chien du Berger.

#### ARGUMENT.

Jeune roi de Perse vivant dans la mollesse et abandonnant les soins du gouvernement à un grand-vizir indigne de sa confiance. Le ministre s'entendait avec les fonctionnaires publics pour faire peser sur les peuples un odieux despotisme. Tableau rapide d'un État mal gouverné: dilapidations des gouverneurs, mécontentement des troupes, commencement de révolte... Embarras du jeune prince. Promenade dans la campagne; il aperçoit un berger pendant son chien; surprise du roi. Pourquoi... — Réponse du berger: son chien s'entendait avec un loup pour décimer le troupeau. Les paroles du berger seront une allusion à la conduite du vizir infidèle. Le roi, éclairé par ce trait, fera pendre son ministre... l'ordre se rétablira dans le royaume.

#### DÉVELOPPEMENT.

Un jeune roi de Perse était monté sur le trône à l'âge où les hommes sont faits pour être gouvernés plutôt que pour gouverner leurs semblables. Ne se croyant élevé à la suprême puissance que pour vivre dans l'oisiveté, il se débarrassait sur un vizir des soins pénibles de son empire. Ce vizir abusait indignement de son autorité, et tous ceux qu'il employait aux affaires de l'État, imitant son exemple, songeaient moins au bien général qu'à leur intérêt particulier. Les troupes, mal payées, faisaient mal leur devoir; plus d'ordre, plus de discipline, plus d'économie. Les peuples se révoltèrent, et le prince apprit avec étonnement que ses sujets ne voulaient plus lui obéir. Il se réveilla du sein de la mollesse et chercha d'où pouvait provenir ce



mal, que jamais il n'avait prévu, et qui menaçait de le précipiter du trône. Ses plus fidèles conseillers, qui tremblaient encore devant le vizir, lui montraient le désordre sans oser lui en découvrir les causes. Un jour que le prince se promenait dans la campagne, tout pensif et tristement occupé du mal auquel il voulait remédier, il rencontra un berger qui pendait à un arbre le chien de son troupeau. « Qu'a fait cet animal, lui dit le prince, pour mériter un pareil châtiment? — Ce qu'il a fait, répondit le berger; il a trahi ma confiance : je l'avais élevé, je l'avais nourri pour qu'il défendît mes brebis du loup; il s'est entendu avec ces animaux voraces, et il a partagé avec eux la proie qu'il leur abandonnait; mon troupeau a été dévoré par la perfidie de mon chien : *c'est ainsi que les malheurs de la multitude viennent presque toujours de ceux qui la conduisent.* » Ces mots ouvrirent les yeux au roi; il comprit qu'il avait eu tort d'accorder une confiance aveugle à son vizir, aussi perfide que le chien du berger. Il lui fit subir le même supplice. Cet exemple intimida tous ceux qui l'avaient imité; l'ordre se rétablit peu à peu, et le roi apprit d'un conducteur de troupeaux comment un monarque doit conduire les hommes.

ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM**27. Enfant. — Aveugle. — Bâton.****ARGUMENT.***Narration à composer avec ces trois mots.***DÉVELOPPEMENT.**

Pauvre aveugle, tu marches tristement sur la route poussiéreuse; en vain tu lèves les yeux et tu offres ton front aux rayons brûlants du soleil, tes yeux sont à jamais fermés, ils ne verront plus la douce lumière du jour. Appuie-toi sur ton bâton et prends bien garde, en côtoyant le fossé de la route, que tes pieds ne quittent le sentier poudreux.

Mais voici qu'une ronce a retenu violemment l'utile bâton. il échappe des faibles mains de l'aveugle, il roule au fond du fossé, et le malheureux reste là immobile, n'osant faire un pas.

Un joyeux petit enfant arrive en chantant; de loin, il voit le vieil aveugle arrêté, il s'approche, et, dès qu'il a entendu ses plaintes : « Ne craignez rien, bon vieillard, je vais chercher votre bâton. » Et il descend dans le fossé; il remonte, et, tout ému d'un doux contentement, il met le bâton dans la main du

ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

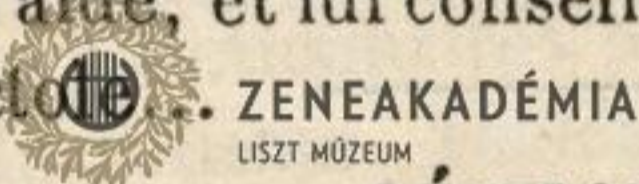
vieil aveugle, qui lui dit : « Va, mon enfant, cette nuit tu dormiras heureux, car tu as un bon cœur. »

### 28. Le Souhait de Midas.

(Sujet mythologique.)

#### ARGUMENT.

Voyage de Bacchus et de son attirail en Phrygie... son père nourricier, Silène, s'arrêtera à une fontaine où le roi Midas, pour l'attirer, aura fait verser un vin délicieux... Les pâtres phrygiens conduiront le vieux Silène, couronné de fleurs, au palais de Midas, qui le comblera d'honneurs. Bacchus, reconnaissant, promettra d'exaucer un souhait de Midas. Vœu insensé : « Que tout ce que je touche se change en or à l'instant même ! » — Désir satisfait... L'élève racontera les diverses expériences que le roi fera pour s'assurer de la réalité de ce privilège... il saisira une branche de chêne... cueillera une pomme... coupera des épis de blé... touchera les portes de son palais... — Ravissement de Midas. Arrivera le moment de se mettre à table. Série d'inconvénients auxquels n'avait point songé Midas. Il meurt de faim au milieu de l'abondance. Bacchus, supplié par lui, viendra à son aide, et lui conseillera d'aller se plonger dans le Pactole. Depuis lors le Pactole



#### DÉVELOPPEMENT.

Bacchus étant venu en Phrygie, suivi de sa cohorte accoutumée, le vieux Silène, qui l'accompagnait, s'arrêta vers une fontaine où Midas avait fait verser du vin pour l'attirer. Le bonhomme en était friand; il y resta longtemps, et s'endormit auprès de la source en attendant que la soif lui revînt. Les pâtres de Phrygie, l'ayant trouvé ivre et chancelant, le couronnèrent de fleurs et le conduisirent au palais de Midas; ce prince, ravi d'avoir en sa puissance le ministre fidèle des mystères de Bacchus, lui fait un accueil magnifique, et le ramène aux champs de Lydie après dix jours de réjouissances et de festins. Le dieu, charmé de revoir son père nourricier, et reconnaissant de l'hospitalité qu'il a reçue à la cour phrygienne, permet à Midas de former un souhait qu'à l'avance il exauce. « Que tout ce que je touche, s'écrie Midas, se change en or à l'instant même. » Bacchus accomplit son souhait, et lui fait ce don funeste en regrettant qu'il n'ait pas mieux choisi. Le roi, qui se croit au comble de la félicité, se retire joyeux du pouvoir qu'il vient d'obtenir. Osant à peine croire à une faveur si singulière, il veut en faire l'essai : une branche de chêne pendait verdoyante au-dessus de sa tête; il la cueille, et c'est un rameau d'or; il coupe quelques



épis, qui deviennent à l'instant même la plus précieuse de toutes les moissons; il détache une pomme, et l'on croirait un fruit sorti du jardin des Hespérides; il touche les portes de son palais, et l'or rayonne sur les panneaux resplendissants; il plonge sa main dans l'eau, et l'or coule sous ses doigts en filets jaunes et limpides. C'était un enchantement, et Midas pouvait à peine contenir les transports de sa joie. Cependant ses domestiques dressent devant lui une table chargée de viandes et de fruits. Mais *voici bien une autre fête* : le prodige continue, et tous les mets se changent en or à mesure qu'il y porte les doigts : il touche aux dons de Cérès, et c'est un lingot qu'il essaye de broyer sous sa dent; il porte une orange à sa bouche, et le fruit délicieux n'est plus qu'un métal froid sans saveur et sans goût; il mêle à une eau pure les doux présents de Bacchus, et c'est un or liquide qui coule dans sa bouche. Effrayé de ce malheur étrange, riche et pauvre tout à la fois, il commence à maudire le souhait qu'il a formé. Alors, levant au ciel ses mains encore toutes chargées de l'or qu'elles ont touché, il supplie le dieu de le délivrer d'une faveur aussi funeste. Les dieux sont indulgents : Bacchus pardonne à Midas une faute qu'il avoue, et lui commande d'aller se laver dans le Pactole. La brillante prérogative du roi passa aux eaux du fleuve; et maintenant encore le Pactole est célèbre par les paillettes d'or qu'il roule.

### 29. Les Oreilles de Midas.

(Sujet mythologique.)

#### ARGUMENT.

Le dieu Pan, fier de sa flûte, défie la lyre d'Apollon. Midas, roi de Phrygie, choisi pour juge de la lutte, décerne le prix à Pan. Apollon change les oreilles grossières de Midas en oreilles d'âne... Soins de Midas pour cacher cette difformité... son barbier s'en aperçoit... Promesses et menaces pour s'assurer de sa discrétion... Le barbier, ne pouvant contenir son secret, va dans un lieu écarté, fait un trou dans la terre et, y appliquant la bouche, dit : « Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne. » Il ferme le trou et croit avoir enseveli son secret; mais, au bout de quelques mois, des roseaux surgissent en cet endroit; ils sèchent, et, quand le vent vient les agiter, on les entend répéter entre eux...

#### DÉVELOPPEMENT.

Le dieu Pan eut un jour la témérité de préférer sa flûte à la lyre d'Apollon. Il poussa la vanité jusqu'à lui porter un défi. Les deux rivaux prirent pour arbitre Midas, roi de Phrygie, qui,



après les avoir entendus, adjugea la victoire au dieu des forêts, contre le sentiment de tous les assistants. Apollon, jugeant que des oreilles aussi grossières étaient indignes de conserver plus longtemps la forme humaine, les lui allongea, les couvrit de poils grisâtres et les rendit mobiles; en un mot, il affubla sa tête d'une paire d'oreilles d'âne. Midas, désolé de la dimension formidable de ses cartilages auditifs, eut grand soin de cacher sa honte sous une tiare magnifique. Mais il n'est tiare qui tienne; quand vint le barbier, le pauvre Midas, obligé de quitter son diadème, mit à nu son étrange difformité. Il employa et menaces et promesses pour obtenir le silence. Mais que font des millions devant le plaisir de parler? Le coiffeur promit le secret; mais il fut à peine sorti du palais, qu'il brûlait déjà de le divulguer. La crainte d'encourir la colère de son maître lui ferma quelque temps la bouche. A la fin, succombant à la tentation, il va dans un lieu écarté, fait un trou dans la terre, et, s'approchant au fond de l'étroite cavité : « Midas, dit-il tout bas, le roi Midas a des oreilles d'âne. » Il comble la fosse et se retire, croyant avoir enseveli son secret dans les entrailles de la terre. Mais, au bout de quelques mois, des roseaux poussèrent en cet endroit; et, l'automne les ayant séchés, on les entendait murmurer entre eux, quand un vent léger les agitait : « Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne. »

### 30. Le Kan et le Derviche.

#### ARGUMENT.

Kan d'une tribu tartare à la chasse. Il rencontre un derviche qui proposait, chemin faisant, un bon conseil, au prix de cent pièces d'or. Le kan passe le marché et le derviche livre son conseil : « *N'entreprends jamais rien sans y avoir d'abord mûrement réfléchi.* » Rires moqueurs des courtisans. Le kan leur représente qu'ils ont tort de mépriser le conseil du derviche; cette maxime, quoique très-commune...; et, comme il en apprécie lui-même la valeur, il la fait graver en lettres d'or sur les murs de son palais.

A quelque temps de là, un gouverneur ambitieux gagne le médecin du kan, qui s'engage à faire périr son maître en le saignant avec une lancette empoisonnée.

Près d'accomplir son crime, le médecin lit sur la muraille l'inscription salutaire; il rejette la lancette empoisonnée et en prend une autre. Cette action et le trouble du médecin n'échappent pas au kan : il contraint le coupable à avouer son projet criminel.

Grâce accordée au médecin en faveur de son repentir; condamnation du gouverneur; récompense brillante accordée au derviche.



## DÉVELOPPEMENT.

Le kan d'une tribu tartare s'en allait un jour à la chasse, accompagné d'une suite nombreuse. Il rencontra au milieu du chemin un derviche qui criait de toutes ses forces : « Lequel d'entre vous veut me faire présent de cent pièces d'or, je lui donnerai un bon conseil. » Le kan lui fit aussitôt compter la somme, et le derviche dit d'une voix solennelle : « N'entreprends rien sans y avoir d'abord mûrement réfléchi. » Et il passa son chemin. Le cortège du kan se mit à rire, bafoua le pauvre derviche et se moqua de son conseil, qu'il vendait si cher ; mais le kan en prit une tout autre opinion. « Ce que le derviche vient de nous dire, observa-t-il à ses courtisans, est, à la vérité, une maxime très-commune ; mais elle n'en doit pas être moins rigoureusement suivie, et, pour ne pas l'oublier, je veux qu'elle soit écrite sur toutes les portes de mon palais, sur tous les murs de mes appartements. » Cet ordre fut exécuté, et l'on vit bientôt le conseil du derviche briller partout en lettres d'or.

A quelque temps de là, un gouverneur ambitieux forma le projet de faire assassiner le kan et de s'emparer de son trône. A cet effet, il décida, moyennant une forte récompense, le médecin royal à plonger une lancette empoisonnée dans les veines du kan, aussitôt qu'il en trouverait l'occasion.

Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Mais, comme le médecin tenait déjà le vase dans lequel devait jaillir le sang de son maître, il voit ces paroles écrites sur la muraille : *N'entreprends rien sans y avoir mûrement réfléchi.* Et alors il chancelle dans sa résolution, et, avec une anxiété visible, il rejette la lancette empoisonnée pour en prendre une autre. Le kan, qui s'aperçoit de ce manège, veut en connaître la cause. A cette demande, le chirurgien hésite, balbutie, et tremble comme un coupable devant son juge. « Misérable, lui dit le kan en s'élançant vers lui, ton anxiété trahit le secret d'une mauvaise action pour laquelle tu n'étais pas encore mûr : il n'y a qu'un aveu sincère qui puisse te sauver. »

Le médecin tombe alors aux genoux de son maître, et lui découvre l'horrible projet dont l'inscription placée sur la muraille a arrêté l'exécution. « J'ai donc bien fait de payer au derviche son conseil, » s'écria alors le kan en levant les mains au ciel.

Il fit grâce au médecin, condamna le bey au supplice des régicides, et fit chercher partout le derviche, qu'il combla de biens et d'honneurs : « Car, disait-il, un conseil qui sauve la vie des



hommes ne peut jamais recevoir une trop magnifique récompense. »

### 31. Le Loup et le Renard.


#### ARGUMENT.

Renard forcé de se mettre sous le patronage d'un loup plus fort que lui. Le loup ordonnera en despote.

Chaque jour le renard entendra l'invariable injonction : « Renard rouge, trouve-moi quelque chose à manger, ou je te mange. »

Le premier jour, le renard dira qu'il connaît une métairie renfermant une jolie paire d'agneaux ; ordre donné au renard d'en aller voler un ; le loup, insatiable dans sa glotonnerie, s'en ira pour chercher l'autre : on le surprendra et il sera rossé. A ses reproches le renard répondra : « Pourquoi n'es-tu jamais rassasié ? »

Le deuxième jour, nouvel ordre du loup. Le renard ira voler six gâteaux dans une ferme. Le loup, qui les trouvera bons, voudra avoir les autres : nouvelle mésaventure. Nouveaux reproches ; même réponse du renard.

Le troisième jour, le renard conduira son compère dans une cave où se trouveront en abondance des viandes salées. Le loup se gorgera de nourriture ; le renard mangera avec précaution, et ira de temps en temps visiter le soupirail,  observe si personne ne vient. Le loup deviendra bientôt rond comme un tonneau ; le renard fera un tapage infernal. Arrivée du maître et de ses gens ; le renard s'échappera par le soupirail ; le loup ne pourra plus passer et sera tué sur place.

#### DÉVELOPPEMENT.

Un loup avait forcé un renard à se placer sous son patronage ; et ce que le seigneur loup désirait, maître renard devait le faire, car il était le plus faible. Un jour qu'ils chassaient dans la forêt, le loup dit : « Renard rouge, trouve-moi quelque chose à manger ou je te mange. — Je connais, répondit le renard, une métairie où il y a une jolie paire de petits agneaux ; si tu veux, nous irons les chercher. » Le loup consent, et ils partent. Le renard vole un agneau, l'apporte au loup et se sauve. Quand l'agneau fut mangé, le loup, qui n'était pas encore content, s'en alla pour enlever l'autre ; mais la brebis l'aperçut et se mit à bêler si haut, que les paysans accoururent, et battirent mon loup tant et si bien, qu'il s'échappa tout meurtri de leurs mains, et s'en revint auprès du renard en hurlant et en boitant. « Ah ! lui dit-il, tu m'as fait faire là une belle campagne ! » Le renard lui répondit : « Pourquoi n'es-tu jamais rassasié ? »





Le lendemain, ils s'en vont dans la campagne, et le loup dit à son compagnon : « Renard rouge, trouve-moi quelque chose à manger ou je te mange. — Je connais, dit le renard, une maison où l'on cuit de bons gâteaux ; laisse-moi t'en aller chercher. » Le renard se glisse adroitement le long du mur, s'introduit dans la ferme, et trouve moyen d'enlever six gâteaux qu'il apporte au glouton.

« Voilà de quoi manger, » lui dit-il ; et il s'esquive. Quand les six gâteaux furent dévorés, le loup, qui les trouvait bons, voulut encore en avoir. Il entre dans la maison et se dispose à faire curée ; mais, au bruit qu'elle entend, la maîtresse du logis accourt, l'aperçoit, appelle du monde, et voilà que l'on rosse mon loup jusqu'à le rendre perclus de deux jambes ; il se traîne avec peine aux pieds du renard, et lui adresse de nouveaux reproches ; mais le renard lui répond : « Pourquoi n'es-tu jamais rassasié ? »

Le troisième jour, ils sortent encore ensemble, et le loup dit : « Renard rouge, trouve-moi quelque chose à manger ou je te mange. — Je connais, dit le renard, une cave toute remplie de viandes fraîchement salées ; nous pouvons aller en prendre. — Oui, dit le loup, mais je ne veux pas que tu me quittes cette fois, afin de m'aider en cas de besoin. » Et ils arrivent dans la cave, qu'ils trouvent abondamment garnie. Le loup s'en donne à cœur joie. Il pensait : Jusqu'à ce que je m'arrête, il y a encore du temps. Le renard mangeait bien aussi ; mais il s'en allait à tout moment visiter le soupirail par où ils avaient passé, afin de s'assurer si son corps était encore assez mince pour sortir. Le loup, qui ne comprenait rien à ce manège, lui disait : « Mais, mon cher renard, qu'as-tu donc à courir ainsi de côté et d'autre et à sauter en haut et en bas ? — Il faut bien, répondit le rusé compère, que je voie si personne ne vient ; mais mange, mange toujours. — Oh ! dit le loup, je ne sors pas d'ici que la place ne soit vide. » Alors le renard, voyant que le glouton était devenu gros et rond comme un tonneau, se mit tout à coup à faire un tapage d'enfer. Le maître de la maison, qui entend du bruit dans sa cave, accourt. Le renard s'élançe par le soupirail et s'évade ; le loup veut en faire autant ; mais il est devenu trop gros et ne peut plus passer. Alors les garçons de la ferme tombent sur lui et le font expirer sous les coups. Quant au renard, il s'en retourna dans la forêt, bien content d'être débarrassé de son incommode compagnon, qui n'était jamais rassasié.



**32. Les Trois Frères.****ARGUMENT.**

Un homme avait trois fils et une seule maison à leur laisser en héritage. Il les exhorta à se choisir une profession, promettant la maison à celui qui se distinguera le plus dans son métier.

Départ des fils. L'aîné se fera maréchal-ferrant, le cadet barbier, le plus jeune professeur d'escrime. Tous trois recevront une éducation parfaite : le maréchal ne ferrant que les chevaux du roi, le barbier ne rasant que de grands seigneurs, l'élève spadassin recevant de terribles bottes. Chacun comptera bien sur la maison. Au bout d'un certain temps, retour au foyer paternel.

Promenade proposée par le père pour donner, chemin faisant, à ses fils l'occasion de déployer leurs talents. Un lièvre passera : le barbier s'élançera à sa poursuite, le savonnera, le rasera et le frisera sans l'arrêter ni le blesser. Admiration du père.

Viendra un cheval au pas de course. Le maréchal-ferrant le suivra avec agilité, le déferrera et lui attachera quatre fers neufs. Le père en extase balancera dans son choix.

Tout à coup grande pluie. Le père et les deux habiles artistes s'enfuiront au plus vite. Le professeur d'escrime restera en plein champ, et, à l'aide de son épée qu'il fera voltiger activement au-dessus de sa tête, il se procurera un abri improvisé, et arrivera intact au logis.

A qui le père donnera-t-il la maison ?

**DÉVELOPPEMENT.**

Un homme avait trois fils entre lesquels il partageait également son affection. Comme il commençait à ressentir les premières atteintes de la vieillesse, il aurait bien voulu procurer à chacun de ses enfants un établissement convenable. Mais toute sa fortune consistait en une maison, modeste héritage de ses pères, qu'il voulait laisser en entier à l'un des membres de sa famille. Ne sachant sur qui fixer son choix, il commanda à ses fils de parcourir le monde, de choisir un état, et promit de donner la maison à celui qui se distinguerait le plus dans la profession qu'il aurait embrassée.

Les trois fils partirent après avoir fixé le terme qui les verrait de retour à la maison paternelle. L'aîné se fit maréchal-ferrant, le cadet barbier, et le plus jeune professeur d'escrime.

Le hasard voulut que chacun d'eux trouvât un bon maître, qui pût lui donner d'excellentes leçons. Le maréchal-ferrant fut employé à ferrer les chevaux du roi, et il se disait en lui-même : Il est impossible que la maison me manque. Le barbier, qui ne rasait que de riches seigneurs, comptait aussi que la maison lui



reviendrait. Quant au maître d'escrime, il reçut de terribles bottes; mais il serrait les dents et supportait tout en disant: « Si tu crains les bottes, tu n'auras pas la maison. »

Lorsque le terme fixé pour le retour fut arrivé, ils reprirent le chemin de leur village. Le père les accueillit avec empressement. Au bout de quelques jours, il leur proposa une promenade dans la campagne; car, pensait-il, ils trouveront peut-être, chemin faisant, l'occasion de me prouver leur talent. Tout à coup ils virent un lièvre courir à travers champs. « Parbleu, dit le barbier, tu viens à propos. » Aussitôt il prend son pinceau, fait mousser le savon jusqu'à ce que le lièvre soit tout près de lui, le savonne à la course, le rase, lui fait de jolies moustaches, et ne le coupe ni ne l'endommage le moins du monde. « Cela me plaît, dit le père; la maison t'appartiendra, à moins que tes frères ne se distinguent plus particulièrement. »

Quelques moments après, ils aperçurent sur la grand'route un beau cheval que son maître lançait au galop. « Maintenant, mon père, dit le maréchal-ferrant, vous allez voir mon savoir-faire. » Et il vole sur les traces du cheval, emboîte le pas, lui arrache les quatre fers tandis qu'il galope toujours, et lui en attache quatre nouveaux avec autant d'aisance que si le coursier avait été en repos.

Le père était émerveillé, et il ne savait en vérité à qui des deux il devait adjuger la maison. Ils s'en retournaient alors au logis. Le troisième fils, qui n'avait pu trouver une circonstance favorable pour déployer son adresse, suivait tout pensif et regardait tristement son épée qu'il maudissait de tout cœur. La pluie vint à tomber subitement: le maître d'escrime tire son épée, la brandit en coups croisés au-dessus de sa tête, et fait si bien que pas une goutte ne tombe sur lui; la pluie redouble et tombe enfin par torrents; il se démène de plus belle; et, tandis que son père et ses frères, prenant leur course, arrivent tout trempés à la maison, notre spadassin les rejoint non plus mouillé que s'il eût été sous un toit. Le père enchanté, et criant presque au miracle, lui remit sur-le-champ la maison.

### 33. La Piété filiale.

#### ARGUMENT.

Il y a trois cents ans, un riche marchand mourut, laissant une fortune considérable. Il n'avait qu'un fils, parti, jeune encore, pour les Indes,

PARTIE DU MAÎTRE.

11



auprès d'un oncle. Le jeune homme, en revenant en Europe, avait essuyé un naufrage ; il n'avait pas péri ; mais on ne savait ce qu'il était devenu.

Le marchand mourra donc sans revoir son fils... Héritage confié par le père à un ami dévoué, avec recommandation de... Au bout d'un an, un jeune homme se présentera, puis un second, puis un troisième, pour recueillir la succession. Tous trois diront avoir perdu leurs papiers dans le naufrage. Le dépositaire, certain que sur les trois prétendants il y a au moins deux imposteurs, usera du stratagème suivant : arc remis aux rivaux, portrait du père proposé pour but. Le point désigné sera marqué sur le cœur même de l'image. Le premier jeune homme approchera du but ; le second le percera ; le troisième, fondant en larmes, refusera de commettre même l'apparence d'un parricide sur le portrait vénéré. — Le juge éclairé par ce mouvement de piété filiale...

#### DÉVELOPPEMENT.

Il y a trois cents ans, un riche marchand mourut à Lyon, laissant une fortune considérable. Cet homme n'avait pour héritier qu'un fils unique, qui, tout jeune, était allé aux Indes auprès d'un de ses oncles. On apprit qu'en revenant en Europe ce jeune homme avait fait naufrage, mais qu'il n'avait pas péri.

Jusqu'à la dernière heure, le malheureux père avait espéré le retour de son enfant ; mais, voyant enfin qu'il fallait mourir seul, sans qu'une main chérie lui fermât les yeux, il avait confié toute sa fortune à un ami sûr et dévoué, pour la remettre fidèlement à son fils, s'il revenait jamais. Au bout d'une année, un jeune homme se présenta : il dit qu'il était le fils du marchand et qu'il venait recueillir sa succession. Peu de jours après, il en vint un autre qui prétendit au même titre et réclama les mêmes droits. Enfin un troisième se présenta le mois suivant. Tous trois allèrent devant le dépositaire pour faire reconnaître leurs prétentions. Mais comme chacun disait avoir perdu ses papiers dans le naufrage, le juge était fort embarrassé, faute de preuves. « Il y a nécessairement parmi vous deux imposteurs, leur dit-il, et, comme il m'est impossible de les reconnaître, je vais vous faire remettre à chacun un arc, et celui qui approchera le plus près d'un but marqué sera l'héritier ; car j'espère que Dieu fera triompher la bonne cause. »

Alors, conduisant le premier des jeunes gens dans le jardin, il lui dit : « Voici le portrait de votre père, visez à cette marque blanche qui est à la place du cœur. » Le jeune homme décocha sa flèche, et elle atteignit près de l'endroit désigné. On fit venir le second prétendant qui fut encore plus heureux. Enfin, le troisième vint à son tour ; mais, quand on lui eut montré le



portrait du père, qu'il lui fallait percer d'une flèche, il jeta avec indignation l'arc et les traits, et protesta qu'il aimait mieux perdre son héritage que de commettre un parricide, ne fût-ce que sur une image : « Tu es un brave jeune homme, s'écria le dépositaire, et l'héritage t'appartient, car c'est toi qui es le véritable fils ; les deux autres sont des imposteurs. Si le marchand avait été leur père, son portrait eût été pour eux une relique sacrée, qu'ils n'auraient jamais osé percer d'une flèche. »

### 34. Les Trois Filous.

#### ARGUMENT.

Paysan monté sur son âne et conduisant à la foire une chèvre qui suit l'âne, une clochette au cou. Trois filous se concertent pour dépouiller le pauvre homme. Le premier gage qu'il lui enlèvera sa chèvre sans qu'il s'en aperçoive ; le second, son âne, et qu'il en sera bien aise ; le troisième, ses habits, et qu'il le remerciera. (*On fera parler les voleurs.*)

Les voleurs se mettent à l'œuvre : 1° La clochette détachée adroitement du cou de la chèvre, et attachée à la queue de l'âne ; le paysan s'apercevra trop tard du vol commis à son préjudice. Il s'informera auprès des passants. — 2° Apparition du second voleur ; il indiquera au paysan affligé la prétendue direction du ravisser, et s'offrira de garder l'âne, qu'il entraînera par un chemin détourné. Retour du paysan après de vaines fatigues ; nouveau désappointement. Il continue sa route. — 3° Le dernier des larrons se poste près d'un puits sur les pas du pauvre homme consterné par les deux vols précédents, et feint, dans un dialogue que l'élève composera, d'avoir laissé tomber dans le puits une cassette de diamants destinés au calife. Il sera pendu comme ravisseur. Conseil du paysan : le puits n'est pas profond. — Réponse du voleur : il craint l'eau ; dix pièces d'or offertes au paysan s'il veut descendre dans le puits. Celui-ci accepte avec empressement, ôte ses habits, et est dupe pour la troisième fois.

#### DÉVELOPPEMENT.


Un paysan conduisait une chèvre à la foire ; il était monté sur son âne, et la chèvre suivait par derrière ayant au cou une petite clochette. Trois filous qui étaient en embuscade virent passer cette petite caravane et ne tardèrent pas à la convoiter. Comme ils étaient ce jour-là de joyeuse humeur, ils résolurent de s'égayer aux dépens du pauvre homme. « Je gage, dit le premier, que je lui enlève sa chèvre sans qu'il s'avise jamais de me la redemander. — Et moi, dit le second, je lui enlèverai l'âne sur lequel il est monté et il sera bien aise. — Oh ! oh ! dit à son



tour le troisième, il ne lui restera plus que ses habits. Eh bien, je veux les lui ôter tous et qu'il me remercie. »

Alors le premier filou, suivant le paysan à pas comptés, délie adroitement la clochette du cou de la chèvre, l'attache à la queue de l'âne et se retire prestement avec sa proie. Le cavalier, qui entendait toujours derrière lui le grelot, continuait tranquillement sa route, convaincu que l'animal le suivait. Mais il tourne la tête, et il est bien étonné de ne plus retrouver sa chèvre; il en demande des nouvelles à tous les passants.

Le second filou s'avance et lui dit : « Je viens d'apercevoir un homme qui en entraînait une vers le sentier de la montagne. » Le paysan descend avec précipitation de son âne, prie le filou de vouloir bien le lui garder, et court de toutes ses forces sur les traces du prétendu ravisseur. Après avoir parcouru bien du terrain, il revint accablé de fatigue et tout essoufflé; mais, pour comble de malheur, il ne retrouva plus ni âne ni gardien.

Le troisième filou attendait son homme auprès d'un puits, où celui-ci devait nécessairement passer. A son approche, le filou pousse de grands cris, s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine, et tout cela si naturellement joué, que le paysan est un instant distrait de  **donemka** Qu'avez-vous donc à vous désespérer? lui dit-il, vous n'êtes sûrement pas aussi malheureux que moi : j'ai perdu un âne et une chèvre qui faisaient toute ma fortune. — Voilà, ma foi, une singulière plaisanterie, s'écria le filou d'un ton qu'il s'efforçait de rendre brusque, et vous me la donnez belle avec votre âne et votre chèvre. Plût à Dieu que j'eusse perdu mille ânes et mille chèvres, je m'en moquerais comme d'une prise de tabac. Dites-moi, bonhomme, avez-vous, comme moi, laissé tomber dans ce puits une cassette pleine de diamants que je portais au calife. Je vais être assurément pendu comme ravisseur. — Que n'allez-vous au fond du puits? dit le paysan, il n'est pas profond. — Eh! mon ami, que dites-vous là? repartit le filou en s'éloignant rapidement du puits et en feignant de trembler de tous ses membres; l'eau m'a toujours fait une peur effroyable, et je suis si maladroit, que je me noierais infailliblement. J'aime encore mieux courir le risque d'être pendu. Mais, si quelqu'un voulait me rendre ce service, je lui donnerais volontiers dix pièces d'or. » La pauvre dupe remercia le fripon, qui lui présentait une occasion si favorable de réparer les pertes qu'il avait faites. « Promettez-moi dix pièces d'or, et je vous rapporte votre cassette. »



Aussitôt dit, aussitôt fait. Il ôte ses habits et descend dans le puits avec tant de légèreté que le filon vit bien qu'il n'aurait que le temps d'enlever sa proie. Le paysan, arrivé au fond du puits, n'y trouva point de cassette; et, quand il fut remonté, il ne lui fut plus permis de douter de son nouveau malheur : les habits, l'âne et la chèvre avaient tous pris la même route; et leur malheureux maître regagna avec bien de la peine un village voisin, où il put couvrir sa nudité.

### 35. Le Petit Moqueur.

#### ARGUMENT.

Bon tonnelier vivant dans un village de la Champagne et ayant trois fils du plus heureux naturel, mais tous trois disgraciés de la nature : l'un est bossu, l'autre borgne, le troisième boiteux.

Au château habite un riche monsieur dont le fils Rodolphe, âgé de dix ans, est paresseux, fat, moqueur. Quand il passe près de la boutique du tonnelier, il ne désigne les trois enfants de l'artisan que par les sobriquets de *Chameau*, de *Cyclope* et de *Vulcain*. Ceux-ci se font expliquer auprès du maître d'école la valeur de ces insultes...

Or, peu de temps après, Rodolphe pêchant à la ligne, saute de bateau en bateau et tombe dans la rivière.. Heureusement le bossu est témoin de l'accident : il se jette à l'eau et ramène, grâce à sa bosse, l'imprudent sur le rivage... Vous voyez, monsieur, dira-t-il à Rodolphe, qu'une bosse est bonne à quelque chose.

Peu de jours après, nouvel incident. Rodolphe court dans une prairie après des papillons, et ne s'aperçoit pas qu'il va se jeter dans un piège à renards... La voix du borgne l'arrête... Vous voyez, monsieur, que mon seul œil peut donner un bon avis aux deux vôtres.

Une autre fois, Rodolphe excite un chien fort méchant... Le chien s'élançait sur lui, mais un coup de bâton, lancé à temps, écarte l'animal... Le bâton n'était autre chose que la béquille du boiteux... Bien vous a pris, monsieur, que je fusse boiteux.


Rodolphe reconnaît ses torts. La dernière scène s'était passée dans la cour du tonnelier... Il embrasse les trois enfants et leur demande pardon de son injustice, en leur promettant de n'être plus moqueur.

#### DÉVELOPPEMENT.

Dans un village de la Champagne vivait un bon tonnelier qui avait trois fils, dont le plus jeune était âgé de onze ans. L'un était bossu, l'autre borgne, et le troisième boiteux; mais tous les trois, quoique fort disgraciés de la nature, étaient intelligents, adroits et surtout bons garçons. Dans l'ancien château



de ce village habitait un riche monsieur dont le fils, Rodolphe, qui n'avait que dix ans, était bien paresseux, bien ignorant, bien fat et très-moqueur. Le petit impertinent, qui se croyait le plus beau garçon du monde et un habile personnage parce que son père était riche, avait coutume de se moquer des fils du pauvre tonnelier; et, faisant parade du peu de science qu'il avait acquise en travaillant malgré lui, il avait donné au bossu le nom de *Chameau*, au borgne celui de *Cyclope*, et celui de *Vulcain* au boiteux. C'était ainsi qu'il les appelait toujours quand il passait devant la boutique; et les pauvres garçons, sans comprendre l'allusion de ces sobriquets, s'apercevaient fort bien, au ton dont les prononçait Rodolphe, que c'étaient des injures. Cependant ils s'avisèrent enfin d'en demander l'explication au maître d'école du village, qui leur apprit qu'un chameau était un quadrupède bossu, qu'un cyclope était un être fabuleux n'ayant qu'un œil au milieu du front, et que Vulcain était un dieu de la Fable, que Jupiter avait jeté du ciel sur la terre, et qui avait eu le bonheur de ne se casser que la jambe dans cette chute.

Or, peu de temps après, il arriva que M. Rodolphe alla s'amuser à pêcher à la ligne; et, malgré la défense de son père, il s'avança de bateau  au milieu de la rivière. Enfin, voulant passer dans un dernier bateau, le pied lui glissa, et voilà notre pêcheur dans l'eau. Heureusement le bossu se trouvait sur le bord; il oublie que Rodolphe l'a offensé, s'élançe à la nage, parvient à saisir le petit malheureux, et le met sur son dos pour le rapporter au rivage. Sans la bosse, qui soutenait la tête de Rodolphe, celui-ci, qui était déjà presque évanoui, aurait pu être noyé dans le trajet. Lorsqu'il fut sauvé, son libérateur se contenta de lui dire: « Mon beau monsieur, ne vous moquez plus de la bosse du *Chameau*, vous voyez qu'elle est bonne à quelque chose. »

A peu de temps de là, dans une prairie sur la lisière du bois, Rodolphe courait après des papillons. Tout à coup il entend une voix qui lui crie: « Arrêtez! arrêtez! » Il se retourne et voit le borgne. Celui-ci avait aperçu un piège tendu pour prendre des renards. Rodolphe, qui ne l'avait point vu, était pris s'il eût fait un pas de plus; et, si personne n'eût passé par là, il courait le risque d'y mourir de faim. « Mon beau monsieur, dit le borgne, ne vous moquez plus de l'œil du *Cyclope*, vous voyez qu'il peut donner un bon avis à vos deux yeux. »

Une autre fois, Rodolphe avait imprudemment harcelé un





chien méchant qu'il ne connaissait pas. Le chien s'élançe furieux sur lui. Rodolphe pousse un cri; mais soudain un vigoureux coup de bâton arrête l'élan du chien. Quel était ce bâton? la béquille du boiteux : « Mon beau monsieur, dit ce dernier, ne vous moquez plus de *Vulcain*, vous voyez que sa béquille peut être utile dans l'occasion. »

Cette fois, Rodolphe n'y tint plus, et il dit aux trois frères qui étaient présents, car cette dernière scène s'était passée devant leur demeure : « Mes amis, mes libérateurs, pardonnez-moi. Je vous ai offensés, je suis un étourdi, mais je ne suis pas un méchant garçon. Je vous remercie des services que vous m'avez rendus; le plus grand est de m'avoir à jamais corrigé d'un vilain défaut. Permettez-moi de vous embrasser, et comptez sur ma reconnaissance... »

---

### 36. Jeune Fille. — Fête de sa Mère. — Rose.

*Rédiger un sujet de narration avec ces trois mots.*

#### DÉVELOPPEMENT.

Le soleil vient de se lever radieux sur le grand parc, l'ombre des arbres séculaires s'étend au loin, mais elle ne va pas jusqu'au jardin couvert de fleurs aux mille couleurs. Une jeune enfant s'avance, elle semble rêveuse, elle cherche (ce beau jour est celui de la fête de sa mère), elle cherche ce qu'il faut lui dire; tout à coup elle jette un cri de joie, elle a vu au milieu du jardin une belle rose épanouie, elle l'arrache et court à sa mère : « Tiens, mère chérie, tiens, vois ton image et celle de mon cœur; cette belle rose, belle comme toi, s'entr'ouvre et s'épanouit aux rayons du soleil, comme je m'épanouis, moi, aux rayons bienfaisants de ton amour. — O ma fille, mon joli bouton de rose, puisses-tu dire vrai, et, comme ce bouton qu'a épargné ta petite main, grandir toujours plus belle sous les yeux de ta mère! »

---

### 37. Les Sybarites.

#### ARGUMENT.

Sybaris, ville de Lucanie, bâtie par les Achéens. Les richesses corrompent les Sybarites, et leur nom passe en proverbe:.... Tableau de la mol-



lesse des Sybarites : oisiveté, jeux, spectacles, récompenses décernées aux cuisiniers habiles, invitations de festins adressées un an à l'avance pour en mieux faire les apprêts, coqs bannis à cause de...; artisans écartés de la ville... Exemples de mollesse : un Sybarite suait à grosses gouttes en voyant un esclave fendre du bois; un autre n'avait pu dormir parce qu'une des feuilles de rose qui jonchaient sa couche s'était pliée en deux.

Quelle différence avec les Spartiates !...

Guerre avec les Crotoniates : ce peuple était commandé par Milon, cet athlète qui... On est en présence : les chevaux des Sybarites, habitués à une musique efféminée, se cabrent et sautent en cadence en entendant... Déroute complète des Sybarites; leur ville détruite.

#### DÉVELOPPEMENT.

Sybaris avait été bâtie par les Achéens à l'ombre des belles montagnes de la Laconie. Cette ville s'était laissé corrompre par ses richesses. Son nom est resté immortalisé pour ses vices; et la mollesse de ses habitants a passé en proverbe jusqu'à nos jours. Ils décernaient des prix à ceux qui inventaient de nouvelles voluptés. On ne les voyait occupés que de festins, de jeux, de spectacles et de parties de plaisir. Il y avait des récompenses publiques et des marques de distinction pour les citoyens qui traitaient avec la plus de magnificence. On récompensait splendidement les cuisiniers qui réussissaient à faire de nouvelles découvertes dans le grand art de flatter le goût et de satisfaire le palais. Ils conviaient les gens à manger un an avant le jour du festin pour avoir le loisir de le faire plus délicat. Enfin ils portaient si loin le raffinement de la mollesse, qu'ils bannirent les coqs de peur d'en être éveillés, et qu'ils écartèrent sévèrement de leur ville tous les artisans qui faisaient trop de bruit en travaillant. On rapporte qu'un Sybarite suait à grosses gouttes en voyant un esclave qui fendait du bois; et qu'un autre se plaignit d'avoir passé toute une nuit sans dormir, parce que, parmi les feuilles de roses dont son lit était semé, il y en avait une qui s'était pliée en deux.

On conçoit que de tels hommes ne devaient pas avoir l'humeur très-belligéreuse : ceux qui ne rencontrent pas le sommeil sur un lit de fleurs s'accoutument peu des fatigues de la guerre. L'héroïsme qui poussait les Spartiates à mourir pour la patrie avait été longtemps une énigme pour eux. A la fin, ils s'étaient imaginé que ces fiers républicains bravaient la mort, moins par amour de la vertu que pour se délivrer de la vie austère qu'ils menaient. Cette dépravation inouïe leur devint fatale. Les Cro-



toniates, leurs voisins, les attaquèrent; ils étaient conduits par Milon, ce fameux athlète qui porta un bœuf aux jeux Olympiques, le tua d'un coup de poing et le mangea tout entier. Les Sybarites ne tinrent pas longtemps : au premier bruit des instruments guerriers, leurs chevaux, qu'ils avaient accoutumés pendant la paix à sauter en cadence au son de la musique, se dressèrent tous en même temps au lieu de marcher à l'ennemi, et se mirent à danser une sarabande sur le champ de bataille. La défaite de Sybaris fut complète, et cette ville célèbre expia par une entière destruction la corruption de ses mœurs et la vie efféminée de ses habitants.

### 38. Le Diamant au plus vertueux.

#### ARGUMENT.

Un père riche et âgé partage ses biens entre ses trois fils. Il lui reste un diamant, qu'il destinera à celui de ses enfants qui se sera le plus distingué, dans le délai de trois mois, par une action noble et généreuse. Retour des trois fils au terme du temps fixé.

Récit du 1<sup>er</sup> : — Un étranger lui a confié sa fortune sans exiger de lui aucune reconnaissance. La confiance du depositaire n'a pas été trompée. Réflexions du père sur la valeur de cette action... *Justice.*

Récit du 2<sup>o</sup> : — En voyageant, il a vu un pauvre enfant qui se noyait dans un lac : il l'a sauvé au risque de perdre la vie. Remarques du père... *Générosité et humanité.* Il a fait là ce que notre titre d'homme nous oblige...

Récit du 3<sup>o</sup> : — En passant près d'un précipice, il a vu son ennemi imprudemment endormi sur le bord de l'abîme... il l'a généreusement éveillé. Admiration du père : ce trait est un acte de *vertu* et d'*héroïsme*...  
A qui le diamant?

*Dans tout le cours de ce sujet, langage direct entre le père et ses fils.*

#### DÉVELOPPEMENT.

Un honnête père de famille, chargé de biens et d'années, voulut régler d'avance sa succession entre ses trois fils et leur partager ses richesses, fruit de ses travaux et de son industrie. Après avoir assigné à chacun son lot : « Il me reste, ajouta-t-il, un diamant de grand prix, je le destine à celui d'entre vous qui se distinguera le plus par quelque action noble et généreuse, et je vous donne trois mois pour vous mettre en état de l'obtenir. » Aussitôt les fils se dispersent; mais, au temps prescrit, on les voit de retour à la maison paternelle.



Ils se présentent devant leur juge, et l'aîné, prenant la parole, lui dit : « Mon père, pendant mon voyage, un étranger me confia toute sa fortune; il n'avait de moi aucune sûreté par écrit, néanmoins je lui remis fidèlement son dépôt. Dites-moi, cette action ne mérite-t-elle pas des éloges? — Tu as fait, mon fils, ce que tu devais faire, lui répondit le vieillard, et celui qui en agit autrement est un fripon, car la probité est un devoir; ton action est une action de justice et non de générosité. »

Le second fils reprit ensuite : « Dans ma tournée, je passai un jour sur le bord d'un lac; un pauvre enfant venait de s'y laisser tomber; il allait se noyer. Je volai aussitôt à son secours, et lui sauvai la vie au risque de la mienne. — A la bonne heure, interrompit le père; mais il n'y a point encore de noblesse dans cette action, il n'y a que de l'humanité; tu as fait ce qu'en qualité d'hommes nous sommes tous obligés de faire pour nos semblables. »

Enfin le plus jeune vint à son tour et dit : « Un jour, je trouvai mon ennemi mortel profondément endormi sur le penchant d'un précipice; le moindre mouvement qu'il eût fait à son réveil ne pouvait manquer de le précipiter dans le gouffre; je l'ai doucement éveillé et je l'ai tiré du danger. — O mon fils, s'écria le bon père en le regardant avec tendresse, le diamant est à toi! Quelle grandeur d'âme que de faire du bien à son ennemi! »

### 39. Le Dernier des Fitz-Gérald.

#### ARGUMENT.

Au premier rang des familles du comté de Leicester, en Angleterre, brillait jadis celle de Fitz-Gérald, marquis de Kildare, descendant en ligne directe de Bryen-Boirive, roi d'Irlande, qui, au neuvième siècle, avait eu la gloire d'arracher ce pays à la tyrannique domination des Danois, et d'y rendre à la religion chrétienne toute sa splendeur. Malheureusement cette illustre race, chère aux populations, allait s'éteindre... le marquis de Kildare avait six filles, mais pas de garçons... Neuvaine... Un fils naît au marquis.

Il y avait alors au château un orang-outang apprivoisé, que le marquis employait souvent comme domestique à cause de son intelligence et de son adresse... Le singe s'éprend d'une vive affection pour l'enfant, et l'enfant en grandissant répond par son amitié au dévouement de l'animal...

Une nuit, incendie terrible au château, construit, comme toutes les maisons du pays, en bois... affluence des paysans... le marquis et ses



filles sauvés... on court à la chambre de l'enfant... sa mère est évanouie au pied du berceau vide, on l'emporte... le château s'écroule dans les flammes... désespoir général... tout à coup un cri part d'un toit respecté par l'incendie... le singe y est perché tenant l'enfant dans ses bras... Le singe avait vu le commencement de l'incendie, avait pénétré dans la chambre de l'enfant, et l'avait emporté de toit en toit jusqu'à ce qu'il fût hors de portée du sinistre... On aide au singe à descendre avec son précieux fardeau.

Depuis ce temps, la famille de Fitz-Gérald ajouta le singe à ses armoires.

## DÉVELOPPEMENT.

Au premier rang des familles du comté de Leicester, en Angleterre, brillait jadis celle de Fitz-Gérald, marquis de Kildare, descendant en ligne directe de Bryen-Boirive, roi d'Irlande, qui, au neuvième siècle, avait eu la gloire d'arracher ce pays à la tyrannique domination des Danois, et d'y rendre à la religion chrétienne toute sa splendeur. Malheureusement cette race illustre, chère aux populations par ses bienfaits et son humanité, était près de s'éteindre; son dernier et unique représentant avait eu de son mariage six filles et pas de fils, et déjà il avait atteint un âge avancé. Des prières publiques, auxquelles le peuple s'associait, furent prodiguées; enfin Dieu les exauça; la dame Fitz-Gérald accoucha d'un garçon.

Il y avait dans le château un grand singe, ou orang-outang, animal très-adroit, très-intelligent, et favori de son maître, dont il était le premier domestique. Il partagea la joie qu'il voyait régner autour de lui; il vit caresser le petit enfant et le caressa aussi, mais avec tant de précautions qu'il intéressait tous les spectateurs. Entendait-il l'enfant pleurer, il allait doucement balancer son petit berceau, ainsi qu'il l'avait vu faire; il le portait même dans ses bras, ce dont on s'effraya d'abord; mais on se rassura en voyant qu'aucune femme ne s'y prenait d'une manière plus adroite.

Aussitôt que le petit Fitz-Gérald eut quelque connaissance, il prit pour le singe toute l'amitié dont celui-ci lui donnait constamment des preuves. Ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et malheur à celui dont un simple geste aurait pu épouvanter le petit seigneur.

Voilà que par une nuit de calme la cloche d'alarme fait entendre des sons lugubres: le peuple s'éveille, se lève, et voit le ciel rougi par les flammes d'un incendie. Le feu dévorait le châ-



teau de Fitz-Gérald, qui, ainsi que toutes les maisons du pays, était en bois. Toute la population est accourue; le vieux seigneur est enlevé ainsi que ses filles; on se précipite dans la chambre de l'enfant, on n'y trouve, à côté du berceau vide, que la malheureuse mère étendue sans connaissance sur le plancher à demi consumé; on l'enlève; mais où est l'enfant? En vain les paysans, pour le découvrir, bravent héroïquement le danger dont plusieurs d'entre eux sont les victimes; le château s'écroule, et les dernières flammes sont emportées par le vent sur les maisons qui l'avoisinent.

Le désespoir était dans tous les cœurs et personne ne songeait à couper l'incendie, quand soudain un cri aigu se fait entendre; tous les yeux se dirigent du côté d'où il est parti, et à la lueur des flammes on aperçoit le singe qui, accroupi sur un toit, tenait dans ses bras le petit Fitz-Gérald. Le premier, du fond du parc, il avait vu l'incendie; franchir le fossé qui entourait le château, grimper par le mur à la chambre de son jeune maître, lever le loquet qui tenait le volet fermé, prendre l'enfant en dormi, le transporter de toits en toits du côté opposé aux flammes, avait été pour lui l'affaire d'un instant; maintenant il criait victoire. A cet aspect la joie revient dans les cœurs. On se précipite pour aider le singe et l'enfant à descendre; on ne savait lequel des deux fêter le plus.

De ce jour la famille Fitz-Gérald, si miraculeusement conservée, ajouta le singe à ses armoiries, où il occupa la première place.

#### 40. Le Milan et la Corneille.

##### ARGUMENT.

Mendiant traversant une forêt et réfléchissant à la bonté et à la toute-puissance de la Providence. Un milan apparaît dans les airs et s'abat sur un nid abandonné... Jeune corneille encore sans plumes, recevant de l'oiseau de proie la nourriture que ses parents lui refusent. Admiration du mendiant... Que la Providence est bonne! Elle ne dédaigne pas de prendre soin... et moi, homme, la plus parfaite des créatures... Ces réflexions faites, le mendiant se couche au pied d'un chêne et attend une nourriture providentielle; le reste du jour, le lendemain... mais vainement. Vers le soir, le milan revient vers sa protégée, et la voyant capable de voler et de se nourrir elle-même, il lui dit... Les paroles du milan sont une leçon pour le mendiant. Il se lève, et va à la ferme voisine demander du travail.



## DÉVELOPPEMENT.

Un mendiant traversait une forêt et faisait en lui-même de profondes réflexions sur les marques visibles et continuelles de la bonté et de la toute-puissance de Dieu. Il était plongé dans cette méditation, quand il vit un milan descendre du haut des airs et s'abattre sur un vieux nid qu'il couvrait de ses ailes, et dans ce nid était une pauvre petite corneille toute tremblotante, sans plumes et sans ailes, que ses parents avaient abandonnée. L'orpheline avançant sur le bord du nid sa tête toute nue, l'oiseau de proie lui donna à manger la pâture qu'il avait dans son bec, et puis il s'envola. A cette merveille : « Que la bonté et la miséricorde de Dieu sont grandes ! s'écria le mendiant. Chose admirable ! celui-là même qui ne peut chercher sa nourriture n'est point délaissé. La surface de la terre est une table commune que Dieu a préparée à toutes ses créatures ; elles y sont toutes également conviées. Et moi, son plus parfait ouvrage, je mendierais mon pain ! Non, désormais je m'abandonne entièrement à la providence de celui qui prend soin de toutes choses. » Et voilà qu'il se couche sous un arbre, louant et priant Dieu en attendant son dîner ; mais la journée s'écoula sans qu'il vît rien arriver. « Ce sera pour demain, » dit-il, et il s'endormit. Le lendemain matin, en s'éveillant, il commençait à avoir grand-faim, et il attendait impatiemment son déjeuner ; l'heure du déjeuner se passa, celle du dîner aussi, et personne ne vint. Seulement un peu avant le soir, le milan apporta comme de coutume la pâture à la jeune abandonnée. Le troisième jour, notre homme était presque mort de faim ; il s'étonnait fort que Dieu l'eût oublié ; pourtant il se mit à prier de nouveau, et il attendit encore toute la journée. Le soir, le milan vint de nouveau visiter sa petite amie ; mais, quand elle eut mangé, il lui dit : « J'ai pris soin de vous jusqu'à présent, parce que vous étiez incapable de quitter votre nid ; mais, maintenant que vous voilà grande et que vous pouvez voler pour aller chercher vous-même votre nourriture, je ne viendrai plus vous l'apporter. » Cela dit, le milan s'envola. L'homme comprit alors pourquoi Dieu n'avait pas écouté sa prière ; il se leva sur-le-champ, alla demander de l'ouvrage dans une ferme voisine, et se mit à travailler de bon cœur pour gagner sa vie.



## 41. La Pelote.

## ARGUMENT.

Un Génie donnera une pelote à un enfant, et lui dira qu'elle représente le fil de ses jours. Tant qu'il sera content de son sort, il pourra, en ne touchant pas à la pelote, prolonger son heureuse position. S'il n'en est pas content, il n'aura qu'à dévider une partie du fil pour avancer aussitôt dans la vie.

L'enfant veut échapper à la surveillance des domestiques : il se donne dix ans ; on le confie à un précepteur dont la tutelle lui devient à charge... L'enfant se hâte d'être jeune homme... Il s'ennuie bientôt de la liberté et des plaisirs... Le voilà marié et père d'enfants charmants... Heureux le temps où j'établirai mes enfants ! se dit-il. Il tire encore le peloton et devient grand-papa. Inconvénients de la vieillesse... mais il était devenu avare du fil... *Plutôt souffrir que mourir*... Enfin, vaincu par ses douleurs, il achève la pelote. Il n'avait vécu que deux mois depuis la visite du Génie. Réflexions.

## DÉVELOPPEMENT.

Un Génie parut un jour devant un enfant. « Tiens, dit-il, prends ce peloton, c'est le fil de tes jours. Tu peux en être à ton gré économe ou prodigue. Quand tu seras content de ton sort, ne touche pas au peloton, et le temps s'arrêtera pour toi. Quand ta vie te paraîtra un fardeau, tire le fil, et tes jours passeront comme un éclair. »

L'enfant reçut avec joie le mystérieux présent et ne tarda pas à en faire usage. Il souffrait impatiemment la tutelle des domestiques chargés de le garder ; quelquefois même il était sur le point de se fâcher quand ses parents, pour son bien, s'opposaient à ses fantaisies.

« Qu'on est heureux, se dit-il, quand on n'a plus de bonne et qu'on est grand garçon, quand on a dix ans ! » Pour les avoir, il n'eut besoin que de dévider quelques tours du peloton. Mais à la surveillance des domestiques succéda un autre genre d'autorité. L'enfant n'avait plus de bonne ; on lui donna un précepteur. Tous les jours, sans faire semblant de rien, il tirait un peu le fil pour abréger l'heure de la leçon. Mais le précepteur l'accompagnait même pendant les récréations, et ce témoin éternel était pour lui un ennemi. Il résolut de s'en affranchir et il dévida le peloton, tant qu'à la fin il se sentit de la barbe au menton. « Me voilà heureux, s'écria-t-il ; je suis libre. »

Il fut bientôt dégoûté de ce bonheur et de cette liberté. Il en-





viait le sort des hommes faits qui ont un rang, une épouse, une famille. Il sacrifia encore un peu de fil, et le voilà revêtu d'un emploi important, maître d'un hôtel brillant, environné de jolis enfants. « C'est bien, se dit-il, c'est très-bien; ma place est belle, mais elle me condamne à une pénible servitude : mes enfants sont charmants, mais ils me fatiguent souvent de leur babil. Ah ! que ne suis-je au temps où j'aurai ma retraite et où j'établirai mes filles et mes garçons ! » Comme il faisait cette réflexion, le peloton se trouvait sous sa main, il ne put s'empêcher de le tirer; aussitôt une glace lui renvoya l'image de ses cheveux gris, et ses enfants, dont le nombre était double, vinrent se ranger autour de lui. Quand il se vit des brus, il voulut être grand-père : « Quel plaisir, se disait-il, de faire sauter sur mes genoux les enfants de mes enfants ! » Il eut encore recours à son peloton pour satisfaire cette fantaisie. Les petits garçons et les petites filles arrivèrent, remplissant de leurs cris la chambre de leur grand-père; mais par malheur les rhumatismes, les paralysies et quelques autres infirmités arrivèrent en même temps. Le vieillard fut cloué sur son lit; étranger à tous les plaisirs, affaibli de plusieurs sens, il s'écriait souvent : « Quand donc tout cela finira-t-il ? » Il pouvait d'un geste terminer toutes ses douleurs, puisqu'il avait encore le fatal peloton; mais depuis quelque temps il était devenu très-avare de ce fil précieux; il le gardait religieusement sans y toucher. Un jour cependant, vaincu par la douleur, il tire le peloton, et le voilà tranquille pour jamais.

Le jeune homme n'avait pas en tout vécu plus de deux mois depuis la visite du Génie.

Si le ciel écoutait nos désirs, telle serait bien souvent la durée de notre vie.

#### 42. L'Arabe et son Cheval.

##### ARGUMENT.

Un Arabe et sa tribu s'en retournant chargés de butin. Rencontre des cavaliers du pacha d'Acre, qui fondent sur eux : tués, blessés, prisonniers emmenés à Acre. — L'Arabe blessé, séparé de son cheval, et attaché sur un chameau.

Campement dans les montagnes du Japhad, le soir du second jour. — Insomnie de l'Arabe, causée par la douleur; hennissement de son cheval. Désir d'aller une fois encore dire...; mais ses jambes sont liées par une courroie; néanmoins il se traînera jusqu'à ce fidèle compagnon. « Pauvre



ami, que deviendra-t-il chez les Turcs? plus de lait de chameau... plus d'orge mangée dans la main... plus de liberté au désert... » — Entraves du cheval coupées, sa liberté! mais l'instinct du noble coursier lui révèle la captivité de son maître blessé et enchaîné... il l'emportera à ses tentes, où il expirera de fatigue en déposant ce précieux fardeau aux pieds...

Douleur de la tribu. — L'intelligent animal chanté par les poètes arabes. — Son souvenir et son nom encore aujourd'hui à Jéricho.

#### DÉVELOPPEMENT.

Les cavaliers du pacha d'Acre ayant rencontré un Arabe et sa tribu qui s'en retournaient chargés de butin, fondirent sur eux à l'improviste, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. L'Arabe ayant été grièvement blessé dans le combat, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau et s'étaient emparés de son cheval qu'ils emmenaient également. Le soir du deuxième jour, ils campèrent avec leurs prisonniers dans les montagnes de Japhad; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux attachés autour des tentes; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois à ce fidèle compagnon, il se traîna péniblement jusqu'à lui. « Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? Ma femme et mes enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau; ils ne te donneront plus l'orge dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre. Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme que ton maître ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. » En parlant ainsi, l'Arabe avait rongé avec ses dents la corde de poil de chèvre qui lui servait d'entraves, et l'animal était libre; mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, flaira son maître, et, le saisissant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant



son maître sur le sable, aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho.

### 43. Les Trois Amis.

#### ARGUMENT.

Un homme aura trois amis; pour deux de ces amis, il ressentira une vive affection, et n'éprouvera presque que de l'indifférence pour le troisième.

L'homme aux trois amis accusé injustement d'un crime; mais le cas est embrouillé et la condamnation certaine, à moins que l'accusé ne trouve quelqu'un, un honnête homme, qui veuille le cautionner et répondre de sa probité.

Appel fait à ses deux amis de prédilection.

Son premier ami s'excusera : des affaires, la gravité du cas, le courroux du juge, enfin ces mille et une raisons par lesquelles on cherche, en pareille circonstance, à colorer un refus.

Deuxième ami. C'est un homme bon, mais faible. Il s'attendrira sur son sort, il l'accompagnera en pleurant; mais, arrivé devant les juges, il se trouble et s'enfuit.

Désespoir de l'accusé. Il se croit perdu. Tout à coup, voix éloquente dans l'auditoire : c'est son troisième ami, celui... Il l'avait précédé au tribunal... Fausseté de l'accusation éloquemment démontrée, les juges convaincus, innocence reconnue et proclamée.

Chacun de nous a trois sortes d'amis en ce monde :

- 1° L'argent. A quoi nous sert-il à l'heure de la mort ?
- 2° Nos parents et nos amis : comment se comportent-ils à notre égard, quand nous allons à notre dernière demeure ?
- 3° Nos bonnes actions, que nous avons souvent oubliées pendant notre vie. Quel rôle jouent-elles alors ?

#### DÉVELOPPEMENT.

Ne comptez pas sur vos amis avant de les avoir éprouvés; les grands en ont beaucoup, le malheureux n'en a pas.

Un homme avait trois amis, deux surtout lui étaient chers; pour le troisième, quoiqu'il ne le traitât pas moins bien, il ne ressentait qu'une assez tiède affection. Or cet homme eut à se défendre d'une accusation calomnieuse. En pareille matière, on recourt aux témoignages : l'accusé est-il ou non homme d'honneur? quelle est sa vie? quels sont ses antécédents? Notre infortuné en appelle à ses amis; c'étaient des gens de probité.



Mais le premier qu'il va voir s'excuse aussitôt : certaine affaire importante l'appelle ce jour-là même à la campagne ; il y va de ses plus chers intérêts ; du reste, il n'a jamais pu supporter le regard d'un juge en colère. Notre homme désolé va frapper à la porte de son deuxième ami. Celui-ci était un personnage sensible et affectueux, mais faible. Il accueille l'accusé avec tendresse, il le plaint, il l'accompagne même jusqu'au tribunal ; mais, à la vue des juges, il se trouble, la voix lui manque, et il se retire en versant des larmes abondantes. Alors une voix ferme et éloquente retentit dans l'enceinte. L'accusé, qui s'abandonnait déjà au désespoir, tourne les yeux : ô bonheur ! son troisième ami, celui sur lequel il n'avait point compté, est là ; il est venu de lui-même. Il parle, et son langage, fondé sur la vérité, dissipe les ténèbres de l'accusation ; sa voix, inspirée par les sentiments du cœur, porte la conviction dans l'âme des juges et excite un attendrissement général dans l'auditoire. Bientôt il entend prononcer son innocence.

L'homme a trois sortes d'amis en ce monde. Comment se comportent-ils avec lui à l'heure suprême, quand Dieu l'appelle à son tribunal ? L'argent, ce qu'il avait de plus cher, l'abandonne le premier. Ses parents et ses amis l'accompagnent en pleurant jusqu'à la porte du tribunal, c'est-à-dire jusqu'à la tombe ; ils protestent un instant par leurs larmes devant le juge suprême, puis ils s'en retournent chez eux. Ses bonnes actions, qu'il a si souvent négligées pendant sa vie, restent seules ses fidèles compagnes ; elles marchent devant lui, franchissent le seuil, élèvent la voix en sa faveur devant le trône du souverain juge, et obtiennent pour lui grâce et miséricorde.

---

#### 44. Les Trois Mineurs.

(Légende.)

ARGUMENT.

Trois mineurs, bons pères et bons chrétiens, travaillant dans une montagne de Kuttenberg, en Bohême. Chaque matin, ils font leur prière avant de se mettre au travail.

Un jour, oubli de leur religieuse coutume ; la terre s'écroule... Les voilà enfermés vivants dans la mine ; ils adressent une dernière prière au ciel... Apparition du Génie de la montagne, qui touche leur dernier morceau de pain, et verse un peu d'huile dans leur lampe. Disparition miraculeuse du Génie dans une galerie toute resplendissante de...



Le pain et l'huile durèrent sept ans, au bout desquels les mineurs s'écrièrent, l'un : qu'il voudrait revoir la lumière du jour ! il mourrait content ! — Le second : qu'il voudrait revoir un instant sa femme et ses enfants ! être encore une seule fois au milieu d'eux ! — Le troisième : qu'il voudrait vivre un an seulement au milieu de sa famille ! — La montagne s'ouvre de nouveau... Souhaits exaucés aussitôt... Le premier mineur rend l'âme en revoyant le soleil. — Le deuxième n'est d'abord pas reconnu par sa femme ; mais il coupe sa longue barbe, lave son visage et jouit un moment des embrassements de sa famille. Il meurt à sa dernière bouchée. — Le troisième vécut un an avec sa femme et ses enfants, et mourut au terme qu'il avait fixé dans sa prière.

Morale aux petits enfants mise dans la bouche des bonnes femmes du Kuttenberg pendant les longues soirées d'hiver.

#### DÉVELOPPEMENT.

Voici une tradition populaire très-connue en Allemagne. Les bonnes femmes du Kuttenberg l'ont redite bien souvent pendant les longues veillées du soir, pour enseigner à leurs enfants la crainte et l'amour de Dieu.

Trois mineurs travaillaient depuis de longues années dans une montagne de la Bohême ; ils gagnaient honnêtement de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants. Quand ils s'en allaient le matin, ils prenaient avec eux trois choses : leur livre de prières, une lampe garnie d'huile et le morceau de pain de la journée. Avant de commencer leur travail, ils priaient Dieu de veiller sur eux dans la montagne, puis ils se mettaient gaîment à l'ouvrage. Or, un jour, ils oublièrent de faire leur prière accoutumée. Tout alla bien jusqu'au soir ; mais quand ils se disposèrent à sortir du souterrain, la montagne s'ébranla devant eux et leur ferma le passage. Ils se rappelèrent à l'instant l'oubli qu'ils avaient fait, et ils se crurent ensevelis pour toujours ; ils se prosternèrent tous les trois et se résignèrent à mourir ; car leur morceau de pain était presque entièrement consommé, et la lumière de leur lampe commençait à s'affaiblir. Tout à coup, ils distinguèrent au loin dans les profondeurs de la galerie une lumière qui se dirigeait vers eux ; ils eurent grand-peur en apercevant un homme d'une taille gigantesque et la tête affublée d'un noir capuchon de moine ; c'était l'Esprit de la montagne ; il portait à la main une énorme lampe de mineur. Quand il fut arrivé près d'eux, il les regarda avec bonté, toucha le petit morceau de pain qui leur restait encore, et versa un



peu d'huile dans leur lampe, sans prononcer une seule parole; puis, frappant avec la main sur la voûte latérale, il s'ouvrit un passage, et disparut aux yeux des mineurs dans une longue galerie toute resplendissante d'or et d'argent. Or voici ce qui arriva : l'huile de l'Esprit de la montagne brûla dans leur lampe pendant sept ans sans diminuer jamais; et leur pain dont ils mangeaient journellement demeura toujours entier. Ils ne restèrent pas oisifs un seul jour, et ils continuèrent à travailler et à prier. Pendant ce temps-là, leurs femmes les tinrent pour morts, et, comme elles pensaient ne plus jamais les revoir, elles songeaient à prendre de nouveaux maris. Or il arriva qu'un des trois mineurs ensevelis, poussant un gros soupir qui partait du fond de son cœur, fit ce souhait : « Ah! si je pouvais donc revoir une fois encore la lumière du jour! après, je mourrais content! » Le second dit : « Ah! si je pouvais une fois seulement m'asseoir et manger à table avec ma femme et mes enfants! après, je mourrais content! » Le troisième dit à son tour : « Ah! si je pouvais pendant une année vivre tranquille et heureux au milieu de ma famille! après, je mourrais content! » A peine avaient-ils achevé, que la montagne craqua avec force et se sépara en deux. Aussitôt le premier, s'approchant de la crevasse, regarda au-dessus de sa tête et contempla avec frémissement l'azur des cieux; mais, comme il se réjouissait de revoir la lumière du jour, il tomba à l'instant raide mort. Les deux autres mineurs se traînèrent en rampant à travers l'ouverture, et ils sortirent de ce tombeau. Ils se rendirent à leur village, dans leurs maisons, et cherchèrent leurs femmes; mais celles-ci ne voulurent pas les reconnaître. « Eh quoi! leur dirent-ils, n'avez-vous jamais eu de maris? — Si, répondirent-elles; mais voilà sept ans que nos maris sont morts et ensevelis dans le Kuttenberg. » Ils avaient des barbes longues d'une aune, ce qui les rendait entièrement méconnaissables. Alors le second dit à sa femme : « Va me chercher mon rasoir et le petit morceau de savon que j'ai laissés là-haut dans l'armoire du mur. » Il se rasa, se peigna, se débarbouilla, et, quand sa toilette fut achevée, celle-ci vit bien que c'était son mari. Elle s'en réjouit sincèrement, servit sur la table tout ce qu'elle avait de meilleur à manger et à boire; puis ils s'assirent contents l'un à côté de l'autre. Mais quand le mari fut rassasié et qu'il eut mangé sa dernière bouchée, il tomba mort subitement. Le troisième mineur demeura une année entière paisible et content au milieu de sa famille; mais à l'heure précise où il était revenu de la montagne,



il tomba mort aux pieds de sa femme. C'est ainsi que Dieu accomplit leur souhait à cause de leur piété.

#### 45. L'Enfant de chœur.

##### ARGUMENT.

Un mot sur les ravages du choléra de 1832.

Ouvrier de Rouen et sa femme tous deux atteints de l'épidémie en même temps... Agitation de la femme agonisante... Enfin elle fait approcher de son lit un jeune enfant qui passait pour le sien, et lui avoue que, désirant jadis avoir un fils, et le ciel ne lui en accordant pas, elle l'a volé sur une place, au moment où sa bonne s'était écartée un instant. — La femme attache ensuite au cou de l'enfant un collier d'ambre jaune qu'il portait quand elle le vola, et lui recommande de le tenir toujours en évidence, comme seul moyen de retrouver sa véritable mère.

Des voisins se chargent pour quelques jours de l'enfant, mais l'abandonnent bientôt... Le pauvre petit, délaissé, se dirige vers l'église Saint-Martin... Un brave ecclésiastique, touché de ses pleurs, l'interroge, apprend son histoire, le recueille chez lui et lui enseigne à chanter au chœur les louanges de Dieu.

Un jour de grande fête, la voix pure et harmonieuse de l'enfant entonne le *O Salutaris*... Une dame en l'entendant relève la tête... Elle aperçoit le collier d'ambre, pousse un cri et s'évanouit...

Quelques instants après, l'enfant était dans les bras de sa mère.

##### DÉVELOPPEMENT.

Personne n'a encore oublié avec quelles rigueurs inattendues le choléra se fit sentir dans plusieurs villes de la France. Le fléau, comme s'il eût voulu déjouer par ses caprices toutes les prévisions de la science humaine, tantôt se contentait d'abattre une tête choisie, tantôt s'acharnait à frapper successivement tous les membres d'une famille.

A Rouen, où ses victimes furent nombreuses, il atteignit, dans la même journée, un pauvre ouvrier et sa femme, qui moururent après quelques heures de souffrances atroces. Parmi les convulsions de son agonie, la femme surtout semblait se débattre comme sous le remords d'un crime; et elle ne recouvra quelque repos qu'après en avoir fait l'aveu à un enfant d'environ dix ans, qui pleurait auprès d'elle en l'appelant sa mère.



Elle lui apprit qu'elle n'était pas sa mère; qu'il ne devait pas la pleurer, mais elle le suppliait de ne pas la maudire, car elle méritait bien quelque pitié, malgré son crime; elle l'avait volé. Voici comment cela s'était passé :

La pauvre femme avait toujours demandé à Dieu le bonheur d'avoir un enfant, une petite créature sur laquelle elle pût porter ces trésors de tendresse que toutes les femmes, riches ou pauvres, ont dans le cœur; et Dieu le lui avait refusé. Aussi Françoise Hurat ne s'apercevait ni de l'aisance que le travail de son mari avait amenée dans son ménage, ni de la misère que la mauvaise conduite faisait souvent régner chez les autres; seulement elle était jalouse de toutes les mères.

Un jour, en traversant une place, elle vit un petit enfant seul, que sa bonne avait sans doute laissé, pour le rejoindre un instant après. Françoise s'approcha de lui. L'enfant lui sourit: un bel enfant aux yeux bleus et aux joues roses! elle le prit dans ses bras; l'enfant lui sourit encore. Alors, cédant à une coupable tentation, elle embrassa l'enfant, et s'enfuit comme une folle en l'emportant.

Son mari n'eut pas le courage de s'opposer à sa mauvaise action. Le ciel les en punit. Dès lors rien ne leur réussit, et la justice divine leur envoyait enfin une mort terrible pour dernier châtement sur la terre.

Après avoir obtenu de l'enfant la grâce de son crime, Françoise lui attacha au cou un collier d'ambre jaune, qu'il portait le jour où elle l'avait volé, lui recommanda de le garder toujours en évidence; puis elle mourut, en le remettant aux mains de Dieu, seul protecteur qu'elle lui laissât en ce monde.

Malgré les révélations qui venaient de lui être faites, l'enfant versa d'abondantes larmes, et resta près du cadavre de celle qu'il continuait à appeler sa mère, jusqu'à ce qu'on vint l'enlever. Le couple décédé ne laissait rien après lui; quelques voisins recueillirent l'orphelin; mais leur générosité se lassa bientôt. Dans les temps de calamité générale, l'égoïsme l'emporte et fait taire facilement toutes les affections étrangères au cercle de la famille. Un jour, l'enfant se trouva dans la rue, sans asile et sans pain.

Il n'osait pas mendier, comme on le lui avait conseillé; il marcha devant lui, et arriva près de l'église Saint-Martin. Là, il s'assit sur un banc, à la porte du presbytère. Quelques moments après, le curé en sortit, et voyant cet enfant, dont la physionomie contrastait avec la misère de ses vêtements, il l'in-





terrogea et apprit de lui son histoire. « Mon enfant, lui dit le vénérable prêtre, lorsqu'il eut tout entendu, nous prierons ensemble Dieu, pour qu'il vous rende à la mère qui vous pleure; et, puisque vous n'avez plus que lui pour soutien, c'est lui qui vous soutiendra et vous servira de père. »

Introduit à l'instant chez le digne ministre, qui accomplissait sur lui les volontés du Très-Haut, l'enfant, après avoir échangé ses haillons contre des vêtements décents, fut initié à ces fonctions innocentes et pieuses, pour lesquelles il faut toute la pureté de l'enfance; il devint enfant de chœur. Jamais voix plus attendrissante, plus harmonieuse et plus pure ne s'était élevée sous la voûte d'une église.

Un jour de fête, l'église de Saint-Martin, toute brillante de ses plus riches ornements, était remplie d'une foule immense; l'encens fumait de toutes parts et la grand'messe était commencée.

Au moment de l'élévation, l'enfant de chœur se mit à entonner le *Salutaris hostia*. Sa voix, qui semblait celle d'un ange, troubla le recueillement d'une dame agenouillée au premier rang des fidèles; elle leva la tête pour regarder l'enfant; à sa vue elle tressaillit; puis, lorsque ses yeux rencontrèrent le collier d'ambre jaune qu'il portait au cou, elle jeta un cri déchirant et tomba évanouie.

Quelques instants après, l'enfant était auprès de cette dame, qui le couvrait de larmes et de baisers, et le tenait étroitement serré, comme si elle eût craint qu'on ne le lui arrachât encore. Il avait retrouvé sa mère.

---

#### 46. La Fuite du Collège.

##### ARGUMENT.

L'élève peindra la tristesse d'un écolier de retour au collège après de longues et bonnes vacances... Édouard a toujours les larmes aux yeux... Il compare les douceurs de la maison paternelle à la sujétion de la vie commune... Il n'a plus de joie, plus d'appétit; et, comme sa bonne mère ne veut pas qu'il tombe malade, il faut qu'il quitte le collège... Après ce faux raisonnement, Édouard s'échappe et gagne les champs... Oh ! comme il se sent revivre en respirant l'air de la liberté ! il n'est plus malade... mais, à mesure qu'il approche de la maison paternelle, ses idées changent; l'image d'un père inflexible se présente à son esprit... mais il est trop avancé pour reculer, se dit-il... Il entre dans un bois; il s'égaré...



Nuit; orage... frayeur de l'enfant. Clairière au milieu du bois. Chêne au pied duquel se laisse tomber Édouard. Ses réflexions. Comme il regrette alors le collège et son petit lit dans le grand dortoir! Voix lointaines, torches, hommes à figures sinistres... Voici des voleurs! pense Édouard, et il monte tremblant sur le chêne... Les voleurs (car Édouard avait deviné juste) s'arrêtent au pied de l'arbre et allument du feu pour préparer leur souper .. Tonneau plein de vin; mouton... La fumée monte vers le feuillage... Édouard suffoqué étouffé avec bruit... Il y a quelqu'un là-haut, s'écrie l'un des voleurs; et il dirige son fusil vers le feuillage... Édouard demande grâce; on lui ordonne de descendre... Les voleurs parlent de le tuer... Terreur de l'écolier; il s'évanouit... Quant il revient à lui, il est enfermé dans le tonneau... Les voleurs s'éloignent et rient aux éclats... Nouvelles réflexions. Désespoir du prisonnier... Renard attiré par les restes du repas... Queue de l'animal introduite dans la bonde et saisie par Édouard. Le renard effrayé entraîne tout, prison et prisonnier... Le tonneau, heurté contre les arbres, se brise... Édouard se trouve près de la maison paternelle... Il raconte ses aventures. Attendrissement de la mère. Réprimande du père. Édouard repentant est reconduit sur-le-champ au collège.

#### DÉVELOPPEMENT.

« Comme Édouard est triste! » disaient ses jeunes amis de retour comme lui au collège, après de longues et bonnes vacances. En effet, Édouard, les yeux pleins de larmes; il ne prend part ni au jeu de balle, ni au jeu de barres, lui si adroit, lui si vif à la course. Il pense à la maison paternelle. Là point de murs odieux qui le retenaient captif; point d'autre barrière que l'horizon au ciel bleu et aux collines verdoyantes. Il travaillait peu, jouait beaucoup, mangeait et dormait de bon appétit. Tout est changé : les études sont longues, les récréations courtes; on n'a plus faim; on ne dort plus : décidément Édouard est malade, et, comme sa bonne mère ne veut pas qu'il soit malade, il ne peut rester au collège. Ayant fait ce beau raisonnement, l'écolier prend une résolution héroïque : il s'enfuit du collège. Oh! quel bonheur il éprouva quand il se vit en pleine campagne! que le ciel est beau! que l'air est pur! Édouard n'est plus malade; le voici gai, léger, alerte. Chaque pas qui l'éloigne du collège augmente son bien-être. Mais, lorsqu'il eut perdu le collège de vue, son imagination commença à se rembrunir. Tout à l'heure, il ne voyait que sa tendre mère qui essuyait ses larmes, qui le pressait dans ses bras; maintenant surgit devant lui le visage sévère, courroucé, d'un père inflexible. Mais bah! se dit-il, pour étouffer la voix de sa conscience, je ne puis ren-



trer au collège; on s'est aperçu de ma fuite, je serais la risée de mes camarades. En avant donc! Cela dit, Édouard entre dans un bois; il s'engage dans les hautes futaies, et, comme il craint qu'on ne soit à sa poursuite, il prend des chemins détournés: il se perd. Jugez de son inquiétude quand il se vit dans cette triste situation. Déjà la nuit approche, l'obscurité de la forêt devient de plus en plus impénétrable; l'air se charge d'humidité; un vent frais agite le feuillage des arbres, et le roulement lointain du tonnerre vient se joindre au tumulte des hautes cîmes agitées par l'orage. Cependant la pluie tombe par torrents. Le pauvre Édouard à moitié glacé, ruisselant d'eau, glissant à chaque pas sur le sentier humide, croyant à tout moment entendre des voix étranges, s'imaginant à chaque éclair voir dans chaque goutte d'eau suspendue aux hautes herbes l'œil étincelant d'une bête fauve prête à le dévorer, Édouard frissonne de tous ses membres. Enfin harassé de fatigue, brisé par les émotions de la journée, couvert de boue des pieds à la tête, il arrive au milieu d'une clairière et se laisse tomber au pied d'un chêne. Comme il se repent alors de la faute qu'il a commise! comme il regrette le collège! et la grammaire! et les pensums! que ne donnerait-il pas pour n'avoir fait qu'un rêve et pour se réveiller dans son lit bien propre, bien chaud, au milieu du grand dortoir et près de ses bons amis! Enfin il va s'endormir. Tout à coup des voix d'hommes se font entendre; une torche brille à travers les arbres; des rires sauvages mêlés d'affreux blasphèmes parviennent aux oreilles du pauvre enfant. « Oh! voici des voleurs, se dit-il; mon Dieu, ayez pitié de moi! » Et il grimpe dans le feuillage de l'arbre. Les voleurs, car Édouard a deviné juste, s'arrêtent au pied de l'arbre qui lui sert de refuge, ils apportent du pillage un mouton et un tonneau plein de vin. Bientôt ils allument un grand feu pour préparer leur souper. Voilà notre fugitif livré à des transes mortelles. Sans doute la clarté de la flamme va découvrir sa retraite; mais il est bientôt en proie à un autre malaise. La fumée qui s'élève du foyer l'enveloppe de toutes parts, et voilà qu'il éternue avec un bruit capable de réveiller tous les oiseaux du bois. « Il y a quelqu'un là-haut, s'écrie l'un des bandits, et il ajuste son fusil dans les branches. — Pitié! pitié! messieurs les voleurs! crie aussitôt Édouard, ne me tuez pas, je suis un enfant, un pauvre enfant perdu. — Eh bien, descends donc... mauvais garnement. » Édouard ne se fit pas répéter l'invitation. Il est bientôt sur ses pieds plus mort que vif. Les voleurs l'examinent en tous



sens et agitent la question de savoir ce qu'il faut en faire. « Le tuer, » dit l'un d'eux. A ce mot atroce, Édouard, déjà affaibli par la faim, par la fatigue et par la crainte, tombe sans connaissance... Quand il revint à lui... il était enfermé dans le tonneau, et il entendit les voleurs qui s'éloignaient en poussant de bruyants éclats de rire. Alors il pense à ses parents, à sa mère surtout, si bonne pour lui, et il pleure à chaudes larmes; il fait en tremblant une courte prière que sa mère lui apprenait quand il était tout petit. Dieu l'a entendu : au bout de quelques instants, Édouard écoute, il retient sa respiration; un objet qu'il ne peut voir marche doucement et tourne autour du tonneau; il se demande en tremblant ce que cela peut être. Il approche sa main du trou, il sent quelque chose de doux, de soyeux; c'est la queue d'un animal, de *maître Renard*, que l'odeur des restes du festin avait attiré en cet endroit. L'enfant la saisit fortement de ses deux mains. Aussitôt l'animal effrayé s'enfuit entraînant derrière lui la prison et le prisonnier. Cette course improvisée dura longtemps. La futaille reçut tant de coups et de contrecoups dans les arbres et dans les racines, qu'elle finit par s'en aller en pièces. C'est ce que désirait Édouard. Il lâche la bienheureuse queue et se relève tout meurtri. Mais sa surprise est au comble quand, cherchant à s'orienter, il aperçoit la maison paternelle. Il y court et raconte en pleurant tout ce qui lui est arrivé. La singularité de ses aventures fit trembler et rire sa pauvre mère jusqu'aux larmes. Le père, plus rigide, fit à son fils une sévère admonition et le reconduisit le jour même au collège. Depuis, quand il arrivait à Édouard de regretter la liberté, il songeait au bois, à l'orage et aux voleurs.

#### 47. Le Tonneau.

(Légende.)

##### ARGUMENT.

L'élève racontera qu'il y avait à Strasbourg un tonnelier nommé Rudulf, riche et laborieux, mais ambitieux et avare.

Un jour qu'il achèvera un tonneau à la porte de son chantier, passera une pauvre femme épuisée par la fatigue d'une longue route...

Suivra un dialogue entre la femme et le tonnelier. Elle lui demandera de l'eau pour étancher sa soif; Rudulf repoussera durement la prière de l'infortunée : sa maison n'est pas une hôtellerie. Il insultera même à sa misère. La mendicante prendra alors le ton d'un être surnaturel outragé, et condamnera cet homme inhumain à remplir d'eau le tonneau qu'il



vient d'achever. Celui-ci, mû par une force d'en haut, portera vers le Rhin son tonneau, qu'il essayera de remplir en le plongeant dans le fleuve. Vains efforts ! L'eau... Stupeur de Rudulf; il quittera le pays sans rien dire, sans embrasser même... et s'en ira à la recherche d'autres fleuves où il puisse... Insuccès. La malédiction de la mendiante l'accompagnera partout. Désespéré, il fera enfin un retour sur lui-même, et adressera au ciel une fervente prière : ses regrets du passé, promesses pour l'avenir. Une larme tombera de ses yeux dans le tonneau, et cette larme de repentir suffira...

## DÉVELOPPEMENT.

Dans la ville de Strasbourg, vivait un tonnelier nommé Rudulf, qui avait amassé de grands biens. Néanmoins il continuait à exercer sa profession, et on le voyait souvent au milieu de ses ouvriers leur donner l'exemple du travail. Cette grande activité n'était malheureusement inspirée que par le désir d'acquérir, car Rudulf était ambitieux, avare et bien rude aux pauvres gens.

Un jour qu'il achevait un tonneau devant la porte de son chantier, vint à passer une femme, jeune encore, mais si pâle et si délabrée, qu'on lui aurait donné plus de cinquante ans. Ses pieds étaient meurtris par les cailloux de la route, ses traits hâlés par le soleil, ses membres endoloris par la fatigue. « Mon bon monsieur, dit-elle à Rudulf, ayez compassion d'une pauvre voyageuse... Donnez-moi seulement un verre d'eau; j'ai bien soif. — La rivière est là-bas, répondit brusquement le tonnelier : ne faudrait-il pas que je quittasse mes occupations pour faire rafraîchir une misérable mendiante? — Vous n'avez pas besoin de vous déranger; appelez seulement un de vos ouvriers. — Personne ne bougera! s'écria Rudulf. S'il m'arrivait d'accueillir un vagabond, ils se diraient tous les uns aux autres : Le tonnelier Rudulf donne à boire et à manger gratis, et ma maison serait bientôt pire qu'une hôtellerie. Allons, passez votre chemin et laissez-moi en repos. — Mauvais riche, dit l'étrangère, lançant à Rudulf des regards d'indignation, je rends grâce au ciel de ce qu'il m'a donné le pouvoir de t'infliger le châtement que tu mérites. Il me suffirait d'un signe pour te faire ramper sous la forme d'un serpent, ou voler sous celle d'un hibou; mais je veux que ta punition soit utile à tes semblables et à toi-même, en t'amenant à reconnaître ta faute. Tu m'as refusé une goutte d'eau; eh bien, je te condamne à remplir d'eau le tonneau que tu viens d'achever. »

A ces mots l'étrangère disparut sans que l'on pût deviner par



où elle avait passé. Rudulf essaya d'abord de ne point exécuter cette sentence; mais, poussé par une force irrésistible, il s'achemina vers le Rhin, portant sur ses épaules son tonneau qu'il plongea dans le fleuve. Mais quelle fut sa stupeur, quand, après l'y avoir laissé quelque temps, il le retira complètement vide. « Qu'est-ce donc? » s'écria-t-il, pâle d'épouvante. A plusieurs reprises il remit son tonneau dans le Rhin; les flots bouillonnaient à l'entour, mais sans y pénétrer. Rudulf, au désespoir, rentra chez lui, prit quelque argent, et, sans rien dire à sa femme, sans même embrasser ses petits enfants, il partit pour aller chercher une rivière où il lui fût permis de puiser; il n'en trouva point. Au milieu des ruisseaux, des fleuves, des torrents, son tonneau restait toujours à sec.

Alors Rudulf fut saisi d'une contrition profonde, et s'écria en se frappant la poitrine : « Mon Dieu! il faut donc que je vous aie « bien offensé! j'ai donc à expier par bien des pleurs les souffrances des malheureux que j'ai refusé de secourir! Si j'ai « repoussé leur prière, ne repoussez pas la mienne, Seigneur! « jugez-moi par mon avenir, et non par mon passé; recevez-moi « en grâce, et daignez accepter la promesse que je vous fais « d'être désormais charitable. »

En disant ces mots, Rudulf versa une larme, une seule larme de repentir... et cette larme, qui tomba dans le tonneau, le remplit entièrement.

Sortant de la route du crime  
 Pour rentrer dans le droit chemin,  
 Le Repentir, que la douleur abîme,  
 Rencontre l'Innocence et s'éloigne soudain.  
 « Pourquoi rougir? n'êtes-vous pas mon frère?  
 Lui dit sa sœur en l'arrêtant,  
 Suivez mes pas, la Vertu vous attend  
 Allons embrasser notre mère. »

#### 48. Les Deux Voisins.

##### ARGUMENT.

Deux hommes vivaient de leur travail, voisins l'un de l'autre, et ayant tous deux une femme et plusieurs petits enfants.

L'un d'eux se tourmente sans cesse en songeant à l'avenir. S'il vient à mourir, que deviendra sa pauvre famille?

L'autre est bien assailli par la même idée, mais il la chasse et espère en la Providence.



Le premier de ces deux hommes, étant aux champs, voit deux nids placés côte à côte, et dans chaque nid plusieurs petits encore sans plumes. Et, comme l'une des mères apportait la becquée à ses petits, elle fut surprise par un vautour... Le pauvre homme songe à sa famille; il est triste le reste du jour : la nuit, il ne dort point.

Le lendemain, il retourne plein d'anxiété au buisson... aucun des petits oiseaux n'avait péri... Il se met à l'écart; il observe... touchante sollicitude de la seconde mère pour les oiseaux orphelins : elle les nourrit comme les siens.

Le soir, le premier des deux voisins raconte à l'autre ce qu'il a vu. Sages conseils de celui-ci : Pourquoi s'inquiéter inutilement? Si l'un des deux pères meurt, l'autre remplira à l'égard de la famille délaissée le devoir dont le charitable oiseau leur a donné l'exemple. — S'ils meurent tous deux, la Providence ne veillera-t-elle pas sur leurs enfants?

## DÉVELOPPEMENT.

Deux hommes étaient voisins et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant. Si je meurs ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos et de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et, dans chacun, plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et, quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient, portant la nourriture à leurs petits. Or voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus trou-



blée qu'auparavant ; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque ?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère ; plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère. Et le père, qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants. Si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

#### 49. Monsieur de Crac,

VOYAGEUR.

ARGUMENT.

M. de Crac raconte lui-même ses aventures. L'élève imitera, mais sans affectation, le ton du charlatan qui veut en imposer à ses auditeurs. Cette remarque s'applique aux sujets dont M. de Crac est le héros. Voyage de M. de Crac dans la Courlande, neige épaisse, forte gelée... M. de Crac est à cheval. La nuit vient... pas de village, pas de maison dans le voisinage... M. de Crac attache son cheval à une espèce de tige d'arbre dont la pointe sort de la neige... Il se couche enveloppé dans son manteau... quelle surprise à son réveil !... il se trouve dans un cimetière... pas de cheval... gémissements dans les airs... Le cheval est accroché par la





bride à la flèche d'un clocher... Comment cela? M. de Crac tire un coup de pistolet dans la bride du cheval et l'animal tombe à terre sans accident. — Arrivée dans une forêt... magnifique renard noir... M. de Crac aura la fourrure sans l'endommager, et voici comme... Le renard se trouve près d'un tronc d'arbre... M. de Crac charge son fusil avec un clou et tire... le renard est cloué par la queue au tronc... incision faite au front du renard... coups de fouet administrés à la pauvre bête, qui se dégage de sa peau et l'abandonne à l'ingénieur M. de Crac.

## DÉVELOPPEMENT.

Je parcourais le nord de la Russie au cœur de l'hiver; grâce à une épaisse couche de neige et à une bonne gelée, les grandes routes de la Courlande, plus difficiles, au rapport des voyageurs, que le chemin du Temple de la Vertu, étaient devenues praticables. Je voyageais à cheval, ce qui est la meilleure manière de voyager, pourvu que le cheval et le cavalier se portent bien.

Or imaginez-vous, messieurs, qu'un jour, ou plutôt une nuit, je m'égarai dans une espèce de désert, au milieu de l'obscurité la plus complète. Il soufflait une bise à me geler le cœur dans la poitrine. J'avais beau regarder autour de moi, j'avais beau écouter de toutes mes oreilles; pas un village, pas un hameau, pas une maison, ni de près ni de loin. Le pays tout entier était couvert de neige, et je ne savais ni route ni chemin. Que faire? me demandai-je.

Ma résolution fut bientôt prise. Harassé de fatigue, je descendis des étriers et attachai mon cheval à une espèce de tronc d'arbre dont la pointe sortait de la neige. Pour plus de sûreté, je pris mes pistolets sous mon bras, je m'enveloppai soigneusement dans mon manteau et me couchai non loin de là sur la neige, où je m'endormis d'un si doux sommeil, que le jour était entièrement levé quand je rouvris les yeux. Mais quel fut mon étonnement en me trouvant, à mon réveil, au milieu d'un village et couché dans un cimetière! Je regardai d'abord autour de moi, cherchant des yeux mon cheval sans le trouver. Ma surprise fut extrême, comme vous pouvez bien penser. Mais, presque au même instant, j'entendis au-dessus de moi des gémissements sourds et prolongés. Je levai la tête et j'aperçus mon pauvre compagnon attaché à la pointe du clocher, où il se trouvait suspendu par la bride. Diable! m'écriai-je.

Et, de la main, je me frappai le front; j'avais compris la cause de ce singulier événement. Car, sachez, messieurs, que le village



avait été entièrement couvert de neige la veille, et que, pendant la nuit, le dégel était subitement survenu, de sorte que, durant mon sommeil, j'étais descendu tout doucement, tout doucement, à mesure que la neige s'était fondue. Ce que, dans l'obscurité, j'avais pris pour une tige d'arbre qui pointait au-dessus de la neige et à laquelle j'avais attaché mon cheval, était tout bonnement la croix du clocher de l'église.

Sans me perdre en longs expédients, je pris un de mes pistolets, visai droit à la bride du cheval et lâchai la détente. De cette manière, je revins heureusement en possession de ma monture et me remis immédiatement en route, laissant suspendu derrière moi un témoin oculaire de cette miraculeuse aventure.

Je continuais joyeusement ma route quand j'aperçus, au détour d'une forêt, un admirable renard noir. En vérité, c'eût été un péché de trouver d'une balle cette magnifique fourrure. J'avisai donc au moyen de m'en emparer d'une autre façon : messire renard se trouvait alors près du tronc d'un gros arbre ; cette position, comme vous allez voir, favorisait merveilleusement mon projet. Je laissai glisser dans mon fusil un gros clou en guise de balle : je fis feu, et j'eus la satisfaction de voir le projectile frapper la queue de l'animal et la clouer fortement contre l'arbre. Alors j'avançai vers mon prisonnier, je tirai mon couteau de chasse, et, après lui avoir fait au front une entaille en forme de croix, je me mis à le fouetter impitoyablement de toutes mes forces. J'y allai de si beau jeu et d'une main si ferme, que, chose merveilleuse et plaisante à voir ! il se dégagea entièrement de sa peau, et me laissa en fuyant la plus belle fourrure que j'aie vue de ma vie.

### 50. Monsieur de Crac,

MARIN.

ARGUMENT.

« Vous serez surpris, messieurs, quand vous saurez que j'ai commencé mon voyage maritime par le mont Etna... » Éruption volcanique... M. de Crac saute à pieds joints dans le cratère... sensations fantastiques... M. de Crac se trouve dans la demeure des Cyclopes... Les Cyclopes en dispute depuis trois semaines, cause des mugissements de l'Etna... fort mauvais accueil de Vulcain à M. de Crac : il le précipite dans un gouffre sans fond... quand notre voyageur revient à lui, il se trouve sur un navire hollandais à bord duquel on l'avait hissé... il avait traversé la terre dans sa chute et était tombé dans la mer du Sud... conseil à ce sujet aux



voyageurs qui désirent économiser le temps et voir merveilles... Tempête... apparition d'un poisson immense... il engloutit le vaisseau dans sa gueule... excursion dans le ventre de l'animal... dix mille compagnons d'infortune tous vivants... on tient conseil... deux mâts, assujettis au bout l'un de l'autre, sont placés en travers de la gueule du monstre qui ne peut plus la refermer... Les navires sortent heureusement de cette horrible captivité au nombre de trente-cinq... La flotte reconnaît la mer Caspienne... comment se trouvait-on dans cette mer qui ne communique avec l'Océan par aucun canal connu? Probablement le poisson avait-il pris un chemin souterrain. Retour en France par la Hongrie... cinq hommes pendus par les pieds pour avoir menti à leur retour de voyage... Belle moralité de M. de Crac à ce sujet.

## DÉVELOPPEMENT.

J'imagine, messieurs, que vous ne serez pas médiocrement surpris quand vous apprendrez que j'ai commencé mon voyage maritime par le mont Etna. Les dissertations curieuses que j'avais lues dans ma jeunesse sur les éruptions volcaniques avaient fait naître en moi le vif désir de visiter ces soupiraux merveilleux de l'enfer, et je saisis l'occasion d'un voyage en Sicile pour examiner, même au péril de ma vie, la disposition intérieure du volcan. Depuis trois semaines, le monstre grondait de tous ses poumons, et lançait par sa large gueule des montagnes de lave et de fumée. Quand je fus arrivé au sommet de cet immense entonnoir, je me décidai à y descendre et sautai résolûment à pieds joints. J'eus à peine exécuté ce saut périlleux, que je me sentis enveloppé d'une chaleur excessive; un bruit infernal, des cris de blasphème se produisaient autour de moi : j'étais dans le royaume des Cyclopes. Ces messieurs se querellaient depuis trois semaines, et c'était cette dispute qui remuait ainsi toute la Sicile. Malheureusement pour moi, j'arrivais au moment où messire Vulcain était de fort mauvaise humeur; sans me permettre la moindre observation, le dieu me saisit rudement au collet, me tint suspendu au-dessus d'un gouffre affreux, et me lança un coup de pied si bien appliqué, que je roulai incontinent avec une rapidité effrayante, croissante, dans les profondeurs immenses de cet horrible précipice. La peur et le vertige m'eurent bientôt fait perdre connaissance. Mais quelle fut ma surprise, quand je revins à moi et que je me vis à bord d'un navire hollandais. Un instant je me crus victime d'un horrible cauchemar; j'appris de ces braves gens que nous étions dans la mer du Sud, et qu'ils m'avaient généreusement recueilli au moment où je m'embarquais pour l'autre monde. Il devint évident pour moi que j'avais traversé la moitié



du globe, et que j'étais tombé par l'Etna dans la mer du Sud ; route, à coup sûr, infiniment plus courte que toutes les autres, et que je conseille de prendre à MM. les navigateurs qui sont économes du temps et amateurs des merveilles. Après quelques jours d'une heureuse navigation, nous fûmes assaillis par une violente tempête ; en peu d'instants, nos voiles furent mises en pièces, notre beaupré renversé, et notre unique boussole brisée par la chute de notre mâit de perroquet. Cette perte jeta mes malheureux compagnons au désespoir ; pour moi, toutes les situations me semblaient de vrais paradis après m'être échappé des mains de l'affreux Vulcain. Nous allions et nous voguions depuis trois mois à la grâce de Dieu, quand tout à coup nous nous trouvâmes en vue d'un poisson monstrueux d'une longueur si démesurée, que nous ne pûmes apercevoir le bout de sa queue, même avec le secours de nos plus fortes lunettes. Il n'y avait pas moyen de reculer ; le monstre fit un bond, saisit notre navire entre ses énormes mâchoires, et en un instant nous fûmes à l'ancre au milieu de son estomac. En portant les regards autour de nous, nous aperçûmes une immense quantité de chaloupes, de cordages et de grands navires que ce monstre avait avalés ; nous découvrîmes et nous tirâmes plus de quarante toises de câble d'une dent creuse plantée du côté gauche de la mâchoire inférieure. Ordinairement nous nous trouvions deux fois par jour à flot et deux fois à sec ; quand l'animal buvait, c'était le flux, et, quand il lâchait l'eau, c'était le reflux. D'après un calcul que la science nous permit d'établir, il buvait chaque fois plus d'eau que n'en contient le lac de Genève, qui a trente lieues de tour. Le deuxième jour de notre captivité dans ce royaume des ténèbres, nous nous hasardâmes à faire une petite excursion au moment où le reflux, comme nous l'appelions, eut laissé notre navire à sec. Nous nous étions naturellement tous pourvus de flambeaux, et nous découvrîmes dans une position toute pareille à la nôtre, environ dix mille hommes de toutes les nations. Quelques-uns d'entre eux avaient passé plusieurs années dans l'estomac de l'animal. Ils ouvraient précisément un conseil pour savoir quel moyen il conviendrait de faire servir à leur commune délivrance. Mais, au moment où le président exposait la question, le diable de poisson ayant soif, se mit à boire subitement ; l'eau entra en mugissant et avec une rapidité telle, que nous n'eûmes que le temps de nous retirer au plus vite dans nos vaisseaux, que nous regagnâmes à la nage pour échapper à ce déluge inattendu.



Nous fûmes plus heureux quelques heures après; car, le reflux étant arrivé, nous résolûmes qu'on réunirait par les deux bouts deux de nos plus grands mâts, et que cent hommes des plus vigoureux les placeraient verticalement dans la gorge de l'animal quand il l'ouvrirait pour boire. Tout alla à merveille, et le monstre se vit bientôt dans l'impossibilité de refermer la gueule. Lorsque le flux nous eut remis à flot, nous traînâmes nos bâtiments à la remorque à force de rames, et nous sortîmes voiles déployées de cette horrible captivité. La lumière du jour fut saluée avec une joie d'autant plus grande, que nous avions passé quinze jours dans ce gouffre périlleux. Quand nous nous retrouvâmes ainsi délivrés, nous composions une flotte de trente-cinq navires de toutes les nations. Mais nous laissâmes notre mât dans le gosier du poisson, pour préserver du malheur que nous venions d'encourir ceux qui pourraient venir, après nous, se hasarder dans ces parages et s'exposer à être engloutis dans cet abîme d'horreurs et de ténèbres.

Nous reconnûmes alors que nous étions dans la mer Caspienne. Comme cette mer n'est, à vrai dire, qu'un grand lac qui ne communique en aucune manière à l'Océan, nous conclûmes naturellement qu'après nous avoir engloutis le monstre nous avait transportés en cet endroit par quelque passage souterrain. Je mis pied à terre au premier rivage hospitalier qui se présenta, las de ma vie aventureuse, et ne voulant tirer de mes voyages d'autre fruit que le plaisir de vous les raconter.

En passant par la Hongrie, je vis cinq hommes qui étaient pendus par les jambes à de très-hauts arbres. Je m'informai des crimes qu'ils avaient commis pour mériter une peine aussi sévère, et j'appris qu'ayant voyagé dans un pays étranger ils avaient, à leur retour, raconté mille mensonges à leurs amis, leur décrivant des lieux qu'ils n'avaient pas visités et leur parlant d'événements qui n'avaient pas même la couleur de la vraisemblance. Je trouvai la punition très-méritée et fort juste, car le premier devoir d'un voyageur est de rester dans les bornes les plus sévères de la vérité.

FIN DE LA PARTIE DU MAÎTRE.

7638





# TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
CHAPITRE I. — DES SYNONYMES.. . . . .	1
CHAP. II. — DES ACCEPTIONS ET DES CONTRAIRES. . . . .	30
De la Régression.. . . . .	62
De l'Antithèse.. . . . .	65
CHAP. III. — DE LA CONSTRUCTION. . . . .	79
Des Amphibologies. . . . .	80
De la Construction naturelle des Propositions.. . . . .	82
De la Gradation dans les idées. . . . .	85
De l'Ordre dans les idées. . . . .	86
De l'Inversion. . . . .	88
De l'Ellipse. . . . .	91
Du Pléonasme. . . . .	95
Du Pléonasme vicieux ou Périssologie. . . . .	96
Des Explétifs. . . . .	98
De la Syllepse.. . . . .	<i>Id.</i>
CHAP. IV. — DE LA PÉRIPHRASE. . . . .	99
CHAP. V. — DU SYLLOGISME. . . . .	143
De la Conclusion. . . . .	146
CHAP. VI. — DE LA CAUSE ET DE L'EFFET. . . . .	149
CHAP. VII. — DU TOUT ET DE LA PARTIE. . . . .	152
CHAP. VIII. — DU SENS PROPRE ET DU SENS FIGURÉ. . . . .	155
CHAP. IX. — DES PROVERBES. . . . .	165




CHAP. X. — DE LA FABLE OU ALLÉGORIE. . . . .	183
CHAP. XI. — DE L'EMBLÈME ET DU SYMBOLE . . . . .	189
CHAP. XII. — DE LA COMPARAISON. . . . .	194
CHAP. XIII. — DE LA STRUCTURE DE LA PHRASE. . . . .	206
NARRATIONS FRANÇAISES :	
1. Le Laboureur et ses Enfants. . . . .	208
2. L'Enfant espiègle. . . . .	<i>Id.</i>
3. La jeune Fille . . . . .	209
4. Les Écoliers et le petit Marchand de gâteaux. . . . .	<i>Id.</i>
5. Enfant. — Papillon. — Ruisseau. . . . .	210
6. Un bon Conseil. . . . .	211
7. Le vieux Coq et les Voleurs. . . . .	212
8. L'Enfant et le Chardonneret. . . . .	<i>Id.</i>
9. Le petit Berger menteur. . . . .	213
10. Le jeune Chien. . . . .	215
11. Le Pinson. . . . .	216
12. L'Araignée et l'Abeille. . . . .	217
13. La Pluie. . . . .	218
14. Le Cheval et son Maître. . . . .	219
15. Les deux Moineaux. . . . .	220
16. Nid. —  Petit Berger. — Chute. — Bosse au front. . . . .	221
17. Le Loup à l'agonie. . . . .	<i>Id.</i>
18. Les Singes et les Bonnets de coton. . . . .	222
19. Origine d'Arlequin. . . . .	224
20. Le Fermier et son Fils. . . . .	225
21. Le Coq, l'Ane et le Lion . . . . .	226
22. L'Écolier chéri. . . . .	227
23. Le Grand-Père et le Petit-Fils. . . . .	228
24. Le Chameau, le Singe et le Chien. . . . .	229
25. Les Mouches et les Araignées. . . . .	230
26. Le Chien du Berger. . . . .	232
27. Enfant. — Aveugle. — Bâton. . . . .	233
28. Le Souhait de Midas. . . . .	234
29. Les Oreilles de Midas. . . . .	235
30. Le Kan et le Derviche. . . . .	236
31. Le Loup et le Renard. . . . .	238
32. Les trois Frères. . . . .	240
33. La Piété filiale. . . . .	241
34. Les trois Filous. . . . .	243





TABLE DES MATIÈRES.

279

35.	Le petit Moqueur. . . . .	245
36.	Jeune Fille. — Fête de sa Mère. — Rose. . . . .	247
37.	Les Sybarites. . . . .	<i>Id.</i>
38.	Le Diamant au plus vertueux. . . . .	249
39.	Le dernier des Fitz-Gérald. . . . .	250
40.	Le Milan et la Corneille. . . . .	252
41.	La Pelote. . . . .	254
42.	L'Arabe et son Cheval. . . . .	255
43.	Les trois Amis. . . . .	257
44.	Les trois Mineurs. . . . .	258
45.	L'Enfant de chœur. . . . .	261
46.	La Fuite du collège. . . . .	263
47.	Le Tonneau. . . . .	266
48.	Les deux Voisins . . . . .	268
49.	M. de Crac, voyageur. . . . .	270
50.	M. de Crac, marin. . . . .	272



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — ÉDOUARD BLOT, IMPRIMEUR, RUE TURENNE, 66.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

1982



ZENEAKADÉMIA



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

Orsz. M. Liszt Ferenc Zenei Akadémia Iskola  
KÖNYV  
Leltározási 1948. *nov* hó  
*638* tsz. alatt




ZENEAKADÉMIA  
LISZT MÚZEUM

# LIBRAIRIE LAROUSSE ET BOYER

## NOUVEAU SYSTÈME DISCIPLINAIRE DE CLASSE PAR M. LENOIR

ANCIEN PROFESSEUR A L'ÉCOLE NORMALE DE VERSAILLES  
composé principalement de :

- 1° **REGISTRE DE CLASSE**, pour 60 élèves; Prix. . . . . 1 fr.  
» » pour 120 élèves; » . . . . . 1 fr. 80 c.
- 2° **CARNET DIVISIONNAIRE DE CONDUITE**, pour  
50 élèves; Prix. . . . . 30 c.
- 3° **LIVRET DE CORRESPONDANCE DE L'ÉLÈVE**, en harmonie  
avec le registre de classe; l'exemplaire . . . . . 15 c.  
— La douzaine. . . . . 1 fr. 50 c.
- 4° **BONS POINTS**, sur jolie Carte de six couleurs différentes :
- |                                    |   |
|------------------------------------|---|
| 5 centi Bon point (vert) . . . . . | } la feuille contenant<br>32 bons points; . . . fr. 15 c.<br>la douzaine de feuilles<br>avec 13°. . . . . 1 fr. 25 c. |
| Déci Bon point (chamois) . . . . . |   |
| Un Bon point (blanc) . . . . .     |   |
| Déca Bon point (bleu) . . . . .    |   |
| Hecto Bon point (rose) . . . . .   |   |
| Kilo Bon point (jaune) . . . . .   |   |

 ZENEAKADÉMIA  
LISZT MŰZEUM

## ENSEIGNEMENT COMPLET DE L'ÉCRITURE THÉORIQUE ET PRATIQUE PAR LE MÊME

1 beau volume in-3° oblong (80 modèles et texte). Prix. . . . . 3 fr.  
*On vend séparément :*

Les 48 modèles d'anglaise. Prix. . . . . 80 c.  
Les 32 modèles de ronde, bâtarde et gothique. Prix. . . . . 60 c.

*Transparents adaptés à la méthode LENOIR*

Transparent n° 1 pour la pente et le moyen. Le cent. . . . . 3 fr. 50 c.  
Transp. n° 2 pour le fin, les chiffres, la ronde, etc. Le cent. . . . . 3 fr. 50 c.

## STÉNOGRAPHIE PHONÉTIQUE

**En une seule leçon**, dédiée à tous les étudiants; par A. LEFÈVRE, Insti-  
tuteur à Paris, Officier d'académie, Chevalier de la Légion d'honneur,  
Membre de la commission d'examen pour l'Instruction primaire, etc.  
— brochure in-18, avec planches. Prix. . . . . 50 c.

PARIS. ÉDOUARD BLOT, IMPRIMEUR, RUE TURENNE, 66.



ZENEAKADÉMIA  
LISZT MŰZEUM